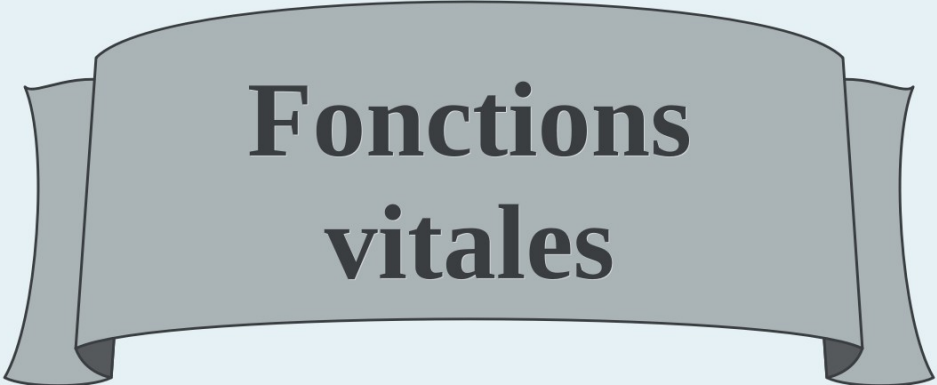




# **Fonctions vitales**

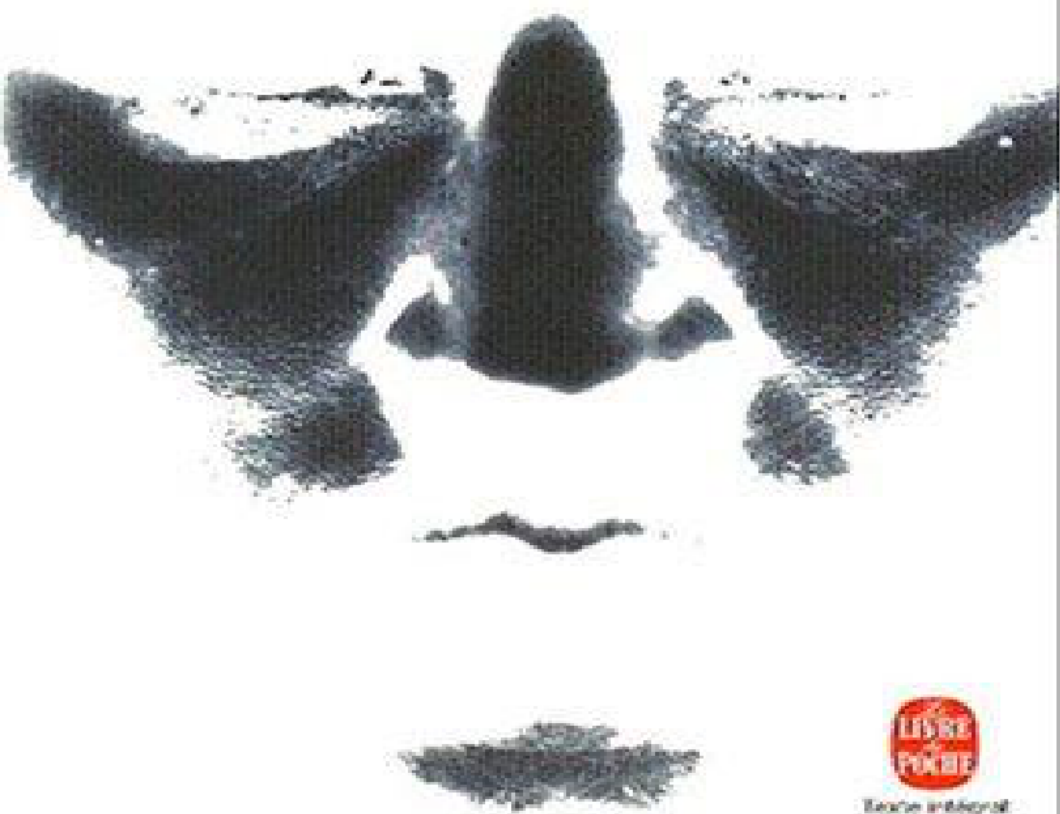
**Tess Gerritsen**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

**TESS GERRITSEN**

**Fonctions vitales**



Texte intégral

**TESS GERRITSEN**

# **FONCTIONS VITALES**

Roman

Traduit de l'anglais (américain) par Anne Damour

Titre original américain :

LIFE SUPPORT

(Première publication : Pocket Books, New York,  
1997)

© Tess Gerritsen, 1997

Pour la traduction française :

© Calmann-Lévy, 1999

ISBN 2-7021-2990-0

*Pour Jacob, Adam et Josh, les hommes de ma vie.*

## Remerciements

Mille mercis à :

Emily Bestler, qui sait faire vivre un livre.

Ross Davis, M. D., neurochirurgien et homme de grande culture.

Jack Young, qui répond si volontiers à mes questions les plus insolites.

Patty Kahn, pour son aide dans mes recherches.

Jane Berkey et Don Ceary, mes guides dans le monde de l'édition.

Et plus que tout à Meg Ruley, toujours présente pour m'indiquer la bonne direction. Et m'aider à m'y tenir.

Un scalpel est un bel objet.

Le docteur Stanley Mackie ne s'en était jamais aperçu auparavant, mais aujourd'hui, la tête inclinée sous les lampes de la salle d'opération, il s'émerveillait devant l'éclat de la lame, comparable à celui du diamant. Une véritable œuvre d'art, cette lunule d'acier inoxydable tranchante comme un rasoir. Si belle, à dire vrai, qu'il osait à peine la saisir de peur de voir sa magie se ternir. À sa surface miroitait un arc-en-ciel de couleurs, la lumière fragmentée en ses éléments les plus purs.

« Docteur Mackie ? Il y a un problème ? »

Il leva la tête et vit l'infirmière instrumentiste qui lui lançait un regard inquiet sous le masque chirurgical. Il n'avait jamais remarqué qu'elle avait des yeux aussi verts. Il avait l'impression de voir tant de choses pour la première fois. Le grain crémeux de la peau de l'infirmière. La veine qui courait le long de sa tempe. Le grain de beauté au-dessus de son sourcil.

Était-ce vraiment un grain de beauté ? Il le fixa. Le point se déplaçait, rampant comme un mille-pattes vers la commissure de l'œil...

« Stan ? » C'était le docteur Rudman, l'anesthésiste, qui s'adressait à lui maintenant, le ramenant à la réalité. « Vous vous sentez bien ? »

Mackie secoua la tête. L'insecte se volatilisa. C'était à nouveau un grain de beauté, une simple particule de pigment sombre sur la peau claire de l'infirmière. Il inspira profondément et saisit le scalpel dans le plateau. Il baissa les yeux vers la femme allongée sur la table.

La lumière du projecteur était déjà concentrée sur l'abdomen de la patiente. Les champs stériles bleus découpaient un rectangle de peau nue. Un joli ventre plat où se dessinait la ligne du maillot de bain entre les deux protubérances des hanches – détail inhabituel en cette saison de tempêtes de neige et de visages pâlis par l'hiver. Dommage d'avoir à couper là-dedans. La cicatrice d'une appendicectomie gâcherait certainement les futurs bronzages aux Caraïbes.

Il posa la pointe de la lame sur la peau, centrant son incision sur le point de McBurney, à mi-distance du nombril et de la saillie de la hanche droite. L'emplacement approximatif de l'appendice. Prêt à inciser, il s'immobilisa soudain.

Sa main tremblait.

Que se passait-il ? C'était la première fois que ça lui arrivait.

Stanley Mackie avait toujours eu des mains solides comme le roc. Or, en ce moment même, le seul fait de serrer le manche de l'instrument lui demandait un effort démesuré. Il avala sa salive et retira la lame, l'écartant de la peau. *Allons, calme-toi. Respire profondément. Ça va passer.*

« Stan ? »

Mackie leva la tête et vit le regard inquiet du docteur Rudman. Ainsi que celui des deux infirmières. Il y avait une interrogation dans leurs yeux, les mêmes questions que l'on chuchotait autour de lui depuis plusieurs semaines. *Le vieux docteur Mackie est-il encore compétent ? À soixante-quatorze ans, devrait-il être encore autorisé à opérer ?* Il feignait de les ignorer. Il s'était déjà justifié devant la Commission de l'assurance qualité, avait expliqué les circonstances du décès de son dernier patient. La chirurgie, après tout, n'était pas une activité sans risque. Quand trop de sang s'accumule dans l'abdomen, il est facile de confondre ses repères, d'inciser à côté.

La commission, dans sa sagesse, ne lui avait pas infligé de blâme.

Néanmoins, des doutes s'étaient insinués dans l'esprit du personnel de l'hôpital. Il le constatait en voyant l'expression des infirmières, le froncement de sourcils du docteur Rudman. Tous ces yeux qui l'observaient. Soudain il sentit aussi d'autres yeux. Des douzaines d'yeux qui flottaient autour de lui dans l'air, le dévisageaient.

Il battit des paupières et l'horrible vision disparut.

*Mes lunettes, pensa-t-il, il faut que je les fasse vérifier.*

Une goutte de sueur glissa le long de sa joue. Il serra plus fort le scalpel. Ce n'était qu'une simple appendicectomie, un acte chirurgical à la portée d'un interne de première année. Il pouvait en venir à bout, même avec des mains tremblantes.

Il se concentra sur l'abdomen de la patiente, sur ce ventre plat et bronzé. Jennifer Halsey, âgée de trente-six ans. Elle venait d'un autre État, s'était réveillée ce matin dans sa chambre d'hôtel à Boston avec une forte douleur dans la partie droite du ventre. La douleur augmentant, elle avait pris sa voiture et affronté une véritable tempête de neige pour atteindre les urgences de l'hôpital Wicklin où elle s'était retrouvée entre les mains du chirurgien de service : Mackie. Elle ne savait rien des rumeurs concernant ses compétences, rien des mensonges et des on-dit qui peu à peu réduisaient à rien sa clientèle. C'était simplement une femme qui souffrait et à laquelle il fallait ôter un appendice enflammé.

Il pressa la lame contre la chair. Sa main s'affermir. Bien sûr qu'il en était capable. Il entailla la peau, une incision nette, rectiligne. L'instrumentiste l'assistait, épongeant le sang, lui passant les hémostatiques. Il entailla plus profondément, à travers le tissu sous-cutané, s'arrêtant de temps à autre pour cautériser. Pas de problème.



Tout se passerait bien. Il allait atteindre les organes, retirer l'appendice, et ressortir. Puis il rentrerait chez lui et n'en bougerait pas de l'après-midi. Un peu de repos l'aiderait à remettre ses idées en place.

Il coupa à travers le péritoine brillant, pénétra dans la cavité abdominale. « Écartez », dit-il.

L'instrumentiste s'empara des écarteurs d'acier inoxydable et, délicatement, maintint ouverte la perforation.

Mackie s'enfonça dans l'ouverture et sentit les intestins, chauds et glissants, s'enrouler autour de sa main gantée. C'était une sensation indescriptible, l'impression d'être emmaillotté dans la chaleur d'un corps humain, de se retrouver plongé dans le sein maternel. Il dégagea l'appendice. Un coup d'œil au tissu gonflé et enflammé lui confirma qu'il avait établi le bon diagnostic : il fallait retirer l'appendice. Il se saisit du scalpel.

Ce n'est qu'en examinant de près l'incision que l'anomalie lui sauta aux yeux.

Il y avait beaucoup trop d'intestins accumulés dans cet abdomen, deux fois plus que la normale. Bien plus qu'il n'était nécessaire à cette femme. C'était absurde. Il tira sur une boucle de l'intestin grêle, le sentit glisser, chaud et lisse, autour de sa main gantée. Puis il trancha la longueur excédentaire et déposa la boucle humide sur le plateau. Bon, se dit-il, c'est beaucoup plus propre.

L'instrumentiste fixait sur lui un regard effaré sous son masque. « Que faites-vous ? s'écria-t-elle.

— Trop d'intestins, répondit-il calmement. On ne peut pas laisser tout ça. » Il plongea à nouveau dans l'abdomen et saisit une autre boucle. Tout ce tissu était inutile. Il l'empêchait de voir les choses correctement.

« Docteur Mackie, non ! »

Il coupa. Le sang jaillit en une gerbe brûlante de la boucle sectionnée.

L'infirmière saisit sa main gantée. Il se dégagea, indigné qu'une simple subordonnée osât interrompre l'intervention.

« Allez me chercher une autre instrumentiste, ordonna-t-il. Il me faut une aspiration. Ôtez-moi tout ce sang.

— Arrêtez-le ! Aidez-moi à l'arrêter... »

De sa main libre, Mackie attrapa le cathéter d'aspiration et en plongea l'extrémité dans la cavité. Le sang glouglouta en remontant dans le tube et se déversa dans le réservoir.

Une main le saisit par sa blouse et l'éloigna de la table. C'était le docteur Rudman. Mackie voulut se libérer, mais Rudman ne le lâchait pas.

« Lâchez ce scalpel, Stan.

— Il faut lui enlever tout ça. Elle a trop d'intestins.

— Lâchez ça ! »

Mackie parvint à se dégager et pivota pour faire face à Rudman. Il avait oublié qu'il tenait le scalpel. La lame décrivit un arc et entailla le cou de son confrère.

Rudman poussa un hurlement, portant la main à sa gorge.

Mackie se recula, le regard fixé sur le sang qui coulait entre les doigts de Rudman. « Pas ma faute, marmonna-t-il. Pas ma faute. »

Une infirmière cria dans l'interphone : « Envoyez la Sécurité ! Il est devenu fou ! Envoyez la Sécurité immédiatement ! »

Mackie recula, trébuchant dans les mares de sang. Le sang de Rudman, le sang de Jennifer Halsey. Un lac de plus en plus grand. Il fit demi-tour et s'enfuit de la salle.

Ils étaient lancés à sa poursuite.

Il courut le long du corridor, pris de panique, perdu dans un labyrinthe de couloirs. Où était-il ? Pourquoi ne reconnaissait-il rien ? Droit devant lui, il y avait une fenêtre et au-delà, des tourbillons de neige. La neige. Une dentelle blanche et glacée qui le purifierait, ôterait le sang de ses mains.

Derrière lui, les pas se rapprochaient. Quelqu'un cria : « Halte ! »

Mackie prit son élan et s'élança vers le rectangle lumineux.

Le verre se fragmenta en des milliers de diamants. L'air froid siffla à ses oreilles et tout devint blanc. Un blanc merveilleux, cristallin.

Il tombait.

Il faisait une chaleur étouffante au-dehors, mais le chauffeur avait mis l'air conditionné au maximum et Molly Picker était transie à l'arrière de la voiture. L'air froid qui sortait de l'orifice de la ventilation à la hauteur de ses genoux la transperçait jusqu'aux cuisses sous sa minijupe. Elle se pencha en avant et frappa à la vitre de séparation.

« Excusez-moi, dit-elle. Hé, monsieur ? Pourriez-vous baisser l'air conditionné ? Monsieur ? » Elle frappa à nouveau.

Le chauffeur parut ne pas l'entendre. Ou peut-être qu'il s'en fichait. Elle ne voyait que l'arrière de sa tête, aux cheveux d'un blond très clair.

Frissonnant, elle croisa ses bras nus sur sa poitrine et se recroquevilla dans l'angle, s'éloignant du maudit orifice. Tournée vers la fenêtre, elle regarda les rues de Boston défilier. Ce quartier de la ville lui était inconnu mais elle savait qu'ils se dirigeaient vers le sud. C'était ce qu'indiquait le dernier panneau, Washington Street, South. Elle aperçut des blocs d'immeubles et des fenêtres munies de barreaux, des hommes assis sur les marches des perrons, le visage luisant de sueur. On n'était même pas au mois de juin et il faisait déjà plus de 30 degrés. Il suffisait de voir les gens dans la rue pour mesurer la chaleur. Leurs épaules fléchies, leur démarche pesante le long des trottoirs. Molly aimait regarder les gens. Elle observait surtout les femmes, qu'elle trouvait beaucoup plus intéressantes. Elle examinait leur façon de s'habiller et se demandait pourquoi certaines portaient du noir en plein été, pourquoi les grosses avec de gros derrières choisissaient des pantalons en stretch de couleur vive, pourquoi personne ne mettait de chapeau par cette chaleur. Elle étudiait la démarche des plus jolies, leur façon de se déhancher avec grâce, perchées sur de hauts talons dans un équilibre parfait. Quels étaient donc leurs secrets ? Quelles leçons avaient-elles reçues de leur mère, leçons qui avaient manqué à Molly ? Elle fixait leurs visages avec insistance, espérant qu'une inspiration divine lui révélerait ce qui les embellissait. Quelle magie possédaient-elles qui lui faisait défaut à elle, Molly Picker ?

La voiture stoppa à un feu rouge. Une femme juchée sur des semelles compensées se tenait au coin de la rue, une main sur la hanche. Une pute, comme Molly, mais plus vieille qu'elle – dix-huit ans peut-être, avec une masse brillante de cheveux noirs croulant sur

ses épaules bronzées. Ce serait chouette d'avoir des cheveux noirs, songea Molly. Ça donnait de la personnalité. Ce n'était pas une couleur entre deux comme les siens, ni blonds ni bruns, mous et sans originalité. La vitre de la voiture était teintée et la fille brune ne pouvait pas voir que Molly la regardait. Mais elle parut le sentir, car elle pivota lentement sur ses talons et tourna la tête vers la voiture.

Pas si jolie que ça, au fond.

Molly se renfonça dans la banquette, soudain étrangement déçue.

La voiture tourna et continua en direction du sud-est. Ils étaient très loin du quartier de Molly à présent, ils entraient dans un territoire à la fois inconnu et menaçant. La chaleur avait attiré les gens hors de chez eux, ils étaient assis dans les sombres embrasures de leurs entrées et s'éventaient. Leurs regards suivaient la voiture au moment où elle passait devant eux. Ils savaient qu'elle n'était pas du quartier. Tout comme Molly savait qu'elle n'en faisait pas partie non plus. Où donc Romy l'expédiait-il ?

Il ne lui avait donné aucune adresse. Généralement il griffonnait un numéro de rue qu'il lui fourrait dans la main, et c'était elle qui devait casquer pour le taxi. Cette fois-ci, elle avait trouvé une voiture l'attendant au bord du trottoir. Une belle bagnole, en plus, sans aucune tache révélatrice sur la banquette ni Kleenex bouchonné dans le cendrier. Tout était si propre. Elle n'était jamais montée dans une caisse aussi propre.

Le chauffeur tourna à gauche dans une rue étroite. Il n'y avait personne dehors, mais elle savait qu'on l'observait. Elle le sentait. Elle fouilla dans son sac, en sortit une cigarette et l'alluma. Elle en avait à peine tiré deux bouffées qu'une voix désincarnée dit soudainement : « S'il vous plaît, éteignez ça. »

Molly regarda autour d'elle, étonnée. « Quoi ?

— J'ai dit éteignez ça. C'est interdit de fumer dans la voiture. »

Rouge de honte, elle écrasa rapidement sa cigarette dans le cendrier. Puis elle remarqua un minuscule haut-parleur disposé dans la vitre de séparation.

« Hé ! Vous m'entendez ? »

Pas de réponse.

« Si possible, pourriez-vous baisser l'air conditionné ? Je gèle à l'arrière. Hé ! Monsieur le chauffeur ? »

Le courant d'air froid s'arrêta.

« Merci », dit-elle. Et elle ajouta à part soi : « Sale con. »

Elle trouva la commande électrique de la fenêtre et l'entrouvrit d'un centimètre. L'odeur d'été de la ville pénétra à l'intérieur, chaude et sulfureuse. Molly ne craignait pas la chaleur. Elle lui rappelait son pays. Les étés humides et poisseux de son enfance à Beaufort. Merde, elle avait envie d'une cigarette. Mais elle n'avait pas le courage de

discuter dans cette boîte minuscule.

La voiture ralentit et s'arrêta. La voix dans le haut-parleur dit :  
« C'est là. Vous pouvez descendre.

— Où ça, là ?

— Le bâtiment juste en face de vous. »

Molly jeta un coup d'œil au petit immeuble de pierre brune. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient barricadées de planches. Du verre brisé scintillait sur le trottoir. « Vous vous foutez de moi, dit-elle.

— La porte d'entrée est ouverte. Montez deux étages. C'est la dernière porte sur votre droite. Inutile de frapper.

— Romy n'a rien dit de tout ça.

— Romy a dit que vous vous montreriez coopérative.

— Ouais, mais...

— Ça fait partie du fantasme, Molly.

— Quel fantasme ?

— Celui du client. Vous savez bien ce qu'il en est. »

Molly poussa un long soupir et contempla l'immeuble à nouveau. Les clients et leurs fantasmes. Et comment celui-là rêvait-il de baiser ? Au milieu des rats et des cafards ? Un peu de danger, un peu de délabrement pour pimenter le jeu ? Pourquoi les fantasmes des clients n'étaient-ils jamais les siens ? Une chambre d'hôtel bien propre, un jacuzzi. Richard Gere et « Pretty Woman » dégustant du champagne.

« Il attend.

— Bon, j'y vais, j'y vais. » Molly ouvrit la portière de la voiture et descendit sur le trottoir. « Vous m'attendez, hein ?

— Je serai à la même place. »

Elle fit face à l'immeuble et respira un bon coup. Puis elle gravit les marches et poussa la porte d'entrée. L'intérieur était aussi minable que l'extérieur. Des graffitis couvraient les murs, un vieux sommier rouillé et un tas de magazines encombraient le hall. Une vraie poubelle.

Elle commença à gravir les marches. Il régnait un silence lugubre et le claquement de ses talons résonna dans la cage d'escalier. Quand elle arriva au premier étage, ses paumes étaient moites de sueur.

Il y avait quelque chose de pas normal. De pas normal du tout.

Elle s'immobilisa sur le palier et leva la tête vers le deuxième étage.  
*Dans quel traquenard m'as-tu fourrée, Romy ? Et d'abord, qui c'est, ce client ?*

Elle essuya ses mains sur son chemisier. Puis elle prit une nouvelle aspiration et monta un étage de plus. Dans le couloir du deuxième, elle s'arrêta devant la dernière porte sur sa droite. Un bourdonnement provenait de l'intérieur de la pièce – l'air conditionné ? Elle ouvrit la porte.

Une bouffée d'air froid s'en échappa. Elle fit un pas à l'intérieur et s'immobilisa, stupéfaite. Elle se trouvait dans une pièce aux murs d'un

blanc immaculé. Au centre se dressait une sorte de table d'examen médical, recouverte de vinyle bordeaux. Au-dessus brillait une énorme lampe. Il n'y avait aucun autre meuble. Pas même une chaise.

« Bonjour, Molly. »

Elle pivota sur elle-même, cherchant l'homme qui venait de prononcer son nom. Elle ne vit personne. « Où êtes-vous ? demanda-t-elle. »

— Vous n'avez rien à craindre. Je suis seulement un peu timide. J'aimerais d'abord vous regarder. »

Molly repéra un miroir fixé sur le mur le plus éloigné. « Vous êtes là-bas derrière, hein ? C'est une sorte de miroir sans tain ? »

— Bien vu.

— Et que voulez-vous que je fasse ?

— Que vous me parliez.

— C'est tout ?

— Il y aura autre chose ensuite. »

Naturellement. Il y avait toujours autre chose. Elle se dirigea, presque nonchalamment, vers le miroir. Il avait dit qu'il était timide. Elle s'en sentit réconfortée. Plus assurée. Elle s'immobilisa, une main posée sur la hanche. « D'accord. Vous voulez parler, pourquoi pas, après tout il s'agit de votre argent. »

— Quel âge avez-vous, Molly ?

— Seize ans.

— Avez-vous vos règles régulièrement ?

— Quoi ?

— Vos règles. »

Elle éclata de rire. « C'est pas croyable ! »

— Répondez à la question.

— Bof. Oui, plutôt régulières.

— Et vous avez eu les dernières il y a deux semaines, c'est ça ?

— Comment le savez-vous ? » s'étonna-t-elle. Puis, secouant la tête, elle murmura : « Oh, c'est Romy qui vous l'a dit. » Romy le savait, bien entendu. Il savait toujours quand ses filles avaient leurs histoires.

« Êtes-vous en bonne santé, Molly ? »

Elle fixa le miroir. « Est-ce que j'en n'ai pas l'air ? »

— Pas de maladies sanguines ? Hépatites ? Sida ?

— Je suis impec. Vous n'attraperez rien, si c'est ça qui vous tracasse.

— Syphilis ? Gonorrhée ?

— Écoutez, s'écria-t-elle. Vous voulez baiser ou non ? »

Il y eut un silence. Puis la voix reprit, plus doucement : « Déshabillez-vous. »

Elle se rapprocha du miroir, si près que son haleine en embua la surface. Il demanderait à voir tous les détails. C'était toujours comme

ça. Elle leva la main et commença à déboutonner son chemisier. Ses gestes étaient lents, faisant durer le spectacle. Comme les bords du vêtement s'écartaient, elle laissa ses pensées dériver, se réfugiant dans un espace mental d'où les hommes étaient exclus. Elle roulait des hanches au rythme d'une musique imaginaire. Son chemisier glissa sur ses épaules et tomba sur le sol. Ses seins étaient nus à présent, les pointes contractées dans le froid de la pièce. Elle ferma les yeux. *Finissons-en*, pensa-t-elle. *Vite que je baise et que me tire d'ici.*

Elle dégrafa sa jupe et l'ôta. Puis elle enleva sa culotte. Elle agissait les yeux fermés. Romy lui avait dit qu'elle avait un joli corps. Que si elle savait s'en servir, personne ne remarquerait que son visage n'avait rien d'intéressant. Eh bien, elle s'en servait à présent, dansant sur un rythme qu'elle était seule à entendre.

« Ça va, dit l'homme. Vous pouvez cesser de danser. »

Elle ouvrit les yeux et fixa le miroir d'un air interdit. Elle y vit son propre reflet. Des cheveux mous de couleur terne. Des seins petits mais dressés. Des hanches étroites de garçon. Tandis qu'elle dansait les yeux fermés, elle avait joué un rôle. À présent, elle était confrontée à sa propre image. Son vrai moi. Instinctivement, elle croisa les bras sur sa poitrine nue.

« Allez jusqu'à la table.

— Qu'est-ce... ?

— Sur la table d'examen. Allongez-vous dessus.

— Si vous voulez. S'il faut ça pour vous exciter.

— C'est ce qui m'excite. »

Chacun ses goûts. Elle grimpa sur la table. Le vinyle bordeaux était froid sous ses fesses nues. Elle s'étendit et attendit la suite.

Une porte s'ouvrit et elle entendit des pas. Elle regarda l'homme qui s'approchait de l'extrémité de la table et se penchait sur elle. Il était entièrement habillé de vert. Elle ne pouvait voir que ses yeux, bleu acier. Ils l'observaient au-dessus d'un masque chirurgical.

Elle se redressa, soudain apeurée.

« Rallongez-vous, ordonna-t-il.

— Qu'est-ce que vous avez en tête ?

— J'ai dit *rallongez-vous*.

Mon vieux, je vais me tirer d'ici... »

Il la saisit par le bras. Elle s'aperçut alors seulement qu'il portait des gants. « Allons, je ne vais pas vous faire de mal », dit-il d'une voix adoucie. Plus aimable. « Vous ne comprenez pas ? C'est ça, mon fantasme.

— Vous voulez dire – jouer au docteur ?

— Oui.

— Et je suis censée être la malade ?

— Oui. Cela vous fait peur ? »

Elle resta songeuse. Se remémorant tous les fantasmes de ses clients auxquels elle avait dû se plier. Celui-là, par les temps qui couraient, semblait plutôt inoffensif.

« D'accord », soupira-t-elle, et elle s'allongea sur la table.

Il fit glisser les étriers et déplia les repose-pieds qui se dressèrent de part et d'autre de la table. « Allons, Molly, dit-il. Vous savez sûrement comment placer vos pieds.

— C'est nécessaire ?

— Je suis le docteur, souvenez-vous. »

Elle fixa le visage masqué, se demandant ce qu'il y avait derrière ce rectangle de tissu. Un homme très banal, sans doute. Ils étaient tous tellement banals. C'étaient leurs foutus fantasmes qui la dégoûtaient. L'effrayaient.

À contrecœur, elle leva les jambes et introduisit ses pieds dans les étriers.

Il rabattit alors le bout de la table et Molly se retrouva allongée les cuisses grandes ouvertes, le derrière pratiquement en suspens hors de la table. Elle avait l'habitude de s'exposer aux hommes, mais cette position avait quelque chose d'affreusement vulnérable. Il y avait ces lumières qui brillaient entre ses jambes. Sa nudité totale sur la table d'examen. Et cet homme, le regard concentré avec un détachement clinique sur la partie la plus intime de son anatomie.

Il entourra une de ses chevilles d'une bande Velcro.

« Dites donc, se récria-t-elle. Je n'aime pas être attachée.

— Moi j'aime ça, murmura-t-il, accrochant l'autre bande. C'est comme ça que j'aime les filles. »

Elle tressaillit quand il la pénétra de son doigt ganté. Il se pencha sur elle, les yeux plissés sous l'effet de la concentration tandis que ses doigts l'exploraient plus profondément. Elle ferma les paupières, tentant vainement d'ignorer ce qui se passait entre ses jambes. On eût dit un rongeur s'enfonçant en elle. D'une main il pressait son abdomen tandis que les doigts de l'autre remuaient à l'intérieur. C'était une violation pire qu'un acte sexuel, et il lui tardait d'en avoir fini. *C'est ce genre de truc qui t'excite, pauvre minable ?* se demanda-t-elle. *Est-ce que tu bandes enfin ? Quand vas-tu te décider ?*

Il retira sa main. Elle eut un frisson de soulagement. Ouvrant les yeux, elle s'aperçut qu'il ne la regardait plus. Son regard était fixé sur quelque chose qu'elle ne voyait pas. Il hocha la tête.

C'est alors seulement qu'elle se rendit compte qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce.

Un masque de caoutchouc lui couvrit soudain la bouche et le nez. Elle voulut se détourner, mais on lui appliqua durement la tête contre la table. Elle porta les mains à son visage, s'efforçant désespérément de soulever les rebords du masque. Elle n'en eut pas le temps et se



retrouva les poignets fermement attachés. Elle suffoqua en avalant une bouffée de gaz au goût âcre, sentit la brûlure se répandre dans sa gorge. Sa poitrine réagit violemment en un accès de toux. Elle se débattit encore plus, mais le masque resta en place. Elle prit une autre aspiration ; c'était plus fort qu'elle. Elle ne sentait plus rien dans ses membres. Elle crut voir les lumières diminuer, le blanc virer au gris.

Puis au noir.

Il y avait une voix qui disait : « Faites la prise de sang maintenant. »

Les mots ne signifiaient rien pour elle. Rien du tout.

« Bon Dieu, quel bordel tu as foutu ! »

C'était la voix de Romy – elle la reconnaissait. Mais elle n'avait aucune idée du reste. Elle ne savait ni où elle était ni où elle avait été.

Pourquoi avait-elle si mal à la tête ? Et pourquoi sa gorge était-elle si sèche ?

« Allons, Molly. Ouvre les yeux. »

Elle poussa un faible grognement. Le gargouillis de sa propre voix vibra douloureusement dans sa tête.

« Tu vas ouvrir les yeux, oui ou merde ? Tu empestes toute la pièce. »

Elle se tourna sur le dos. La lumière pénétra, rouge sang, à travers ses paupières. Elle fit un effort pour les soulever, pour concentrer son regard sur le visage de Romy.

Il la dévisageait, une expression dégoûtée dans ses yeux bruns. Ses cheveux noirs étaient plaqués en arrière et gominés. La lumière s'y réfléchissait comme sur un casque métallique. Sophie était là aussi, un rictus vaguement méprisant sur les lèvres, les bras croisés sur ses gros seins. Molly se sentit encore plus misérable à la vue de Sophie et de Romy qui se tenaient côte à côte, comme s'ils étaient encore maqués ensemble. Peut-être l'étaient-ils, au fond ? Cette Sophie avec sa tête de jument, elle traînait toujours dans les parages, cherchant à lui souffler Romy. Et maintenant elle se trouvait dans la chambre de Molly, imposant sa présence dans un endroit où elle n'avait rien à faire.

Furieuse, Molly essaya de s'asseoir mais sa vision se brouilla et elle retomba en arrière sur le lit. « J'ai envie de vomir, dit-elle.

— Tu as déjà vomi, fit Romy. Va te nettoyer, maintenant. Sophie va t'aider.

— Je ne veux pas qu'elle me touche. Dis-lui de sortir d'ici. »

Sophie eut un ricanement. « OK, planche à pain, de toute façon je ne resterais pas dans ta piaule puante pour tout l'or du monde », déclara-t-elle en sortant de la pièce.

Molly gémit. « Je ne sais pas ce qui m'est arrivé. Je ne me souviens de rien, Romy.

— Il n'est rien arrivé. Tu es rentrée et tu t'es couchée. Et tu as dégueulé sur ton oreiller. »

Elle voulut à nouveau s'asseoir. Il ne l'aida pas, ne s'approcha même pas d'elle. Elle sentait vraiment mauvais. Il s'apprêta à partir, se dirigea vers la porte, lui laissant le soin de laver ses draps salis.

« Romy, dit-elle.

— Hmmm ?

— Comment suis-je revenue ici ? »

Il rit. « Merde alors, tu avais vraiment ton compte, hein ? » Et il sortit.

Elle resta de longues minutes assise sur le bord de son lit, cherchant à se rappeler les heures qui venaient de s'écouler. S'efforçant de secouer les restes de son engourdissement.

Il y avait eu un client. C'était au moins une chose dont elle se rappelait. Un homme vêtu de vert. Une pièce avec un miroir géant. Et une table.

Mais elle ne se rappelait pas avoir fait l'amour. Peut-être en avait-elle éliminé le souvenir. L'expérience avait peut-être été si dégoûtante qu'elle l'avait enfouie dans son subconscient, tout comme elle avait refoulé les souvenirs de sa jeunesse. À de rares occasions seulement, elle laissait une bribe de son enfance refaire surface. Les belles images, surtout ; elle avait quelques souvenirs agréables des années où elle était gamine à Beaufort, et elle pouvait les faire revivre à volonté. Ou les faire disparaître.

Mais ce qui s'était passé cet après-midi, elle l'avait pratiquement oublié.

Bon Dieu, elle puait vraiment ! Elle examina son chemisier. Il était constellé de vomi, boutonné de travers, et on voyait sa peau par une ouverture.

Elle entreprit de se déshabiller. Elle ôta sa minijupe, déboutonna le chemisier, et jeta le tout en tas par terre. Puis elle alla en titubant jusqu'à la douche et ouvrit le robinet.

Froide. Elle voulait une douche froide.

Debout sous le jet crachotant, elle sentit peu à peu ses idées s'éclaircir. Un autre souvenir lui revint par fragments. L'homme en vert, dressé devant elle de toute sa hauteur. Qui la regardait fixement. Et les bandes qui lui serraient les poignets et les chevilles.

Elle abaissa les yeux vers ses mains, et remarqua les meurtrissures, semblables à des marques de menottes autour de ses poignets. Il l'avait attachée – rien d'inhabituel. Les hommes et leurs jeux de dingue.

Puis son regard s'arrêta sur une autre marque, dans le creux de son bras gauche. Un petit cercle bleu tellement imperceptible qu'elle avait failli ne pas le voir. Et au milieu de cette légère meurtrissure,

semblable au centre exact d'une cible, on distinguait la trace d'une piqûre.

Molly chercha en vain à se remémorer une aiguille. Elle ne revoyait que l'homme au masque chirurgical.

Et la table.

L'eau froide coulait le long de ses épaules. Avec un frisson, elle contempla la marque de piqûre et se demanda ce qu'elle avait oublié d'autre.

La voix d'une infirmière retentit dans l'interphone mural. « Docteur Harper, nous avons besoin de vous. »

Toby Harper se réveilla en sursaut et s'aperçut qu'elle s'était endormie à son bureau, la tête sur une pile de revues médicales. Elle se redressa péniblement, clignant des yeux dans la lumière de la lampe de lecture. La petite pendule de cuivre devant elle indiquait 4 h 40 du matin. Avait-elle réellement dormi pendant presque quarante minutes ? Il lui semblait qu'il y avait à peine quelques minutes qu'elle avait senti sa tête dodeliner. Les mots commençaient à se brouiller sur la page qu'elle lisait, et elle avait voulu reposer un instant ses yeux fatigués. C'était tout ce qu'elle avait voulu faire, une pause au milieu d'un article ennuyeux imprimé dans un caractère douloureusement petit. La revue était encore ouverte à la page qu'elle s'était efforcée d'assimiler, froissée par le poids de sa tête. « L'étude de l'échantillon aléatoire comparant l'efficacité de la lamivudine et de la zidovudine dans le traitement de patients atteints du sida, ayant moins de 500 cellules CD4+ par centimètre cube... » Elle referma la revue. Seigneur. Pas étonnant qu'elle se soit endormie.

On frappa à la porte et Maudeen passa la tête dans le bureau. L'ex-chef de bataillon Maudeen Collins avait une voix de stentor – surprenante chez ce petit format d'un mètre cinquante-cinq. « Toby ? Tu ne dormais pas, j'espère ?

— Je crois que je me suis assoupie. Que se passe-t-il donc ?

— Un orteil douloureux.

— À cette heure-ci ?

— Le patient n'a plus de colchicine et il croit que sa goutte se réveille. »

Toby grommela. « Bon Dieu. Pourquoi ces crétins ne prennent-ils jamais leurs précautions ?

— Ils nous considèrent comme une pharmacie de nuit. Écoute, on est en train de remplir ses papiers. Tu n'as pas besoin de te presser.

— J'arrive tout de suite. »

Après le départ de Maudeen, Toby s'accorda un instant de répit supplémentaire pour se réveiller complètement. Elle voulait avoir l'air à peu près intelligent lorsqu'elle s'adresserait à ce patient. Elle se leva et alla jusqu'au lavabo. Elle était de garde depuis dix heures maintenant, et jusque-là il n'y avait rien eu de spécial dans le service. C'était l'avantage de travailler dans une banlieue aussi calme. Il y

avait de longues périodes où il ne se passait absolument rien aux urgences de l'hôpital Springer de Newton, des périodes pendant lesquelles Toby pouvait s'étendre sur la couchette et faire un somme, si l'envie l'en prenait. Elle savait que les autres urgentistes ne s'en privaient pas, mais Toby préférait généralement résister à la tentation. Elle était payée pour assurer une garde de nuit de douze heures et il lui paraissait contraire à l'éthique professionnelle de passer une partie de ces heures à dormir.

*Au temps pour le professionnalisme*, pensa-t-elle en se regardant dans la glace. Elle s'était endormie en lisant et les conséquences en étaient visibles sur son visage. Ses yeux verts étaient bouffis. Sa joue portait la marque des caractères imprimés de la revue. Ses cheveux impeccablement coupés par le meilleur coiffeur de la ville semblaient avoir été fouettés au batteur électrique, avec leurs mèches blondes dressées comme des piques. Telle était l'image actuelle de l'élégante et toujours nette docteur Harper – pas si élégante, après tout.

Avec une moue dégoûtée, Toby ouvrit le robinet et frotta vigoureusement les traces d'encre sur son visage. Elle s'aspergea aussi les cheveux et les coiffa en arrière avec ses doigts. Voilà pour la mise en plis de luxe. Au moins ne ressemblait-elle plus à une fleur de pissenlit ébouriffée. Il n'y avait rien à faire pour les poches sous ses yeux, ni pour les marques de fatigue. À trente-huit ans, elle ne se remettait plus d'une nuit blanche aussi facilement qu'à l'époque où elle était une jeune étudiante en médecine.

Elle sortit de la pièce et longea le couloir jusqu'aux urgences.

Il n'y avait personne dans le service. L'accueil était vide, la salle d'attente aussi. « Holà ! appela-t-elle.

— Docteur Harper ? répondit une voix dans l'interphone.

— Où êtes-vous tous ?

— Dans la salle du personnel. Pouvez-vous nous y rejoindre ?

— N'ai-je pas un patient à aller voir ?

— Il y a un problème. Nous avons besoin de vous immédiatement. »

*Un problème ?* Toby redoutait ce mot. Son pouls s'accéléra. Elle hâta le pas en direction de la salle du personnel et ouvrit la porte.

L'éclair d'un flash la surprit. Elle s'immobilisa sur place tandis que des voix entonnaient en chœur :

« Joyeux anniversaire ! Joyeux anniversaire... »

Toby leva les yeux vers les banderoles rouges et vertes qui pendaient au plafond. Puis elle vit le gâteau, brillant de toutes ses bougies – des douzaines de bougies. Tandis que les dernières notes s'éteignaient, elle prit son visage entre ses mains et protesta : « C'est incroyable. J'avais complètement oublié.

— Pas nous, dit Maureen, prenant une autre photo avec son

Instamatic. Tu as dix-sept ans, c'est ça ?

— Je voudrais bien. Quel est le plaisantin qui a mis toutes ces bougies ? »

Morty, le technicien du labo, leva sa main charnue. « Personne ne m'a dit quand m'arrêter.

— Disons que Morty voulait mettre à l'épreuve notre système d'extinction...

— En réalité, c'est un test de capacité pulmonaire, dit Val, l'autre infirmière du service. Pour être reçue, Toby, vous devez les souffler toutes en une seule fois.

— Et si je n'y arrive pas ?

— Dans ce cas, on vous intubera !

— Allez, Toby. Fais un vœu ! la pressa Maudeen. Qu'il soit grand, beau et brun !

— À mon âge, je me contenterais d'un petit, gros et riche. »

Arlo, le garde de sécurité, fit entendre sa voix. « Dites donc ! Je possède deux de ces qualités !

— Vous avez aussi une femme, rétorqua Maudeen.

— Allez-y, Toby. Faites un vœu !

— Oui, un vœu ! »

Toby prit place devant le gâteau. Les quatre autres firent cercle autour d'elle, riant et se bousculant comme des gamins indisciplinés. Ils formaient sa seconde famille, à laquelle elle était unie non par les liens du sang, mais par des années de crises affrontées en commun dans la salle des urgences. « La brigade des mamies », c'était le nom qu'Arlo donnait à l'équipe de nuit du service. Maudeen, Val et la doctoresse. Que Dieu vienne à l'aide du pauvre type qui se plaignait de problèmes urologiques.

Un vœu, pensa Toby. Que pourrais-je donc souhaiter ? Par où commencer ? Elle prit une longue aspiration et souffla. Toutes les bougies s'éteignirent d'un coup sous un tonnerre d'applaudissements.

« Et voilà le travail ! » commenta Val tout en retirant les bougies. Son regard se porta soudain vers la fenêtre.

Une voiture de la police de Newton, son gyrophare bleu en action, venait de s'arrêter dans le parking des urgences.

« Voilà un client, fit Maudeen.

— Bon, soupira Val. Au boulot, les nanas. Vous, les garçons, soyez gentils de ne pas manger tout le gâteau pendant notre absence. »

Arlo se pencha vers Morty. « Bof, de toute façon elles font toutes un régime... »

Toby entraîna l'équipe dans le couloir. Les trois femmes arrivèrent au bureau de l'accueil à l'instant où s'ouvraient les portes automatiques de la salle des urgences.

Un jeune flic entra en trombe dans la salle. « Dites, on a un vieux

dans la voiture. On l'a trouvé en train d'errer dans le parc. Vous ne voudriez pas jeter un coup d'œil ? »

Toby suivit l'agent dans le parking. « Est-ce qu'il est blessé ?

— Pas à ma connaissance. Il semble plutôt à côté de ses pompes. Il ne sent pas l'alcool, c'est peut-être la maladie d'Alzheimer. Ou une crise de diabète. »

Formidable, pensa Toby. Voilà un flic qui se prend pour un médecin. « Est-il conscient ?

— Oui. On l'a mis sur la banquette arrière. » Le policier ouvrit la porte arrière de la voiture.

L'homme était nu comme un ver. Il se tenait recroquevillé, jambes et bras ramassés en boule, sa tête chauve oscillant d'avant en arrière. Il parlait tout seul à voix basse, mais on distinguait à peine ce qu'il marmonnait. Une phrase où il était question d'aller se coucher.

« Il était sur un banc dans le parc, dit l'autre policier, qui semblait encore plus jeune que son compagnon. Il portait des sous-vêtements à ce moment-là, mais il les a retirés dans la voiture. Nous avons trouvé le reste de ses habits dans le parc. Ils sont sur le siège avant.

— Très bien, nous ferions mieux de l'emmener à l'intérieur. » Toby fit un signe à Val, qui avait déjà avancé une chaise roulante.

« Allons, mon vieux, le pressa le flic. Ces gentilles dames vont s'occuper de vous. »

L'homme se tassa encore davantage et se mit à se balancer sur son maigre fessier. « Trouve pas mon pyjama...

— On va vous en donner un, dit Toby. Venez avec nous à l'intérieur, monsieur. Nous allons vous emmener dans cette chaise. »

Le vieil homme se retourna lentement et fixa sur elle un regard étonné. « Mais je ne vous connais pas.

— Je suis le docteur Harper. Je vais vous aider à sortir de la voiture. » Elle lui tendit la main.

Il l'examina comme s'il n'avait jamais vu de main de sa vie. Il finit par tendre la sienne. Elle passa un bras autour de sa taille et l'aida à descendre de la voiture. Elle eut l'impression de soulever un fagot de brindilles. Val avança précipitamment le fauteuil roulant au moment où les jambes du vieillard parurent se dérober sous lui. Toutes deux l'attachèrent au siège et placèrent ses pieds nus sur le repose-pieds. Puis Val fit franchir au fauteuil la porte des urgences. Toby et l'un des policiers suivaient quelques pas en arrière.

« Des manifestations pathologiques ? demanda Toby.

— Non, docteur. Impossible de lui tirer une indication. Il ne semble pas s'être blessé ni rien de ce genre.

— A-t-il des papiers d'identité ?

— Son portefeuille est dans la poche de son pantalon.

— Bon, il faudrait contacter quelqu'un de sa famille pour savoir s'il

a des problèmes de santé.

— Je vais chercher ses affaires dans la voiture. »

Toby pénétra dans la salle d'examen.

Maudeen et Val avaient déjà installé le patient sur un chariot-brancard et étaient en train de boucler les bracelets qui maintenaient ses poignets aux barres latérales. Il bredouillait toujours qu'il voulait son pyjama et essayait vaguement de s'asseoir. Hormis un linge pudiquement passé autour de ses hanches, il était nu. La chair de poule hérissait par intermittence sa poitrine et ses bras.

« Il dit qu'il s'appelle Harry, rapporta Maudeen tout en glissant le brassard de tensiomètre autour de son bras. Pas d'alliance. Aucune trace apparente de blessures ni de coups. À l'odeur, il aurait besoin d'un bain.

— Harry, dit Toby, avez-vous mal quelque part ? Souffrez-vous ?

— Éteignez. Je veux aller me coucher.

— Harry...

— Peux pas dormir avec ces foutues lumières.

— Tension 8-5, annonça Maudeen. Pouls à 100, régulier. » Elle prit le thermomètre électronique. « Allons, mon grand. Mettez ça dans votre bouche.

— J'ai pas faim.

— Ça ne se mange pas, bonhomme. Je vais simplement prendre votre température. »

Toby resta en arrière un instant et regarda attentivement l'homme. Il remuait ses bras et ses jambes, et, malgré sa maigreur, paraissait bien nourri, musclé et nerveux. C'était son hygiène qui l'inquiétait. Une barbe grisonnante d'au moins huit jours envahissait son visage et ses ongles étaient noirs et trop longs. Quant à l'odeur, Maudeen avait raison. Harry avait assurément besoin d'un bain.

Le thermomètre émit un bip. Maudeen le sortit de la bouche du patient et le lut avec un froncement de sourcils. « 37°9. Comment vous sentez-vous ?

— Où est mon pyjama ?

— Décidément, c'est une idée fixe. »

Toby dirigea le faisceau de sa minitorche dans la bouche de l'homme et vit briller des couronnes en or – cinq en tout. Les dents d'un patient témoignaient de son statut socio-économique. Plombages et couronnes en or indiquaient l'appartenance à la classe bourgeoise. Des dents pourries et des gencives en mauvais état étaient le signe d'un compte en banque à plat. Ou d'une peur malade du dentiste. Elle ne perçut aucun relent d'alcool dans son haleine, ni l'odeur fruitée trahissant une cétose diabétique.

Elle commença son examen physique par la tête. Elle palpa le cuir chevelu, ne décela ni fractures ni bosses. La réaction pupillaire était



normale. Ainsi que les mouvements extraoculaires et les réflexes pharyngés. Tous les nerfs crâniens semblaient intacts.

« Pourquoi ne partez-vous pas ? dit-il. J'ai envie de dormir.

— Avez-vous mal quelque part, Harry ?

— J'arrive pas à trouver ce foutu pyjama. Est-ce que vous avez pris mon pyjama ? »

Toby regarda Maudeen. « Bon, on va faire un peu de cuisine. Hémogramme, lytes, recherche immédiate de glucose, deux capsules de plus pour un SMA et une recherche de toxique. Il faudra probablement faire une analyse d'urine.

— Compris. » Maudeen avait déjà préparé le garrot et la seringue de Vacutainer, et elle procéda à la prise de sang. Val maintenait immobile le bras du patient. L'homme sembla ne pas sentir l'aiguille qui s'enfonçait dans sa veine.

« Épatant, mon grand, fit Maudeen en appliquant un pansement sur la piqûre. Vous êtes un excellent patient.

— Savez-vous où j'ai mis mon pyjama ?

— Je vais vous en donner un propre. Attendez un instant. » Maudeen rassembla les fioles. « J'envoie tout ça avec la mention *Inconnu*.

— Il s'appelle Harry Slotkin », dit le plus jeune des policiers. Il se tenait dans l'embrasure de la porte, brandissant le pantalon de Harry. « J'ai vérifié dans son portefeuille. D'après ses papiers, il a soixante-seize ans et habite 119, Titwillow Lane. C'est au bout de la rue, dans le nouveau lotissement de Brant Hill.

— De la famille ?

— Une personne à contacter en cas d'urgence. Un dénommé Daniel Slotkin. Avec un numéro de téléphone à Boston.

— Je vais l'appeler », décida Val. Elle quitta la pièce, refermant les rideaux du box derrière elle.

Toby resta seule avec le patient. Elle reprit l'examen physique, ausculta le cœur et les poumons, palpa l'abdomen, percuta les tendons. Elle pressa, tâta, pinça et ne trouva rien d'anormal. Peut-être s'agit-il seulement d'un état confusionnel de démence présénile, se dit-elle, se reculant pour observer le patient. Elle ne connaissait que trop les symptômes de la maladie d'Alzheimer : la mémoire en miettes, les errances nocturnes. La lente désagrégation de la personnalité. L'obscurité était douloureuse pour ce type de patient. Leur rapport visuel à la réalité diminuait à mesure que tombait la lumière du jour. Harry Slotkin souffrait peut-être du syndrome du soleil couchant – cette psychose nocturne commune aux patients atteints de la maladie d'Alzheimer.

Toby prit la pancarte des urgences et commença à écrire, utilisant le code abrégé du milieu hospitalier : SVS pour « signes vitaux

stables », PERC pour « pupilles égales régulières contractiles ».

« Toby ? appela Val. J'ai le fils de M. Slotkin au téléphone.

— J'arrive. » Toby se retourna pour écarter le rideau. Elle ne vit pas la petite table placée de l'autre côté sur laquelle était posé un plateau d'instruments. Elle heurta le plateau et fit tomber un baquet métallique qui résonna bruyamment sur le sol.

Comme elle se baissait pour le ramasser, elle entendit un bruit derrière elle – un claquement étrange, rythmique. Elle regarda en direction du brancard.

La jambe droite de Harry Slotkin était agitée de secousses.

*Une crise d'épilepsie ?*

« Monsieur Slotkin ! appela Toby. Regardez-moi. Harry, regardez-moi ! »

Le regard de l'homme se fixa sur elle. Il était encore conscient, capable d'obéir à un ordre. Ses lèvres bougeaient, formant des mots, mais aucun son ne sortait de sa bouche.

Le tressautement cessa brusquement.

« Harry ?

— Je suis si fatigué, murmura-t-il.

— Qu'est-il arrivé, Harry ? Tentiez-vous de remuer la jambe ? »

Il ferma les yeux et soupira. « Éteignez la lumière. »

Toby fronça les sourcils. Avait-il eu une crise ? Ou essayait-il seulement de libérer sa cheville entravée ? Il semblait calme à présent, ses deux jambes étaient immobiles.

Elle sortit du box et se dirigea vers le bureau des infirmières.

« Son fils est sur la 3 », la prévint Val.

Toby souleva le récepteur. « Allô, monsieur Slotkin ? Ici le docteur Harper, de l'hôpital Springer. Votre père a été amené au service des urgences il y a peu de temps. Il ne semble pas souffrir de blessure, mais...

— Qu'est-ce qu'il a ? »

Toby se tut, surprise par la sécheresse du ton de Daniel Slotkin. Percevait-elle de l'irritation ou de la peur dans sa voix ? Elle répondit calmement : « On l'a trouvé dans le parc et la police nous l'a amené. Il est extrêmement agité, dans un état confusionnel. Je ne décèle aucun problème neurologique. Votre père souffre-t-il de la maladie d'Alzheimer ? A-t-il eu d'autres problèmes d'ordre médical ?

— Non, absolument pas. Il n'a jamais été malade.

— Aucun symptôme de démence ?

— Mon père a l'esprit plus clair que moi.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Je ne sais pas. Il y a quelques mois, je pense. »

Toby accueillit cette information en silence. Si Daniel Slotkin résidait à Boston, il habitait à moins de trente kilomètres. Une

distance qui n'expliquait certes pas des contacts aussi peu fréquents entre père et fils.

Comme s'il devinait sa perplexité, Daniel Slotkin ajouta : « Mon père mène une existence très occupée. Golf. Poker quotidien au club. Nous nous voyons assez rarement.

— Était-il normal mentalement il y a quelques mois ?

— Disons-le autrement. La dernière fois que j'ai vu mon père, il m'a fait un cours sur les stratégies d'investissement. Tout y est passé, depuis les stocks options jusqu'au prix des graines de soja. Je n'ai rien pigé.

— Prend-il des médicaments ?

— Pas que je sache.

— Connaissez-vous le nom de son médecin personnel ?

— Il consulte un spécialiste dans la clinique privée de Brant Hill, cette résidence de luxe où il vit. Je crois me souvenir qu'il s'appelle Wallenberg. Dites-moi, à quel point mon père a-t-il perdu la tête ?

— La police l'a trouvé assis sur un banc dans le parc. Il avait ôté ses vêtements. »

Il y eut un long silence. « Mon Dieu !

— Je ne vois aucune blessure. Puisque vous dites qu'il n'a jamais montré de symptômes de démence, il doit y avoir une cause sous-jacente. Peut-être une petite attaque. Ou un problème métabolique.

— Métabolique ?

— Un taux trop élevé de sucre dans le sang, par exemple. Ou un niveau insuffisant de sodium. L'un comme l'autre peuvent provoquer des troubles mentaux. »

Elle entendit l'homme exhaler un long soupir, l'expression d'une lassitude. Et peut-être d'une frustration. Il était 5 heures du matin. Être réveillé si tôt, confronté à ce genre de crise, aurait perturbé n'importe qui.

« Il serait bon que vous veniez ici, dit Toby. Voir un visage familier le réconforterait. »

L'homme resta silencieux.

« Monsieur Slotkin ? »

Il soupira. « Je suppose que je n'ai pas le choix.

— Si quelqu'un d'autre de la famille...

— Non, il n'y a personne d'autre. De toute façon, il s'attend certainement à me voir. Pour s'assurer que tout est fait dans les règles. »

Tandis qu'elle raccrochait, Toby eut l'impression que les derniers mots de David Slotkin contenaient une menace. *Pour s'assurer que tout est fait dans les règles.* Et pourquoi en serait-il autrement ?

Elle décrocha le téléphone et laissa un message sur la boîte vocale de la clinique de Brant Hill, les prévenant qu'un patient du nom de

Harry Slotkin se trouvait au service des urgences et qu'il montrait des signes de confusion mentale. Puis elle bipa le radiologue de l'hôpital Springer.

Un instant plus tard, le technicien la rappela de chez lui, la voix brouillée par le sommeil. « Ici Vince. Vous m'avez appelé ? »

— Je suis le docteur Harper, responsable du service des urgences. On a besoin de vous pour une scanographie cérébrale.

— Le nom du patient ?

— Harry Slotkin. Soixante-seize ans, avec un commencement de confusion mentale.

— OK. Je serai là dans dix minutes. »

Toby raccrocha et relut ses notes. *Ai-je omis quelque chose ?* se demanda-t-elle. *Y avait-il des recherches plus approfondies à faire ?* Elle passa en revue toutes les causes d'apparition de démence. Attaques. Tumeurs. Hémorragies cérébrales. Infections.

Elle examina à nouveau les signes vitaux. Maudeen avait noté une température orale de 37°9. Pas vraiment de la fièvre, mais pas tout à fait normale non plus. Il faudrait pratiquer une ponction lombaire – mais pas avant la scanographie. S'il avait une tumeur cérébrale, une ponction lombaire risquait de provoquer une différence de pression catastrophique dans le cerveau.

Le hurlement d'une sirène détourna son attention.

« Qu'est-ce qui nous arrive encore ? » demanda Maudeen.

Toby se leva d'un bond, et elle était déjà à l'entrée des urgences quand l'ambulance s'arrêta dans un crissement de pneus. La porte arrière du véhicule s'ouvrit brutalement.

« On a un accident cardiaque », cria le chauffeur de l'ambulance.

Tout le monde se rua pour décharger la civière. Toby aperçut brièvement une femme obèse, le visage exsangue et la mâchoire inerte. Une canule d'intubation était déjà en place.

« Perdu sa pression en route, pensé qu'il valait mieux s'arrêter ici au lieu d'aller jusqu'à Hahnemann... »

— Historique ? l'interrompit Toby.

— Trouvée couchée par terre. Elle a souffert d'une insuffisance mitrale il y a six semaines. Son mari dit qu'elle est sous Digoxine. »

Ils s'engouffrèrent tous à travers la double porte, l'ambulancier pompant la poitrine de la femme tandis que le chariot filait dans le hall et tournait brusquement à l'entrée de la salle de trauma. Val actionna l'interrupteur. Les plafonniers répandirent une lumière aveuglante.

« Bon, vous la tenez tous ? C'est un morceau. Attention à la perf. Un, deux, trois, allez-y ! » cria Maudeen.

Sans marquer d'hésitation, quatre paires de mains firent glisser la patiente du chariot sur la table d'examen. Chacun savait ce qu'il

devait faire. En dépit de l'apparente confusion accompagnant un code bleu, l'ordre régnait derrière le chaos. L'ambulancier continuait de pomper. L'autre technicien de la respiration ventilait les poumons, envoyant de l'oxygène. Maudeen et Val s'affairaient autour de la table, préparant les perfusions et branchant les fils de l'ECG au moniteur cardiaque.

« On a un rythme sinusal, dit Toby en regardant l'écran. Arrêtez le massage pendant une seconde. »

L'ambulancier cessa de pomper.

« Je n'ai pas d'impulsion, dit Val.

— Amenez la perf, ordonna Toby. Tension ? »

Val leva les yeux du brassard. « 5-0. On lui injecte de la dopamine ?

— Allez-y. Reprenez le massage. »

L'ambulancier appuya ses deux mains croisées sur le sternum et se remit à pomper. Maudeen alla rapidement au chariot de réanimation et y prit les ampoules et les seringues nécessaires.

Toby appliqua son stéthoscope sur la poitrine de la patiente, ausculta le poumon droit, puis le gauche. Elle entendit distinctement un bruit de respiration des deux côtés. Cela signifiait que la perfusion était correctement placée et que les poumons s'emplissaient d'air. « Arrêtez le massage », dit-elle, et elle fit glisser le stéthoscope à l'emplacement du cœur.

Le battement était quasi imperceptible.

Levant à nouveau les yeux vers le moniteur, elle vit un rythme sinusal rapide s'inscrire sur l'écran. Le système électrique du cœur était intact. Mais pourquoi cette femme n'avait-elle pas de pouls ? Soit elle était en état de choc après avoir perdu du sang. Soit...

Toby regarda attentivement son cou, et la réponse lui apparut immédiatement. L'obésité de cette femme lui avait dissimulé que ses veines jugulaires saillaient anormalement.

« Vous dites qu'elle a eu un IM il y a six semaines ? demanda-t-elle.

— Ouais, grommela l'ambulancier en recommençant à pousser sur la poitrine. C'est ce que nous a dit le mari.

— D'autres médicaments que la Digoxine ?

— Il y avait un gros flacon d'aspirine sur la table de nuit. Je crois qu'elle est arthritique. »

C'est ça, se dit Toby. « Maudeen, prépare-moi une seringue de 50 cm<sup>3</sup> et une aiguille cardiaque.

— D'accord.

— Et passe-moi des gants et un tampon de Bétadine ! »

Le paquet vola littéralement vers elle. Toby l'attrapa et déchira l'emballage. « Stoppez le massage », ordonna-t-elle.

L'ambulancier se recula.

Toby badigeonna rapidement la peau de Bétadine, puis enfila ses gants et saisit la seringue de 50 cm<sup>3</sup>. Elle jeta un dernier regard au moniteur. Rythme sinusal rapide. Elle respira profondément. « Allons-y. Voyons si ça marche... » Prenant comme repère la saillie osseuse de l'appendice xiphoïde, elle perça la peau et dirigea la pointe de l'aiguille droit vers le cœur. Elle sentait son propre poulx battre à tout rompre tandis qu'elle enfonçait lentement l'aiguille. Simultanément, elle tirait en arrière le piston afin de créer une légère dépression.

Un flot de sang jaillit dans la seringue.

Toby interrompit immédiatement son geste. Ses mains n'hésitaient pas. *Mon Dieu, faites que l'aiguille soit au bon endroit.* Elle tira sur le piston, aspirant graduellement le sang dans la seringue. Vingt centimètres cubes. Trente. Trente-cinq...

« Tension artérielle ? » demanda-t-elle, et elle entendit le *pschitt, pschitt*, du bracelet qui se gonflait sous la pression de Val.

— Ça y est, j'en ai une. 8-5 !

— Nous savons ce qu'il en est maintenant, dit Toby. Il faut un chirurgien. Maudeen, appelle le docteur Carey au téléphone. Dis-lui que nous avons une tamponnade cardiaque.

— Ça vient de l'insuffisance mitrale ? demanda le chauffeur de l'ambulance.

— Plus le fait qu'elle prend de l'aspirine à haute dose, ce qui l'expose aux saignements. Elle a probablement une déchirure du myocarde. » Noyé dans le sang du myocarde, le cœur était dans l'impossibilité de se dilater. Incapable de pomper.

La seringue était pleine. Toby retira l'aiguille.

« Tension montée à 9-5, dit Val.

Maudeen raccrocha le téléphone mural. « Carey arrive. Avec son équipe. Il demande qu'on la stabilise.

— Plus facile à dire qu'à faire », marmonna Toby, ses doigts cherchant le poulx. Elle parvint à le sentir, mais il restait extrêmement faible. « Elle est probablement en train de réaccumuler. J'aurai bientôt besoin d'une autre seringue. Est-ce qu'on peut avoir son groupe sanguin et sa compatibilité ? Et demandez aussi un hémogramme immédiat et un examen lytique, tant que nous y sommes. »

Maudeen prit une poignée de tubes. « Huit unités ?

— Au moins. Du sang entier, si possible. Et qu'on fasse venir aussi du plasma fraîchement congelé. »

Toby déchira l'emballage de la seringue neuve et le jeta par terre. Le sol était à présent jonché des habituels débris qui s'accumulaient au cours d'une réanimation. *Combien de fois devrai-je refaire ces gestes ?* se demanda-t-elle en présentant l'aiguille. *Grouille-toi, Carey. Je ne peux pas sauver cette femme toute seule...*

Il n'était pas certain que le docteur Carey puisse, plus qu'elle,

sauver la patiente. Si cette femme avait une déchirure de la paroi ventriculaire, il lui fallait plus qu'un chirurgien cardiaque – il lui fallait une équipe au complet prête à procéder à un pontage. L'hôpital Springer était un petit établissement de banlieue, capable d'effectuer sans problème des césariennes ou des résections de la vésicule biliaire, mais démunie de l'équipement indispensable à des interventions chirurgicales majeures. Les ambulances qui transportaient des victimes de traumatismes graves évitaient en général de s'y arrêter et se dirigeaient directement vers des centres médicaux plus importants, comme Brigham ou Mass General.

Ce matin, cependant, l'ambulance avait involontairement remis un cas chirurgical critique entre les mains de Toby. Et elle n'avait ni les connaissances ni le personnel nécessaires pour sauver la vie de cette femme.

La deuxième seringue était déjà remplie de sang. Cinquante centimètres cubes supplémentaires, et il ne coagulait pas.

« La tension baisse à nouveau, annonça Val. Huit...

— Doc, elle fait une tach V ! » coupa un des techniciens.

Le regard de Toby se porta instantanément vers le moniteur.

Le rythme s'était dégradé et présentait le tracé irrégulier d'une tachycardie ventriculaire. Le cœur n'utilisait plus que deux de ses quatre compartiments, et battait trop vite pour être efficace.

« Défibrillateurs ! ordonna Toby. Trois cents joules. »

Maudeen pressa le bouton de mise en charge du défibrillateur. L'aiguille monta à 300 watts-seconde.

Toby appliqua les deux électrodes sur la poitrine de la patiente. Enduites de gel, elles assuraient le contact électrique avec la peau. Elle les mit en position. « En arrière ! » ordonna-t-elle, et elle appuya sur le bouton de décharge.

Un spasme secoua le corps de la patiente, tous ses muscles se contractant simultanément au moment où le courant lui traversait le corps.

Toby consulta l'écran. « OK, nous sommes à nouveau en rythme sinusal...

— Je n'ai aucune impulsion, dit Val.

— On recommence la réanimation cardio-respiratoire, dit Toby. Une autre seringue. »

Alors même qu'elle ajustait l'aiguille de péricardiocentèse, Toby sut que la bataille était perdue. Elle pouvait ponctionner des litres de sang, il continuerait néanmoins à s'accumuler, comprimant le cœur. *Qu'elle reste en vie jusqu'à l'arrivée du chirurgien*, pria-t-elle secrètement, et elle répéta les mots comme une incantation. *Qu'elle reste en vie, qu'elle reste en vie...*

« Elle revient en tach V ! s'écria Val.

— Chargez à 300. Ajoutez un bolus de Lidocaïne... »

La sonnerie du téléphone mural retentit. Maudeen alla répondre. Un instant après, elle annonça : « Arlo ne trouve pas de compatibilité avec le sang que je lui ai envoyé ! La patiente est B négatif ! »

*Merde. Il ne manquait plus que ça !* Toby appliqua les électrodes sur la poitrine. « Tout le monde en arrière ! »

Encore une fois, le corps de la femme eut un spasme. Encore une fois, le rythme revint en sinusal rapide.

« J'ai une impulsion, dit Val.

— Injectez la Lidocaïne tout de suite. Où est le plasma frais ?

— C'est Arlo qui s'en occupe », dit Maudeen.

Toby jeta un coup d'œil à la pendule. Ils codaient la patiente depuis presque vingt minutes. Des minutes qui semblaient durer des heures. Au milieu du chaos général, des sonneries du téléphone, des voix qui parlaient toutes en même temps, elle se sentit brusquement complètement désorientée. Sous ses gants, ses mains étaient moites de sueur et le caoutchouc collait à sa peau. La situation échappait à son contrôle...

*Contrôle*, c'était le mot qui régissait la vie de Toby. Elle s'évertuait à mettre de l'ordre dans sa vie, de l'ordre dans son service. Et en ce moment même, ce code lui échappait. Elle n'avait pas la formation nécessaire pour ouvrir une poitrine, recoudre un ventricule.

Elle observa le visage de la femme. Il était marbré, ses joues flasques prenaient une couleur violette. Toby comprit que les cellules du cerveau n'étaient plus irriguées. Sa patiente était en train de mourir.

Le chauffeur de l'ambulance, épuisé par le massage cardiaque, céda la place à l'autre technicien du service des urgences. Une nouvelle paire de mains se mit à pomper.

Sur l'écran, le tracé s'était transformé en une ligne chaotique. Fibrillation ventriculaire. Un rythme mortel.

L'équipe réagit selon la stratégie habituelle. Davantage de bolus d'anti-arythmiques. Lidocaïne. Bretylium. Décharges électriques de plus en plus fortes. En désespoir de cause, Toby retira encore du péricarde 50 cm<sup>3</sup> de sang.

Le tracé cardiaque devint une ligne presque horizontale.

Toby regarda les visages qui l'entouraient. Tous savaient que c'était la fin.

« Bon. » Toby laissa échapper un profond soupir et sa voix s'éleva avec un calme glacial. « Constatations. Heure du décès ?

— 6 h 11 », répondit Maudeen.

Nous l'avons maintenue en vie pendant trois quarts d'heure, songea Toby. C'était le mieux qu'on pouvait faire. Le mieux que n'importe qui aurait pu faire.



Le technicien se recula. Les autres l'imitèrent. C'était presque un réflexe, ce pas en arrière, ces quelques secondes de silence respectueux.

La porte s'ouvrit brutalement et le docteur Carey, le chirurgien cardiaque, fit son entrée. « Où est la tamponnade ? lança-t-il.

— Elle vient d'expirer, dit Toby.

— Comment ? Vous ne l'avez pas stabilisée ?

— Nous avons essayé. Nous n'avons pas pu la maintenir en vie.

— Oh ! Et pendant combien de temps l'avez-vous codée ?

— Croyez-moi, dit Toby, ce fut plutôt long. » Elle passa devant lui et sortit de la salle.

Au PC des infirmières, elle s'assit un moment, s'efforçant de rassembler ses esprits avant de remplir la pancarte des urgences. Elle entendait le docteur Carey râler dans la salle de traumatisme. Ils l'avaient tiré du lit à 5 h 30 du matin, et pour quoi ? Une patiente qu'on ne pouvait pas stabiliser. Ils auraient pu y penser avant de gâcher sa nuit de sommeil, non ? Ignoraient-ils qu'une journée complète en salle d'op l'attendait ?

*Pourquoi les chirurgiens sont-ils de tels emmerdeurs ?* se demanda Toby, reposant sa tête avec lassitude entre ses mains. Mon Dieu, la nuit ne finirait-elle donc jamais ? Il lui fallait encore tenir deux heures.

À travers la fatigue qui engourdissait son cerveau, elle entendit le chuintement de la porte des urgences au moment où elle s'ouvrait. « Excusez-moi, dit une voix. Je suis venu voir mon père. »

Toby leva les yeux vers l'homme qui se tenait devant elle. Il avait un visage mince, l'air sévère, un pli d'amertume aux coins des lèvres.

Toby se leva. « Êtes-vous monsieur Slotkin ?

— Oui.

— Je suis le docteur Harper. » Elle lui tendit la main.

Il la prit machinalement, sans chaleur. Même le contact de sa peau était froid. Bien qu'il eût probablement trente ans de moins que son père, sa ressemblance avec Harry Slotkin était frappante. Mêmes traits anguleux, même arcade sourcilière en forme de balafre. Mais les yeux étaient différents. Petits, noirs et tristes.

« L'examen de votre père n'est pas terminé, dit-elle. Je n'ai pas encore les résultats de ses analyses. »

Il regarda autour de lui et poussa une exclamation d'impatience. « Je dois être de retour en ville à 8 heures. Puis-je le voir ?

— Naturellement. » Elle se leva et le conduisit dans la salle d'examen où ils avaient laissé Harry Slotkin. Poussant la porte, elle constata que la pièce était vide. « On a dû l'emmener à la radio. Je vais demander s'ils ont terminé. »

Slotkin revint avec elle jusqu'au comptoir d'accueil et la regarda

décrocher le téléphone. Son regard la mettait mal à l'aise. Elle se détourna et composa le numéro.

« Service de radiographie, annonça Vince.

— Ici le docteur Harper. Comment se présente le scanner ?

— Pas encore commencé. Suis en train de préparer la machine.

— Le fils du patient aimerait voir son père. Je vous l'envoie.

— Le patient n'est pas ici.

— Comment ?

— Je ne l'ai pas encore vu. Il est toujours dans la salle des urgences.

— Mais j'en viens. Il n'est pas... » Toby s'interrompt. Daniel Slotkin l'écoutait et le désarroi que trahissait sa voix ne lui avait pas échappé.

« Il y a un problème ? demanda Vince.

— Non. Aucun problème. » Toby raccrocha. Elle se tourna vers Slotkin. « Excusez-moi », dit-elle et elle remonta le couloir qui menait à la salle d'examen numéro 3. Elle ouvrit la porte. Harry Slotkin n'était pas là. Mais le chariot était à sa place, et le drap dont ils avaient recouvert le vieil homme gisait en tas sur le sol.

*Quelqu'un a dû le changer de chariot et l'emmener dans une autre pièce.*

Toby traversa le couloir, entra dans la salle numéro 4 et écarta le rideau.

Pas de Harry Slotkin.

Elle sentit son cœur battre à coups redoublés tandis qu'elle se dirigeait vers la salle numéro 2. La lumière était éteinte. Personne n'aurait mis le patient dans l'obscurité. Néanmoins elle abaissa l'interrupteur.

Encore un chariot vide.

« Ne me dites pas que vous ignorez où vous avez mis mon père », dit sèchement Daniel Slotkin qui l'avait suivie dans le couloir.

Ignorant volontairement sa question, elle entra dans la salle de trauma et referma brutalement le rideau derrière elle. « Où est M. Slotkin ? demanda-t-elle à voix basse aux infirmières.

— Le vieux bonhomme ? demanda Maureen. Vince ne l'a pas emmené aux rayons ?

— Il dit que non. Mais je ne le trouve pas. Et son fils attend dans le couloir.

— Est-ce que tu as regardé dans la salle 3 ?

— J'ai regardé dans toutes les salles. »

Maureen et Val se dévisagèrent.

« Nous ferions mieux d'inspecter tout le bâtiment », dit Maureen, et, accompagnée de Val, elle sortit précipitamment dans le couloir.

Toby resta seule en face du fils.

« Où est-il ? demanda Slotkin.

— Nous cherchons où il a été transporté.

— Il était censé se trouver dans votre service.

— Il y a sans doute eu une erreur de...

— Est-il chez vous, oui ou non ?

— Monsieur Slotkin, vous devriez aller vous asseoir dans la salle d'attente. Je vais vous apporter une tasse de café...

— Je ne veux pas de café. Mon père est en train de faire une crise ou je ne sais quoi. Et vous êtes incapable de savoir où il est.

— Les infirmières sont allées voir à la radio.

— Je croyais que vous veniez de les appeler !

— S'il vous plaît, veuillez vous asseoir dans la salle d'attente, nous allons savoir tout de suite ce que... » Toby se tut à la vue des deux infirmières qui se hâtaient dans sa direction.

« Nous avons appelé Morty, dit Val. Arlo et lui sont allés chercher dans le parking.

— Vous ne l'avez pas trouvé ?

— Il ne peut pas être bien loin. »

Toby sentit le sang désert ses joues. Elle avait peur d'affronter Daniel Slotkin. Peur de croiser son regard. De toute façon, elle ne pourrait éviter sa colère.

« Une fois pour toutes, que se passe-t-il ici ? » demanda-t-il.

Les deux infirmières restèrent muettes. Elles regardèrent Toby.

Aux urgences, c'était le médecin qui commandait le bateau. Qui portait sur ses épaules la responsabilité ultime. Ou le blâme ultime.

« Où est mon père ? »

Lentement, Toby se tourna vers Daniel Slotkin. Sa réponse ne fut qu'un murmure : « Je l'ignore. »

Il faisait noir, il avait mal aux pieds, et il savait qu'il devait rentrer chez lui. L'ennui, c'est qu'il ne se souvenait pas *comment* rentrer chez lui. Harry Slotkin ne se rappelait même pas comment il s'était retrouvé ici, marchant d'un pas incertain dans cette rue déserte. Il aurait pu s'arrêter dans une des maisons alentour pour demander de l'aide, mais aucune fenêtre n'était éclairée. S'il frappait à l'une de ces portes, on lui poserait des questions et il se sentirait humilié. Harry avait sa dignité. Il n'était pas homme à demander de l'aide à des inconnus. Il n'offrait pas davantage son aide aux autres – même pas à son propre fils. Il estimait que la charité était débilitante et il n'avait pas voulu faire de son fils un invalide. *Est fort celui qui est indépendant. Est indépendant celui qui est fort.*

D'une manière ou d'une autre, il retrouverait son chemin.

Si seulement l'ange réapparaissait.

Elle était venue à lui dans cet endroit horrible, où on l'avait attaché

sur une table horriblement froide, sous des lumières aveuglantes, un endroit où des inconnus lui avaient enfoncé des aiguilles dans le corps, l'avait palpé de leurs doigts explorateurs. Puis elle était apparue. Elle ne lui avait fait aucun mal. Elle lui avait souri et avait libéré ses mains et ses pieds, et elle avait murmuré : « Va-t'en, Harry ! Avant qu'ils ne reviennent te chercher. »

À présent, il était libre. Il s'était échappé, grâce au ciel !

Il continua d'avancer dans la rue aux maisons sombres et silencieuses, cherchant un repère familier. Quelque chose lui indiquant où il se trouvait.

*J'ai dû m'égarer, pensa-t-il. Je suis sorti faire un tour et j'ai perdu mon chemin.*

Une douleur soudain lui transperça le pied. Il baissa les yeux et s'immobilisa, stupéfait.

Dans le halo d'un réverbère, il vit qu'il ne portait pas de chaussures. Ni de chaussettes. Il contempla ses pieds nus. Et ses jambes. Et son pénis qui pendait, flasque, ratatiné et pitoyable.

*Je n'ai aucun vêtement sur moi !*

Il regarda autour de lui, terrifié à l'idée que quelqu'un pût le voir. La rue était déserte.

Couvrant ses parties génitales de sa main, il s'éloigna à la hâte du réverbère, cherchant le couvert de l'obscurité. Quand avait-il perdu ses vêtements ? Il n'avait aucun souvenir. Il s'accroupit sur la pelouse fraîchement tondue qui bordait le devant d'une maison, et essaya de réfléchir, mais la panique avait occulté tout ce qui s'était passé plus tôt dans la nuit. Il se mit à gémir doucement, se balançant d'avant en arrière sur ses pieds nus.

*Je veux rentrer chez moi. S'il vous plaît, oh je vous en supplie, si je pouvais seulement me réveiller dans mon lit...*

Il serrait ses bras autour de lui, tellement plongé dans sa détresse qu'il ne remarqua pas les phares d'une voiture qui tournait à l'angle de la rue. C'est uniquement au moment où elle s'arrêta à côté de lui que Harry se rendit compte qu'on l'avait repéré.

Il serra plus fort ses bras autour de lui, se recroquevillant en frissonnant.

Une voix l'appela doucement dans l'obscurité. « Harry ? »

Il ne leva pas la tête. Il craignait de déplier son corps, de révéler son humiliante nudité. Il tenta de se tasser encore davantage.

« Harry, je vais vous ramener à la maison. »

Lentement il leva la tête. Il ne voyait pas le visage du conducteur, mais il connaissait cette voix. Ou croyait la connaître.

« Montez, Harry. »

Il se balançait d'avant en arrière sur ses talons, sentant l'herbe mouillée effleurer ses fesses nues. Il murmura d'un ton plaintif : « Mais

je n'ai rien sur moi !

— Vous avez vos vêtements à la maison. Des armoires pleines de vêtements. Vous vous souvenez ? » Il y eut un bruit sourd, un glissement métallique.

Harry leva la tête et vit que la porte du minibus était ouverte. La silhouette d'un homme se découpait près du véhicule. Il tendait la main.

« Venez, Harry, murmura-t-il. Rentrons à la maison. »

Était-il si difficile de retrouver un homme nu ?

Assise dans sa voiture, Toby scrutait le parking de l'hôpital. La matinée était déjà avancée et le soleil éblouissait douloureusement ses yeux habitués à la nuit. Quand s'était-il donc levé ? Elle ne s'en était même pas rendu compte, elle n'avait pas eu un seul instant pour jeter un coup d'œil dehors, et la lumière du jour agressait ses rétines. Ça lui apprendrait à choisir le service des urgences. Elle se transformait en créature nocturne.

Elle soupira et fit démarrer la Mercedes. Elle pouvait enfin rentrer chez elle, laisser derrière elle cette nuit désastreuse.

Mais comme elle s'éloignait de l'hôpital Springer, son accablement ne fit qu'empirer. En l'espace d'une heure, elle avait perdu deux patients. Elle était certaine que le décès de la femme était inévitable, qu'elle n'aurait rien pu faire pour la sauver.

Le cas de Harry Slotkin était différent. Toby avait laissé sans surveillance un patient à l'esprit dérangé, et cela pendant presque une heure. Elle était la dernière personne à l'avoir vu, et elle avait beau se creuser la cervelle, elle ne se rappelait pas l'avoir attaché avant de quitter la pièce. J'ai sans doute omis de le faire. *C'est pour cette raison qu'il a pu s'enfuir. C'est ma faute. J'étais responsable de Harry.*

Même si elle n'était pas directement fautive, c'est elle qui dirigeait l'équipe, qui répondait du service en dernier ressort.

À présent, le pauvre vieux errait quelque part, nu et en pleine confusion.

Elle ralentit. Bien qu'elle sût que la police avait déjà exploré tous les alentours, elle fouilla les rues du regard, espérant apercevoir son patient fugitif. Newton était une banlieue de Boston relativement tranquille, et le quartier qu'elle traversait en ce moment offrait une apparence prospère. Elle tourna dans une rue résidentielle bordée d'arbres. Les maisons étaient bien entretenues, les haies taillées, les allées fermées par des grilles de fer forgé. Un quartier où un vieil homme ne risquait pas de se faire attaquer. Peut-être quelqu'un l'avait-il invité à entrer. En ce moment même, Harry était peut-être simplement assis dans une cuisine confortable, où on lui avait offert un petit déjeuner.

*Où êtes-vous, Harry ?*

Elle fit le tour du quartier, cherchant à se représenter les sensations éprouvées par Harry en train de s'égarer dans ces rues. Il avait dû se

sentir perdu dans le noir, glacé sans ses vêtements. Où s'imaginait-il aller ?

*Chez lui. Il tentait probablement de retrouver son chemin et de rentrer à Brant Hill.*

À deux reprises, elle dut s'arrêter pour demander sa direction. Quand elle atteignit enfin l'embranchement de Brant Hill Road, elle faillit le dépasser. Il n'y avait aucun poteau indicateur ; la route était simplement marquée par deux piliers de pierre de part et d'autre de l'entrée. Entre les deux, la grille était ouverte. Elle s'arrêta à la hauteur des piliers et distingua deux initiales dont les volutes baroques s'inscrivaient élégamment dans la décoration de fer forgé de la grille, un B et un H. De l'autre côté, l'allée serpentait et disparaissait derrière les arbres. Ainsi, voilà l'endroit où réside Harry, se dit-elle.

Elle dépassa la grille et s'engagea dans Brant Hill Road.

Si le revêtement de la chaussée était récent, les chênes et les érables qui la bordaient avaient atteint leur plein développement. Leur feuillage commençait à se teinter des couleurs flamboyantes de l'automne. Déjà septembre, pensa-t-elle ; quand l'été avait-il donc pris fin ? Elle suivit la courbe de la route, regardant attentivement les arbres, notant le sous-bois touffu, les endroits ombragés qui pouvaient dissimuler un corps. La police avait-elle fouillé les buissons ? Si Harry avait erré par ici dans l'obscurité, il pouvait s'être perdu dans le sous-bois. Elle appellerait la police de Newton pour lui suggérer d'inspecter de plus près ces environs.

Devant elle, les arbres s'éclaircirent soudain, dévoilant un spectacle insolite. Toby freina et s'arrêta brusquement. Sur le côté de la route se dressait un panneau or et vert :

### *BRANT HILL*

### *RÉSERVÉ AUX RÉSIDENTS ET À LEURS INVITÉS*

Au-delà du panneau, on découvrait un paysage qu'on eût dit tiré d'un tableau de la luxuriante campagne anglaise. Des prairies ondoyantes, un gazon impeccable, un jardin topiaire aux multiples formes d'animaux, des allées de bouleaux et d'érables colorés par l'automne. Sur un étang bordé d'iris sauvages glissait paisiblement un couple de cygnes. Plus loin se dessinait un « village », quelques maisons élégantes entourées de jardins protégés par des barrières de bois. Le moyen de transport principal semblait être le kart de golf surmonté d'un taud à rayures vertes et blanches. Il y en avait partout, stationnés dans les allées ou roulant silencieusement dans les rues du village. Toby en repéra aussi quelques-uns sur le terrain de golf, transportant les joueurs de green en green.

Elle concentra son attention sur l'étang. Quelle était sa profondeur ? Pouvait-on s'y noyer ? La nuit, dans le noir, un homme à

l'esprit dérangé aurait pu aller droit dans l'eau.

Elle poursuivit sa route vers les habitations. Cinquante mètres plus loin, elle vit une allée qui se dirigeait vers la droite, et un autre panneau.

## CLINIQUE DE BRANT HILL ET RÉSIDENCE MÉDICALISÉE

Elle s'engagea dans le chemin.

Il serpentait à travers un bois de conifères et aboutissait brusquement à un parc de stationnement. Un bâtiment de deux étages se dressait devant elle. Sur un côté, une nouvelle aile était en construction. À travers le grillage qui entourait le chantier, Toby vit que l'excavation des fondations était déjà creusée. Devant elle, un groupe d'hommes casqués discutaient, penchés sur un plan.

Toby gara sa voiture sur un emplacement réservé aux visiteurs et entra dans le bâtiment.

Le murmure d'une musique classique l'accueillit. Toby s'immobilisa, impressionnée par le décor qui l'entourait. L'endroit n'avait rien d'une salle d'attente ordinaire. Les canapés étaient revêtus de cuir couleur crème et des tableaux de prix couvraient les murs. Elle jeta un coup d'œil aux revues et magazines mis à la disposition des visiteurs. *Architectural Digest*, *Town and Country*. Pas de *Popular Mechanics* sur la table basse.

« Puis-je vous aider ? » Une femme en uniforme rose lui souriait derrière la vitre de la réception.

Toby s'approcha d'elle. « Je suis le docteur Harper, de l'hôpital Springer. J'ai examiné l'un de vos patients qui a été amené à nos urgences hier soir. J'ai essayé de contacter le médecin de ce patient pour en savoir plus sur son historique médical, mais je n'arrive pas à le joindre.

— Quel médecin ?

— Le docteur Carl Wallenberg.

— Oh, le docteur Wallenberg est parti assister à un congrès médical. Il sera de retour lundi.

— Pourrais-je consulter le dossier du patient ? J'aimerais élucider certaines questions qui me tracassent.

— Je regrette, mais nous ne pouvons communiquer les dossiers sans l'autorisation du patient.

— Il n'est pas en état de donner son consentement. Ne pourrais-je m'adresser à un autre médecin de la clinique ?

— Laissez-moi chercher sa feuille d'admission. » L'infirmière se dirigea vers un classeur.

« Le nom de famille ?

— Slotkin. »



L'infirmière ouvrit un tiroir et parcourut les fiches. « Harold ou Agnes Slotkin ? »

Toby ne répondit pas tout de suite. « Il y a une Agnes Slotkin ? Est-elle parente de Harry ? »

L'infirmière consulta la fiche. « C'est sa femme. »

*Pourquoi son fils m'a-t-il caché que son père résidait ici avec sa femme ?* se demanda-t-elle. Elle ouvrit son sac et y prit un stylo. « Pouvez-vous me communiquer son numéro de téléphone ? Il faut que je lui parle de Harry.

— Elle n'a pas le téléphone dans sa chambre. Vous pouvez prendre l'ascenseur en face de vous.

— Où la trouverai-je ?

— Agnes Slotkin est à l'étage, dans le service de soins spécialisés. Chambre 341. »

Toby frappa à la porte. « Madame Slotkin ? » appela-t-elle. N'obtenant pas de réponse, elle pénétra dans la chambre.

À l'intérieur, on entendait le faible son d'une radio, réglée sur un programme musical. Des rideaux blancs étaient tirés devant les fenêtres, et à travers le tissu léger le soleil matinal répandait une lumière diffuse. Sur la table de nuit, un bouquet de roses perdait ses pétales. La femme dans le lit n'avait conscience de rien. Ni des fleurs, ni du soleil, ni de la présence d'une visiteuse dans sa chambre.

Toby s'approcha du lit. « Agnes ? »

La femme resta immobile. Elle était allongée sur le côté gauche, face à la porte. Ses yeux à moitié ouverts avaient un regard vague, son corps était adossé à des oreillers. Elle serrait ses bras autour d'elle, recroquevillée dans la position fœtale. Au-dessus du lit, une poche de liquide d'un blanc crémeux s'écoulait lentement le long d'un tube qui serpentait jusqu'à la narine de la femme. Bien qu'une propreté apparente parût régner dans la pièce, une odeur flottait dans l'air que ne pouvait dissimuler le parfum des roses. L'odeur de la salle d'hôpital, du talc, de l'urine et de l'Ensüre. L'odeur de la lente involution sénile de l'organisme.

Toby saisit la main de la femme, tira doucement sur son bras.

Le coude se déplia avec une très légère résistance. Aucune contracture permanente ne s'était installée. Le personnel médical s'était appliqué à maintenir la mobilité articulaire passive. Toby laissa retomber la main, notant l'aspect rebondi de la chair. Malgré l'état comateux, la patiente était bien nourrie et bien hydratée.

Elle se concentra sur le visage inerte et se demanda si ces yeux la regardaient. Cette femme voyait-elle quelque chose, comprenait-elle quelque chose ?

« Bonjour, madame Slotkin, murmura-t-elle. Je m'appelle Toby.

— Agnes ne peut pas vous répondre, dit une voix derrière elle. Mais je pense qu'elle peut vous entendre. »

Avec un sursaut, Toby pivota sur elle-même et se retrouva face à l'homme qui venait de prononcer ces paroles. Il se tenait dans l'embrasement de la porte – à dire vrai, il *remplissait* tout l'espace. C'était un véritable géant avec un large visage à la peau noire et un nez camus et brillant. Un visage agréable aux yeux doux. Il était vêtu d'une blouse blanche et tenait un dossier médical.

Souriant, il lui tendit la main. Son bras était si long que son poignet sortait entièrement de la manche. Existait-il des blouses assez grandes pour un homme de cette taille ? se demanda Toby.

« Docteur Robbie Brace, dit-il. Je suis le médecin de M<sup>me</sup> Slotkin. Êtes-vous une parente ?

— Non. » Toby lui tendit la main à son tour, la vit disparaître dans l'énorme patte chaude et brune. « Je suis médecin urgentiste à l'hôpital Springer, non loin d'ici. Toby Harper.

— Visite professionnelle ?

— D'une certaine manière. J'espérais que M<sup>me</sup> Slotkin pourrait me donner des informations sur l'historique médical de son mari.

— M. Slotkin a eu un problème ?

— On l'a amené aux urgences hier soir, dans un état de totale confusion mentale. Avant même que nous ayons fait tous les examens, Harry s'est échappé de l'hôpital. Il nous a été impossible de le retrouver, et je n'ai aucune idée de son état de santé. Savez-vous quelque chose ?

— Je m'occupe seulement des patients de la résidence médicalisée. Vous pourriez vous renseigner en bas, auprès des médecins de la clinique.

— Harry est un patient du docteur Wallenberg. Mais celui-ci est en déplacement, et la clinique refuse de communiquer le dossier sans son accord. »

Robbie Brace haussa les épaules. « C'est la procédure normale ici.

— Connaissez-vous Harry ? Y a-t-il un problème d'ordre médical dont je devrais être informée ?

— Je ne connais M. Slotkin que superficiellement. Je le vois lorsqu'il vient rendre visite à Agnes.

— Vous lui avez donc parlé.

— Oui, nous nous disons bonjour, sans plus. Je travaille dans cet établissement depuis seulement un mois, j'en suis encore au stade où j'essaie de mettre des noms sur les visages.

— Vous serait-il possible de me confier le dossier de Harry ?

Il secoua la tête. « Seul le docteur Wallenberg le peut, et il exige un accord écrit du patient avant de donner la moindre information.

— Mais cette attitude pourrait affecter le suivi médical de ses

patients. »

Il fronça les sourcils. « Vous m'avez bien dit que Harry était parti de votre service, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, il...

— Dans ce cas, il n'est plus votre patient, il me semble ? »

Toby ne répondit pas, incapable de réfuter cet argument.

Harry avait bel et bien quitté son service. Il n'était plus sous sa responsabilité. Elle n'avait pas de raison urgente de réclamer son dossier.

Elle tourna les yeux vers la femme étendue sur le lit. « Je ne pense pas que M<sup>me</sup> Slotkin puisse me renseigner, elle non plus.

— Je crains qu'Agnes soit incapable de dire un mot.

— Elle a eu une attaque ?

— Une hémorragie subarachnoïde. D'après son dossier, elle est ici depuis un an. Elle semble plongée dans un état végétatif. Mais de temps à autre, on dirait qu'elle me regarde. N'est-ce pas, Agnes ? dit-il. N'est-ce pas que vous me regardez, ma chère ? »

La femme sur le lit n'eut pas un mouvement, pas même un battement de cils.

Il s'approcha d'elle et commença à l'examiner, ses mains noires contrastant étrangement avec la peau laiteuse de sa patiente. Il ausculta le cœur et les poumons, vérifia les bruits intestinaux, braqua sa minitorche sur ses pupilles, lui étira les membres, vérifiant la mobilité articulaire. Pour finir, il la retourna et examina la peau de son dos et de ses fesses. Pas d'escarres. Doucement, il la replaça sur ses oreillers et tira le drap sur sa poitrine.

« Tout va bien, Agnes, murmura-t-il en lui tapotant l'épaule. Passez une bonne journée. »

Toby le suivit à l'extérieur de la chambre. Elle avait l'impression d'être une naine en train d'emboîter le pas d'un géant. « Elle est en bonne condition physique pour quelqu'un qui vit dans un état végétatif depuis un an. »

Il ouvrit la pancarte de sa patiente et inscrivit rapidement son compte rendu. « C'est vrai. Nous leur assurons un service Rolls-Royce.

— Au tarif Rolls-Royce ? »

Brace leva les yeux et un soupçon de sourire étira ses lèvres. « Disons que nos patients ne bénéficient pas de l'assistance médicale gratuite.

— Une clientèle entièrement privée ?

— Ils peuvent payer. Nous accueillons des résidents qui en ont les moyens.

— L'établissement est-il réservé aux retraités ?

— Non, certaines personnes sont encore en activité et ont acheté des parts de Brant Hill afin d'être sûrs que leurs besoins futurs seraient

assurés. Nous fournissons le logement, les repas, les soins médicaux. Des soins prolongés, s'ils deviennent nécessaires. Vous avez sans doute constaté que nous étions en train d'agrandir les installations pour personnes âgées.

— J'ai aussi remarqué un beau terrain de golf.

— Il y a aussi des courts de tennis, un cinéma, et une piscine couverte. » Il referma la pancarte et regarda Toby avec un sourire moqueur. « Envie de prendre une retraite anticipée ?

— Je ne pense pas avoir jamais les moyens de prendre ma retraite ici.

— Je vais vous confier un secret : ni vous ni moi. » Il consulta furtivement sa montre. « J'ai été ravi de faire votre connaissance, docteur Harper. Si vous voulez bien m'excuser, j'ai beaucoup de patients à voir.

— Y a-t-il un moyen d'en savoir davantage sur Harry ?

— Le docteur Wallenberg sera de retour lundi. Vous pourrez alors vous adresser à lui.

— C'est maintenant que j'aimerais savoir ce qu'il avait. Son cas me tracasse vraiment. Pourriez-vous examiner le registre des consultations et me prévenir si vous trouvez quelque chose de significatif ? » Elle griffonna son numéro de téléphone personnel sur une carte de visite et la lui tendit.

Il la prit avec hésitation. « Je verrai ce que je peux faire. » Il n'en dit pas plus, fit demi-tour et pénétra dans une chambre, abandonnant Toby dans le couloir.

Elle se détourna de la porte fermée et poussa un soupir. Elle avait fait de son mieux pour recueillir des informations, mais Brant Hill n'était pas très coopératif. Soudain, la faim et la fatigue se firent sentir. Elle n'avait plus qu'une envie : manger et dormir. Lentement, les jambes molles, elle se dirigea vers les ascenseurs. À mi-chemin, elle s'immobilisa.

Quelqu'un hurlait.

Les cris provenaient d'une des chambres au fond du couloir – des cris de peur, non de douleur.

Au moment où Toby s'élançait dans leur direction, elle entendit des voix derrière elle, des bruits de pas précipités. Elle atteignit la chambre avant les autres et ouvrit brusquement la porte.

Sa première vision fut celle d'un vieillard à quatre pattes sur le lit. Il était nu en dessous de la ceinture et ses fesses ridées montaient et descendaient comme l'arrière-train d'un chien en plein accouplement.

Puis Toby aperçut la femme coincée sous lui, son corps frêle perdu dans le désordre des draps et des couvertures.

« Ôtez-le de là ! Je vous en prie, écarterez-le ! » criait la femme.

Toby saisit le bras de l'homme et voulut le tirer en arrière. Il réagit

par un coup si violent qu'elle se retrouva par terre. Une infirmière se précipita dans la pièce.

« Monsieur Hackett, arrêtez ! *Arrêtez !* » Elle tenta à son tour de le saisir mais fut elle aussi brutalement repoussée en arrière.

Toby se remit sur ses pieds. « Tenez-le par un bras, je prends l'autre ! » dit-elle en contournant le lit. Ensemble, elles se saisirent de lui, l'écartèrent de la femme, tandis qu'il continuait son va-et-vient, comme un robot sexuel dépourvu de position d'arrêt. La femme sur le lit s'était recroquevillée sur elle-même, en larmes au milieu des couvertures.

Soudain, l'homme pivota sur lui-même et atteignit Toby d'un coup de coude au menton. Une douleur aiguë lui traversa le crâne, un voile blanc passa devant ses yeux et elle faillit desserrer l'étau de sa main, mais la rage la fit tenir bon. Il lui décocha un second coup. Ils luttaient à présent, emmêlés comme des animaux ; elle sentait l'odeur de sa transpiration, chaque muscle de son corps raidi contre le sien. L'infirmière perdit l'équilibre, trébucha et lâcha prise. De sa main libre, le vieux attrapa Toby par les cheveux. Il se pressait contre elle, son pénis en érection contre sa hanche. Le dégoût et la fureur lui montèrent à la gorge. Elle se contracta, prête à lui envoyer un coup de genou dans l'entrejambe.

Puis sa cible lui échappa. Deux énormes mains noires soulevèrent l'homme. « Allez me chercher de l'Haldol ! cria Robbie Brace à l'infirmière. Cinq milligrammes en intramusculaire ! Vite ! »

L'infirmière sortit en courant de la chambre. Elle réapparut quelques instants plus tard, une seringue à la main.

« Dépêchez-vous, je ne vais pas le tenir comme ça indéfiniment, dit Robbie.

— Il se tortille comme un ver. Je n'arrive pas à lui piquer la fesse.

— Bon sang, ce type est sacrément costaud. Qu'est-ce que vous lui donnez à bouffer ?

— Il suit un traitement particulier – et en plus il a la maladie d'Alzheimer. Impossible de l'immobiliser. »

Robbie parvint à tourner l'homme de façon qu'il présente son derrière à l'infirmière. Celle-ci pinça la peau d'une fesse nue et y enfonça l'aiguille. Le vieux poussa un hurlement. D'une ruade, il échappa à Robbie, pivota sur lui-même, attrapa un verre d'eau et en assena un coup sur la tête du médecin.

Le verre se brisa contre la tempe de Robbie Brace.

Toby bondit en avant, saisit le poignet de l'homme avant qu'il ne pût brandir le bras une seconde fois. Elle le lui tordit violemment, l'obligeant à lâcher le tesson qu'il tenait encore à la main.

L'infirmière lui piqua à nouveau la fesse, actionna à fond le piston de la seringue. « J'ai tout mis ! J'espère que ça lui fera plus d'effet que

le Mellaril !

— Ce type est au Mellaril ?

— Vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'ai dit au docteur Wallenberg que je n'arrivais plus à le tenir. Ces Alzheimer doivent être surveillés jour et nuit, sinon... » L'infirmière poussa un soupir. « Docteur Brace, vous saignez ! »

Toby leva la tête, sursautant à la vue du sang qui coulait le long de la joue du docteur et éclaboussait sa blouse blanche. Le verre brisé lui avait entaillé la tempe.

« Il faut arrêter le saignement, dit Toby. Il va falloir recoudre.

— Laissez-moi d'abord mettre ce fou furieux hors d'état de nuire. Venez, cher monsieur. Retournons dans votre chambre. »

Le vieil homme lui cracha à la figure. « Lâche-moi, sale négro !

— Holà, fit Robbie. Vous essayez de me prendre par mes bons sentiments, dirait-on.

— J'aime pas les nègres.

— Vous n'êtes pas le seul », dit Robbie qui semblait maintenant plus fatigué qu'irrité. Il entraîna le vieil homme dans le couloir, le portant à moitié. « Mon vieux, je crois que vous avez rendez-vous avec la camisole. »

« Aïe. Ne me faites pas la tête de Frankenstein, hein ? »

Toby injecta lentement la Xylocaïne puis retira l'aiguille. Elle avait anesthésié localement la blessure de Robbie et lui pinçait doucement la peau. « Vous sentez quelque chose ?

— Non. C'est insensible.

— Êtes-vous sûr que vous ne préférez pas être recousu par un plasticien ?

— Vous êtes urgentiste, docteur. Vous passez votre temps à faire ce genre de truc, non ?

— Oui, mais si votre apparence vous importe...

— Pourquoi ? Je suis déjà assez vilain. Une cicatrice ne pourra qu'améliorer les choses.

— En tout cas, elle donnera du caractère à votre physionomie », dit-elle en prenant l'aiguille à suture et le fil. Elle avait trouvé le matériel nécessaire dans la salle de soins. Comme tout le reste à Brant Hill, l'équipement était flambant neuf et de la meilleure qualité. La table sur laquelle Robbie Brace était étendu pouvait prendre une quantité de positions, permettant de traiter aussi bien des blessures du cuir chevelu que des hémorroïdes. Les plafonniers étaient d'une force suffisante pour éclairer une intervention chirurgicale. Et dans un angle, en cas d'urgence, était rangé le chariot de réanimation, dernier modèle bien entendu.

Elle nettoya à nouveau la blessure avec de la Bétadine et passa

l'aiguille à travers les bords de la lacération. Robbie Brace reposait sur le côté, absolument immobile. La plupart des patients auraient fermé les yeux, mais il les gardait grands ouverts, fixant le mur opposé. Contrastant étrangement avec sa stature impressionnante, ils étaient d'un brun doux, bordés de cils épais comme ceux d'un enfant.

Elle amorça un autre point et tira le fil au travers de la peau. « Ce vieux bonhomme vous a sacrément entamé, dit-elle. Heureusement qu'il n'a pas touché l'œil.

— Je crois qu'il visait la gorge.

— Et il est en permanence sous sédatif ? » Elle secoua la tête. « Vous feriez bien de doubler la dose et de l'empêcher de sortir de sa chambre.

— Il est enfermé, en général. Nos patients atteints d'Alzheimer résident dans un service à part, où nous pouvons les surveiller. Monsieur Hackett s'est probablement échappé. Et parfois, vous savez, ces pauvres vieux sont incapables de maîtriser leur libido. »

Toby fit le dernier point de suture et nettoya le pourtour de la plaie avec de l'alcool.

« Quel traitement suit-il ? demanda-t-elle.

— Comment ?

— L'infirmière a dit que M. Hackett suivait un traitement particulier.

— Oh. C'est un protocole expérimenté par Wallenberg. Des injections d'hormones à des hommes âgés.

— Dans quel but ?

— La fontaine de Jouvence, bien sûr ! Nous avons une clientèle riche dont une grande partie souhaite vivre indéfiniment. Ils sont tous volontaires pour les derniers traitements à la mode. » Il s'assit sur le rebord de la table et secoua la tête, comme pour chasser un éblouissement passager. Toby prit peur : plus ils sont grands, plus ils tombent de haut et plus on a de mal à les ramasser.

« Recouchez-vous, dit-elle. Vous vous levez trop vite.

— Tout va bien. Il faut que je retourne au boulot.

— Non, reposez-vous encore un moment. Sinon vous risquez de tomber et je devrai vous recoudre l'autre côté de la figure.

— Une cicatrice de plus, grogna-t-il. Un peu plus de caractère.

— Vous en avez déjà suffisamment, docteur Brace. »

Il sourit, mais son regard n'était pas complètement centré. Inquiète, Toby le surveilla pendant quelques instants, prête à le rattraper s'il tournait de l'œil, mais il parvint à se tenir droit.

« Racontez-m'en un peu plus sur ce protocole, dit-elle. Quelles hormones Wallenberg leur injecte-t-il ?

— C'est un cocktail. Hormones de croissance. Testostérone. DHEA. Et d'autres. Il y a pas mal de recherches pour étayer tout ça.

— Je sais que les hormones de croissance augmentent la masse musculaire chez les vieillards. Mais j'ignorais qu'on pouvait les utiliser en combinaison.

— C'est pourtant logique, non ? En vieillissant, l'hypophyse devient moins active. Elle ne secrète plus de jeunes hormones bien juteuses. C'est ce qui expliquerait le vieillissement. Nos hormones s'épuisent.

— Et Wallenberg les remplace.

— Il semble obtenir un certain résultat. Regardez M. Hackett. Il est drôlement actif !

— Peut-être trop. Pourquoi prescrivez-vous des hormones à un patient atteint d'Alzheimer ? Il ne peut pas donner son consentement.

— Il l'a probablement donné il y a des années, quand il était encore à même de le faire.

— L'expérimentation est donc si ancienne ?

— Les recherches de Wallenberg ont débuté en 1992. Consultez l'*Index Medicus*. Vous verrez sa signature apparaître au bas d'une douzaine d'articles. Tous ceux qui travaillent en gériatrie connaissent le nom de Wallenberg. » Il descendit de la table avec précaution. Au bout d'un moment il hocha la tête : « Solide comme un roc. Quand retirera-t-on ces points de suture ?

— Dans cinq jours.

— Et quand m'enverrez-vous la facture ? »

Elle sourit. « Il n'y a pas de facture. Rendez-moi seulement un service.

— Mmm ?

— Jetez un coup d'œil au dossier de Harry Slotkin. Appelez-moi si vous trouvez une information susceptible de m'intéresser, qui m'aurait échappé.

— Vous avez l'impression d'être passée à côté de quelque chose ?

— Je n'en sais rien. Mais j'ai horreur des échecs. Harry est peut-être assez lucide pour retrouver son chemin jusqu'à Brant Hill. Peut-être même jusqu'à la chambre de sa femme. Ouvrez l'œil.

— Je vais avertir les infirmières.

— Il devrait être facile à repérer. Il est nu comme un ver. »

Toby s'arrêta dans l'allée, se gara à côté de la Honda de Bryan et coupa le contact. Elle ne sortit pas tout de suite de sa voiture. Elle resta assise à sa place, écoutant le tic-tic du moteur en train de refroidir, profitant du calme de ces quelques instants à l'abri des demandes d'autrui. Des demandes si nombreuses. Elle respira profondément et se renversa en arrière, inclinant sa tête contre le dossier. Il était 9 h 30, une heure tranquille dans ce quartier de banlieue habité principalement par une population de cadres. Les couples étaient partis travailler, les enfants confiés aux crèches ou aux



écoles, et les maisons étaient désertes en attendant l'arrivée des employés qui nettoieraient tout de bas en haut avant de disparaître, laissant derrière eux une odeur révélatrice d'encaustique au citron. C'était un quartier de maisons bien tenues, pas la partie la plus élégante de Newton mais répondant au besoin d'ordre de Toby. Après la confusion des urgences de nuit, une pelouse bien tondue avait son charme.

Plus loin dans la rue, elle entendit ronfler un souffleur de feuilles mortes. Le silence prenait fin. Les jardiniers avaient commencé à envahir les alentours.

À regret, elle sortit de la Mercedes et monta les marches du perron.

Bryan, l'aide-soignant de sa mère, l'attendait à la porte d'entrée, les bras croisés, le regard désapprobateur. En dépit de sa taille jockey, il formait une barrière imposante devant la porte.

« Votre maman est dans tous ses états, dit-il. Vous ne devriez pas lui faire des choses pareilles.

— Vous ne l'avez donc pas prévenue que je serais en retard ?

— Ça ne sert à rien. Vous savez bien qu'elle ne comprend pas. Elle s'attend que vous arriviez tôt, et quand vous n'êtes pas là, elle fait son numéro à la fenêtre. Elle s'avance et recule, s'avance et recule, guettant votre voiture.

— Je suis désolé, Bryan. Je n'y peux rien. » Toby passa devant lui, pénétra dans la maison et posa son sac sur la table de l'entrée. Elle prit son temps pour suspendre sa veste, se raisonnant : *Reste calme. Ne te mets pas en colère. Tu as besoin de lui. Maman a besoin de lui.*

« Peu m'importe à moi que vous ayez deux heures de retard, reprit-il. Je suis payé. Bien payé, merci beaucoup. Mais votre maman, la pauvre, elle ne comprend pas.

— Nous avons eu des problèmes à l'hôpital.

— Elle n'a pas touché à son petit déjeuner. Et maintenant elle n'a plus qu'une assiette froide d'œufs brouillés. »

Toby referma brutalement la porte de la penderie. « Je vais lui préparer un autre petit déjeuner », dit-elle sèchement.

Seul le silence lui répondit.

Elle lui tournait le dos, la main encore appuyée sur la poignée de la penderie, songeant : *Je n'avais pas l'intention de me montrer aussi sèche. Mais je suis épuisée. Tellement fatiguée.*

« Bon », dit Bryan, résumant avec ce seul mot tout ce qu'il ressentait. La peine. Le dépit.

Elle le regarda. Ils se connaissaient depuis bientôt deux ans, et n'avaient cependant jamais franchi la barrière employeur/employé, jamais tenté d'avoir une relation amicale. Elle ne s'était jamais rendue chez lui, n'avait jamais rencontré Noel, son compagnon. Pourtant, elle dépendait de Bryan plus que de n'importe qui. C'était grâce à lui

qu'elle menait une vie normale, et elle ne pouvait se permettre de le perdre.

Elle dit : « Je regrette. Je n'ai pas la force d'affronter une nouvelle crise en ce moment. La nuit a été un vrai cauchemar.

— Que s'est-il passé ?

— Nous avons perdu deux patients. Et j'ai du mal à m'en remettre. Je ne voulais pas m'en prendre à vous. »

Il hocha légèrement la tête, acceptant bon gré mal gré son excuse.

« Et de votre côté, comment s'est passée la nuit ? demanda-t-elle.

— Elle a dormi tout le temps. Je l'ai juste emmenée au jardin. Cela semble toujours la calmer.

— J'espère qu'elle n'a pas cueilli toutes les salades.

— Désolé de vous annoncer la nouvelle, mais vos salades sont montées en graine depuis un mois. »

Entendu, je suis nulle comme jardinière en plus du reste, pesta Toby en son for intérieur, traversant la cuisine jusqu'à la porte qui donnait à l'arrière de la maison. Chaque année, pleine d'espoir, elle commençait un potager. Elle semait des rangées de salades, de courgettes et de haricots verts, les soignait avec succès jusqu'au stade de jeunes plants. Puis, inévitablement, ses occupations devenaient trop prenantes et elle négligeait le jardin. Les salades montaient, les haricots jaunissaient sur leurs tiges. Dégoûtée, elle arrachait tout et se promettait de recommencer l'année suivante, sachant que l'année suivante verrait une nouvelle récolte de courgettes aussi comestibles que des battes de base-ball.

Elle sortit sur le pas de la porte. Elle ne vit pas sa mère tout de suite. Le jardin d'été s'était transformé en une véritable jungle de lianes et de broussailles qui montaient à hauteur d'homme. Il y avait toujours régné un agréable fouillis, comme si les parterres avaient été dessinés sans plan préconçu, se développant au gré de la fantaisie du jardinier, saison après saison. Lorsque Toby avait acheté la maison huit ans auparavant, elle avait voulu supprimer les plantes les plus exubérantes, imposer une sorte de discipline horticole à l'ensemble. C'était Ellen qui l'en avait dissuadée, Ellen qui avait expliqué qu'un jardin avait besoin de désordre.

Aujourd'hui, la végétation s'était tellement développée qu'on ne distinguait même plus le pavage de brique de l'allée. Toby entendit un froissement parmi les hautes tiges des fleurs, et un chapeau de paille surgit devant elle. C'était Ellen, à quatre pattes dans la terre.

« Maman, je suis rentrée. »

Le chapeau s'inclina en arrière, dévoilant le visage rond et hâlé d'Ellen Harper. Elle aperçut sa fille et agita sa main au bout de laquelle pendait quelque chose. Toby s'avança vers elle à travers l'enchevêtrement des plantes et sa mère se releva. Elle tenait une

poignée de pissenlits. C'était une des ironies de sa maladie : elle avait presque tout oublié – comment faire la cuisine, comment prendre un bain – mais elle n'avait pas oublié, et n'oublierait probablement jamais, la différence entre une fleur et une mauvaise herbe.

« Bryan m'a dit que tu n'avais pas encore mangé, dit Toby.

— Si, je crois que j'ai mangé. Non ? »

— Bon, je vais préparer mon petit déjeuner. Veux-tu m'accompagner ?

— J'ai tellement à faire. » Avec un soupir, Ellen contempla les massifs de fleurs autour d'elle. « J'ai l'impression que je n'arriverai jamais au bout. Tu vois tout ça ? Toutes ces saletés ? » Elle agita les plantes fanées qu'elle tenait à la main.

« Ce sont des pissenlits.

— Oui. Ils envahissent tout. Si je ne les arrache pas, ils vont étouffer ces choses violettes, là-bas. Comment les appelles-tu ?

— Les fleurs violettes ? Je ne sais pas, maman.

— De toute façon, il n'y a pas assez de place, alors il faut les enlever. Il faut toujours faire de la place. J'ai tellement à faire, je n'ai pas assez de temps. » Elle jeta un regard autour d'elle ; ses joues étaient rougies par le soleil. *Tellement à faire, jamais le temps.* C'était le leitmotiv d'Ellen, toujours les mêmes mots qui revenaient en boucle tandis que le reste de sa mémoire se désintégrait. Pourquoi cette phrase particulière s'était-elle gravée dans son esprit ? Son existence de veuve avec deux filles à élever avait-elle été à ce point marquée par la pression du temps, des tâches inachevées ?

Ellen se remit à genoux et recommença à fouiller la terre. Dans quel but, Tony l'ignorait ; peut-être pour arracher davantage de ces maudits pissenlits. Toby leva la tête vers le ciel sans nuage. Il faisait une chaleur agréable. Ellen pouvait rester dans le jardin sans qu'il fût besoin de la surveiller. Le portail était fermé à clé et elle semblait se plaire dehors. L'été, leurs journées obéissaient à la même routine. Toby préparait un sandwich à sa mère qu'elle laissait sur le comptoir de la cuisine, puis elle allait se coucher. À 16 heures, elle se réveillait puis elle dînait en compagnie d'Ellen.

Elle entendit s'éloigner la voiture de Bryan. Il serait de retour à 18h30 et resterait auprès d'Ellen durant la nuit. Toby partirait, une fois de plus, pour son service à l'hôpital.

*Tellement à faire, jamais le temps.* Pour Toby, c'était le même refrain. Telle mère, telle fille, *jamais le temps.*

Elle inspira et expira à fond. La décharge d'adrénaline consécutive à la crise de la matinée s'était dissipée et elle sentait la fatigue peser sur elle comme une tonne de pierres. Elle savait qu'elle aurait dû monter se coucher sans attendre mais elle semblait dans l'incapacité de faire un pas. Elle resta sans bouger, surveillant sa mère du regard.

Ellen paraissait si jeune, on eût dit une jeune fille avec son visage rond sous son chapeau de paille. Une jeune fille en train de faire des pâtés dans le jardin.

C'est moi qui suis sa mère désormais, pensa Toby. Et comme toute mère, elle fut soudain consciente de la fugacité du temps. Tout passait si vite.

Elle s'agenouilla à côté d'Ellen.

Une lueur d'étonnement apparut dans les yeux bleu clair d'Ellen. « As-tu besoin de quelque chose, ma chérie ? demanda-t-elle.

— Non, maman. J'ai seulement pensé que je pourrais t'aider à enlever quelques mauvaises herbes.

— Oh. » Ellen sourit et, d'une main maculée de terre, repoussa une mèche de cheveux sur la joue de Toby. « Es-tu sûre de savoir lesquelles choisir ?

— Veux-tu me les montrer ? »

Côte à côte, la mère et la fille agenouillées sur le sol se mirent à arracher les pissenlits.

Angus Parmenter augmenta la vitesse du tapis de jogging et sentit une légère secousse se produire sous ses pieds. Il pressa l'allure, qui atteignit dix kilomètres à l'heure. Son rythme cardiaque s'accéléra ; il le vérifia sur le compteur digital placé entre les poignées de l'appareil. Cent douze. Cent seize. Cent vingt. *Activer la cadence, accroître le flux sanguin. Respirer. Expirer. Faire travailler les muscles.*

Sur l'écran en face de lui, la vidéo montrait les ruelles pavées d'un village grec. Mais son regard restait rivé sur le compteur. Il vit son pouls atteindre cent trente. Le rythme cardiaque qu'il s'était fixé comme objectif. Il allait tenter de le conserver pendant encore vingt minutes, se payer une bonne dose d'aérobic. Ensuite il ralentirait, laissant son rythme redescendre graduellement à cent, quatre-vingts, avant de retrouver son niveau habituel de soixante-huit battements à la minute. Puis viendrait une séance sur le Nautilus, destinée à exercer la partie supérieure du corps, et il finirait par une bonne douche. Le moment serait alors venu de déjeuner, un repas sans graisse, riche en protéines et en fibres, servi dans la salle à manger du club. Accompagnant le repas, ses pilules quotidiennes : vitamine E, vitamine C, zinc, sélénium. L'arsenal de potions magiques contre la menace des années.

Les résultats étaient probants. À quatre-vingt-deux ans, Angus Parmenter ne s'était jamais senti aussi bien. Et il profilait du fruit de son labeur. Il avait travaillé dur pour amasser sa fortune, plus dur que ces jeunots pleurnichards ne le feraient jamais de toute leur vie. Il avait de l'argent et l'intention de vivre assez longtemps pour le dépenser. Jusqu'au dernier sou. Que les générations suivantes fassent fortune à leur tour. C'était à lui d'en profiter.

Après le déjeuner, il ferait un parcours de golf avec Phil Dorr et Jim Bigelow. Puis, il avait la possibilité de prendre le bus de Brant Hill pour aller faire un tour en ville. Ce soir, ils avaient prévu un déplacement au Wang Center pour assister à une représentation de Cats. Il ne s'y rendrait pas. Toutes ces dames raffolaient de ces minous chantants, pas lui : il avait vu le spectacle à Broadway, et une fois suffisait.

Il entendit le vélo-sport ronronner près de lui et jeta un coup d'œil dans sa direction. Jim Bigelow pédalait comme un forcené.

Angus lui fit signe. « Salut, Jim.

— Salut, Angus. »

Pendant un moment ils transpirèrent côte à côte, trop concentrés sur leurs exercices pour parler. Sur l'écran, la vidéo passa du village grec à une route détrempée dans la forêt vierge. Le rythme cardiaque d'Angus se maintenait régulièrement à cent trente battements par minute.

« Est-ce que tu as des nouvelles ? demanda Jim Bigelow au milieu du ronflement de sa bicyclette. Au sujet de Harry ?

— Non.

— Je les ai vus... les policiers... ils draguent l'étang. » Bigelow haletait, éprouvant manifestement des difficultés à parler et pédaler en même temps. C'est de sa faute, pensa Angus. Bigelow raffolait des desserts et il ne venait au gymnase qu'une fois par semaine. Il avait soixante-seize ans et les paraissait.

« J'ai entendu dire... au petit déjeuner... qu'ils ne l'avaient pas encore retrouvé. » Bigelow se pencha en avant, le visage rougi par l'effort.

« Je n'en sais pas plus, dit Angus.

— C'est bizarre. Cela ne ressemble pas à Harry.

— Pas du tout.

— Il se comportait étrangement... dernièrement. As-tu remarqué ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il mettait sa chemise à l'envers. Des chaussettes dépareillées. Pas du tout son genre. »

Angus continua à fixer l'écran. Un boa se déroulait sur une branche d'arbre.

« Et as-tu remarqué... ses mains ? continua Bigelow, de plus en plus essoufflé.

— Qu'avaient-elles de particulier ?

— Elles tremblaient. La semaine dernière. »

Angus ne répondit rien. Il empoigna la barre du tapis roulant et se concentra sur sa course. *Avance, avance. Fais marcher tes mollets.*

« C'est une drôle d'histoire, dit Bigelow. Tu ne trouves pas ?

— Je ne pense rien, Jim. J'espère seulement qu'il va réapparaître.

— Hmmm. » Bigelow s'arrêta de pédaler. Il resta assis sur sa selle, reprenant son souffle, l'œil fixé sur l'écran vidéo où une averse tropicale s'abattait sur la jungle. « Malheureusement, je ne crois pas qu'on le reverra. Cela fait deux jours qu'il a disparu. »

Angus arrêta brusquement le tapis roulant, renonçant au ralentissement progressif. Il jeta sa serviette par-dessus son épaule et traversa la salle en direction du Nautilus. Il vit avec déplaisir Bigelow descendre de son vélo et le suivre.

« Tu n'as pas l'air inquiet, lui dit Bigelow.

— On ne peut rien faire, Jim. La police poursuit ses recherches.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Cela ne te rappelle-t-il pas... »

Bigelow finit sa phrase en un murmure : « Ce qui est arrivé à Stan Mackie ? »

Angus s'immobilisa, sans pour autant lâcher les poignées du Nautilus. « Ça s'est passé il y a des mois.

— Oui, mais c'était la même histoire. Tu te souviens du jour où il est arrivé avec sa braguette ouverte ? Ensuite, il avait oublié le nom de Philip. On n'oublie pas le nom de son meilleur ami.

— Celui de Phil peut facilement s'oublier.

— Je ne comprends pas que tu sois si désinvolte. D'abord nous perdons Stan. Et maintenant Harry. Qu'est-ce que... » Bigelow se tut et parcourut du regard la salle de gymnastique, comme s'il craignait d'être entendu. « Et s'il se passait quelque chose d'anormal ? Si nous allions tous tomber malades ?

— La mort de Stan était un suicide.

— C'est ce qu'on a raconté. Mais les gens ne sautent pas par la fenêtre sans raison.

— Connaissais-tu Stan suffisamment pour dire qu'il n'avait pas de raison ? »

Bigelow baissa la tête. « Non...

— Bon. »

Angus reprit ses mouvements. *Tirer, relâcher. Tirer, relâcher.*

Bigelow soupira. « Je ne peux m'empêcher de m'interroger. Peut-être est-ce une sorte de... Je ne sais pas. De malédiction divine. Un châtement mérité.

— Ne sois pas si catholique, Jim ! Tu t'attends toujours à être frappé par la foudre. Pour ma part, je ne me suis jamais porté aussi bien de ma vie. » Il étendit la jambe. « Regarde mon quadriceps ! Il y a deux ans, je n'étais pas dans cette condition physique.

— Mon quadriceps ne s'est pas amélioré d'un poil, marmonna Bigelow d'un ton chagrin.

— C'est parce que tu ne l'entraînes pas. Et tu te fais trop de souci.

— Oui, tu as sans doute raison. » Bigelow soupira à nouveau et enrroula sa serviette autour de son cou. Ainsi emmitouflé, il avait l'air d'une vieille tortue sortant la tête de sa carapace. « Le rendez-vous tient toujours pour cet après-midi ?

— Phil ne s'est pas décommandé.

— Entendu. Je te retrouve au départ du 1. »

Angus regarda son ami sortir d'un pas lourd de la salle de gym. Bigelow avait l'air vieux, ce qui n'était guère surprenant, compte tenu qu'il ne faisait pratiquement rien pour entretenir sa forme. Regardant autour de lui, il vit que tous les autres appareils étaient utilisés, surtout par des femmes. Certaines lui lancèrent un coup d'œil aguicheur, mais elles étaient trop vieilles à son goût. Il préférerait nettement les femmes de cinquante ans. À condition qu'elles soient

aussi sportives que lui.

Le moment était venu de travailler ses pectoraux.

Il s'apprêtait à effectuer la première traction quand il sentit une vibration dans la poignée droite de l'appareil.

Il la lâcha et l'examina attentivement. Aucun mouvement particulier ne l'animait. Il baissa alors les yeux et sentit son sang se glacer.

Sa main droite était secouée de tremblements.

Molly Picker actionna la chasse d'eau. Elle n'avait plus rien dans l'estomac ; elle avait tout rejeté. Pepsi, chips, barres de chocolat. Prise d'un vertige, elle s'assit par terre, le dos appuyé au mur de la salle de bains, et écouta l'eau s'écouler bruyamment dans les tuyaux. Trois semaines, pensa-t-elle. Trois semaines que je suis malade.

Elle se remit péniblement debout et tituba jusqu'à son lit. Recroquevillée sur le matelas défoncé, elle plongea rapidement dans un sommeil profond.

À midi, elle se réveilla à l'instant où Romy entrait dans sa chambre. Il ne s'était pas donné la peine de frapper ; il s'assit sur le lit et la secoua. « Hé, Molly jolie. Toujours ce vieux mal au bide ? »

Poussant un grognement, elle leva les yeux. Romy lui faisait penser à un reptile, avec ses cheveux gominés plaqués en arrière, ses yeux si noirs que les pupilles étaient invisibles. Un homme lézard. Mais la main qui lui caressait les cheveux était douce – un geste de gentillesse qu'il n'avait pas manifesté depuis des lustres. Il lui adressa un sourire. « Ça va pas très fort aujourd'hui, hein ?

— J'ai encore vomi. Je vomis tout le temps.

— Ouais, bon. Je t'ai apporté un truc pour ça. » Il posa un flacon sur la table de nuit. Les instructions étaient inscrites à la main sur l'étiquette : *Un comprimé toutes les huit heures contre les nausées*. Romy alla dans la salle de bains, remplit un verre d'eau et revint près du lit de Molly. Il ouvrit le flacon, en sortit une pilule et aida Molly à s'asseoir. « Avale ça », dit-il.

Elle fronça les sourcils à la vue du comprimé. « C'est quoi ?

— Un médicament.

— Où l'as-tu eu ?

— T'inquiète pas. C'est ce qu'a prescrit le docteur.

— Quel docteur ?

— Écoute-moi, j'essaye d'être gentil, je me démène pour que tu ailles mieux, et voilà comment tu me remercies. Je me fous complètement que tu prennes cette pilule ou non. »

Elle se détourna et sentit se raidir la main qu'il pressait contre elle. Puis il se détendit subitement et se mit à lui frotter le dos, décrivant de grands cercles chauds et apaisants.



« Allons, Molly. Tu sais que je prends soin de toi. Je l'ai toujours fait, je le ferai toujours. »

Elle eut un rire amer. « Comme si je comptais pour toi.

— Tu comptes. Tu es mon bébé. Ma petite préférée. » Il glissa sa main sous sa chemise et caressa sa peau. « Tu étais à cran ces derniers temps. Je vois pas pourquoi je t'aurais fait plaisir. Mais tu sais que j'ai jamais cessé de m'intéresser à toi, Molly, mon petit bonbon. » Il suçota son oreille. « Hmm.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a dans cette pilule ?

— Je te l'ai dit. C'est pour t'empêcher de gerber et que tu puisses recommencer à manger. Une fille de ton âge a besoin de se nourrir. » Ses lèvres descendirent le long de son cou, effleurèrent son épaule. « Si tu ne manges pas, je serai bientôt obligé de t'emmener à l'hôpital. Tu ne veux pas te retrouver avec un tas de docteurs inconnus ?

— Je ne veux voir aucun docteur. »

Elle regarda le comprimé au creux de sa main et fut saisie d'étonnement, non pas au sujet du comprimé, mais de Romy. Il ne s'était pas montré aussi gentil depuis des mois. Il ne s'était plus beaucoup intéressé à elle. Plus comme avant, quand elle était sa préférée. Quand ils passaient des nuits entières au lit, à regarder la télévision, manger des glaces, boire de la bière. Quand il était le seul à la toucher. À avoir le droit de la toucher. Avant que tout ait changé entre eux.

Un sourire flottait sur ses lèvres, pas son méchant petit rictus habituel, mais un vrai sourire qui vous réchauffait le cœur.

Elle avala le comprimé et but une gorgée d'eau.

« Voilà qui est bien. » Il l'aida à se recoucher et la borda. « Dors, maintenant.

— Reste avec moi, Romy.

— J'ai à faire, bébé. » Il se leva. « Le boulot. »

— Il faut que je te dise quelque chose. Je crois que je sais pourquoi je suis malade...

— On en parlera plus tard, d'accord ? » Il lui caressa les cheveux et quitta la pièce.

Molly contempla le plafond. Trois semaines, c'est trop long pour une grippe intestinale, pensa-t-elle. Elle posa ses mains sur son ventre et imagina sentir déjà un gonflement. *Quand me suis-je gourée ? Quel type m'a mise enceinte ?* Elle prenait toujours des précautions, emportait toujours ses propres capotes, avait appris à les enfiler elle-même pendant les préliminaires.

Elle n'était pas idiote. Elle savait qu'une fille pouvait attraper n'importe quoi en traînant dehors.

Maintenant, elle était réellement malade, et elle cherchait en vain à se rappeler quand elle avait été imprudente.

Romy serait furieux contre elle.

Elle se leva et sentit la tête lui tourner. Elle avait faim. Elle avait constamment faim depuis quelque temps, même quand elle avait mal au cœur. Tout en s'habillant, elle avala quelques chips. Elles étaient agréablement salées. Elle aurait pu en avaler des poignées entières, mais le sachet était presque vide. Elle le déchira, lécha les miettes, puis se regarda dans la glace, les lèvres blanchies par le sel, et se trouva si répugnante qu'elle jeta le sac dans la poubelle et sortit de la chambre.

Il n'était que 13 h 15, et il ne se passait rien dehors. Elle vit Sophie plus loin dans la rue, appuyée contre une porte, en train de boire un Pepsi. Sophie avait un beau cul et pas de cervelle. Déterminée à l'ignorer, Molly la dépassa, le regard fixé droit devant elle.

« Tiens, voilà mademoiselle planche à pain, dit Sophie.

— C'est pas à la taille des nichons qu'on mesure le cerveau, répliqua Molly.

— Dans ce cas, ma vieille, t'as sûrement un gros cerveau. »

Molly continua sa route, hâtant le pas pour échapper au *ha-ha-ha* ! de Sophie. Elle ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint le téléphone public, deux blocs plus loin. Elle feuilleta l'exemplaire déchiré de l'annuaire, glissa une pièce dans la fente et composa un numéro.

Une voix annonça : « Centre prénatal.

— Je voudrais parler à quelqu'un, dit Molly. Je crois que je suis enceinte. »

Une voiture noire s'arrêta lentement le long du trottoir. Romy monta à l'arrière et referma la porte.

Le chauffeur ne se retourna pas : il ne le faisait jamais. La plupart du temps, Romy ne voyait que l'arrière de sa tête, une tête étroite aux cheveux blond platine. Une couleur de cheveux assez rare chez un homme. Romy se demanda si ça plaisait aux filles. Mais à son avis, les filles se fichaient pas mal que vous ayez des cheveux sur la tête tant que vous aviez le portefeuille bien garni.

Et celui de Romy était plutôt vide en ce moment.

Il contempla l'intérieur de la voiture, admiratif comme à chaque fois mais envieux de ce type au volant qui était un caïd, en son genre. Pas besoin de connaître son nom ni de savoir ce qu'il faisait. On sentait sa supériorité comme on sentait l'odeur du cuir de ces sièges. Pour ce genre de mec, Romulus Bell n'était qu'un détritrus qui avait échoué dans sa bagnole et en serait bientôt éjecté. Qui ne valait pas un regard en arrière.

Romy fixa la nuque de l'homme et se dit qu'il ne serait pas si difficile de changer de rôle. Cette pensée le réconforta.

« Vous avez quelque chose à me dire ? demanda le conducteur.

— Ouais. J'en ai une autre en cloque.

— En êtes-vous certain ?

— Eh, je connais mes filles comme si je les avais faites. Je le sais avant même qu'elles ne s'en doutent. Me suis jamais gouré, pas vrai ?

— C'est exact.

— Et l'argent ? J'étais censé toucher mon fric.

— Il y a un problème.

— Quel problème ? »

Le conducteur ajusta le rétroviseur. « Annie Parini n'est pas venue au rendez-vous ce matin. »

Romy se raidit, la main s'agrippa au siège devant lui. « Quoi ?

— Je ne l'ai pas trouvée. Elle n'était pas sur le Common comme convenu.

— Elle y était. Je l'ai moi-même accompagnée.

— Alors elle a dû partir avant que j'arrive. »

*La petite salope*, pensa Romy. Comment faire tourner une affaire si les putes passaient leur temps à lui mettre des bâtons dans les roues, à tout foutre en l'air. Les putes n'avaient pas un gramme de cervelle. Et à cause d'elles, il avait l'air d'un clown.

« Où est Annie Parini, monsieur Bell ?

— Je vais la trouver.

— Faites vite. Nous ne pouvons attendre plus d'un mois. » L'homme agita sa main. « Descendez, à présent.

— Et mon fric ?

— Il n'y aura pas de paiement aujourd'hui.

— Mais je viens de vous le dire, j'en ai une autre en cloque.

— Cette fois, nous voulons être livrés d'abord. La deuxième semaine de novembre. Et n'égarez pas la marchandise. Maintenant sortez, monsieur Bell.

— J'ai besoin...

— Sortez. »

Romy descendit et claqua la portière. La voiture repartit immédiatement, le laissant furieux sur le trottoir.

Il remonta Tremont Street, sentant grandir son agitation à chaque pas. Il savait où créchait Annie Parini ; il pouvait la retrouver, et c'était son intention.

Les mots de l'homme résonnaient encore dans sa tête. *Cette fois, n'égarez pas la marchandise.*

Le téléphone sonna, réveillant Toby d'un sommeil si profond qu'elle eut l'impression de remonter à la surface à travers des couches de boue. Elle tâtonna pour saisir le récepteur et le fit tomber bruyamment de son support. En se retournant dans son lit pour le ramasser, elle aperçut le réveil près du lit. Il était midi – pour elle,

l'équivalent de minuit. Le récepteur avait atterri de l'autre côté de la table de nuit. Elle tira sur le cordon pour le rattraper.

« Allô ?

— Docteur Harper ? Ici Robbie Brace. »

L'esprit engourdi, elle chercha à se rappeler qui était cet homme et pourquoi cette voix lui était familière.

« La résidence de Brant Hill, précisa-t-il. Nous nous sommes vus il y a deux jours. Vous m'avez demandé des informations à propos de Harry Slotkin.

— Ah oui. » Elle se redressa dans son lit, à présent complètement réveillée. « Merci de m'appeler.

— Je crains ne pas avoir grand-chose à vous communiquer. J'ai le dossier clinique de M. Slotkin devant moi et il apparaît qu'il est en bonne santé.

— Rien de particulier ?

— Rien qui puisse expliquer son malaise. Les examens physiques n'indiquent aucun trouble. Les analyses sont bonnes... » Dans le récepteur, Toby entendait le froissement des pages à mesure qu'il les tournait. « Il a eu un panel endocrinien complet, parfaitement normal.

— À quelle époque ?

— Il y a un mois. Par conséquent, la crise qui l'a amené aux urgences devait être particulièrement aiguë. »

Elle ferma les yeux et sentit son estomac se serrer. « Avez-vous appris du nouveau ?

— On a dragué l'étang ce matin. Ils ne l'ont pas encore trouvé. Mettons que ce soit une bonne nouvelle. »

*Oui. Cela signifiait qu'il était peut-être encore en vie.*

« Bref, c'est tout ce que j'ai à signaler.

— Merci », dit Toby et elle raccrocha. Le plus raisonnable eût été de se rendormir. Elle était à nouveau de garde ce soir et ne s'était reposée que quatre heures. Mais l'appel de Robbie Brace l'avait troublée.

Le téléphone sonna à nouveau.

Elle souleva le récepteur et dit : « Docteur Brace ? »

Son interlocuteur sembla étonné. « Euh, non. C'est Paul. » Paul Hawkins était le chef du service des urgences de l'hôpital Springer. Officiellement, son patron ; officieusement, un confident bienveillant et l'un de ses rares amis au sein de l'équipe médicale.

« Désolée, Paul. J'ai cru que c'était quelqu'un d'autre qui me rappelait. Qu'y a-t-il ?

— On a un problème. Nous avons besoin de toi cet après-midi.

— Mais j'ai quitté le service il y a seulement quelques heures. Je suis encore de garde cette nuit.

— Il ne s'agit pas du service. Il s'agit d'une réunion avec

l'administration. Organisée par Ellis Corcoran. »

Dans la hiérarchie des médecins de Springer, Corcoran, chef de l'équipe médico-chirurgicale, était au sommet de la pyramide. Paul Hawkins, ainsi que chaque chef de service, dépendait de lui.

Toby se redressa. « Pourquoi cette réunion ?

— Pour deux raisons.

— Harry Slotkin ? »

Il y eut un silence. « En partie. Il y a d'autres sujets dont ils veulent discuter.

— Ils ? Qui d'autre sera présent ?

— Le docteur Carey. L'administration. Ils ont des questions à poser sur ce qui s'est passé la nuit dernière.

— Je t'ai dit ce qui s'était passé.

— Oui, et j'ai essayé de le leur expliquer. Mais Doug Carey a une idée fixe. Il s'est plaint à Corcoran. »

Elle poussa un juron. « Tu sais quoi, Paul ? Cela n'a rien à voir avec Harry Slotkin. C'est à propos du jeune Freita. Celui qui est mort il y a quelques mois. Carey cherche à prendre sa revanche sur moi.

— C'est un sujet complètement différent.

— Pas du tout. Carey s'est planté et le gosse est mort. Je lui ai dit qu'il était responsable.

— Tu ne l'as pas seulement rendu responsable d'une erreur. Tu l'as fait poursuivre.

« La famille du même m'a demandé mon opinion. Fallait-il leur mentir ? De toute manière, il méritait d'être poursuivi. Laisser un enfant avec un éclatement de la rate dans un service sans moniteur ? C'est moi qui ai dû coder le pauvre gosse.

— D'accord, il s'est planté. Mais tu aurais pu donner un avis plus discret. »

Voilà le problème. Toby n'avait pas fait preuve de discrétion.

Ce code avait représenté ce que tout médecin redoute : un enfant mourant. Les parents hurlant dans le couloir. Tandis qu'elle luttait pour sauver le garçon, Toby avait laissé éclater sa colère : « *Pourquoi n'est-il pas en réa ?* »

Les parents avaient entendu. Les avocats aussi.

« Toby, pour l'instant, nous devons nous concentrer sur le sujet en cours. La réunion est prévue à 14 heures. Ils n'avaient pas l'intention de t'inviter, mais j'ai insisté.

— Pourquoi n'étais-je pas invitée ? S'agit-il d'un lynchage en douce ?

— Tâche de venir, d'accord ? »

Elle raccrocha et jeta un coup d'œil à la pendule. Déjà midi et demi ; elle ne pouvait pas partir avant d'avoir trouvé quelqu'un pour garder sa mère. Elle reprit le téléphone et appela Bryan. Au bout de

quatre sonneries, le répondeur se déclencha. *Bonjour, bonjour, vous êtes bien chez Noel et Bryan ! Nous serons ravis de vous entendre, laissez-nous un message...*

Elle coupa la communication et composa un autre numéro – celui de sa sœur. *Pourvu qu'elle soit à la maison. Pour une fois, Vickie, sois là pour moi...*

« Allô ? »

— C'est moi, dit Toby avec un soupir de soulagement.

— Peux-tu attendre une seconde ? J'ai un truc sur le feu... »

Toby entendit le son métallique d'un couvercle. Puis Vickie revint en ligne.

« Excuse-moi. Les associés de Steve viennent dîner ce soir et j'essaie un nouveau dessert... »

— Vickie, j'ai un ennui. J'ai besoin que tu gardes maman pendant quelques heures.

— Tu veux dire... maintenant ? » Vickie eut un rire incrédule.

« J'ai une réunion imprévue à l'hôpital. Je la dépose chez toi et je la reprendrai dès la fin du meeting. »

— Toby, j'ai des invités ce soir. Je suis en train de faire la cuisine, je dois ranger la maison et les enfants vont rentrer de l'école.

— Maman n'est pas difficile à garder. Elle s'occupera toute seule dans le jardin.

— Pas question que je la laisse se promener seule dans le jardin ! Nous venons de semer un nouveau gazon...

— Alors, mets-la devant la télévision. Je dois partir tout de suite, sinon j'arriverai en retard.

— Toby... »

Elle raccrocha brutalement. Elle n'avait ni le temps ni la patience de discuter. Vickie habitait à une demi-heure de route.

Elle trouva Ellen dehors, en train de fourrager dans le tas de compost.

« Maman, nous allons chez Vickie. »

Ellen se redressa et Toby jeta un regard consterné sur ses mains sales et sa robe tachée. Elle n'avait pas le temps de la laver ni de la changer. Tant pis. Vickie piquerait une crise en la voyant.

Elle pressa sa mère. « Dépêchons-nous. Je vais t'emmener en voiture. »

— Il ne faut pas ennuyer Vickie, tu sais.

— Tu ne l'as pas vue depuis des semaines.

— Elle est occupée. Vickie est quelqu'un de très occupé. Je ne veux pas la déranger.

— Maman, nous devons partir.

— Vas-y. Je resterai ici.

— Ce n'est que pour quelques heures. Ensuite nous rentrerons

directement à la maison.

— Non, je préfère m'occuper du jardin. » Ellen s'accroupit et plongeait son déplantoir dans le tas noir du compost.

« Maman, il faut que nous partions ! » De désespoir, Toby empoigna sa mère par le bras et la remit debout si brusquement qu'Ellen poussa un cri.

« Tu me fais mal ! » gémit-elle.

Toby la lâcha aussitôt. Ellen recula, se frottant le bras, fixant sur sa fille un regard effaré.

Le silence de sa mère et les larmes qui brillaient dans ses yeux crevèrent le cœur de Toby.

« Maman, dit-elle doucement en secouant la tête. Je suis désolée. Vraiment désolée. Je voudrais seulement que tu te montres coopérative. Je t'en prie. »

Ellen regarda son chapeau qui était tombé dans l'herbe et dont le bord en paille frissonnait au vent. Lentement, elle se baissa pour le ramasser, puis se releva, le serrant contre sa poitrine. D'un air chagrin, elle hocha la tête et se dirigea vers la porte du jardin où elle attendit que Toby vienne lui ouvrir.

Pendant le trajet, Toby essaya de se réconcilier avec sa mère, formant avec un entrain forcé des projets pour le week-end. Elles installeraient un autre treillis pour les rosiers le long de la maison, planteraient un New Dawn, ou mieux un Étoile de Hollande. Ellen aimait les roses rouges. Elles répandraient le compost, réfléchiraient à la disposition d'un parterre de fleurs. Elles mangeraient des sandwiches à la tomate et boiraient de la citronnade. Elles avaient tant de choses à faire ensemble !

Ellen resta muette, le regard rivé sur son chapeau posé sur ses genoux.

Elles s'arrêtèrent dans l'allée de Vickie et Toby se prépara à l'épreuve qui allait suivre. Vickie, naturellement, allait faire un foin d'enfer, se plaindre qu'on abusât d'elle. Vickie et toutes ses responsabilités ! Elle avait un poste important au département de biologie de Bentley College. Un mari cadre supérieur dont le mot favori était *moi*. Un fils et une fille en plein âge ingrat. Toby avait la chance de ne pas avoir d'enfant ! Il était normal qu'elle s'occupe de maman.

*Qu'ai-je d'autre à faire de ma vie ?*

Elle aida sa mère à sortir de la voiture et à monter les marches du perron. La porte s'ouvrit et Vickie apparut, le visage empourpré d'indignation.

« Toby, ça ne pouvait pas tomber plus mal !

— Pour nous deux, crois-moi. Je la reprendrai le plus tôt possible. » Toby poussa sa mère en avant. « Entre, maman. Passe un bon moment.

— Je suis en train de préparer le dîner, dit Vickie. Je ne pourrai pas la surveiller...

— Tout ira bien. Mets-la devant la télévision. Elle aime bien la chaîne Nickelodeon. »

Vickie fronça les sourcils en voyant la robe d'Ellen. « Que lui est-il arrivé ? Elle est dégoûtante. Maman, qu'as-tu au bras ? Pourquoi le frottes-tu ? »

— Il me fait mal. » Ellen secoua tristement la tête. « Toby s'est mise en colère contre moi. »

Toby sentit ses joues s'enflammer. « J'ai dû la faire monter de force dans la voiture. Elle ne voulait pas quitter le jardin. C'est pour cette raison qu'elle est si sale. »

— Écoute, elle ne peut pas rester dans cet état. J'ai des invités qui arrivent à 18 heures !

— Je te promets que je serai de retour avant. » Toby embrassa Ellen sur la joue. « À tout à l'heure, maman. Obéis à Vickie. »

Sans un regard en arrière, Ellen entra dans la maison. Elle veut me punir, pensa Toby. Me culpabiliser de l'avoir brutalisée.

« Toby, dit Vickie, en la suivant jusqu'à sa voiture, sois gentille de me prévenir à l'avance la prochaine fois. N'est-ce pas justement pour la garder que nous payons Bryan ? »

— Il n'était pas libre. Tes enfants vont bientôt rentrer. Ils peuvent la surveiller.

— Ils n'en ont pas envie !

— Dans ce cas, paye-les pour le faire. Je suis sûre que tes enfants ne crachent pas sur le tout-puissant dollar. » Toby claqua la portière de sa voiture et mit le contact. *Pourquoi lui avoir dit ça ?* pensa-t-elle en s'éloignant. Elle devait se ressaisir, se préparer pour cette réunion. Mais elle avait déjà tout gâché avec Vickie. Désormais, sa sœur était furieuse contre elle. Tout comme Ellen. Peut-être l'univers entier lui en voulait-il.

L'envie la prit d'accélérer et de continuer à rouler, de tout laisser derrière elle. Partir à la recherche d'une nouvelle identité, d'une nouvelle ville, d'une nouvelle vie. Son existence actuelle était un désastre et elle ne savait pas à qui s'en prendre. Elle n'était certainement pas la seule responsable ; elle s'efforçait seulement de faire du mieux qu'elle pouvait.

Il était 14 h 10 quand elle se gara à sa place dans le parking de l'hôpital. Elle n'avait pas le temps de rassembler ses idées ; la réunion avait déjà commencé et elle ne voulait pas que Doug Carey commence à déblatérer en son absence. S'il avait l'intention de l'attaquer, elle serait là pour se défendre. Elle se dirigea à la hâte vers l'aile réservée à l'administration au premier étage et pénétra dans la salle de conférence.



À son entrée, tout le monde se tut.

Parmi les six personnes présentes autour de la table, il y avait trois visages bienveillants. Paul Hawkins, Maudeen et Val. Toby s'assit à côté de Val et en face de Paul, qui lui adressa un signe amical. Elle regarda à peine le docteur Carey à l'autre bout de la table, mais il était impossible d'ignorer sa présence hostile. Petit – à beaucoup d'égards –, Carey compensait sa faible stature par un maintien agressif et un regard direct et menaçant. Un Chihuahua hargneux. En ce moment, il avait les yeux braqués sur Toby.

Elle l'ignora et tourna son regard vers Ellis Corcoran, le responsable des services de médecine et de chirurgie. Elle le connaissait mal ; mais qui le connaissait à Springer ? Difficile de percer sa réserve d'homme du nord. Il exprimait rarement ses émotions et il n'en montrait aucune en ce moment. Pas plus que l'administrateur de l'établissement, Ira Beckett, dont le ventre proéminent se tassait contre la table. Le silence prolongé mit Toby mal à l'aise. Elle avait les paumes moites ; sous la table, elle les essuya sur son pantalon.

Ira Beckett prit la parole. « Vous disiez donc, madame Collins ? »

Maudeen se racla la gorge. « Je tentais de vous expliquer que tout s'était produit en même temps. Nous avons ce code en traumatologie. Il retenait toute notre attention. Nous pensions que M. Slotkin était suffisamment stabilisé...

— Vous ne vous êtes donc plus occupées de lui, n'est-ce pas ? demanda Carey.

— Non, c'est inexact.

— Pendant combien de temps l'avez-vous laissé sans surveillance ? »

Maudeen jeta vers Toby un regard suppliant : viens à mon aide.

« J'ai été la dernière à voir M. Slotkin, dit Toby. Il était environ 5 heures du matin, peut-être 5 h 15. Il était plus de 6 heures lorsque je me suis rendu compte de sa disparition.

— Vous l'avez donc laissé seul pendant presque une heure ?

— Il était en attente d'un scanner. Nous avons déjà prévenu le radiologue. Nous ne pouvions rien faire d'autre à ce stade. Nous ignorons toujours comment il est parvenu à quitter la pièce.

— Parce que personne d'entre vous n'a eu l'idée de le surveiller, dit Carey. Vous ne l'aviez même pas immobilisé !

— Il avait des bracelets de contention, rectifia Val. Aux poignets et aux chevilles.

— Il a donc des talents de magicien. Personne ne peut se libérer seul de quatre bracelets de contention. À moins que quelqu'un ait oublié d'attacher les sangles. »

Aucune des deux infirmières ne répondit ; elles gardèrent les yeux

riés sur la table.

« Docteur Harper ? intervint Beckett. Vous êtes la dernière, dites-vous, à avoir vu M. Slotkin. Les bracelets de contention étaient-ils attachés, oui ou non ? »

Elle avala sa salive. « Je ne sais pas. »

Paul en face d'elle fronça les sourcils. « Tu m'as dit qu'ils l'étaient.

— Je crois qu'ils l'étaient. Je veux dire, je pense les avoir attachés. Mais il régnait une telle confusion. À présent je... je n'en suis plus aussi certaine. S'il avait été attaché, il me semble qu'il n'aurait jamais pu s'échapper.

— Enfin une remarque honnête, fit Carey.

— Je me suis toujours montrée honnête, rétorqua-t-elle. Si je me goure, j'ai au moins l'honnêteté de le reconnaître. »

Paul la coupa. « Toby...

— Il nous arrive de jongler avec une demi-douzaine de cas critiques à la fois, continua-t-elle. Comment voulez-vous que nous nous rappelions tous les incidents qui se produisent pendant le service !

— Vous voyez, Paul ? dit Carey. Voilà exactement où je voulais en venir. On m'oppose à chaque fois la même attitude défensive. Et c'est toujours l'équipe de nuit.

— Vous semblez être le seul à vous en plaindre, rétorqua Paul.

— Je peux vous citer une demi-douzaine d'autres médecins qui ont eu des problèmes. On nous appelle à toute heure de la nuit pour des admissions qui n'ont pas lieu d'être. C'est une question de jugement.

— De quels patients voulez-vous parler ? demanda Toby.

— Je n'ai pas les noms en tête.

— Vous feriez mieux de les citer. Si vous mettez mon jugement en question, vous ne pouvez rester dans le vague.

Corcoran soupira. « Nous sortons du sujet.

— Non, c'est exactement la question dont nous débattons, dit Carey. La compétence de l'équipe du service des urgences de Paul. Savez-vous ce qu'ils faisaient cette nuit-là ? Ils célébraient un anniversaire ! Je suis allé chercher un café au PC du personnel et il y avait des banderoles sur tous les murs ! Plus des restes de gâteau et des bougies éteintes. Voilà probablement ce qui est arrivé. Ils étaient tellement occupés à s'amuser qu'ils n'ont pas pris la peine de...

— Vous racontez des conneries, s'indigna Toby.

— Il y avait une fête, oui ou non ?

— Au début de la soirée, oui. Mais nous n'avons pas négligé notre travail. Dès l'arrivée de la tamponnade, nous avons été plongés jusqu'au cou dans la danse. Nous lui avons consacré toute notre attention.

— Et la patiente est morte. »

Toby ressentit le commentaire comme une gifle et elle rougit jusqu'aux oreilles. Le pire était qu'il avait raison. Elle avait perdu la patiente. Tout dans son service avait tourné à la catastrophe – et de surcroît à une catastrophe publique. Des patients se trouvaient dans la salle d'attente et avaient entendu le monologue furieux du fils de Harry Slotkin. Puis une ambulance avait amené un patient souffrant de douleurs thoraciques, et ensuite la police était arrivée – deux voitures de patrouille envoyées à la recherche du patient disparu. Obéissant à la première loi de la physique, le chaos s'était emparé du service pourtant parfaitement rodé de Toby.

Elle se pencha en avant, les mains appuyées sur la table, le regard fixé non sur Carey mais sur Paul. « Nous n'avions pas les moyens de traiter une tamponnade. Cette patiente aurait dû être dirigée vers un centre de traumatologie. Nous l'avons maintenue en vie aussi longtemps que nous l'avons pu. Je ne pense pas que l'excellent docteur Carey serait parvenu à la sauver.

— Vous m'avez appelé trop tard, dit Carey.

— Nous vous avons appelé dès que nous avons compris qu'il s'agissait d'une tamponnade.

— Et combien de temps avez-vous mis pour vous en rendre compte ?

— Quelques minutes à compter de son arrivée.

— D'après le rapport de l'ambulance, la patiente a été admise à 5 h 20. Vous ne m'avez appelé qu'à 5 h 45.

— Non, nous vous avons appelé plus tôt. » Toby regarda Maureen et Val, qui toutes deux hochèrent la tête en signe d'assentiment.

« Ce n'est pas porté dans le rapport, dit Carey.

— Je ne vois pas qui aurait pu prendre des notes. Nous nous démenions tous pour la sauver. »

Corcoran intervint : « Je vous en prie, tous ! Nous ne sommes pas ici pour nous bagarrer mais pour nous concerter sur la façon d'affronter cette nouvelle crise.

— Quelle nouvelle crise ? » demanda Toby.

Tout le monde la regarda avec étonnement.

« Je n'ai pas eu le temps de te prévenir, dit Paul. Je viens de l'apprendre à l'instant. Un journal s'est emparé de l'affaire. Du genre : "Un patient oublié disparaît des urgences". Un journaliste a téléphoné il y a peu de temps, pour avoir des informations.

— Quel intérêt de publier ça ?

— C'est comme l'histoire du chirurgien qui ampute la jambe valide. Les lecteurs adorent apprendre ce qui ne tourne pas rond dans les hôpitaux.

— Mais qui a averti la presse ? » Elle parcourut la table du regard et ses yeux croisèrent un instant ceux de Carey. Il se détourna.

« Peut-être la famille de Slotkin, dit Beckett. Peut-être se préparent-ils à nous intenter un procès. Qui sait vraiment comment ce canard a eu vent de l'affaire. »

Carey insinua, avec une perfidie étudiée : « Les conneries passent rarement inaperçues.

— En général, vous vous débrouillez pour enterrer les vôtres, dit Toby.

— Je vous en prie, intervint Corcoran. Si le patient réapparaît, nous sommes tirés d'affaire. Mais deux jours se sont écoulés maintenant, et à ma connaissance personne ne l'a revu. Croisons les doigts pour qu'on le récupère sain et sauf.

— Un journaliste a déjà appelé les urgences à deux reprises ce matin, dit Maudeen.

— Personne ne lui a parlé, j'espère ?

— Non. Les infirmières ont immédiatement raccroché. »

Paul eut un petit rire piteux. « C'est une manière comme une autre de s'y prendre avec la presse.

— Nous nous en tirerons sans dommage à la seule condition que l'on retrouve ce pauvre vieux. Malheureusement, les patients atteints de la maladie d'Alzheimer peuvent errer pendant des kilomètres.

— Ce n'est pas un Alzheimer, dit Toby.

— Mais vous avez dit qu'il était dans un état de confusion mentale.

— Je n'en connais pas la raison. Lorsque je l'ai examiné, je n'ai trouvé aucun signe en foyer. Tous les examens sanguins étaient normaux. Il est regrettable que nous n'ayons pas eu de scanographie. J'aurais souhaité vous faire part de mon diagnostic, mais je n'ai jamais pu finir son bilan. » Elle s'interrompit un instant. « Je me suis toutefois demandé s'il ne souffrait pas de crises d'épilepsie.

— En a-t-il eu une ?

— J'ai remarqué que sa jambe était agitée de mouvements convulsifs.

— Oh, Seigneur. » Paul se renfonça dans son siège. « Espérons qu'il ne va pas se balader sur une autoroute, ou au bord de l'eau. Ce pourrait être dramatique pour lui. »

Corcoran hocha la tête. « Pour nous aussi. »

Après la réunion, Paul demanda à Toby de l'accompagner à la cafétéria. Il était 15 heures et le service de restauration était fermé depuis une heure, aussi s'accommodèrent-ils des distributeurs automatiques de chips et de crackers, accompagnés d'un café imbuvable. L'endroit était désert et ils auraient pu s'installer n'importe où dans la salle, mais Paul alla jusqu'à la table la plus éloignée de l'entrée. La plus éloignée des oreilles indiscretes.

Il s'assit sans la regarder. « Toute cette histoire n'est pas facile pour

moi », dit-il.

Elle but une gorgée de café puis reposa sa tasse avec application. Il gardait les yeux braqués sur la table. Un terrain neutre. C'était inhabituel de la part de Paul, cette façon d'éviter son regard. Au fil des ans s'était installée entre eux une amitié confortable et sans complication. Mais comme dans toute amitié entre un homme et une femme, il y avait certaines choses qui restaient non dites. Elle n'aurait jamais admis qu'elle le trouvait séduisant, par exemple, car cet aveu eût été hors de propos et que par ailleurs elle aimait beaucoup sa femme, Elizabeth. Mais hormis cela, Paul et elle se montraient toujours honnêtes l'un envers l'autre. Aussi se sentit-elle blessée par son refus de la regarder en face. Depuis quand avait-il cessé d'être sincère avec elle ?

« Je suis content que tu aies pu venir, dit-il. Je voulais que tu voies à qui j'ai affaire.

— Tu veux parler de Doug Carey ?

— Il ne s'agit pas uniquement de Carey, Toby. On m'a demandé d'assister à la réunion du conseil d'administration de Springer, jeudi prochain. Je sais que cette affaire sera à l'ordre du jour. Carey a des amis parmi le conseil. Et il veut la guerre.

— Cela fait des mois qu'il la veut, depuis la mort du jeune Freitas.

— Aujourd'hui, il tient la revanche qu'il attendait. L'affaire Slotkin s'est répandue dans le public et le conseil d'administration de l'hôpital est prêt à entendre toutes les accusations que Carey portera contre toi.

— Penses-tu que ces accusations sont fondées ?

— Si je le pensais, Toby, tu ne ferais pas partie de mon équipe. Crois-moi.

— L'ennui, soupira-t-elle, c'est que je crains d'avoir commis une erreur cette fois-ci. Je ne vois pas comment Harry Slotkin aurait pu se libérer de ses bracelets de contention. Ce qui signifie que j'ai probablement oublié de l'attacher. Je n'ai aucun souvenir... » Elle avait les yeux irrités à cause du manque de sommeil et le café lui restait sur l'estomac. Et voilà que je perds la mémoire, se dit-elle. Est-ce le premier symptôme de la maladie d'Alzheimer ? Le début de la fin pour moi aussi ? « Je ne cesse de penser à ma mère, dit-elle. Comment réagirais-je si elle était en train d'errer quelque part dans les rues. J'en voudrais sûrement aux gens qui en seraient responsables. J'ai fait preuve de négligence, j'ai mis un pauvre vieux en danger. La famille de Harry Slotkin a toutes les raisons de lancer ses avocats à mes trousses. Je ne peux qu'attendre la suite des événements. »

Étonnée du silence de Paul, elle leva la tête.

Il dit doucement : « Je crois qu'il est temps que je te prévienne.

— De quoi ?

— La famille a demandé une copie du rapport des urgences. La

demande nous est parvenue par l'intermédiaire de leur avocat ce matin. »

Elle resta muette. Décidément, le café ne passait pas, elle avait l'estomac au bord des lèvres.

— Cela ne signifie pas qu'ils intenteront nécessairement un procès, dit Paul. En premier lieu, la famille n'a pas besoin d'argent. Ensuite, les circonstances peuvent se révéler trop embarrassantes pour être rendues publiques. Un père qui se promène nu dans le parc...

— Si Harry est retrouvé mort, je suis certaine qu'ils attaqueront. » Elle enfouit sa tête dans ses mains. « Oh, mon Dieu, c'est mon deuxième procès en trois ans.

— Le dernier ne tenait pas la route, Toby. Tu l'as gagné.

— Je ne gagnerai pas celui-là.

— Slotkin a soixante-douze ans. À cet âge-là, l'espérance de vie n'est plus très longue. Le montant des dommages et intérêts pourrait être diminué.

— Soixante-douze ans, ce n'est pas si vieux !

— Mais il était visiblement malade quand on te l'a amené aux urgences. Si Harry est effectivement retrouvé mort et que l'on peut prouver qu'il était atteint d'une maladie en phase terminale, cela tournera à ton avantage devant le tribunal. »

Elle se frotta le visage. « C'est le dernier endroit où j'ai envie d'aller. Devant le tribunal.

— Nous nous en occuperons en temps voulu. Pour l'heure, il y a d'autres problèmes en vue. La nouvelle est déjà connue des médias, et ils adorent les histoires médicales qui tournent au cauchemar. Si le conseil de l'hôpital sent une pression de l'opinion, ils m'obligeront à réagir. Je ferai mon possible pour te protéger. Mais ils peuvent me remplacer, moi aussi. » Il marqua une pause. « Mike Esterhaus a déjà exprimé son intérêt pour le poste de chef des urgences.

— Ce serait une catastrophe.

— C'est un béni-oui-oui. Il ne se battrait pas comme moi. Chaque fois qu'ils veulent supprimer une infirmière de l'équipe, je pousse des hurlements. Mike s'inclinera poliment. »

Pour la première fois, il lui vint à l'esprit qu'elle entraînait Paul dans sa chute.

« Il ne reste qu'une chose à espérer, reprit-il. C'est que le patient réapparaisse. La crise sera désamorcée. Les médias se désintéresseront de nous et il n'y aura plus de menace de procès. Il faut le retrouver – sain et sauf.

— Ce qui devient de moins en moins probable à mesure que le temps passe. »

Ils restèrent silencieux devant leur café qu'ils avaient laissé refroidir, sentant leurs liens d'amitié se crispier. Voilà pourquoi les

médecins ne devraient jamais se marier entre eux, pensa-t-elle. Ce soir, Paul va retrouver Elizabeth, dont le travail n'a rien à voir avec la médecine. Ces tensions n'auront pas lieu de s'installer entre eux. Il n'y aura ni docteur Carey, ni menace de procès, ni conseil d'administration pour gâcher leur dîner. Elizabeth l'aidera à oublier cette crise, au moins pour une soirée.

Et moi, sur qui puis-je compter ?

Pas de poulet coriace au menu, remarqua le docteur Brace comme une serveuse déposait une assiette devant lui. Carré d'agneau, pommes de terre nouvelles et petits légumes frais et tendres. Tout en enfonçant son couteau dans la viande, il pensa : les privilégiés ne mangent que le meilleur. Pourtant il ne se sentait pas particulièrement privilégié, ce soir, malgré la table éclairée aux bougies et la flûte de champagne trônant devant son assiette. Il lança un regard vers Greta, assise à côté de lui, et vit son front pâle se plisser. La qualité du dîner n'y était certainement pour rien ; on lui avait aimablement servi le repas végétarien qu'elle avait demandé. Mais en regardant autour d'elle les deux douzaines de tables qui occupaient la salle de banquet, peut-être avait-elle remarqué ce qui n'avait pas échappé à son mari, à savoir qu'on les avait placés à la table la plus éloignée de l'estrade. Exilés dans un coin où ils passeraient inaperçus.

La moitié des chaises autour de leur table étaient vacantes, et les trois restantes étaient occupées par deux administrateurs de la résidence et un actionnaire de Brant Hill, sourd comme un pot. Tous les autres médecins étaient mieux placés. Le docteur Chris Olshank – qui avait été engagé la même semaine que Robbie – était à une table près de l'estrade. Il n'y avait peut-être là aucune intention particulière. Mais il ne put s'empêcher de noter la différence de traitement entre Chris Olshank et lui.

Olshank était blanc.

Mon vieux, tu es simplement en train de te monter le bourrichon.

Il but une gorgée de champagne, luttant contre un sentiment d'amertume, conscient d'être le seul Noir invité à la réunion. Il y avait également deux femmes noires à une autre table, mais il était le seul homme. C'était une chose qu'il ne manquait jamais de relever, qui était prioritaire dans son esprit dès qu'il pénétrait dans une salle comble. Combien de Blancs, combien d'Asiatiques, combien de Noirs ? Que les uns ou les autres fussent trop nombreux le mettait mal à l'aise, comme si le quota racial n'était pas respecté. Même aujourd'hui, bien qu'il fût médecin, il était toujours douloureusement conscient de la couleur de sa peau. Le « docteur en médecine » qui accompagnait son nom ne changeait rien à l'affaire.

Greta lui tendit la main. Une main toute petite et claire contre sa peau noire. « Tu ne manges rien.

— Mais si. » Il regarda l'assiette de légumes disposée devant elle.



« Et comment trouves-tu ton herbe à lapins ?

— Excellente. Goûte. » Elle lui tendit sa fourchette piquée d'une pomme à l'ail. « C'est bon, non ? Meilleur pour tes artères que ce pauvre agneau.

— Quand on est carnivore...

— On reste carnivore. Mais je ne désespère pas de te voir un jour touché par la grâce. »

Il sourit enfin, appréciant la beauté de sa femme. Greta n'était pas seulement belle ; l'intelligence et l'ardeur se lisaient sur son visage. Quoi qu'elle parût négliger l'effet qu'elle produisait sur le sexe opposé, Brace était cruellement conscient du regard des autres hommes sur elle. Conscient, aussi, de la façon dont ils le regardaient lui, un Noir marié à une Blanche aux cheveux roux. L'envie, l'animosité, l'étonnement – voilà ce qu'il lisait dans leurs yeux quand ils passaient du mari à l'épouse, de l'homme noir à la femme blanche.

Un tapotement dans le micro éveilla l'attention de l'assistance. Brace aperçut Kenneth Foley, le directeur général de Brant Hill, debout derrière l'estrade.

Les lumières s'éteignirent et une diapositive apparut sur l'écran au-dessus de la tête de Foley portant le logo de Brant Hill, un B et un H entrelacés, sous lequel était inscrit :

« Une vie heureuse est la meilleure des récompenses. »

« Ce slogan me dégoûte, murmura Greta. Pourquoi ne disent-ils pas simplement : *là où vivent les riches* ? »

Brace lui pressa le genou en guise d'avertissement. Il partageait son avis, mais mieux valait ne pas exprimer tout haut ses opinions socialistes en présence de cette tribu affublée de vison et de diamants.

Sur l'estrade, Foley commença sa présentation. « Il y a six ans, Brant Hill n'était qu'un concept. Pas un concept unique, naturellement ; dans tous les États se créent de plus en plus de communautés de retraités. Brant Hill n'est pas unique par son concept, mais par sa réalisation. Le degré de perfection auquel nous avons porté le rêve. »

Une nouvelle diapo fut projetée sur l'écran : une photo du domaine de Brant Hill, avec l'étang au premier plan et les pentes du terrain de golf enveloppées d'une brume légère.

« Nous savons que le rêve n'est pas celui d'une vieillesse confortable suivie d'une mort paisible. Non, le rêve est avant tout celui de la vie. Celui d'un commencement, pas d'une fin. Et c'est *cela* même que nous offrons à nos clients. Nous avons transformé le rêve en réalité. Considérez jusqu'où nous sommes parvenus. Brant Hill, à Newton, s'agrandit. Brant Hill, à La Jolla, est complet. Le mois dernier, nous avons commencé la construction de notre troisième centre à Naples, en Floride, et déjà soixante-quinze pour cent des

appartements ont été vendus sur plan. Ce soir, six ans après le démarrage de notre premier chantier, je suis ici pour vous annoncer une nouvelle encore plus extraordinaire. » Il s'arrêta, et sur l'écran le logo de Brant Hill réapparut sur fond bleu roi. « À 8 heures demain matin, dit-il, nous procéderons à notre première introduction en Bourse. Je pense que vous imaginez tous ce que cela signifie. »

*De l'argent*, pensa Robbie, en entendant les murmures qui s'élevaient dans la salle. Une fortune pour les premiers investisseurs. Et pour Brant Hill, un afflux de capitaux qui stimulerait le lancement de nouveaux programmes dans d'autres États. Pas étonnant qu'il y eût du champagne sur les tables ; dès le lendemain matin, la moitié de l'assistance se retrouverait pleine aux as.

Les applaudissements éclatèrent.

Greta ne se joignit pas à eux, ce que Robbie nota avec une certaine gêne. L'entêtement des rousses ! Elle resta les bras croisés, le menton levé, l'image même de la socialiste enragée.

D'autres diapositives défilèrent sur l'écran. Des photos de Brant Hill à La Jolla, des villas de style méditerranéen surplombant le Pacifique. Une photo du centre de remise en forme de Newton, où une douzaine de femmes âgées en survêtement dernier cri effectuaient des mouvements d'aérobic. Une vue du cinquième trou de Newton, avec deux joueurs posant près de leur kart de golf. Des résidents au restaurant du club, une bouteille de champagne dans un seau à glace sur leur table.

*Là où vivent les riches.*

Robbie Brace s'agita sur sa chaise, devinant les sentiments qui habitaient Greta. Ce n'était certes pas pour soigner les riches qu'il avait fait sa médecine. Mais à cette époque, il n'avait pas prévu la charge des emprunts contractés pour ses études, la maison ou le collège de leur enfant. Il n'avait pas imaginé qu'il serait amené à capituler.

Greta décroisa ses jambes, et quand ses cuisses touchèrent les siennes, il éprouva un soudain agacement à son égard, à la pensée qu'elle n'avait pas la même vision des choses que lui. Elle pouvait toujours s'accrocher à ses principes. C'était sur lui que reposait la famille. Et qu'y avait-il de répréhensible à s'occuper des riches ? Les riches, comme tout le monde, tombaient malades, avaient besoin de médecins, de soutien.

Ils payaient leurs honoraires.

Il s'écarta insensiblement d'elle et regarda l'écran. Ainsi, c'était le but de cette soirée organisée par Ken Foley – promouvoir l'introduction en bourse, doper la demande pour les nouvelles actions. Son discours s'adressait à une audience d'investisseurs oh combien plus vaste que celle qui se trouvait actuellement dans la salle. Déjà,

Brant Hill occupait les écrans des établissements financiers de tout le pays. Chaque mot prononcé ce soir serait transmis directement aux médias spécialisés.

Une nouvelle diapo apparut, une illustration représentant la nouvelle aile en construction de la résidence. Les fondations avaient été coulées la veille, et la semaine prochaine on commencerait à creuser une seconde excavation destinée à un bâtiment supplémentaire. La demande ne faisait qu'augmenter, et pourtant les chantiers allaient bon train.

Foley avait décrit le produit ; maintenant, il expliquait le marché auquel il s'adressait. Sur la diapo suivante, un graphique représentait la croissance de la population âgée aux États-Unis, les enfants du baby-boom venant peu à peu gonfler les couches les plus vieilles de la société. La génération des « moi aussi » passait progressivement du ski à la marche à pied. C'est notre population cible, disait Foley. En 2005, les baby-boomers commenceront à prendre leur retraite, et Brant Hill est exactement le genre de solution vers laquelle ils se tourneront. Nous parlons de croissance – et de ses effets sur vos investissements. Les baby-boomers seront à la recherche de nouveaux intérêts. Ils ne veulent pas entendre parler de maladies ou d'infirmités. Beaucoup auront de l'argent – beaucoup d'argent. Ils vieillissent comme tout le monde, mais refusent la perspective de se sentir vieux.

Et qui aime se sentir vieux ? se demanda Robbie. Qui de nous ne s'est pas regardé un matin dans une glace en songeant avec consternation : ce visage est trop vieux pour être le mien.

Quand furent enfin servis le dessert et le café, Greta refusa son gâteau à la crème chantilly et Robbie dévora rageusement les deux parts, faisant fi des calories. Il avait la bouche pleine de crème lorsqu'on appela son nom dans le haut-parleur.

Greta le poussa du coude : « C'est ton tour, lui souffla-t-elle. Ils sont en train de présenter les nouveaux médecins. »

Robbie se leva maladroitement, laissant tomber un peu de crème sur son costume. Il resta debout à peine quelques secondes, s'essuyant tant bien que mal avec sa serviette, fit un vague signe de main la main à l'attention de l'assistance avant de se rasseoir. Les trois autres médecins se levèrent à leur tour, saluèrent pendant qu'on les présentait. Aucun d'eux n'avait de tache sur son costume, aucun d'eux n'avait le visage figé par l'embarras. *Je suis sorti deuxième de l'école de médecine, pensa-t-il. J'ai été nommé interne de l'année. Tout ça alors que je n'avais pratiquement aucune chance, sans un sou d'aide de ma famille. Et je me retrouve ici avec le sentiment d'être le dernier des imbéciles.*

Greta lui toucha le genou sous la table. « L'air est trop riche ici, murmura-t-elle. La poussière d'or m'étouffe.

— Tu veux partir ?

— Et toi ? »

Il se tourna vers l'estrade, où Foley parlait toujours d'argent. Retour sur investissements, croissance du marché des retraités. Il y a de l'or à faire avec tous ces vieux.

Il jeta sa serviette sur la table. « On file. »

Angus Parmenter ne se sentait pas bien. Depuis jeudi, le tremblement de sa main droite avait repris par deux fois. Angus pouvait le calmer, mais au prix d'un effort considérable et d'une douleur au bras. À chaque fois, le tressaillement s'était arrêté. Depuis deux jours, il ne s'était pas manifesté, et Angus avait tenté de se convaincre que ces accès ne signifiaient rien. Trop de café, peut-être. Ou trop de temps passé sur le Nautilus, à faire travailler inconsidérément les muscles de ses bras. Il avait cessé ces exercices et le tremblement n'était pas revenu, ce qui était bon signe.

Mais aujourd'hui, il y avait autre chose.

Il l'avait remarqué en se réveillant après sa sieste. Il faisait sombre et il avait allumé la lampe, parcourant sa chambre du regard. Tous les meubles paraissaient de guingois. Depuis quand ? Les avait-il déplacés dans la matinée ? Il n'en avait pas le souvenir. Il tendit en vain la main vers la table de nuit. Elle avait basculé sur un côté, prête à tomber. Il la regarda, cherchant à comprendre comment elle tenait en équilibre, comment le verre d'eau qui y était posé n'avait pas glissé sur le sol.

Il se retourna et regarda la fenêtre. Elle aussi avait bougé. Elle se trouvait très loin de lui, un petit carré lumineux au bout d'un long tunnel.

Il quitta son lit et chancela. Un tremblement de terre ? Le sol semblait onduler sous ses pieds comme la houle du large. Il vacilla, se retint de justesse à la commode, se cramponnant au bord du meuble, s'efforçant de reprendre son équilibre. Il sentit quelque chose dégouliner sur son pied. Il baissa la tête et vit que le tapis était mouillé, sentit l'odeur chaude et âcre de l'urine. Qui avait pissé dans sa chambre ?

Il entendit un carillon. Les notes semblaient flotter dans la pièce, comme de minuscules ballons noirs. Des cloches ? Une horloge ? Non, quelqu'un sonnait à la porte.

Il sortit de la chambre d'un pas hésitant, se tenant aux murs, aux portes, à tout ce qui pouvait l'empêcher de tomber. Le couloir de l'entrée semblait s'allonger indéfiniment, la porte échapper à sa main tendue. Soudain, ses doigts se refermèrent sur la poignée. Avec un grognement de triomphe, il ouvrit brusquement la porte.

Il contempla stupéfait les deux gnomes qui se tenaient sur le perron.

« Foutez le camp », dit-il.

Les gnomes le regardèrent et se mirent à pousser des miaulements.

Angus tenta vainement de refermer la porte. Il y avait une femme à présent qui la maintenait ouverte.

« Que fais-tu, papa ? Pourquoi n'es-tu pas habillé ?

— Partez. Sortez de ma maison.

— Papa ! » La femme forçait le passage.

« Sortez ! cria Angus. Fichez-moi la paix ! » Il pivota sur lui-même et rebroussa chemin dans le couloir, titubant, essayant d'échapper à la femme et aux deux gnomes. Mais ils le poursuivaient, les gnomes pleurnichaient, la femme hurlait : « Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Il se prit les pieds dans le tapis. Ce qui se passa ensuite arriva avec la lenteur d'une danse aquatique. Il sentit son corps partir en avant, planer en l'air. Ses bras s'étendaient comme deux ailes tandis qu'il glissait dans une atmosphère liquide.

Il ne sentit même pas le choc.

« Papa ! Oh mon Dieu ! »

Ces maudits gnomes hurlaient et lui caressaient la tête. La femme se penchait sur lui, le retournait sur le dos.

« Papa, tu t'es fait mal ?

— Je peux voler », murmura-t-il.

Elle regarda les gnomes. « Allez téléphoner. Faites le 911. Vite ! »

Angus remua un bras, l'agitant comme une aile.

« Ne bouge pas, papa. Une ambulance va arriver. »

*Je sais voler !* Il flottait dans l'air. Il planait. *Je sais voler.*

« Je ne l'ai jamais vu comme ça. Il ne me reconnaît pas, pas plus qu'il ne reconnaît ses petits-enfants. Je ne savais pas quoi faire, alors j'ai appelé l'ambulance. » La femme jeta un coup d'œil angoissé dans la salle d'examen où les infirmières essayaient d'évaluer les signes vitaux d'Angus Parmenter. « C'est une attaque, ou quelque chose de ce genre ? demanda-t-elle.

— Je pourrai vous en dire plus après l'avoir examiné, répondit Toby.

— Mais est-ce que cela ressemble à une attaque ?

— C'est possible. » Toby serra le bras de la femme. « Vous devriez aller vous asseoir dans la salle d'attente, madame Lacy. Je viendrai vous rejoindre dès que j'en saurai davantage. »

Edith Lacy hocha la tête. Elle regagna la salle d'attente et se laissa tomber sur le divan entre ses deux filles. Elles se blottirent les unes contre les autres, enveloppées dans le nid réconfortant de leurs bras.

Toby fit demi-tour et pénétra dans la salle d'examen.

Attaché sur le chariot, Angus Parmenter bredouillait une phrase où

il était question d'étrangers dans sa maison. Pour un homme de quatre-vingt-deux ans, il était étonnamment musclé. Il ne portait que son maillot de corps. C'est ainsi que sa fille l'avait trouvé, à moitié nu.

Maudeen ôta le brassard du tensiomètre et le glissa dans le panier mural. « Les signes vitaux sont bons. 13-7 de tension. Le pouls est régulier, à 94.

— Température ?

— 38° », répondit Val.

Toby s'approcha de l'homme et essaya d'attirer son attention. « Monsieur Parmenter ? Angus ? Je suis le docteur Harper.

— ... ils sont entrés dans ma maison... voulaient pas me laisser tranquille...

— Angus, est-ce que vous êtes tombé ? Vous êtes-vous fait mal ?

— ... les sales gnomes, ils voulaient me prendre mon argent. Tout le monde en veut à mon argent. »

Maudeen secoua la tête. « Je ne peux pas lui tirer un mot sensé.

— Sa fille dit qu'il était en bonne santé. Aucune maladie récente. » Toby dirigea le rayon de sa torche vers les yeux de l'homme. Les deux pupilles se contractèrent. « Elle lui a parlé au téléphone il y a deux semaines et il semblait en forme. Angus, Angus, que vous est-il arrivé ?

— ... ils essayent toujours de me prendre mon argent...

— Il a de la suite dans les idées », soupira Toby en éteignant sa torche. Elle continua son examen, cherchant d'abord les signes d'un traumatisme crânien. Elle ne découvrit aucun symptôme de localisation, rien qui pût expliquer l'état de confusion du patient. Sa fille avait dit qu'il marchait en titubant. L'homme avait-il été victime d'une lésion du cervelet ? Cela expliquerait la perte de coordination.

Elle lui détacha le poignet droit. « Angus, pouvez-vous toucher mes doigts ? » Elle étendit la main devant son visage. « Tendez la main et touchez mes doigts.

— Vous êtes trop loin, dit-il.

— Je suis ici, juste devant vous. Allons, essayez de toucher mes doigts. »

Il leva la main. Son bras oscilla comme un cobra qui se dresse pour attaquer.

Le téléphone sonna. Maudeen décrocha.

Le bras d'Angus Parmenter se mit à s'agiter convulsivement, pris d'un violent tremblement qui secouait le chariot.

« Qu'est-ce qui lui prend ? s'étonna Val. Une crise d'épilepsie ?

— Angus ! » Toby saisit entre ses mains le visage d'Angus et chercha à rencontrer ses yeux. Il ne la regardait pas ; il contemplait son propre bras.

« Pouvez-vous parler, Angus ?

— Ça recommence, dit-il.

— Qu'est-ce qui recommence ? Le tremblement ?

— Cette main – c'est la main de qui ?

— C'est votre main. »

Le tremblement cessa d'un coup et le bras retomba lourdement comme un poids mort sur le chariot. Angus ferma les yeux. « Ouf, fit-il. Ça va mieux.

— Toby ? » Maudeen lui tendait le téléphone. « J'ai là un certain docteur Wallenberg. Il veut te parler. »

Toby prit l'appareil. « Docteur Wallenberg ? Ici Toby Harper. Je suis le médecin de garde des urgences.

— Vous avez mon patient chez vous.

— Vous voulez dire M. Parmenter ?

— On vient de m'appeler sur mon bip et j'apprends à l'instant son transport en ambulance. Qu'est-il arrivé ?

— Sa fille l'a trouvé chez lui dans un état de totale confusion mentale. Pour l'instant, il est conscient et les signes vitaux sont stables. Mais il montre des signes d'ataxie et de désorientation dans le temps et dans l'espace. Il ne reconnaît même pas sa propre fille.

— Depuis combien de temps est-il chez vous ?

— L'ambulance l'a amené à 21 heures. »

Wallenberg garda le silence un moment. À l'autre bout de la ligne, Toby entendait des rires et des voix. Une réception.

« Je serai là dans une heure. Maintenez-le stabilisé jusqu'à mon arrivée.

— Docteur Wallenberg... »

La communication était déjà coupée.

Elle se retourna vers le patient. Il reposait immobile, les yeux fixés sur le plafond. Soudain son regard se déplaça, d'abord à droite, puis à gauche, comme s'il regardait un match de tennis au ralenti.

« Faites-lui une scanographie en urgence, ordonna Toby. Et il faudra lui prendre un peu de sang. »

Val sortit une poignée d'éprouvettes d'un tiroir. « Comme d'habitude ? Hémogramme et SMA ?

— Plus une recherche de toxique. Il semble sujet à des hallucinations.

— Je vais prévenir la radio, dit Maudeen, s'emparant à nouveau du téléphone.

— Les filles, écoutez-moi bien », ajouta Toby.

Les deux infirmières se tournèrent vers elle.

« Quoi qu'il arrive ce soir, il est hors de question de laisser ce type seul une seconde. Sous aucun prétexte. Pas avant qu'il ait quitté notre service. »

Val et Maudeen hochèrent la tête.

Toby prit la main libre d'Angus Parmenter et l'attacha solidement à la barrière du chariot.

« Voilà les coupes », dit le technicien de la radio.

Toby observa attentivement l'écran de l'ordinateur tandis que les pixels faisaient apparaître la première image, un ovale de différentes nuances de gris. Elle avait sous les yeux une coupe du cerveau d'Angus Parmenter. Des milliers de rayons X pointés vers son crâne avaient été analysés par l'ordinateur, et les différentes densités des os, des fluides et de la matière cérébrale avaient donné cette image. Le crâne formait un épais cercle blanc, semblable à l'écorce d'un fruit. À l'intérieur de l'écorce, le cerveau ressemblait à une pulpe grise, creusée de sillons noirs sinueux.

Plusieurs images se succédèrent sur l'écran, chacune représentant une coupe différente du crâne du patient. Toby distingua les cornes antérieures, deux ovales sombres emplis de liquide cébrospinal. Les noyaux caudés. Le thalamus. On ne voyait pas de déplacement anatomique, pas d'asymétrie. Pas de trace d'hémorragie dans aucune partie du cerveau.

« Je ne remarque rien de spécial, dit Toby. Qu'en penses-tu ? »

Vince n'était pas médecin, mais il avait vu beaucoup plus de scanners que Toby. Il fronça les sourcils au moment où une nouvelle coupe apparaissait sur l'écran. « Attends, dit-il. Il y a quelque chose de bizarre.

— Où ?

— Ici. » Il désigna une tache au centre de l'image. « C'est la selle turcique. Regarde, les contours ne sont pas très bien démarqués.

— Est-ce dû à un mouvement du patient ?

— Non, le reste de l'image est parfaitement net. Il n'a pas bougé. » Vince prit le téléphone et composa le numéro personnel du radiologue. « Allô, docteur Ritter ? Avez-vous les coupes sur votre écran ? Bon. Le docteur Harper et moi sommes en train de les examiner et nous nous interrogeons sur la dernière coupe... » Il tapa sur le clavier et l'image revint à l'écran précédent. « Vous la voyez ? Que pensez-vous de la selle turcique ? »

Pendant que Vince conférait avec le docteur Ritter, Toby s'approcha de l'écran. Ce que Vince avait remarqué était une altération à peine visible – si peu visible à dire vrai qu'elle-même ne l'aurait pas décelée. La selle turcique était une minuscule poche osseuse où était logée l'hypophyse, à la base du crâne. Cette glande avait une importance vitale ; elle sécrétait des hormones contrôlant de multiples fonctions, depuis la fertilité jusqu'à la croissance de l'enfant en passant par le cycle veille-sommeil. Cette minuscule érosion de la selle turcique pouvait-elle être la cause des symptômes du patient ?



« Bon, je vais faire les coupes minces coronales, disait Vince au téléphone. Désirez-vous autre chose ?

— Passe-moi Ritter », dit Toby. Elle prit le récepteur. « Salut George, ici Toby. Que penses-tu de la selle ?

— Pas grand-chose », répondit Ritter. Elle entendit son fauteuil grincer – probablement le cuir. George aimait le luxe. Elle l'imaginait confortablement installé dans son cabinet de travail, entouré de ses ordinateurs dernier cri. « Chez un homme de cet âge, des adénomes de l'hypophyse sont assez fréquents. Vingt pour cent des octogénaires en sont affectés.

— Assez importantes pour éroder la selle ?

— Non. La taille de celle-ci n'est pas tout à faire normale. Quel est son état endocrinien ?

— Je ne l'ai pas encore vérifié. Il vient d'arriver aux urgences dans un état de confusion mentale aiguë. Cela pourrait-il en être la cause ?

— Pas à moins que l'adénome ait déclenché une anomalie métabolique secondaire. Avez-vous vérifié les ionogrammes sanguins ?

— On a fait la prise de sang. Nous attendons les résultats.

— Si ceux-ci présentent des anomalies, et que l'état endocrinien est normal, je pense qu'il faudra chercher ailleurs la raison de sa confusion mentale. La tumeur est trop petite pour provoquer une pression anatomique significative. J'ai demandé à Vince de faire quelques coupes coronales minces. Elles devraient nous donner une idée plus précise. Il faudra probablement transférer le patient ailleurs pour une IRM. Qui s'occupe de son admission ?

— Le docteur Wallenberg. »

Il y eut un silence. « C'est un patient de Brant Hill ?

— Oui. »

Ritter laissa échapper un soupir agacé. « J'aurais préféré que tu me le dises plus tôt.

— Pourquoi ?

— Je n'interprète pas les radios des patients de Brant Hill. Ils utilisent leur propre radiologue pour analyser tous leurs clichés. Ce qui signifie que je ne serai pas payé.

— Je suis désolée. Je l'ignorais. Depuis quand cet arrangement existe-t-il ?

— Springer a signé un contrat exclusif avec eux il y a un mois. Leurs patients ne sont pas censés passer par les urgences. Les médecins de Brant Hill les font admettre directement dans les services spécialisés. Comment ce patient a-t-il atterri chez toi ?

— Sa fille a été prise de panique et a appelé le 911. Wallenberg va arriver d'un moment à l'autre.

— Très bien. Dans ce cas qu'il prenne lui-même la décision des coupes coronales. Je vais me coucher. »

Toby raccrocha et regarda Vince. « Pourquoi ne pas m'avoir dit que Brant Hill avait un système de coopération exclusif ? »

Vince lui renvoya un regard penaud. « Tu ne m'avais pas dit que c'était un patient de Brant Hill.

— Ils n'ont pas confiance dans nos radiologues ou quoi ?

— Nos techniciens prennent les clichés, mais ce sont les radiologues de Brant Hill qui les analysent. J'imagine qu'ils cherchent à garder les honoraires à l'intérieur de leur groupe. »

Encore de la politique hospitalière, pensa-t-elle. Chacun se dispute le moindre dollar des dépenses de santé.

Elle se leva et jeta un coup d'œil dans la salle de scanographie à travers la vitre. Le patient était encore étendu sur la table, les yeux clos, marmonnant en silence. Le mouvement saccadé de sa main droite ne s'était pas reproduit. Néanmoins, il faudrait lui faire un électroencéphalogramme pour déterminer s'il s'agissait d'une attaque. Et probablement une ponction lombaire. Avec lassitude, elle s'appuya à la vitre, cherchant ce qu'elle aurait pu négliger, ce qu'elle ne pouvait pas se permettre de négliger.

Depuis que Harry Slotkin avait disparu de son service deux semaines plus tôt, Toby savait qu'elle faisait l'objet d'une surveillance constante de la part de la direction de l'hôpital, et elle s'était montrée encore plus attentive qu'à l'ordinaire. Chaque jour, à son réveil, elle se demandait si on allait découvrir le corps de Harry Slotkin, si son nom allait à nouveau être livré en pâture au public. Les premiers reportages avaient été assez pénibles. La semaine de la disparition de Harry Slotkin, l'histoire du patient évanoui dans la nature avait fait la une de tous les journaux télévisés. Toby était parvenue à traverser l'orage, et aujourd'hui le public avait probablement oublié l'histoire. Mais dès l'instant où l'on retrouverait le corps de Harry, la nouvelle ferait le tour des rédactions. *Et je serai à nouveau sur la sellette, face aux avocats et aux journalistes.*

Une porte s'ouvrit derrière elle et une voix interrogea : « Est-ce mon patient qui se trouve sur la table ? »

Toby se retourna et resta interdite à la vue de l'homme qui venait d'entrer. Il était très grand et vêtu d'un smoking. Jetant à peine un bref coup d'œil dans la direction de Vince, il s'approcha de la vitre et regarda Angus Parmenter. « Je n'ai pas demandé d'effectuer un scanner. Qui en a donné l'ordre ?

— Moi », dit Toby.

Wallenberg se tourna alors vers elle, comme si elle méritait finalement son attention. Il n'avait pas quarante ans, mais affichait un air d'indiscutable supériorité. Peut-être à cause du smoking ; un homme qui semblait sortir des pages de Vogue avait toutes les raisons de se sentir supérieur. Il ressemblait à un jeune lion avec sa crinière

châtain rejetée en arrière et ses yeux couleur d'ambre au regard vif et inamical. « Etes-vous le docteur Harper ? »

— Oui. Je voulais vous faire gagner du temps dans l'élaboration du bilan. J'ai donc demandé un scanner.

— La prochaine fois, laissez-moi juger moi-même les examens dont j'ai besoin.

— Il semblait plus efficace de les demander maintenant. »

Ses yeux s'étrécirent. Il parut sur le point de faire une remarque puis se ravisa. Hochant la tête, il se tourna vers Vince. « Veuillez remettre mon patient sur le chariot. Il est admis au troisième étage, en médecine générale. » Il s'apprêta à quitter les lieux.

« Docteur Wallenberg, demanda alors Toby, voulez-vous voir les résultats du scanner de votre patient ? »

— Y a-t-il quelque chose de particulier ?

— Une petite érosion de la selle turcique. Peut-être un début d'adénome pituitaire.

— Rien d'autre ?

— Non, mais vous voudrez peut-être une tomographie. Le patient étant déjà sur la table...

— Ce ne sera pas nécessaire. Qu'on le monte simplement à l'étage pendant que je rédige l'admission.

— Et en ce qui concerne la lésion ? Je sais que l'adénome ne présente pas de caractère d'urgence, mais une extirpation chirurgicale sera peut-être nécessaire. »

Avec un soupir d'impatience, il se tourna vers elle. « Docteur Harper, je suis pleinement conscient de l'existence de cet adénome. Je le suis depuis deux ans maintenant. Une tomographie serait une perte d'argent. Mais je vous remercie de votre suggestion. » Sur ce, il quitta la pièce.

« Merde, laissa échapper Vince. Ce mec se prend pour qui ? »

Toby regarda Angus Parmenter à travers la vitre d'observation ; il continuait à marmonner doucement. Elle ne partageait pas l'avis de Wallenberg : un examen radiologique plus approfondi lui paraissait nécessaire. Mais le patient n'était plus sous sa responsabilité.

Elle se tourna vers Vince. « Allons-y. Mettons-le sur le chariot. »

Le nom était inscrit en bleu clair sur la porte : *Centre prénatal*. Molly entendit la sonnerie d'un téléphone dans la pièce et elle resta hésitante dans le couloir, la main posée sur la poignée, écoutant le murmure étouffé d'une voix de femme à l'intérieur.

Elle retint sa respiration et entra.

Occupée à répondre au téléphone, l'hôtesse ne la vit pas immédiatement. Molly resta de l'autre côté de son bureau, attendant qu'elle la remarque, craignant de l'interrompre. Finalement, l'hôtesse raccrocha et leva les yeux vers elle. « Puis-je vous aider ? »

— Hmm, oui, j'ai rendez-vous avec quelqu'un...

— Êtes-vous Molly Picker ?

— Oui. » Soulagée, Molly acquiesça d'un signe de tête. Elle était attendue. « C'est moi. »

La femme sourit, d'un sourire qui étirait ses lèvres mais n'allait pas plus loin. « Je m'appelle Linda. Nous nous sommes entretenues au téléphone. Passons dans l'autre pièce. »

Molly regarda autour d'elle dans la salle d'attente. « Est-ce que je vais voir une infirmière ou quelqu'un de ce genre ? Parce que je devrais peut-être faire pipi d'abord. »

— Non, aujourd'hui nous allons seulement parler, Molly. Les toilettes sont dans le couloir, si vous voulez les utiliser.

— Je crois que je peux attendre. »

Elle suivit la femme dans une petite pièce adjacente, meublée d'un bureau et de deux chaises. Sur un mur s'étalait une grande affiche montrant le ventre d'une femme enceinte, dessiné comme s'il avait été tranché au milieu afin d'exposer le bébé à l'intérieur, ses jambes et ses bras minuscules enroulés en boule, ses yeux clos. Sur le bureau se dressait une maquette en plastique d'un utérus de femme enceinte, un puzzle en trois dimensions démontable élément par élément : ventre, utérus et enfin l'enfant. Il y avait aussi un grand livre illustré, étrangement ouvert à une page où était représentée une poussette vide.

« Asseyez-vous, dit Linda. Désirez-vous une tasse de thé ? Un verre de jus de pomme ? »

— Non, madame.

— Vraiment ?

— Je n'ai pas soif, merci. »

Linda s'installa en face de Molly. Son sourire avait fait place à une

expression soucieuse. Elle avait des yeux bleu clair qui auraient paru beaux s'ils n'avaient pas appartenu à un visage aussi morne et dépourvu d'humour. Rien chez cette femme – ni sa coiffure permanente, ni sa robe à col montant, ni sa petite bouche serrée – ne pouvait mettre Molly à l'aise. Elles étaient toutes les deux si différentes. Et à la façon dont son interlocutrice se tenait assise derrière le bureau, carrant les épaules, ses mains osseuses jointes devant elle, Molly se rendit compte qu'elle était aussi consciente qu'elle de cette différence. Elle tira machinalement sur sa jupe, croisa les bras, éprouvant un curieux pincement qu'elle n'avait pas ressenti depuis longtemps.

Un sentiment de honte.

« Bon, dit Linda. Racontez-moi ce qui vous arrive, Molly.

— Euh, ce qui m'arrive ?

— Vous avez dit au téléphone que vous étiez enceinte. En ressentez-vous les symptômes ?

— Oui, madame. Je crois que oui.

— Pouvez-vous me les décrire ?

— Je, euh... » Molly baissa les yeux. Sa minijupe découvrait ses cuisses. Elle se trémoussa sur sa chaise. « Le matin, j'ai mal au cœur. J'ai tout le temps envie de faire pipi. Et je n'ai pas eu mes règles depuis un bout de temps.

— Depuis combien de temps ?

Molly haussa les épaules. « Je ne suis pas vraiment sûre. Je pense que ça remonte à mai.

— Quatre mois. Un tel retard ne vous a pas inquiétée ?

— Eh bien, je ne tiens pas un compte exact, vous savez. Et puis j'ai eu une grippe intestinale, et j'ai cru que c'était pour ça que j'avais du retard. Et aussi – je n'avais sans doute pas envie d'y réfléchir. Vous savez ce que c'est. »

Visiblement, Linda ne le savait pas. Elle continuait à regarder Molly de ses petits yeux étroits. « Êtes-vous mariée ?

Molly eut un rire étonné. « Non, madame.

— Mais vous aviez... des relations sexuelles. » Les mots sortaient comme s'ils lui écorchaient la gorge, avec un son sourd, étouffé.

Molly se tortilla. « Ben, oui. J'ai fait l'amour.

— Sans protection ?

— Vous voulez dire si j'ai utilisé des capotes ? Oui, bien sûr. Mais je crois... je crois que j'ai eu un truc pas prévu. »

À nouveau, la femme se racla la gorge. Elle posa ses mains croisées sur le bureau. « Molly, savez-vous à quoi ressemble votre bébé en ce moment ? »

Molly secoua la tête.

« Vous rendez-vous compte que vous portez un enfant en vous ? »

La femme fit glisser le livre illustré vers Molly et l'ouvrit à une page du début. Elle désigna une illustration, un bébé en miniature replié sur lui-même comme une boule de chair. « À quatre mois, voilà à quoi il ressemble. Il a un petit visage, des petits bras et des petites jambes. Il est déjà parfait. C'est un vrai bébé. N'est-il pas mignon ? »

Gênée, Molly remua sur sa chaise.

« Lui avez-vous déjà trouvé un nom ? Vous devriez lui donner un nom, ne pensez-vous pas ? Parce que vous allez le sentir bouger très vite, et vous ne pouvez pas juste l'appeler "Petit" ! Connaissez-vous le nom du père ? »

— Non, madame.

— Bon, et quel était le nom de votre père ? »

Molly avala sa salive. « William, murmura-t-elle. Mon papa s'appelait William.

— C'est un très joli nom. Pourquoi ne pas appeler le bébé Willie ? Bien sûr, si c'est une fille, il faudra trouver autre chose. » Elle sourit. « Il y a une quantité de jolis noms de fille ! Vous pourriez lui donner votre prénom. »

Molly la regarda, stupéfaite. Elle demanda doucement : « Pourquoi agissez-vous comme ça avec moi ? »

— Comme quoi ?

— Ce que vous faites...

— J'essaye de vous offrir un choix. Le seul choix. Vous avez un bébé en vous. Un fœtus de quatre mois. Le Seigneur vous a donné une responsabilité sacrée.

— Mais madame, ce n'est pas le Seigneur qui m'a baisée. »

Avec un sursaut, la femme porta la main à sa gorge.

Molly se tortilla de plus belle sur sa chaise. « Je crois qu'il vaut mieux que je parte.

— Non. Non, j'essaye seulement de vous montrer les choix qui s'offrent à vous – tous les choix. Vous en avez plusieurs, Molly, et ne laissez personne vous dire le contraire. Vous pouvez choisir la vie pour cet enfant. Pour le petit Willie.

— S'il vous plaît, ne l'appellez pas comme ça. » Molly se leva.

Linda l'imita. « Il a un nom. C'est une personne. Je peux vous mettre en rapport avec une agence d'adoption. Il y a des gens qui voudraient votre bébé – des milliers de familles qui en attendent un. Vous ne devez pas penser qu'à vous.

— Mais il faut bien que je pense à moi, dit doucement Molly. Puisque personne d'autre ne le fait. » Elle sortit du bureau, se retrouva dans la rue.

Dans une cabine téléphonique, elle feuilleta un annuaire de Boston. Dans les pages jaunes, elle trouva l'adresse d'une clinique du planning familial, à l'autre bout de la ville.

*Il faut que je pense à moi, puisque personne d'autre ne le fait. Personne ne l'a jamais fait.*

Elle prit le bus, changea deux fois, descendit à un bloc de sa destination.

Une petite foule s'était rassemblée sur le trottoir devant un bâtiment. Molly les entendit psalmodier mais ne comprit pas les paroles. Pour elle, c'était seulement un chœur de voix qui résonnait dans l'air. Deux flics se tenaient un peu à l'écart, les bras croisés, l'air morose.

Molly s'immobilisa, hésitant à s'approcher. La foule soudain tourna son attention vers une voiture qui s'arrêtait le long du trottoir. Deux femmes sortirent du bâtiment et s'avancèrent d'un pas rapide à travers la foule, un air de défi sur le visage. Elles aidèrent une femme visiblement apeurée à sortir de la voiture. L'entourant de leurs bras, elles tentèrent de regagner l'immeuble.

Les deux flics se décidèrent enfin à intervenir et, repoussant la foule, les aidèrent à se frayer un passage.

Un homme cria : « Voilà ce qu'ils font aux bébés dans cette clinique ! » et il jeta un bocal sur le trottoir.

Le verre se brisa. Du sang se répandit sur la chaussée, formant une horrible étoile écarlate.

La foule se mit à psalmodier : *Tueurs d'enfants. Tueurs d'enfants. Tueurs d'enfants.*

Tête baissée, les trois femmes suivirent le policier qui les précédait en haut des marches et à l'intérieur du bâtiment. La porte se referma.

Molly sentit qu'on la tirait par le bras ; un homme lui fourra un prospectus dans la main.

« Aidez-nous dans notre combat, ma fille », dit-il.

Molly regarda la brochure. On y voyait la photo d'un petit blondinet souriant. *Nous sommes tous des anges de Dieu*, disait la légende.

« Nous avons besoin de nouveaux combattants, disait l'homme. C'est le seul moyen de vaincre Satan. » Il tendit vers elle une main aux doigts affreusement osseux.

Molly s'enfuit en larmes.

Elle rentra chez elle en bus. Il était presque 17 heures lorsqu'elle gravit l'escalier qui menait à sa chambre. Elle était tellement épuisée qu'elle pouvait à peine lever les jambes et faillit ne pas arriver au dernier étage.

Elle se laissa tomber sur son lit. Quelques minutes après, Romy ouvrit brutalement la porte et entra. « Où étais-tu partie ?

— Faire un tour. »

Il donna un coup de pied dans le lit. « Tu ne serais pas en train de bosser à ton compte, j'espère ? Je t'ai à l'œil, ma fille.

— Fiche-moi la paix. Je veux dormir.

— Tu baisses pendant ton temps libre ? C'est ce que tu fais, hein ?

— Fous le camp de ma chambre. » Du pied, elle voulut le repousser.

C'était l'erreur à ne pas commettre. Romy lui attrapa le poignet et le tordit si sauvagement qu'elle crut entendre les os craquer.

« Arrête ! hurla-t-elle. Tu vas me casser le bras... »

— Et toi tu oublies qui tu es, Molly jolie. Qui je suis. J'aime pas que tu ailles te balader sans me dire où tu vas.

— Lâche-moi. Romy, je t'en prie, tu me fais mal. »

Avec un grognement de mépris, il la relâcha. Il alla à la vieille table de rotin où elle avait posé son sac et, le retournant, en vida le contenu sur le plancher. Il sortit onze dollars de son porte-monnaie – pas un sou de plus. Si elle avait joué perso, elle l'avait fait pour des clopinettes. Alors qu'il fourrait les billets dans sa poche, il vit la brochure avec l'enfant blond sur la couverture.

*Nous sommes tous des anges de Dieu.*

Il s'en empara et éclata de rire. « C'est quoi, cette foutaise avec les anges ? »

— Rien.

— Où t'as dégoté ce truc ? »

Elle haussa les épaules. « Un type me l'a donné.

— Qui ? »

— Je ne sais pas comment il s'appelle. C'était près du planning familial. Il y avait un tas de cinglés dans la rue, qui criaient et bouscullaient les gens.

— Et qu'est-ce que tu fichais par là-bas ?

— Rien. Je ne faisais rien. »

Il se rapprocha du lit et la prit par le menton. « Tu n'es pas allée faire quelque chose sans me prévenir ? »

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Personne n'a le droit de te toucher sans ma permission. Tu as pigé ? » Il enfonça ses doigts dans ses joues et un sentiment d'effroi s'empara d'elle. Romy parlait très calmement, et c'était dans ces moments-là qu'il devenait dangereux. Elle avait vu les marques sur les visages d'autres filles. Les trous sanglants à la place des dents. « Je croyais que nous nous étions bien expliqués sur ce sujet. »

La pression de ses doigts lui fit monter les larmes aux yeux. Elle murmura : « Oui, oui, je... » Elle ferma les paupières, se raidissant dans l'attente d'un coup. « Romy, j'ai fait une bêtise. Je crois que je suis enceinte. »

À son grand étonnement, le coup ne vint pas. Il la relâcha et émit un drôle de son, comme un gloussement. N'osant le regarder, elle gardait la tête baissée, soumise.



« Je ne sais pas comment c'est arrivé, dit-elle. J'avais peur de te l'annoncer. Je me suis dit, tu comprends, je vais faire ce qu'il faut. Et je n'aurais pas eu besoin de t'en parler. »

Il posa sa main sur sa tête, mais le geste était doux. Une caresse. « Voyons, tu sais bien que c'est moi qui dois prendre soin de toi. Il faut que tu apprennes à me faire confiance, Molly. À te fier à moi. » Ses doigts glissèrent le long de sa joue. « Je connais un médecin. »

Elle se raidit.

« Je vais m'en occuper, Molly, comme je m'occupe de tout le reste. Alors ne fais pas d'autres arrangements. Tu as compris ? »

Elle hocha la tête.

Après son départ, elle se détendit et poussa un soupir. Elle s'en était bien tirée pour cette fois. Elle se rendait compte qu'elle avait failli passer un mauvais quart d'heure. Il ne fallait pas contrarier Romy si l'on tenait à ses dents.

Elle avait faim à nouveau ; elle avait tout le temps faim. Elle chercha sous le lit le sachet de chips puis se souvint qu'elle l'avait fini le matin même. Elle se leva et fouilla dans la chambre, en quête d'un truc à grignoter.

Son regard tomba sur la photo du bébé blond. La brochure était restée par terre, à l'endroit où Romy l'avait jetée.

*Nous sommes tous des anges de Dieu.*

Elle la ramassa et regarda attentivement le visage de l'enfant. Était-ce un garçon ou une fille ? Elle n'aurait su le dire. Elle ne savait pas grand-chose des bébés, elle n'en avait pas vu de près depuis des années, pas depuis qu'elle était grosse. Elle avait le vague souvenir d'avoir tenu sa petite sœur sur ses genoux. Elle se souvenait du froissement de la culotte en plastique qui recouvrait les couches de Lily, de l'odeur du talc sur sa peau. De son cou minuscule, comme une petite bosse entre les épaules.

Elle s'allongea et posa les mains sur son ventre, sentit son utérus, ferme comme une orange sous la peau. Elle se remémora le dessin dans le livre illustré que lui avait montré Linda – le bébé qui avait des doigts et des orteils parfaitement formés. Un bébé miniature.

*Nous sommes tous des anges de Dieu.*

Elle ferma les yeux et pensa tristement : *Et moi, Dieu ? Tu m'as oubliée.*

Toby ôta ses gants et les jeta dans la poubelle. « Tout cousuré. À présent, tu auras quelque chose à montrer à tes copains à l'école. »

Le garçon eut enfin le courage de regarder son coude. Il avait gardé les yeux obstinément fermés pendant que Toby le recousait. Maintenant, il examinait d'un air effaré les petits bouts de fil de nylon bleu. « Waou ! Il y a combien de points de suture ? »

— Cinq.

— C'est beaucoup ?

— C'est cinq de trop. Tu devrais peut-être renoncer au skate.

— Non. De toute façon, je me casserais la tête d'une autre façon. »

Il se redressa et voulut se mettre debout. Il chancela dès le premier pas.

« Hé, tu vas trop vite, mon garçon », dit Maudeen. Elle le prit sous les bras et l'aida à s'asseoir dans une chaise, levant les yeux au ciel à l'intention de Toby. Ces ados. Tous des frimeurs, mais de vraies chiffes. Demain, celui-ci allait probablement faire son entrée à l'école en exhibant fièrement sa nouvelle blessure de guerre. Il ne prendrait évidemment pas la peine de raconter qu'il avait failli s'évanouir dans les bras de l'infirmière.

L'interphone sonna. C'était Val. « Docteur Harper, un code bleu au Trois Ouest ! »

Toby bondit. « J'arrive. »

Elle courut dans le couloir jusqu'à l'escalier, négligeant l'ascenseur. Elle irait plus vite à pied.

Deux étages plus haut, elle déboucha dans le couloir du Trois Ouest et aperçut une infirmière qui poussait un chariot de réanimation. Toby la suivit dans la chambre du patient.

Il y avait déjà deux infirmières auprès du lit, l'une appliquait un masque sur le visage du patient et lui insufflait de l'oxygène, l'autre effectuait un massage cardiaque. L'instrumentiste tira les électrodes ECG de son chariot et les appliqua sur la poitrine du patient.

« Qu'est-il arrivé ? » demanda Toby.

L'infirmière qui pompait lui répondit. « Trouvé en pleine crise. Puis il est devenu flasque – la respiration s'est arrêtée... » Les mots sortaient par saccades, au rythme de ses mouvements. « Le docteur Wallenberg est en route. »

Wallenberg ? Toby regarda le patient. Elle ne l'avait pas reconnu à cause du masque à oxygène. « N'est-ce pas M. Parmenter ?

— Il n'était pas bien ces derniers jours. J'ai essayé de le faire admettre aux soins intensifs ce matin. »

Toby se glissa jusqu'à la tête du lit. « Branchez les fils. Je vais intuber. Canule numéro 7. »

L'infirmière lui tendit le laryngoscope et déchira le paquet de canules.

Toby se pencha au-dessus du patient. « OK, allons-y. »

Le masque à oxygène fut retiré. Toby renversa la tête du patient et glissa la lame du laryngoscope dans sa gorge. Immédiatement elle repéra les cordes vocales, mit la canule en place. L'arrivée d'oxygène fut rebranchée et l'infirmière se remit à ventiler.

« J'ai une impulsion, annonça l'infirmière chargée du chariot. On

dirait une FV.

— Chargez à 100 joules. Passez-moi les électrodes de défibrillation ! Et tenez une ampoule de Lidocaïne prête – 100 milligrammes. »

Les ordres étaient trop nombreux, et l'infirmière semblait submergée. Aux urgences, chaque tâche était accomplie en une fraction de seconde, sans que le docteur prononce un mot. Toby regretta de ne pas avoir amené Maudeen avec elle.

Elle appliqua les électrodes sur la poitrine. « En arrière ! » ordonna-t-elle.

Un courant de 100 joules traversa le corps d'Angus Parmenter.

Les regards se portèrent sur le moniteur.

Immédiatement, le tracé sur l'écran monta verticalement puis retomba à l'horizontale. Un top apparut, le pic d'un complexe QRS. Puis un autre, et encore un autre.

« Oui ! » s'écria Toby. Elle palpa la carotide. Il y avait une impulsion, faible mais présente.

« Prévenez les soins intensifs, dit-elle. Nous aurons besoin d'un lit.

— J'ai la pression systolique – 85...

— Pouvons-nous avoir tout de suite un iconogramme sanguin ? Et passez-moi une seringue de gazométrie sanguine.

— Voilà, docteur. »

Toby défit le bouchon de l'aiguille. Elle ne perdit pas son temps à chercher l'artère radiale ; elle choisit directement la fémorale. Piquant l'aîne, elle inclina l'aiguille en direction du poulx. Une giclée de sang rouge vif lui indiqua qu'elle avait atteint sa cible. Elle recueillit 3 cm<sup>3</sup> dans la seringue qu'elle tendit à une infirmière.

« Bon. » Compriment l'orifice de la piqûre, Toby respira profondément et se permit une minute de répit pour évaluer la situation. Ils avaient des voies aériennes libres, un rythme cardiaque, et une tension artérielle correcte. Les choses se présentaient bien. Restait désormais à résoudre cette question : pourquoi le patient avait-il fait un accident ?

« Vous dites qu'il a eu une crise d'épilepsie avant que sa tension ne chute ? » demanda-t-elle.

Une infirmière répondit : « Je suis pratiquement sûre que c'était une crise d'épilepsie. Je l'ai découvert pendant ma relève de 10 heures. Son bras était agité de saccades et il était inconscient. Nous avons l'ordre de lui administrer du Valium en perf autant que nécessaire, et j'étais en train de préparer la dose quand il a cessé de respirer.

— Du Valium en perf ? Est-ce Wallenberg qui l'a prescrit ?

— Pour les crises.

— Il en a eu combien ?

— Depuis son admission ? Peut-être six. Environ une par jour. C'est généralement son bras droit qui est affecté. Il a des troubles de l'équilibre, aussi. »

Toby regarda le patient d'un air perplexe. Elle revoyait en esprit les mouvements saccadés de la jambe de Harry Slotkin. « Quel est le diagnostic ? A-t-on une idée ? »

— Le bilan est en cours. Il y a eu une consultation neurologique, mais je ne crois pas qu'ils aient trouvé la solution jusqu'à présent.

— Il est ici depuis une semaine et ils n'ont toujours aucune idée ?

— Du moins, personne ne m'a rien dit. » L'infirmière de garde se tourna vers les autres infirmières, qui toutes secouèrent la tête.

La voix de Wallenberg leur parvint avant qu'elles n'aient réalisé qu'il était entré dans la pièce.

« Où en sommes-nous ? Est-ce que vous l'avez stabilisé ? »

Toby lui fit face et croisa son regard. Elle crut y déceler un éclair de mépris, qui disparut aussitôt.

« Il était en fibrillation ventriculaire, dit-elle. Précédée par une crise d'épilepsie et un arrêt respiratoire. Nous l'avons défibrillé et il est en rythme sinusal à présent. Nous attendons son admission en soins intensifs. »

Wallenberg hocha la tête et d'un geste machinal tendit la main vers la pancarte du patient. Évita-t-il son regard ? Elle l'observa pendant qu'il feuilletait les pages et ne put s'empêcher d'envier son impassibilité. Son élégance. Pas un cheveu de travers, pas un faux pli. Dans sa blouse froissée et informe, Toby avait l'impression de sortir du panier à linge sale.

« J'ai cru comprendre qu'il a eu plusieurs crises d'épilepsie ? dit-elle.

— Nous ne sommes pas certains qu'il s'agisse de véritables crises ; l'encéphalogramme ne l'a pas confirmé. » Il reposa la pancarte et regarda le moniteur où un tracé sinusal normal apparaissait sur l'oscilloscope. « On dirait que tout est rentré dans l'ordre. Je vais reprendre à partir d'ici, merci.

— Avez-vous exclu l'hypothèse de toxines ? D'agents infectieux ?

— Nous avons consulté un neurologue.

— S'est-il intéressé spécifiquement à ces aspects ? »

Wallenberg lui lança un regard étonné. « Pourquoi ? »

— Parce que Harry Slotkin présentait exactement les mêmes symptômes. Crises focales. Débuts de troubles mentaux...

— Les troubles mentaux, malheureusement, sont fréquents dans cette tranche d'âge. Je ne pense pas qu'on les attrape comme un rhume de cerveau.

— Mais tous deux résident à Brant Hill. Tous deux présentent le même tableau clinique. Peut-être y a-t-il une toxine commune...

- Quelle toxine ? Pouvez-vous être plus précise ?
- Non, mais un neurologue pourrait peut-être l'identifier.
- Nous avons un neurologue pour ce cas.
- A-t-il émis un diagnostic ?
- Et vous, docteur Harper, vous en avez un ? »

Elle se tut, surprise par l'hostilité de son ton. Elle jeta un coup d'œil vers les infirmières qui évitèrent toutes son regard délibérément.

« Docteur Harper ? » Une infirmière passa la tête par l'entrebâillement de la porte. « Les urgences au téléphone. Ils ont un patient en bas. Maux de tête.

— Dites-leur que j'arrive. » Toby se retourna vers Wallenberg, mais il avait sorti son stéthoscope, mettant ainsi un terme à toute discussion. Frustrée, elle quitta la pièce.

En descendant l'escalier, elle ne cessa de se rappeler qu'Angus Parmenter n'était pas son patient, qu'elle n'avait pas à s'en soucier. Wallenberg était gérontologue ; il était mieux qualifié qu'elle pour suivre ce cas.

Cependant, elle ne put s'empêcher de tourner et retourner des questions dans sa tête.

Durant les dix heures qui suivirent, elle eut à affronter l'habituelle parade nocturne d'affections diverses, douleurs thoraciques, maux d'estomac et bébés souffrant de fièvre. Mais de temps à autre, une accalmie se produisait et son esprit revenait immédiatement au cas d'Angus Parmenter.

Et à celui de Harry Slotkin, que l'on n'avait pas encore retrouvé. Il avait disparu depuis plus de trois semaines. La nuit dernière, la température avait chuté en dessous de zéro, et Toby s'était mise à penser au froid, à imaginer ce pauvre vieux errant tout nu par ce temps. Elle savait qu'elle se tourmentait à plaisir. Harry Slotkin n'était pas en train de souffrir dans la nuit glacée. Il était presque sûrement mort.

À l'aube, la salle d'attente des urgences finit par se vider, et Toby se retira dans la pièce réservée aux médecins. Sur un rayonnage s'alignaient divers ouvrages médicaux. Elle examina les titres, puis s'empara d'un manuel de neurologie. Dans l'index, elle chercha la mention « confusion mentale ». Il y avait plus de vingt entrées, les diagnostics allant de fièvre à delirium tremens d'origine alcoolique. Elle parcourut les sous-titres : métaboliques ; infectieux ; dégénératifs ; néoplastiques ; congénitaux.

Elle décida que « confusion » était une dénomination trop large ; elle avait besoin de quelque chose de plus spécifique, un signe physique ou un test de laboratoire qui la mettrait sur la voie du bon diagnostic. Elle se souvint de la jambe de Harry Slotkin, agitée de saccades sur le chariot. Et de ce qu'avait dit l'infirmière à propos du

bras de M. Parmenter. D'après Wallenberg, l'encéphalogramme avait écarté l'hypothèse de l'épilepsie.

Toby referma le manuel et se leva en bougonnant. Il fallait qu'elle étudie plus attentivement la pancarte de Parmenter. Peut-être y avait-il quelque chose d'anormal dans une analyse de labo, des données physiques qui avait été négligées.

Il était 7 heures ; la fin de sa relève. Elle prit l'ascenseur jusqu'au quatrième étage et pénétra dans l'unité des soins intensifs. Au PC des infirmières, sept tracés ECG scintillaient sur les écrans. Une infirmière gardait les yeux rivés sur eux, comme fascinée.

« Quel est le lit de M. Parmenter ? » demanda Toby.

L'infirmière parut sortir brusquement de son état d'hypnose. « Parmenter ? Je n'ai pas ce nom-là.

— Il a été transféré hier soir depuis le Trois Ouest.

— Il n'y a eu aucun transfert. Seulement cette insuffisance mitrale que vous nous avez envoyé des urgences...

— Non, Parmenter était un post code bleu.

— Oh, je me souviens. Ils ont annulé le transfert.

— Pour quelle raison ?

— Il faudrait le demander au Trois Ouest. »

Toby descendit au troisième. Le PC des infirmières était désert et le voyant d'un téléphone clignotait. Elle alla au casier des pancartes et parcourut les noms sans y trouver Parmenter. Dépitée, elle longea le couloir jusqu'à la chambre du patient et poussa la porte.

Là, elle se figea, stupéfaite par le spectacle qui s'offrait à elle.

La lumière du matin entrait par les fenêtres, éclairant brutalement le lit sur lequel reposait Angus Parmenter. Il avait les yeux à demi ouverts, le visage blafard et sa mâchoire pendait mollement sur sa poitrine. Perfusions et moniteurs avaient été débranchés. Il était incontestablement mort.

Elle entendit une porte s'ouvrir en silence, se retourna et vit une infirmière qui sortait de la chambre en poussant un chariot. « Que s'est-il passé ? demanda Toby. Quand M. Parmenter est-il décédé ?

— Il y a environ une heure.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas appelée pour le coder ?

— Le docteur Wallenberg était présent dans le service. Il a décidé de ne pas le coder.

— Je croyais que le patient devait être transféré aux soins intensifs.

— On a annulé le transfert. Le docteur Wallenberg a téléphoné à la fille du patient et ils ont conclu qu'il était inutile de le transporter. Ni d'avoir recours à des mesures extrêmes. Ils l'ont laissé partir. »

Toby n'avait aucune raison de critiquer cette décision ; Angus Parmenter avait quatre-vingt-deux ans et il était dans le coma depuis une semaine, avec peu d'espoir de se rétablir.

Elle avait une dernière question à poser. « La famille a-t-elle donné son autorisation pour l'autopsie ? »

L'infirmière la regarda par-dessus son chariot. « Il n'y aura pas d'autopsie.

— Mais il doit nécessairement y avoir une autopsie.

— Toutes les dispositions ont été prises pour l'enterrement. Les pompes funèbres doivent passer prendre le corps.

— Où est la pancarte ?

— Le secrétariat du service l'a déjà récupérée. On n'attend plus que le docteur Wallenberg établisse le certificat de décès.

— Il est donc encore ici ?

— Sans doute. Il est monté en chirurgie, voir un consultant. »

Toby alla immédiatement au PC des infirmières. La secrétaire était sortie mais elle avait laissé les différents documents de la pancarte sur le bureau. Toby parcourut rapidement les derniers comptes rendus et lut la dernière mention portée par Wallenberg.

*Famille prévenue. Le patient ne respire plus – l'infirmière ne détecte plus d'impulsion. Aucun battement de cœur perceptible à l'auscultation. Pupilles en position médiane et fixes. Décès constaté à 5 h 58.*

Rien concernant une autopsie, pas d'indication sur l'origine de la maladie.

Un grincement de roues la fit sursauter. Deux brancardiers sortaient de l'ascenseur, poussant un chariot-brancard. Ils se dirigèrent vers la chambre 341.

« Une minute, les arrêta Toby. Vous venez pour M. Parmenter ?

— Oui.

— Ne l'emmenez pas tout de suite.

— Les pompes funèbres sont déjà en route.

— Laissez le corps où il est. Je dois parler à la famille.

— Mais...

— Vous attendez, un point c'est tout. » Toby décrocha le téléphone et demanda Wallenberg au Trois Ouest. Elle n'obtint pas de réponse. Les deux hommes attendaient dans le couloir, hésitants. Elle composa un autre numéro, demanda à parler à la fille de Parmenter. Elle compta six sonneries et raccrocha, dépitée, et s'aperçut que les brancardiers avaient déjà roulé le chariot dans la chambre du patient.

Elle les poursuivit. « Je viens de vous dire que le patient ne doit pas bouger d'ici !

— Madame, nous avons l'ordre de le prendre et de l'amener au rez-de-chaussée.

— C'est une erreur. J'en suis certaine. Le docteur Wallenberg est encore dans l'hôpital. Attendez que j'aie pu lui parler.

— Me parler de quoi, docteur Harper ? »

Toby se retourna. Wallenberg se tenait dans l'embrasure de la porte.

« D'une autopsie », dit-elle.

Il s'avança dans la pièce, laissant la porte se refermer avec un léger sifflement derrière lui. « Est-ce vous qui m'avez appelé ? »

— Oui. Le corps va être emmené au funérarium. J'ai dit aux brancardiers d'attendre que nous ayons pris des dispositions pour l'autopsie.

— Il n'y a aucune raison de pratiquer une autopsie.

— Vous ignorez la raison de l'arrêt cardiaque. Vous ignorez l'origine des troubles mentaux.

— Il s'agit vraisemblablement d'un accident vasculaire cérébral.

— Il n'y en a aucune trace à la scanographie.

— Elle a sans doute eu lieu trop tôt. Et vous n'y verriez pas nécessairement un infarctus du tronc cérébral.

— C'est pure spéculation de votre part, docteur Wallenberg.

— Qu'attendiez-vous de moi ? Que je demande une exploration de la tête d'un patient décédé ? »

Les brancardiers observaient cet échange houleux avec intérêt. Ils fixèrent leur attention sur Toby, visiblement curieux de connaître sa réaction.

Elle dit : « Harry Slotkin présentait les mêmes symptômes. Début de confusion aiguë et crises focales d'épilepsie. Ces deux hommes résidaient à Brant Hill. Tous les deux étaient jusque-là en bonne santé.

— Les hommes de ce groupe d'âge sont sujets aux attaques.

— Mais il y a peut-être eu autre chose. Seule l'autopsie pourrait le déterminer. Avez-vous une raison de vous y opposer ? »

Wallenberg s'empourpra et Toby recula d'un pas, effrayée par le courroux qui déformait ses traits. Ils se dévisagèrent pendant un instant.

« Il n'y aura pas d'autopsie, dit-il, reprenant son calme. Sa fille l'a refusée. Et je respecte sa volonté.

— Peut-être n'en comprend-elle pas l'importance. Si je lui parlais...

— Vous n'y songez pas, docteur Harper. Vous vous mêleriez de ce qui ne vous regarde pas. » Il se tourna vers les brancardiers, retrouvant son attitude autoritaire. « Vous pouvez le descendre, maintenant. » Il lança un dernier regard à Toby et quitta la pièce.

En silence, Toby regarda les deux hommes pousser le brancard contre le lit.

Ils firent glisser le corps sur le brancard, l'assurèrent au moyen d'une sangle, placèrent par-dessus un faux matelas et recouvrirent le tout d'un drap. À la vue de cet équipage, un observateur non averti aurait cru qu'il s'agissait d'un chariot vide.



Ils le poussèrent hors de la pièce.

Toby resta seule tandis que s'éloignait le grincement des roues. Qu'allait-il se passer ensuite ? En bas, à la morgue, il y aurait les formalités à accomplir, les autorisations et les bons de sortie à remplir. Puis le défunt serait placé dans le corbillard et transporté au funérarium, où les fluides corporels seraient drainés et remplacés par les liquides d'embaumement.

À moins que le corps ne soit incinéré ? réduit en cendres, effaçant toute explication ?

Il ne lui restait qu'une chance de connaître le diagnostic d'Angus Parmenter. Et peut-être du même coup celui de Harry Slotkin. Elle décrocha le téléphone et appela à nouveau la fille de Parmenter.

Cette fois une voix douce répondit. « Allô ?

— Madame Lacy ? Ici le docteur Harper. Nous nous sommes rencontrées la semaine dernière, aux urgences de l'hôpital.

— En effet, je me souviens.

— Je suis navrée pour votre père. Je viens juste d'apprendre la nouvelle. »

La femme laissa échapper un soupir, plus proche de la lassitude que du chagrin. « Nous nous y attendions. Et pour être tout à fait franche, c'est en quelque sorte... euh... un soulagement. Cela peut paraître horrible. Mais après l'avoir vu ainsi pendant une semaine... dans cet état... » Elle soupira à nouveau. « Il n'aurait pas voulu vivre ainsi.

— Croyez-moi, personne ne le voudrait. » Toby hésita, cherchant les mots justes. « Madame Lacy, le moment est mal venu pour vous parler, mais je n'ai pas le choix. Le docteur Wallenberg m'a dit que vous vous opposiez à une autopsie. Je comprends la difficulté pour une famille d'accorder une telle autorisation. Mais j'ai le sentiment profond, dans ce cas, qu'elle est vitale. Nous ignorons de quoi votre père est mort, et il se peut que...

— Je ne me suis pas opposée à une autopsie.

— Mais le docteur Wallenberg dit que vous l'avez refusée.

— Nous n'en avons jamais discuté. »

Toby resta silencieuse. *Pourquoi Wallenberg m'a-t-il menti ?* Elle dit : « Puis-je dans ce cas avoir votre autorisation ? »

Madame Lacy hésita quelques secondes. Elle dit doucement : « Si vous jugez que c'est nécessaire, oui. »

Toby raccrocha. Elle s'apprêta à appeler le service de pathologie, puis se ravisa. Même avec la permission de la famille, aucun pathologiste de Springer ne pratiquerait l'autopsie – pas contre l'avis du médecin traitant.

*Pourquoi Wallenberg est-il si déterminé à éviter l'autopsie ? Que craint-il ?*

Elle resta en contemplation devant le téléphone. *Décide-toi. Il faut te décider tout de suite.* Elle décrocha et demanda les renseignements. « Un numéro à Boston, dit-elle. Le bureau du médecin légiste. »

Elle dut attendre un peu avant d'obtenir le numéro, puis encore un peu plus pour obtenir la ligne. Pendant qu'elle attendait, elle se représentait le parcours du corps d'Angus Parmenter vers la morgue. Le trajet en ascenseur. Les portes s'ouvrant dans un doux sifflement au niveau du sous-sol. Le couloir où grondaient les conduites d'eau.

« Le bureau du médecin légiste. Stella à l'appareil. »

Toby revint aussitôt au moment présent. « Ici le docteur Harper de l'hôpital Springer à Newton. Puis-je parler au médecin chef ? »

— Le docteur Rowbotham est en vacances, mais je peux vous passer notre médecin chef adjoint, le docteur Dvorak. »

Il y eut quelques petits claquements, puis une voix d'homme : « Docteur Dvorak à l'appareil. »

— J'ai un patient qui vient d'expirer, dit-elle. Je crois qu'une autopsie serait indiquée.

— Puis-je vous demander pour quelle raison ?

— Il est arrivé ici il y a une semaine. Je l'ai admis au service des urgences lorsque l'ambulance l'a amené...

— Souffrait-il de traumatismes ?

— Non. Il était dans un état de confusion mentale, désorienté. Il présentait des symptômes de syndrome cérébelleux. Tôt ce matin il a eu un arrêt respiratoire et il est mort.

— Pensez-vous qu'il ait pu être victime d'un acte criminel ?

— Non, mais...

— Alors votre pathologiste peut certainement effectuer l'autopsie. Il n'est pas nécessaire de déclarer le décès à nos services, à moins que la mort ne survienne dans les vingt-quatre heures suivant l'admission.

— Oui. Je sais que ce n'est pas un cas qui relève du coroner. Mais le médecin traitant refuse d'ordonner un examen post-mortem, ce qui signifie que notre pathologiste ne fera rien. C'est pourquoi je vous appelle. La famille a déjà donné son autorisation. »

Elle entendit un long soupir et un froissement de papiers, et elle imagina son interlocuteur à son bureau, las, surmené, entouré d'une montagne d'avis de décès. Pas vraiment gai comme profession, se dit-elle, et le docteur Dvorak n'avait pas la voix d'un homme heureux.

Il revint en ligne : « Docteur Harper, je crains que vous n'ayez une idée erronée du rôle de notre service. À moins qu'il ne soit question d'un acte criminel ou de santé publique...

— Il pourrait s'agir d'une question de santé publique.

— Comment ça ?

— J'ai eu deux cas similaires dans mon service ce mois-ci. Deux hommes âgés, tous les deux dans un état aigu de confusion mentale,

présentant des symptômes cérébelleux, et sujets à crises focales d'épilepsie. Et voici ce qui me préoccupe : ces deux patients vivaient dans le même centre pour personnes âgées. Ils buvaient la même eau, prenaient leurs repas dans la même salle à manger. Il est probable qu'ils se connaissaient. »

Le docteur Dvorak resta silencieux.

« Je ne sais pas clairement à quoi nous avons affaire, poursuivit Toby. « Une méningite virale... une réaction à des insecticides. Je m'en voudrais de laisser passer une maladie que l'on peut prévenir. Surtout si d'autres personnes sont exposées au même risque.

— Vous avez parlé de deux patients.

— Oui. Le premier est arrivé dans mon service il y a trois semaines.

— Dans ce cas, son autopsie devrait avoir répondu à vos questions.

— Il n'y a pas eu d'autopsie du premier patient. Il a disparu de l'hôpital. On n'a jamais retrouvé son corps. »

Le silence au bout du fil fut rompu par un autre long soupir. Lorsque son interlocuteur reprit la parole, elle décela un intérêt nouveau dans son ton. « Vous dites que vous êtes à l'hôpital Springer ? Quel est le nom du patient ?

— Angus Parmenter.

— Et le corps est-il toujours là ?

— Je vais m'en assurer », dit-elle.

Elle descendit en courant les quatre étages et arriva au sous-sol. Un des néons clignotait, et il lui sembla voir ses jambes agitées de mouvements stroboscopiques tandis qu'elle se hâtait le long du couloir jusqu'à une porte marquée : *Interdit au personnel non autorisé*. Elle pénétra dans la morgue.

Les lumières étaient allumées et une radio sur le bureau du responsable du service était en marche, mais il n'y avait personne dans l'antichambre.

Toby entra dans le laboratoire d'autopsie. La table métallique était vide. Elle entra dans la chambre froide, la pièce réfrigérée où l'on entreposait les corps avant l'autopsie. Une vapeur glacée, à l'odeur vaguement écœurante, s'en échappait.

Une odeur de cadavre. Elle alluma la lumière et aperçut deux chariots. Elle se dirigea vers le premier, ouvrit la fermeture à glissière du linceul, découvrant le visage d'une vieille femme, les yeux ouverts, les sclérotiques horriblement rougies par les hémorragies. Avec un frisson, elle replaça le drap et se dirigea vers le deuxième chariot. Le corps était volumineux, et il dégagea une forte odeur au moment où elle ouvrit le linceul. À la vue du visage de l'homme, elle recula, réprimant une nausée. La chair de la joue gauche semblait avoir fondu.

Streptocoque nécrosant, pensa-t-elle, la chair était dévorée par les bactéries.

« Il est interdit d'entrer ici », dit une voix derrière elle.

Se retournant, elle vit le responsable de la morgue. « Je cherche Angus Parmenter, dit-elle. Où est-il ?

— On l'a transporté sur la rampe de chargement.

— Ils l'emmènent déjà ?

— Le corbillard vient d'arriver.

— Merde », fit-elle entre ses dents, et elle sortit précipitamment.

Une brève course le long du couloir l'amena jusqu'aux portes d'accès à la rampe. Elle les franchit et le soleil matinal la frappa en plein visage. Clignant des yeux, elle enregistra rapidement la scène : le brancardier, debout près du chariot vide ; le corbillard qui s'en allait. Elle passa en trombe devant le brancardier et se mit à courir à la hauteur du corbillard, frappant à la fenêtre du conducteur.

« Arrêtez. Arrêtez immédiatement ! »

Le conducteur freina et baissa sa vitre. « Que se passe-t-il ?

— Vous ne pouvez pas emmener le corps.

— L'autorisation a été accordée. L'hôpital a fait la sortie.

— On doit le transporter chez le médecin légiste.

— Personne ne m'en a parlé. D'après ce que je sais, la famille a déjà fait les arrangements avec le funérarium.

— Le cas relève maintenant du légiste. Vous pouvez vérifier avec le service, auprès du docteur Dvorak. »

Le chauffeur regarda la rampe derrière lui, où le brancardier se tenait stupéfait. « Bon, moi je ne sais plus...

— Écoutez, j'en prends toute la responsabilité, dit-elle. Maintenant, reculez. Il faut que nous déchargions le corps. »

Le chauffeur haussa les épaules. « Comme vous voudrez, marmonna-t-il, et il passa en marche arrière. Mais quelqu'un va se faire sonner les cloches. Et j'espère bien que ça ne sera pas moi. »

Lisa le draguait ouvertement. C'était une des sources d'irritation quotidiennes du docteur Dvorak : les battements de cils appuyés de son assistante derrière ses grosses lunettes protectrices, son insatiable curiosité concernant sa vie privée, et sa frustration manifeste en le voyant éviter ses avances. Mais qu'est-ce qu'elle lui trouvait de si intéressant ? Sans doute son apparence d'homme taciturne.

*Un homme plus très jeune*, reconnut-il à regret en regardant sa jeune assistante. Lisa avait un visage lisse, ferme, pas un seul cheveu gris. Pour parler comme son adolescent de fils, c'était à vingt-six ans une belle nana blonde. Et comment Patrick m'appelle-t-il derrière mon dos ? se demanda-t-il. Une vieille baderne ? Un vieux schnoque ? Pour un garçon de quatorze ans, quarante-quatre ans paraissaient sans doute aussi éloignés que la prochaine période glaciaire.

Mais nous sommes tous plus proches de la mort que nous l'imaginons, pensa Dvorak, contemplant la forme nue allongée sur la table de la morgue. Le plafonnier déversait une lumière dure et impitoyable, soulignant chaque verrue et chaque ride sur la peau du cadavre. Les poils gris sur la poitrine. Les marques noires de kératose sénile sur le cou. Les inévitables altérations de l'âge. Même la blonde Lisa avec sa peau hâlée aurait un jour des lintigos séniles.

« Cet homme-là vivait au grand air, commenta-t-il, passant son doigt ganté sur les rugosités du front. Kératose actinique. Provoquée par le soleil.

— Mais de beaux pectoraux, pour un vieux. » Lisa, naturellement, s'intéressait à ces détails. C'était une fanatique de la gymnastique ; elle avait commencé deux ans plus tôt et sa quête de la perfection physique avait atteint le stade où elle ne parlait plus que d'abdos, de dorsaux et de fessiers. Souvent, Dvorak voyait Lisa s'observer dans la glace placée au-dessus du lavabo, vérifiant sa ligne, sa coiffure ou son bronzage. Le souci qu'elle montrait si jeune pour sa plastique ne cessait de l'étonner.

Lui-même se regardait rarement dans la glace, uniquement pour se raser. Et chaque fois, il éprouvait la même surprise à la vue de ses cheveux poivre et sel. Il voyait le passage des années sur son visage, les rides profondes autour des yeux, le pli gravé entre ses sourcils. Il y voyait aussi la fatigue et la lassitude. Il avait maigri depuis son divorce, trois ans auparavant, et encore plus depuis que son fils Patrick l'avait quitté pour aller en pension deux mois plus tôt. À

mesure que s'amenuisaient les couches de son existence, les kilos le quittaient.

Ce matin, Lisa l'avait félicité de sa minceur. *Vous avez l'air drôlement en forme, doc !* avait-elle lancé, prouvant une fois de plus que les jeunes étaient aveugles. Dvorak ne trouvait pas qu'il avait l'air en forme. Quand il se regardait dans la glace, il y voyait un candidat au Prozac.

Et l'autopsie ne risquait pas d'améliorer son humeur.

Il dit à Lisa : « Retournons-le. Je veux examiner le dos en premier. »

Ensemble, ils firent rouler le corps sur le côté. Dvorak changea l'orientation du plafonnier et observa des marbrures déclives, conformes à l'accumulation de sang après la mort, ainsi que des zones décolorées sur les fesses, à l'endroit où le poids du corps avait comprimé les parties molles. Il appuya son doigt ganté sur la décoloration. Elle pâlit.

« La lividité cadavérique n'est pas installée, fit-il remarquer. Nous avons une abrasion, au-dessus de l'omoplate droite. Mais rien d'exceptionnel. »

Ils replacèrent le corps sur le dos.

« La rigidité cadavérique est totale », dit Lisa.

Dvorak parcourut le dossier. « Le décès est survenu à 5 h 58. C'est normal.

— À quoi correspondent ces meurtrissures sur les poignets ?

— On dirait des marques de contention. » Dvorak feuilleta le dossier et lut la note de l'infirmière. « Le patient est agité, a dû être immobilisé. » Si toutes les autopsies étaient accompagnées d'une description aussi complète des circonstances du décès ! Lorsqu'on lui amenait un cadavre dans la salle d'autopsie, Dvorak s'estimait heureux si l'identité était confirmée, le corps intact et pas encore nauséabond. Pour affronter les odeurs les plus violentes, son assistante et lui enfilaient des combinaisons et des masques à oxygène. Mais aujourd'hui, ils travaillaient avec des gants ordinaires et des lunettes de protection, sur un cadavre pour lequel l'hôpital avait déjà fait les tests concernant le sida et l'hépatite virale. Quoique les autopsies ne fussent jamais une partie de plaisir, celle-ci s'annonçait relativement facile. Et probablement sans résultat.

Il régla l'éclairage directement sur la table d'autopsie. Les bras étaient perforés de piqûres d'aiguilles – exemple typique d'un décès à l'hôpital. Dvorak releva quatre différents sites d'injections sur le haut du bras gauche, cinq sur le droit. Il y avait aussi une marque dans l'aîne – probablement un prélèvement des gaz du sang. Le patient ne s'était pas éteint paisiblement.

Il saisit son scalpel et pratiqua l'incision en Y. Soulevant le

sternum, il exposa les cavités pleurales et abdominales.

Les organes ne présentaient pas de caractéristiques particulières.

Il commença les prélèvements, dictant ses remarques au fur et à mesure.

« Nous avons un individu de sexe masculin, bien nourri, âgé de quatre-vingt-deux ans... » Il marqua une pause. Il s'agissait sans doute d'une erreur. Il consulta la première page du dossier et vérifia la date de naissance. L'âge était correct.

« J'aurais dit soixante-cinq ans, dit Lisa.

— Ils ont indiqué quatre-vingt-deux.

— Est-il possible qu'ils se soient trompés ? »

Dvorak étudia le visage du mort. Les variations dans le vieillissement étaient dues à la fois à des causes génétiques et au mode de vie du sujet. Il avait vu des femmes de quatre-vingts ans en paraître soixante. Et des alcooliques de trente-cinq ans ressembler à des vieillards. Angus Parmenter avait peut-être simplement les gènes de la jeunesse dans le sang.

« Je confirmerai l'âge plus tard, dit-il, et il continua à dicter. Le décès est survenu à 5 h58 à l'hôpital Springer, Newton, Massachusetts, où le patient avait été admis sept jours plus tôt... » Il reprit son scalpel.

Dvorak avait si souvent répété ces gestes qu'il les accomplissait machinalement. Il sectionna l'œsophage et la trachée, ainsi que les grands vaisseaux, sortit le cœur et les poumons. Lisa les fit glisser sur la balance et annonça leurs poids, puis plaça le cœur sur la planche à dissection. Dvorak l'incisa le long des coronaires.

« Je ne crois pas que nous ayons un infarctus, dit-il. Les coronaires ont l'air propres. »

Il sectionna la rate, puis l'intestin grêle. Les boucles interminables des viscères étaient froides et glissantes sous la main. L'estomac, le pancréas et le foie furent extraits en un seul bloc. Pas de signe de péritonite, pas d'odeur de germes anaérobies. Le plaisir de travailler sur un corps frais. Pas d'émanations fétides, uniquement les effluves du sang, l'odeur d'une boucherie.

Sur la planche à dissection, il ouvrit l'estomac et découvrit qu'il était vide.

« La nourriture a probablement été aspirée, suggéra Lisa.

— D'après le dossier, il ne pouvait pas s'alimenter. »

Jusque-là, Dvorak n'avait rien découvert qui puisse révéler la cause de la mort.

Il alla se placer à la hauteur de la tête, pratiqua une incision, puis rabattit le cuir chevelu vers l'avant comme un masque de caoutchouc. Lisa tenait la scie de Stryker prête. Aucun d'eux ne prononça un mot pendant que la scie découpait le crâne avec l'habituel crissement.

Dvorak souleva la calotte crânienne. Le cerveau ressemblait à une niasse de vers gris sous l'enveloppe délicate de la membrane méningienne. L'aspect des méninges paraissait normal, ce qui, à première vue, écartait l'hypothèse d'une infection. Et Dvorak ne remarqua aucun signe d'hémorragie épidurale.

Il lui fallait extraire le cerveau pour un examen plus approfondi. Il reprit sa lame, opérant à gestes rapides, sectionnant les nerfs optiques et les vaisseaux sanguins. Comme il enfonçait sa main pour libérer le cerveau de la moelle épinière, il ressentit soudain une douleur aiguë.

Il retira immédiatement sa main et regarda son gant fendu. « Merde », murmura-t-il, se dirigeant vers le lavabo.

— Qu'y a-t-il ? demanda Lisa.

— Je me suis coupé.

— Est-ce que vous saignez ? »

Dvorak ôta le gant et examina son médium gauche. Un mince trait de sang sourdait le long de la mince lacération. « La lame est passée à travers les deux épaisseurs de gants. Merde, merde et merde. » Il s'empara d'une bouteille de Bétadine sur le comptoir et trempa son doigt dans le désinfectant. « À mort, les germes.

— Il n'est pas séropositif, n'est-ce pas ?

— Heureusement pour moi, dit-il, épongeant son doigt. Cela n'aurait jamais dû arriver. J'ai été distrait. » Pestant contre lui-même, il enfila une autre paire de gants et revint vers le corps. Le cerveau était maintenant libéré de toutes ses attaches. Avec précaution, il le saisit à deux mains par en dessous, le trempa dans la solution saline pour le nettoyer de son sang, et déposa l'organe ruisselant sur la planche à dissection. Il procéda à une inspection visuelle, le tournant et le retournant pour l'observer sur toutes les faces. Les lobes paraissaient normaux, sans masse. Il fit glisser le cerveau dans un seau de formol, où il baignerait pendant une semaine avant que soient pratiquées des coupes. Les réponses qu'il cherchait seraient probablement révélées par le microscope.

« Docteur Dvorak ? » C'était sa secrétaire, Stella, qui l'appelait à l'interphone.

« Oui ?

— J'ai un certain docteur Carl Wallenberg en ligne.

— Dites que je rappellerai. Je suis en train de pratiquer une autopsie.

— En fait, c'est à ce sujet qu'il veut vous parler. Il veut que vous interrompiez l'autopsie. »

Dvorak se raidit. « Pourquoi ?

— Vous devriez le lui demander vous-même.

— Il faut que j'aille prendre cet appel, marmonna-t-il à l'intention de Lisa, enlevant ses gants et son tablier. Continuez les biopsies



musculaires et les coupes du foie.

— Ne préférez-vous pas attendre que vous lui ayez parlé ?

— Nous sommes déjà bien avancés. Terminons les coupes de tissus. »

Il alla dans son bureau pour répondre au téléphone. Même avec la porte fermée, la pièce sentait le formol. Lui-même avait l'odeur caractéristique d'un spécimen formolé, tapi dans ce bureau privé de fenêtres. Un homme dans un bocal, prisonnier.

Il souleva le téléphone. « Docteur Wallenberg ? Ici le docteur Dvorak.

— Je pense qu'il y a eu un malentendu. M. Parmenter était mon patient et je ne comprends absolument pas pourquoi vous pratiquez une autopsie.

— Elle a été demandée par un médecin de l'hôpital Springer.

— Vous voulez dire par le docteur Harper ? » Un grognement réprobateur se fit entendre à l'autre bout de la ligne. « Elle n'était pas chargée du suivi du patient. Et en aucun cas habilitée à vous appeler.

— Selon le rapport médical, elle a examiné le patient aux urgences.

— C'était il y a une semaine. Depuis, les soins étaient assurés par moi-même et plusieurs spécialistes. Aucun d'entre nous n'a estimé nécessaire de pratiquer une autopsie. Et nous n'avons certes pas pensé que ce cas relevait de la médecine légale.

— Le docteur Harper m'a laissé entendre que ce cas pouvait concerner la santé publique. »

Le même grognement méprisant résonna à son oreille. « Le docteur Harper n'est pas ce que j'appellerais une source fiable d'information. Peut-être n'êtes-vous pas au courant. L'hôpital Springer a demandé une enquête au sujet d'erreurs qu'elle a commises au service des urgences, des erreurs graves. Elle pourrait se retrouver sans poste, et pour ma part je n'attacherais pas foi à ce qu'elle peut raconter. Docteur Dvorak, l'ordre hiérarchique doit être respecté dans cette affaire. Je suis le médecin traitant, et je vous dis qu'une autopsie est une perte de temps. Et un gaspillage de l'argent des contribuables. »

Dvorak réprima une réplique cinglante. *Je n'ai rien à faire de toutes leurs histoires. Je suis médecin pathologiste. Je préfère travailler sur des cadavres qu'avec des egos vivants.*

« En outre, ajouta Wallenberg, il y a la famille. La fille de M. Parmenter serait bouleversée si son père était mutilé. Elle pourrait même envisager des poursuites judiciaires. »

Lentement Dvorak se redressa, la perplexité inscrite sur son visage. « Mais, docteur Wallenberg, je me suis entretenu avec sa fille.

— Comment ?

— Ce matin même. M<sup>me</sup> Lacy a téléphoné pour discuter de l'autopsie. J'ai expliqué les raisons de l'intervention et elle a paru

comprendre. Elle n'a élevé aucune objection. »

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne. « Elle a dû changer d'avis depuis que je lui ai parlé, dit Wallenberg.

— Sans doute. Quoi qu'il en soit, l'autopsie a été pratiquée.

— Déjà ?

— La matinée a été plutôt calme, par ici. »

Suivit un autre silence. Lorsque Wallenberg reprit la parole, son ton était étrangement contenu. « Le corps... sera-t-il rendu complet à la famille ?

— Certainement. Avec tous les organes. »

Wallenberg s'éclaircit la gorge. « Je suppose qu'ils seront satisfaits. »

Intéressant, réfléchit Dvorak en raccrochant. Il ne m'a pas une seule fois demandé ce que j'avais découvert à l'autopsie.

Il repassa la conversation dans son esprit. Avait-il été entraîné simplement dans une banale querelle d'hôpital ? Wallenberg avait insinué que le docteur Harper était un médecin de second ordre, qui faisait l'objet d'une enquête, peut-être en bisbille avec ses collègues. Sa demande d'autopsie avait-elle pour but d'embarrasser un autre médecin du staff hospitalier ?

Ce matin, il aurait dû se montrer un peu plus habile, tenter de comprendre ses intentions réelles. Mais la logique de Dvorak le ramenait toujours au concret. Il recueillait ses informations selon ce qu'il pouvait voir, toucher et sentir. Les secrets d'un cadavre sont aisément mis au jour au moyen d'une lame ; les motivations d'un être humain demeuraient un mystère pour lui.

L'interphone retentit à nouveau. « Docteur Dvorak ? dit Stella. Le docteur Toby Harper demande à vous parler. Voulez-vous que je vous la passe ? »

Dvorak resta une seconde hésitant puis décida qu'il n'avait pas envie de parler à quelqu'un qui lui avait déjà gâché sa journée. « Non, répondit-il.

— Que dois-je lui dire ?

— Que je suis rentré chez moi et que je ne reviendrai pas aujourd'hui.

— Bien, si vous voulez...

— Stella ?

— Oui ?

— Si elle rappelle, répétez-lui la même chose. Je suis injoignable. »

Il raccrocha et regagna la morgue.

Penchée au-dessus de la planche à dissection, Lisa découpait une section du foie. Elle leva les yeux au moment où il entra. « Eh bien ? demanda-t-elle. Pouvons-nous terminer les biopsies ?

— Terminez-les. Puis remettez les organes à leur place. La famille

veut que nous leur retournions le tout au complet. »

Elle pratiqua une autre coupe, s'arrêta. « Et le cerveau ? Il faut une semaine pour qu'il soit fixé. »

Il jeta un regard vers le seau où le cerveau d'Angus Parmenter baignait dans le formol. Puis il tourna les yeux vers son doigt bandé et se souvint de la façon dont le scalpel avait traversé la double épaisseur de gant et entamé la chair.

Il dit : « Gardons-le. Je vais remettre en place la calotte crânienne et recoudre le cuir chevelu. » Il enfila une paire de gants neufs et prit du fil et une aiguille dans un tiroir. « Ils ne s'apercevront jamais de son absence. »

Déçue, Toby reposa le téléphone. L'autopsie avait-elle été pratiquée ou non ? Depuis deux jours, elle essayait désespérément de joindre Daniel Dvorak, mais sa secrétaire lui répondait chaque fois qu'il était occupé, et au ton de sa voix, il était clair que les appels de Toby n'étaient pas les bienvenus.

L'alarme du four sonna. Toby éteignit le gaz et retira le plat. Ce soir, elle déclarait forfait – lasagnes surgelées et une salade fanée. Toute son existence, lui semblait-il, se réduisait à des efforts désespérés pour parer au plus pressé. Dîners surgelés, assiettes empilées dans l'évier, chemisiers non repassés. Elle se sentait si fatiguée. Peut-être couvait-elle la grippe. Ou était-ce la lassitude mentale qui la mettait à plat ? Elle ouvrit la porte de la cuisine et appela :

« Maman, le dîner est servi ! »

Ellen émergea du fond du jardin et entra en traînant les pieds dans la cuisine. Toby lui lava les mains dans l'évier, l'aida à s'asseoir à la table, plaça l'assiette de lasagnes devant elle et les découpa en petits morceaux. De même pour la salade. Elle mit une fourchette dans la main de sa mère.

Ellen attendit, le regard fixé sur sa fille.

Toby s'assit et commença à manger. Elle remarqua qu'Ellen ne bougeait pas. « C'est ton dîner, maman. Mets-le dans ta bouche. »

Ellen porta la fourchette vide à sa bouche et goûta avec une grande concentration.

« Attends. Laisse-moi t'aider. » Toby guida la fourchette d'Ellen jusqu'à l'assiette, piqua un morceau de lasagne et le porta à la bouche d'Ellen.

« C'est très bon, dit Ellen.

— Encore une bouchée. Continue, maman. »

Ellen releva la tête au moment où retentissait la sonnerie de l'entrée.

« C'est sans doute Bryan, dit Toby en se levant de la table.

Continue à manger. Ne m'attends pas. »

Elle laissa sa mère dans la cuisine et alla ouvrir la porte. « Vous êtes en avance.

— J'ai cru bon de venir vous donner un coup de main pour le dîner », dit Bryan en entrant dans la maison. Il lui tendit un sachet. « Votre mère adore la glace à la framboise. »

En prenant le sac, Toby remarqua que Bryan évitait de croiser son regard. Il lui tourna le dos et ôta sa veste, qu'il alla suspendre dans la penderie. Même quand il lui fit face, ses yeux se portèrent ailleurs. « Comment se passe le dîner ? demanda-t-il.

— Je viens de la mettre à table. Elle a des problèmes pour manger, aujourd'hui.

— Encore ?

— Elle n'a pas touché au sandwich que je lui avais laissé. Et elle reste en contemplation devant ses lasagnes comme si elles venaient d'une autre planète.

— Oh, je peux arranger ça... »

Un fracas leur parvint de la cuisine, suivi d'un bris de vaisselle sur le carrelage.

« Oh mon Dieu ! » s'écria Toby, regagnant précipitamment la pièce.

L'air interdit, Ellen regardait fixement le plat de cuisson en miettes. Les lasagnes s'étaient répandues dans la cuisine, éclaboussant le sol et le mur de fromage et de sauce tomate.

« Maman, qu'est-ce que tu fabriques ? » s'écria Toby.

Ellen secoua la tête et marmonna : « Trop chaud. Savais pas que c'était chaud.

— Mon Dieu, quel gâchis. Tout ce fromage... » Toby s'empara de la poubelle. D'un geste rageur, elle la tira jusqu'au plat brisé. S'agenouillant pour nettoyer les restes du dîner, elle se rendit compte qu'elle était sur le point d'éclater en sanglots. *Je perds les pédales. Tout s'effondre dans ma vie. Je ne supporte plus tout ça. C'est trop pour moi.*

« Allons, ma petite Ellen, disait Bryan. Voyons un peu ces mains. Ça fait mal, hein ? »

Toby leva la tête. « Qu'y a-t-il ?

— Votre maman s'est brûlé les mains. »

Bryan la conduisit jusqu'à l'évier et fit couler de l'eau froide sur ses mains. « Ça va mieux maintenant ? Bon, nous allons manger une glace et tout sera oublié. J'ai acheté de la framboise. »

Rouge de honte, Toby regarda Bryan essuyer doucement les mains d'Ellen. Elle n'avait même pas remarqué que sa mère s'était blessée. En silence, elle continua à ramasser les morceaux du plat, nettoya la sauce, essuya le mur. Puis, assise à la table, elle écouta Bryan qui incitait Ellen à manger sa glace. C'était Bryan qui avait remarqué les brûlures, Bryan qui s'était occupé d'elle ; Toby n'avait vu que le plat

brisé et le gâchis sur le sol.

Il était déjà 18 h 15, bientôt l'heure de partir à l'hôpital.

Elle n'avait pas la force de se lever de la table. Elle resta assise, se tenant le front d'une main, s'attardant encore un peu.

« J'ai quelque chose à vous dire », annonça Bryan. Il reposa la cuillère d'Ellen, lui essuya doucement la bouche. Puis il regarda franchement Toby. « Je suis désolé. La décision n'a pas été facile à prendre, mais... » Il reposa soigneusement la serviette sur la table. « On m'a offert un autre travail. Un job dont j'ai toujours rêvé... c'est arrivé par hasard.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— J'ai reçu un appel de la maison retraite de Twin Pines, à Wellesley. Ils cherchent quelqu'un pour créer un programme de thérapie artistique. Toby, ils m'ont fait une proposition. Je ne pouvais pas refuser.

— Vous ne m'avez même pas tenue au courant.

— Ils m'ont appelé hier. J'ai eu un entretien ce matin.

— Et vous avez accepté, comme ça ? Sans même m'en parler ?

— Je devais me décider tout de suite. Toby, les horaires de travail sont de 9 heures à 17 heures. Je vais enfin rejoindre le reste de l'humanité.

— Combien vous offrent-ils ? Je vous donnerai davantage.

— J'ai déjà accepté.

— Combien ? »

Il se racla la gorge. « Ce n'est pas une question d'argent. Ne croyez pas... c'est tout l'ensemble. »

Elle se renversa lentement en arrière. « Ainsi, je ne peux pas vous faire une meilleure offre.

— Non. » Il baissa les yeux, fixant la table. « Ils désirent me voir commencer le plus tôt possible.

— Et ma mère ? Qu'advient-il si je ne trouve personne pour la garder ?

— Je suis sûr que vous allez trouver.

— Combien de temps ai-je exactement pour trouver quelqu'un ?

— Deux semaines.

— Deux semaines ? Et vous croyez que je vais le faire sortir d'un chapeau ? J'ai mis des mois à vous trouver.

— Oui, je sais, mais...

— Que vais-je devenir ? » Le désespoir dans sa voix resta en suspens dans l'air.

Lentement, il leva vers elle un regard étrangement détaché. « J'aime beaucoup Ellen. Vous le savez. Et je l'ai toujours soignée de mon mieux. Mais, Toby, ce n'est pas ma mère. C'est la vôtre. »

La simple vérité de cette affirmation ôta à Toby toute envie de lui

répondre. *Oui, c'est ma mère. C'est moi qui en suis responsable.*

Elle se tourna vers Ellen. Sa mère ne prêtait aucune attention à ce qui se passait. Elle avait ramassé une serviette et la pliait et la déplaît, le front plissé sous l'effet de la concentration.

« Connaissez-vous quelqu'un que ce travail intéresserait ? demanda Toby à Bryan.

— Je pourrais vous fournir quelques noms, dit-il.

— Ce serait gentil de votre part. »

Ils se regardèrent de part et d'autre de la table, non comme un employé et son employeur, mais comme deux amis. « Merci, Bryan, dit Toby. Merci pour tout ce que vous avez fait pour nous. »

Dans la salle de séjour, la pendule sonna la demie. Toby se leva en soupirant.

Il était l'heure d'aller travailler.

« Toby, il faut que je te parle. »

Penchée sur un enfant de trois ans qui respirait difficilement, elle leva les yeux et vit Paul Hawkins debout dans l'embrasure de la porte de la salle d'examen. « Peux-tu attendre une minute ? demanda-t-elle.

— C'est assez urgent.

— Bien, je lui fais une injection d'adrénaline et je te rejoins. »

Maudeen lui tendait le flacon d'adrénaline, haussant les sourcils d'un air interrogateur. Elles se posaient toutes les deux la même question : pourquoi le chef du service était-il là un jeudi à 22 heures ? En costume, de surcroît – ce qui n'était pas sa tenue habituelle à l'hôpital. Sentant l'inquiétude l'envahir, Toby remplit une seringue de deux centimètres cubes d'adrénaline, puis s'efforça de prendre un ton enjoué pour s'adresser à l'enfant : « Nous allons t'aider à mieux respirer. Il faut que tu restes assis sans bouger. Tu auras un peu mal, comme si une abeille te piquait, mais ça passera très vite.

— Je veux pas de piqûre d'abeille. »

La mère maintint plus étroitement son fils. « Il a horreur des piqûres. Dépêchez-vous de la faire. »

Toby hocha la tête. Discuter avec un enfant de trois ans était de toute façon sans espoir. Elle fit l'injection, provoquant un hurlement à réveiller les morts. Puis le cri cessa et le petit garçon, encore reniflant, regarda la seringue avec envie. « Je peux la prendre ?

— Je vais t'en donner une neuve, dit Toby, et elle lui tendit une seringue dépourvue d'aiguille. Pour t'amuser dans le bain. »

La respiration sifflante de l'enfant s'était déjà améliorée. Toby laissa Maudeen prendre les choses en main et alla retrouver Paul dans la cuisine du personnel.

Il se leva au moment où elle entrait, mais attendit qu'elle eût refermé la porte pour parler.

« Il y avait une réunion du conseil d'administration ce soir, dit-il. J'en sors. J'ai préféré venir immédiatement t'en faire le compte rendu.

— Je présume que vous avez à nouveau parlé du cas de Harry Slotkin.

— Entre autres.

— Parce qu'il y en a eu d'autres ?

— L'affaire de l'autopsie était aussi à l'ordre du jour.

— Je vois. Dans ce cas, je ferais mieux de m'asseoir. »

Elle prit place en face de lui. « S'il s'agissait d'une "mise à mort du docteur Harper", pourquoi n'ai-je pas été invitée à la corrida ? »

Paul soupira. « Toby, nous aurions pu toi et moi avoir pas mal d'ennuis avec l'affaire Slotkin. En vérité, tu as eu de la chance jusqu'à présent. La famille n'envisage pas de poursuites légales pour l'instant. Et les rumeurs semblent avoir cessé. D'après ce que je sais, les bruits que la presse se préparait à rapporter ont été étouffés par Brant Hill. Et par le docteur Wallenberg.

— Pourquoi me ferait-il une faveur ?

— J'imagine que Brant Hill préférerait taire qu'un de leurs riches résidents errait dans les rues comme un clochard. Tu le sais comme moi, il ne s'agit pas de pensionnaires d'une maison de retraite classique. Leur succès dépend de leur image nickel, ils doivent donner l'impression d'être les meilleurs pour faire payer en conséquence.

— Donc ce n'est pas moi que protège Wallenberg, c'est sa vache à lait.

— Quelle qu'en soit la raison, il t'a aidée. Mais ce qui l'a fichu hors de lui, c'est de te voir récidiver. Quelle mouche t'a piquée ? Avoir recours à la médecine légale ? En faire une affaire judiciaire ?

— C'était le seul moyen d'avoir un diagnostic.

— Cet homme n'était plus ton patient. Une autopsie relevait de l'autorité de Wallenberg.

— Mais il a refusé de la demander. Soit il ne voulait pas savoir la cause du décès, soit il avait peur de la connaître. Je n'avais pas d'autre solution.

— Tu lui as donné le mauvais rôle. Tu as fait de cette histoire une affaire criminelle.

— Pour moi, il s'agissait uniquement d'une question de santé publique...

— Il ne s'agit pas de santé publique. C'est un vrai gâchis politique. Wallenberg était présent à la réunion ce soir. Ainsi que les alliés de Doug Carey. Il s'agissait bien d'une corrida, et tu étais le taureau. Wallenberg menace de faire traiter les patients de Brant Hill par l'hôpital de Lakeside et de rayer Springer de leur liste. Ce serait une catastrophe pour nous. Tu ignores peut-être que Brant Hill n'est qu'un maillon d'une vaste chaîne. Ils sont associés à une douzaine de

maisons de retraite et tous nous transfèrent leurs patients. As-tu une idée de l'argent que nous rapportent les seules opérations de la hanche ? Si tu ajoutes les prostates, les cataractes et les hémorroïdes, cela représente une quantité de patients, la plupart avec des assurances complémentaires de la sécurité sociale. Nous ne pouvons nous permettre de perdre ces transferts. Mais c'est bien ce dont Wallenberg nous menace.

— Tout ça à cause de l'autopsie ?

— Il a de bonnes raisons d'être furieux. En appelant l'institut médico-légal, tu as donné de Wallenberg l'image d'un incompetent. Ou pire. Les médias sont à nouveau sur notre dos. Nous risquons à nouveau de nous attirer une regrettable publicité.

— C'est Doug Carey qui les informe. C'est exactement le genre de coup tordu dont il est capable.

— Peut-être, mais aujourd'hui c'est Wallenberg qui est furieux que son nom puisse apparaître sur la scène publique. Et c'est le conseil qui enrage à la perspective de perdre tous leurs transferts venant de Brant Hill. »

Toby poussa un long soupir. « OK, vous avez eu votre corrida et le taureau est mort dans l'arène. »

Paul hocha la tête. « Wallenberg exige que l'on mette fin à ton contrat. Bien entendu, la décision dépend de moi puisque je suis le chef du service des urgences. Mais ils ne m'ont pas laissé beaucoup de marge de manœuvre.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ?

— Qu'on aurait du mal à te virer. » Il eut un petit rire gêné. « J'ai utilisé une manœuvre dilatoire que tu risques de ne pas apprécier. Je leur ai dit que tu allais probablement riposter en déposant une plainte pour discrimination sexuelle. Ça les a refroidis. S'il y a une chose qu'ils ne souhaitent pas affronter, c'est une féministe en larmes.

— Flatteur pour moi !

— C'est la seule chose qui me soit venue à l'esprit.

— C'est drôle. Je n'y aurais jamais songé. Et je suis une femme.

— Te souviens-tu de cette infirmière qui avait déposé une plainte pour harcèlement sexuel ? L'affaire a traîné pendant deux ans, et elle a coûté une fortune à Springer en honoraires d'avocats. En choisissant cette solution, j'ai tenté de les faire réfléchir à l'action qu'ils allaient tenter. Et de te faire gagner du temps jusqu'à ce que les choses se tassent. » Il passa sa main dans ses cheveux. « Toby, je suis dans une position inconfortable. Ils me poussent à trouver une solution. Et je ne veux pas te causer de tort, vraiment pas.

— Es-tu en train de me demander ma démission ?

— Non, ce n'est pas pour ça que je suis venu te trouver.

— Qu'attends-tu de moi, alors ?



— Je pense que tu pourrais prendre un congé de quelques semaines. Pendant ce temps, le rapport de l'institut médico-légal aura été rendu. Je suis convaincu qu'il fera état de causes naturelles. Ce qui mettra Wallenberg hors de cause.

— Et on n'en parlera plus.

— Espérons. Tu devais partir en vacances le mois prochain. Tu pourrais les prendre tout de suite. Et les prolonger de trois ou quatre semaines. »

Toby resta silencieuse, réfléchissant à l'enchaînement des faits. Une action en entraîne une autre, qui en entraîne une autre, et ainsi de suite. « Qui me remplacera ? demanda-t-elle.

— Nous pouvons faire appel à Joe Severin. Il ne travaille plus qu'à mi-temps désormais. Je suis sûr qu'il acceptera. »

Elle regarda Paul droit dans les yeux. « Et je ne retrouverai jamais mon poste. N'est-ce pas ?

— Toby...

— C'est bien Doug Carey qui a fait entrer Severin dans l'équipe, non ? Ils sont copains comme cochons. Si je prends un congé, Joe Severin prendra ma place. Je n'aurai plus de job à mon retour, et tu le sais. »

Il ne répondit pas. Il se contenta de la regarder avec une expression impénétrable. Pendant trop d'années, elle avait laissé son penchant pour Paul Hawkins brouiller leurs relations. Elle avait vu dans ses sourires et ses amabilités plus d'affection qu'il n'en existait réellement. Elle s'en apercevait seulement aujourd'hui, au moment où elle était le plus vulnérable, et la déception n'en était que plus douloureuse.

Elle se leva. « Je prendrai mes vacances à la date prévue. Pas avant.

— Toby, je fais ce que je peux pour te protéger. Comprends que ma situation n'est pas facile. Si nous perdons ces transferts de Brant Hill, Springer en pâtira. Et le comité cherchera des boucs émissaires.

— Je ne te critique pas, Paul. Je comprends que tu agisses ainsi.

— Alors pourquoi ne pas accepter ma suggestion ? Tu retrouveras ton poste à ton retour.

— Peux-tu le certifier par écrit ? »

Il garda le silence.

Elle se dirigea vers la porte. « C'est bien ce que je pensais. »

Debout devant le téléphone, Molly s'arma de courage pour décrocher le récepteur. C'était sa seconde tentative. La première fois, elle n'était même pas entrée dans la cabine, elle en avait fait le tour et était repartie. À présent qu'elle se trouvait à l'intérieur, la porte refermée derrière elle, rien ne l'empêchait de décrocher le récepteur.

C'est d'une main tremblante qu'elle composa le numéro.

« Je voudrais faire un appel en PCV. À Beaufort, en Caroline du Sud.

— Quel nom dois-je annoncer ?

— Molly. » Elle communiqua le numéro, puis s'appuya contre la paroi de la cabine, les yeux fermés, le cœur battant, pendant que l'opératrice établissait la communication. Elle entendit la sonnerie. Son angoisse était si vive que le cœur lui monta aux lèvres. Doux Jésus, aidez-moi.

« Allô ? »

Molly se redressa d'un coup. C'était la voix de sa mère. « Maman », murmura-t-elle, mais l'opératrice la coupa.

« Vous avez un appel en PCV de Molly. L'acceptez-vous ? »

Il y eut un long silence à l'autre extrémité de la ligne.

*S'il te plaît, je t'en supplie. Parle-moi.*

« Madame ? Acceptez-vous l'appel ? »

Un long soupir, puis : « Oui, je suppose que oui.

— Parlez, dit l'opératrice.

— Maman, c'est moi. Je te téléphone de Boston.

— Tu es toujours là-bas.

— Oui. J'avais envie de t'appeler...

— Tu as besoin d'argent ou un truc de ce genre. C'est ça ?

— Non, non. Je m'en tire très bien. Je suis, enfin... » Molly s'éclaircit la voix. « Je n'ai pas de problème.

— Bon, c'est parfait. »

Molly ferma les yeux. Elle aurait voulu que la voix de sa mère n'ait pas un ton aussi froid. Que la conversation se déroule comme elle l'avait rêvé. Que sa mère éclate en sanglots et lui demande de revenir à la maison. Mais il n'y avait pas de sanglots dans la voix de maman, uniquement ce ton détaché qui déchirait le cœur de Molly.

« Y a-t-il une raison particulière à ton appel ?

— Euh... Non. » Molly se passa la main sur le front. « Pas vraiment...

— Tu voulais me dire quelque chose ?

— Je voulais... je voulais seulement te dire bonjour.

— Bon. Très bien. Écoute, j'ai le dîner à préparer. Si tu n'as rien d'autre à dire...

— Je suis enceinte. »

Pas de réaction.

« Tu m'as entendue ? Je vais avoir un bébé. Tu imagines, maman ! J'espère que ce sera une fille et que je pourrai l'habiller comme une princesse. Tu te souviens de toutes ces robes que tu faisais pour moi ? Je vais m'acheter une machine à coudre, apprendre à m'en servir. » Elle riait à présent, mêlant paroles et larmes. « Mais il faudra que tu m'apprennes, maman, parce que je n'y arriverai jamais toute seule. Je ne sais même pas coudre un ourlet.

— Est-ce qu'il sera noir ?

— Quoi ?

— Est-ce que ton bébé sera noir ?

— Je ne sais pas...

— Comment ça, tu ne sais pas ? »

Molly porta la main à sa bouche pour étouffer un sanglot.

« Tu veux dire que tu n'en as pas la moindre idée ? dit sa mère. Que tu ne sais même plus combien il y en a eu ?

— Maman, murmura Molly. Maman, ce n'est pas ça qui compte. C'est tout de même mon bébé.

— Oh si, ça compte. Ça compte pour les gens d'ici. Qu'est-ce qu'ils vont dire ? Et ton père – pour sûr que ça va tuer ton papa. »

Quelqu'un frappait à la porte de la cabine. Molly se retourna et vit un homme qui lui faisait signe de sortir tout en désignant sa montre. Elle lui tourna le dos.

« Maman, dit-elle. Je voudrais revenir à la maison.

— Tu ne peux pas revenir ici. Pas dans ton état.

— Romy m'a dit de m'en débarrasser, de tuer mon bébé. Il m'envoie voir le docteur aujourd'hui, et je ne sais pas quoi faire. Maman, j'ai besoin que tu me dises ce que je dois faire... »

Sa mère poussa un soupir de lassitude. « Ce serait peut-être la meilleure solution.

— De quoi ?

— De t'en débarrasser. »

Molly sembla frappée de stupeur. « Mais c'est ton petit-enfant !

— Ce n'est pas mon petit-enfant. Pas de la façon dont tu l'as eu. »

L'homme frappa à la porte à nouveau et pressa Molly de quitter la cabine. Elle se boucha l'oreille d'une main pour ne pas l'entendre.

« S'il te plaît, maman, supplia-t-elle. Laisse-moi rentrer chez nous.

— Ton père ne supporterait pas ça maintenant, tu sais bien qu'il ne le pourrait pas. Après la honte que tu nous as causée. Après que je t'ai

répété et répété ce qui t'attendait. Mais tu n'écoutes jamais, Molly, tu n'as jamais écouté.

— Je ne vous causerai plus d'ennuis. Romy et moi, c'est fini. Je veux juste rentrer à la maison. »

L'homme cognait maintenant violemment contre la porte, lui criant de sortir de cette putain de cabine. Désespérément, Molly pressa son dos contre la porte pour l'empêcher d'entrer.

« Maman ? dit-elle. Maman ? »

Il y avait un ton de triomphe dans la réponse finale de sa mère. « Tu as pris tes responsabilités. Comme on fait son lit on se couche, ma petite. »

Molly resta interdite, le récepteur collé à l'oreille, sachant que sa mère avait déjà raccroché et néanmoins incapable de croire que le fil était rompu. Parle-moi. Dis-moi que tu es toujours là. Que tu seras toujours là.

« Merde ! Tu vas lâcher ce putain de téléphone, oui ou non ? »

Sans un mot, elle lâcha le récepteur qui se balança au bout du fil, tapant contre la paroi. Perdue dans un brouillard, elle sortit de la cabine, sans voir l'homme qui continuait à l'injurier, sans entendre ce qu'il disait. Elle partit.

Elle avançait comme une aveugle, machinalement, sans se rendre compte qu'elle marchait en trébuchant sur ses semelles compensées. L'angoisse et le chagrin avaient annihilé toute sensation en elle.

Elle ne vit pas Romy qui se dirigeait vers elle.

Le coup l'atteignit sous le menton et l'envoya valdinguer contre le mur de l'immeuble. Elle se rattrapa aux barreaux d'une fenêtre et s'y cramponna pour ne pas tomber. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait ; elle savait seulement que Romy hurlait et qu'une douleur lancinante lui traversait la tête.

Il la saisit par le bras et la tira à l'intérieur de l'immeuble. Dans le hall, il la frappa à nouveau. Elle tomba en travers des marches.

« Où étais-tu, bordel ? »

— J'avais... j'avais des choses à faire.

— Tu avais un rendez-vous, tu te souviens ? »

Elle avala sa salive, gardant les yeux fixés sur les marches. Elle n'osait pas le regarder. Elle espérait seulement qu'il la croirait. « J'ai oublié, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— J'ai oublié.

— Tu es une vraie conne. Ce matin, je t'ai expliqué où tu devais te rendre.

— Je sais.

— Tu as de la semoule dans le cerveau.

— J'ai pensé à autre chose.

— Bon, ils t'attendent toujours. Tu vas monter dans la voiture, et plus vite que ça. »

Elle leva la tête. « Mais je ne suis pas prête...

— Prête ? » Romy éclata de rire. « Tout ce que tu as à faire, c'est de monter sur la table et d'écartier les jambes. » Il la releva et la poussa vers la porte. « Vas-y. Ils t'ont envoyé leur putain de limousine. »

Elle sortit en chancelant sur le trottoir.

Une voiture noire était garée le long du trottoir. On distinguait à peine la silhouette du chauffeur à travers les vitres fumées.

« Vas-y, monte.

— Romy, je ne me sens pas bien. Je n'ai pas envie d'y aller.

— Ne m'énerve pas. Monte. » Il ouvrit la portière, la poussa sur le siège arrière et claqua la portière.

La voiture s'éloigna du trottoir.

« Hé ! cria-t-elle au chauffeur. Je veux descendre ! » Une vitre la séparait de l'avant de la voiture. Elle la martela à coups de poings, cherchant désespérément à se faire entendre, mais l'homme resta impavide. Elle aperçut alors le petit haut-parleur fixé dans la séparation et fut parcourue d'un frisson. Elle reconnaissait cette voiture. Elle y était déjà montée.

« Hello, dit-elle. Est-ce que je vous connais ? »

Le conducteur ne daigna même pas tourner la tête.

Molly se renfonça dans le siège de cuir. La même voiture. Le même chauffeur. Elle se souvenait de ses cheveux blonds, presque platine. La dernière fois, quand il l'avait conduite à Dorchester, il y avait un autre homme qui l'attendait, un homme avec un masque vert. Et une table munie de sangles.

Soudain, la panique l'envahit. Elle regarda devant elle. Ils arrivaient à un croisement. Le dernier avant l'embranchement de l'autoroute. Elle fixa des yeux le feu de circulation, priant : Faites qu'il passe au rouge, faites qu'il passe au rouge !

Une voiture leur coupa la route. Molly fut projetée en avant au moment où le chauffeur enfonçait la pédale de frein. Derrière eux, les klaxons retentirent et la circulation s'immobilisa.

Molly ouvrit brusquement la portière et sauta hors de la voiture.

Le conducteur hurla : « Revenez ici ! Revenez ici tout de suite ! »

Elle s'élança entre deux voitures à l'arrêt et atteignit le trottoir, courant tant bien que mal sur ses semelles compensées.

« Hé ! »

Molly se retourna et vit avec stupéfaction que l'homme blond avait abandonné sa voiture le long du trottoir et s'était lancé à sa poursuite, slalomant dans les embouteillages.

Elle continua à courir, maladroitement, ses talons claquant sur le pavé. Arrivée au bout de la rue, elle regarda derrière elle.

L'homme gagnait du terrain.

*Qu'est-ce qu'il me veut ?*

Tournant brusquement sur sa gauche, elle s'engagea dans une rue étroite et longea le trottoir de briques irrégulières qui montait à Beacon Hill. Elle avait à peine parcouru un bloc qu'elle ralentit, le souffle coupé. En plus, elle avait mal aux mollets à cause de ces foutues chaussures.

Un sursaut de panique lui fit accélérer le pas. Elle tourna à gauche, puis à droite, s'enfonçant plus profondément dans le dédale des rues de Beacon Hill. Elle ne regardait pas derrière elle ; elle savait qu'il était là.

Elle avait les pieds en compote, maintenant. *Je n'arriverai pas à le semer.*

Bifurquant à nouveau, elle aperçut un taxi dont le moteur tournait au ralenti le long du trottoir. Elle se précipita dans sa direction.

Le chauffeur eut l'air stupéfait en voyant Molly s'engouffrer à l'arrière de son véhicule et refermer la portière.

« Dites donc ! Je suis pris ! s'écria-t-il.

— Démarrez. Tout de suite.

— J'attends un client. Sortez de mon taxi.

— Un type me poursuit. Je vous en prie, pouvez-vous me conduire de l'autre côté du pâté de maisons ?

— Je vous conduis nulle part, ma petite. Sortez ou j'appelle un flic. »

Molly leva prudemment la tête et regarda par la fenêtre.

Son poursuivant se tenait à quelques mètres de là, fouillant la rue du regard.

Elle se recroquevilla sur le plancher. « C'est lui, souffla-t-elle.

— Je me fous de savoir qui c'est. J'appelle la police.

— D'accord ! Pour une fois dans ma vie, un de ces maudits flics me sera utile. »

Elle l'entendit décrocher le micro de sa radio puis marmonner : « Merde ! » en raccrochant.

« Vous vous décidez, oui ou non ?

— J'ai pas envie de parler aux flics. Pourquoi vous descendez pas de mon taxi comme je vous le demande ?

— Pourquoi refusez-vous de me conduire de l'autre côté du bloc ?

« Ça va, ça va. » Avec un grognement résigné, il relâcha son frein à main et s'éloigna du trottoir. « Qui est ce type ?

— Il m'emmenait dans un endroit où je ne veux pas aller. Alors je me suis tirée.

— Où vous conduisait-il ?

— J'en sais rien.

— Vous voulez que je vous dise ? J'en n'ai rien à foutre de vos

histoires. Je veux seulement que vous sortiez de mon taxi. » Il se rabattit sur le côté de la rue. « Descendez.

— Est-ce que le type est dans les parages ?

— Nous sommes dans Cambridge Street. Je vous ai conduite à plusieurs rues de l'endroit où vous étiez. Il est loin de l'autre côté. »

Elle leva la tête et jeta un regard furtif à l'extérieur. Il y avait beaucoup de monde alentour, mais pas trace de son poursuivant. « Peut-être pourrai-je vous payer un jour, dit-elle en descendant de la voiture.

— Et moi j'irai sur la lune. »

Elle marcha d'un pas rapide, longeant d'abord Cambridge Street, puis Sudbury. Elle ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint le labyrinthe des rues du North End.

Là, elle trouva un banc devant un cimetière. Elle s'assit et retira ses chaussures. Elle avait les pieds écorchés, rouges et douloureux. Épuisée, incapable de marcher un mètre de plus, elle resta assise, pieds nus, regardant les touristes se balader avec leur brochure du Sentier de la Liberté à la main, profitant du temps exceptionnellement chaud de cette mi-octobre.

Je ne peux pas retourner dans ma chambre. Je ne peux pas aller chercher mes affaires. Si Romy me voit, il me tuera.

Il était presque 16 heures et elle avait l'estomac vide ; elle n'avait rien mangé à part deux beignets à la framboise et un jus de pamplemousse au petit déjeuner. Les effluves qui sortaient d'un restaurant italien de l'autre côté de la rue aiguïsèrent sa faim. Elle fouilla dans son sac et n'en sortit que quelques dollars. Elle avait caché un peu d'argent dans sa chambre ; elle devait trouver un moyen de le récupérer à l'insu de Romy.

Elle remit ses chaussures, grimaçant de douleur, et alla en claudiquant jusqu'à la cabine téléphonique la plus proche. Fais ça pour moi, Sophie, pria-t-elle tout bas. Pour une fois, sois gentille.

La voix de Sophie grommela dans le téléphone : « Ouais ?

— C'est moi. Je voudrais que tu ailles dans ma chambre...

— Pas question. Romy traîne comme un malade dans les environs.

— J'ai besoin de mon argent. S'il te plaît, va me le chercher, et je m'en irai. Tu me reverras plus.

— Pas question que j'aille m'aventurer du côté de ta piaule. Romy s'y trouve en ce moment, il fiche tout en l'air. Il va rien rester. »

Molly se laissa aller contre la paroi de la cabine.

« Écoute, Molly, ne te montre pas dans le coin. Ne reviens pas ici.

— Mais je ne sais pas où aller ! » La voix de Molly s'étrangla, pleine de sanglots. De désespoir, elle se tassa sur elle-même, les cheveux dans les yeux, le visage trempé de larmes. « Je n'ai nulle part où aller... »

Il y eut un silence. Puis la voix de Sophie s'éleva à nouveau :

« Écoute-moi, planche à pain. Je connais peut-être quelqu'un qui peut t'aider. Mais seulement pour quelques nuits. Ensuite tu seras obligée de te débrouiller toute seule. Hé, tu m'écoutes ? »

Molly respira profondément. « Oui. »

— C'est dans Charter Street. Il y a une boulangerie au coin avec une pension de famille à côté. Elle a une chambre au deuxième étage.

— Qui ?

— Tu demandes seulement Annie. »

« Tu es une des filles de Romy, hein ? »

La femme l'étudiait dans l'entrebâillement de la porte retenue par une chaîne. Molly ne voyait que la moitié de son visage – des volutes de cheveux roux, un œil bleu bordé d'un cerne sombre.

« C'est Sophie qui m'a dit de venir, dit Molly. Elle a dit que vous auriez peut-être une chambre pour moi... »

— Sophie aurait dû m'en parler d'abord.

— S'il vous plaît – est-ce que je pourrais dormir ici – juste cette nuit ? » Tremblante, Molly croisa ses bras autour de sa poitrine et parcourut du regard le couloir sombre. « Je n'ai pas d'endroit où aller. Je ne ferai aucun bruit. Vous ne vous apercevrez même pas que je suis là. »

— Qu'est-ce que tu as fait pour que Romy soit dans une telle rogne ?

— Rien. »

La femme fit mine de refermer la porte.

« Attendez ! cria Molly. D'accord, je vais vous le dire. Je pense qu'il est furieux parce que je ne veux pas revoir ce docteur... »

La porte s'entrouvrit à nouveau. Le regard de la femme inspecta lentement Molly, s'arrêta au niveau de sa taille. Elle ne dit rien.

« Je suis si fatiguée, murmura Molly. Je pourrais dormir par terre. Je vous en prie, juste pour cette nuit. »

La porte se referma.

Molly laissa échapper un gémissement de désespoir. Puis elle entendit le cliquetis de la chaîne qu'on retirait et la porte se rouvrit. La femme lui apparut en entier, son ventre gonflé sous une robe imprimée à fleurs. « Entre », dit-elle.

Molly pénétra dans l'appartement. La femme referma immédiatement et remit la chaîne en place.

Elles restèrent un instant à se dévisager. Voyant le regard de Molly se porter sur son ventre, la femme haussa les épaules. « Je ne suis pas grosse. J'attends un bébé. »

Molly hocha la tête et posa les mains sur son ventre à peine arrondi. « Moi aussi. »



« J'ai passé vingt-deux ans à m'occuper de personnes âgées. J'ai travaillé dans deux résidences du New Jersey. Je sais comment il faut s'y prendre. » La femme désigna le curriculum vitae posé sur la table de la cuisine. « Cela fait longtemps que je fais ce métier.

— En effet, c'est ce que je vois », dit Toby, étudiant les références professionnelles de M<sup>me</sup> Ida Bogart. Les pages puaient la cigarette. La femme aussi, l'odeur imprégnait ses vêtements trop larges, envahissant la cuisine. *Pourquoi suis-je en train de perdre mon temps ?* se demanda Toby. *Je ne veux pas de cette femme chez moi. Je ne veux pas qu'elle s'approche de ma mère.*

Elle reposa les feuilles sur la table et se força à sourire. « Je vais garder votre curriculum vitae jusqu'à ce que je prenne une décision.

— Vous avez besoin de quelqu'un tout de suite, n'est-ce pas ?

— J'ai encore d'autres candidats à voir.

— Puis-je vous demander si vous en avez beaucoup ?

— Plusieurs.

— Il n'y a pas beaucoup de gens qui acceptent de travailler la nuit. »

Toby se leva, indiquant clairement que l'entrevue était terminée. Elle reconduisit la femme jusqu'à l'entrée. « Je conserve votre nom. Merci d'être venue, madame Bogart. » Elle la poussa pratiquement dehors et referma derrière elle. Puis, le dos appuyé contre la porte, elle resta sans bouger pendant une minute, comme si elle voulait interdire l'accès de sa maison à d'autres Ida Bogart. *Plus que six jours. Comment vais-je trouver quelqu'un en six jours ?*

Le téléphone sonna dans la cuisine.

C'était sa sœur. « Alors, où en es-tu avec les entretiens ? demanda Vickie.

— Nulle part.

— Je croyais que tu avais reçu plusieurs réponses à ton annonce.

— Une qui fume trois paquets de cigarettes par jour, deux qui parlent à peine anglais, et un autre qui a l'air porté sur la boisson. Vickie, c'est impossible. Je ne peux pas laisser maman avec des gens pareils. Il va falloir que tu la prennes chez toi la nuit jusqu'à ce que nous trouvions quelqu'un de convenable.

— C'est impossible, Toby. Elle passe son temps à se balader partout. Elle serait capable d'allumer le gaz pendant que nous dormons. Je dois penser aux enfants.

— Elle n'allume jamais le gaz. Et elle dort habituellement toute la nuit.

— Et les agences de personnel intérimaire ?

— Voir constamment de nouveaux visages troublerait maman.

— Ce serait au moins une solution. De toute façon, c'est ça ou la maison de retraite.

— Pas question. Pas de maison de retraite. »

Vickie soupira. « Ce n'était qu'une suggestion. Je pense aussi à toi. Je voudrais bien pouvoir faire davantage... »

Mais ce n'était pas le cas, pensa Toby. Vickie avait deux enfants qui accaparaient toute son attention. Prendre Ellen avec eux serait un fardeau trop lourd pour une Vickie déjà submergée. Toby alla à la fenêtre et contempla le jardin. Sa mère se tenait près de la cabane à outils, un râteau à la main. Elle semblait avoir oublié quoi faire de l'instrument, et le passait consciencieusement sur le sentier de briques.

« Combien d'autres candidats dois-tu voir ? demanda Vickie.

— Deux.

— Ils ont de bonnes références ?

— Correctes. Mais ils sont tous très bien sur le papier. Ce n'est qu'en leur présence que tu te rends compte qu'ils puent l'alcool ou la cigarette.

— Oh, ce n'est sûrement pas aussi dramatique, Toby. Tu es trop négative dans toute cette affaire.

— Viens donc faire passer les entretiens toi-même. Le prochain doit arriver d'un moment à l'autre... » Elle se retourna en entendant la sonnette. « C'est sans doute lui.

— J'arrive. »

Toby raccrocha et alla ouvrir la porte.

Sur le perron se tenait un homme âgé, le visage gris et tiré, les épaules voûtées. « Je suis venu pour l'annonce », parvint-il à dire avant d'être pris d'une quinte de toux.

Toby le fit entrer précipitamment et l'aida à s'asseoir sur le canapé. Elle lui apporta un verre d'eau, l'observa en silence pendant qu'il s'efforçait de maîtriser sa toux. Juste un reste de rhume, disait-il entre deux accès. Le pire était passé, un peu de bronchite. Rien qui l'empêchât d'accomplir son travail, aucun problème. Il avait travaillé en étant bien plus malade que ça, il avait travaillé toute sa vie, depuis l'âge de seize ans.

Elle l'écoutait plus par pitié que par intérêt, lisant d'un œil distrait le curriculum vitae qu'il avait posé sur la table basse. Wallace Dugan, soixante et un ans. Elle avait su dès le premier regard qu'elle n'allait pas l'engager mais ne trouvait pas le courage de l'interrompre. Elle restait assise devant lui, silencieuse, l'écoutant raconter comment il en était arrivé à ce stade. À quel point il avait besoin de cette place. Qu'il était dur de travailler pour un homme de son âge.

Il était toujours assis sur le canapé lorsque Vickie arriva. Elle entra dans le living-room, vit l'homme et se figea.

Toby fit les présentations. « M. Wallace Dugan a répondu à l'annonce. »

Wallace se leva pour serrer la main de Vickie mais dut se rasseoir

immédiatement, saisi d'une nouvelle quinte.

« Toby, puis-je te parler une minute ? » dit Vickie, se dirigeant vers la cuisine.

Toby la suivit, fermant la porte derrière elle.

« Ce pauvre vieux est malade ou quoi ? dit Vickie en baissant le ton. On dirait qu'il a un cancer. Ou la tuberculose.

— Une bronchite, d'après ce qu'il dit.

— Tu n'as pas l'intention de l'engager, j'espère ?

— C'est le meilleur candidat, jusqu'à présent.

— Tu plaisantes. Dis-moi que tu plaisantes. »

Toby soupira. « Malheureusement non. Tu n'as pas vu les autres.

— Ils étaient pires que lui ?

— Au moins, celui-là a l'air gentil.

— Je n'en doute pas. Et le jour où il passera l'arme à gauche, maman aura les poumons fichus !

— Vickie, je n'ai pas l'intention de l'engager.

— Alors pourquoi ne le renvoies-tu pas, avant qu'il ne claque dans ton salon ? »

Un coup de sonnette les interrompit.

« Mon Dieu ! » Toby sortit de la cuisine, jeta un regard confus vers Wallace Dugan en passant devant lui, mais il avait le visage enfoui dans son mouchoir, étouffant sa toux. Elle ouvrit la porte d'entrée.

Une petite bonne femme se tenait sur le seuil de la maison, souriante. Environ trente-cinq ans, des cheveux bruns impeccablement coiffés, pimpante dans son chemisier et son pantalon fraîchement repassés. « Docteur Harper ? Je m'excuse d'être en avance. Je voulais être sûre de trouver votre maison. » Elle tendit la main. « Je m'appelle Jane Nolan.

— Entrez. Je suis en entretien avec un autre candidat, mais...

— Je peux m'occuper d'elle », intervint Vickie, s'avançant pour serrer la main de Jane Nolan. « Je suis la sœur du docteur Harper. Venez, nous parlerons dans la cuisine. » Vickie se tourna vers Toby. « Pendant ce temps, tu pourrais terminer ton entretien avec M. Dugan. » Dans un murmure, elle ajouta : « Débarrasse-toi de lui. »

Wallace Dugan connaissait déjà le verdict. Lorsque Toby regagna le living-room, elle le trouva à la même place, le visage défait, les yeux fixés sur la table basse où s'étaient étalés les trois pages résumant plus de quarante ans de travail. Un résumé qui touchait vraisemblablement à sa fin.

Ils parlèrent encore un peu, plus par politesse que par nécessité. Ils ne se reverraient jamais ; ils le savaient l'un comme l'autre. Une fois qu'il fut sorti de la maison, Toby éprouva un sentiment de soulagement. Après tout, la pitié ne résoudre pas le problème.

Elle se dirigea vers la cuisine.

Vickie s'y trouvait seule, devant la porte ouverte. « Regarde », dit-elle.

Dans le jardin, leur mère avançait à petits pas traînants dans l'allée pavée de briques. À ses côtés, Jane Nolan hochait la tête, l'air concentré, tandis qu'Ellen lui montrait une plante, puis une autre. Vive, attentive à chaque geste de la vieille dame, elle ressemblait à un petit oiseau. Soudain Ellen s'immobilisa et fronça les sourcils, le regard attiré par quelque chose à ses pieds. Elle se pencha, ramassa l'instrument – un grattoir. Elle le tourna et le retourna dans sa main, comme si elle cherchait à quoi il servait.

« Qu'est-ce que vous avez trouvé ? » demanda Jane.

Ellen tendit le grattoir. « Cette brosse. » Puis, se rendant compte qu'elle n'utilisait pas le mot approprié, elle secoua la tête. « Non, ce n'est pas une brosse. C'est... vous savez...

— Un grattoir, l'aida Jane. Pour aérer la terre autour des fleurs. Allons le ranger. »

Jane prit l'instrument et le déposa dans la brouette. Levant les yeux, elle aperçut Toby et lui adressa un signe de la main en souriant. Puis, passant son bras sous celui d'Ellen, elle l'entraîna le long de l'allée et disparut avec elle à l'angle de la maison.

Toby sentit un poids disparaître de ses épaules.

Elle se tourna vers sa sœur. « Qu'en penses-tu ? »

— Elle a d'excellentes références provenant de trois maisons de retraite. Il faudra la payer plus cher, car elle est infirmière diplômée. Mais cela en vaut certainement la peine.

— On dirait que maman l'aime bien. C'est le plus important. » Vickie poussa un soupir de satisfaction. Mission accomplie. Vickie, la femme efficace. « Tu vois, dit-elle en refermant la porte de la cuisine. Ce n'était pas si difficile, au fond. »

Un jour de plus, un dollar de plus, un cadavre de plus.

Daniel Dvorak s'écarta de la table d'autopsie et retira ses gants. « Voilà l'histoire, Roy. Plaie pénétrante du quadrant gauche supérieur, dilacération de la vésicule biliaire provoquant une hémorragie massive. Les causes ne sont certainement pas naturelles. Pas de surprise. » Il jeta les gants dans le baquet des vêtements contaminés et regarda l'inspecteur Sheehan.

Sheehan se tenait encore près de la table, mais ce n'était plus l'abdomen béant qui retenait son attention. Sheehan faisait les yeux doux à l'assistante de Dvorak, Lisa. Quel romantisme. Roméo et Juliette se rencontrant au-dessus d'un cadavre.

Dvorak secoua la tête et alla se laver les mains. Dans la glace, il observa les débuts de l'idylle. L'inspecteur Sheehan s'était redressé, rentrant le ventre. Lisa riait, repoussait en arrière sa frange blonde.

Même dans une salle d'autopsie, la nature reprenait ses droits. Même quand l'un des deux partenaires était un flic d'âge mûr, marié et bedonnant.

Si Sheehan veut jouer au séducteur devant une paire d'yeux bleus, ce ne sont pas mes oignons, pensa Dvorak en s'essuyant tranquillement les mains. Mais je devrais le prévenir qu'il n'est pas le premier flic dont les hormones ont pris un coup d'accélération en venant ici. Les autopsies étaient devenues étrangement populaires depuis peu, et les cadavres n'en étaient pas la cause.

« Je vous retrouverai dans mon bureau », dit-il. Il sortit du laboratoire.

Vingt minutes plus tard, Sheehan frappait à la porte et entra, avec l'air béat d'un type qui s'est conduit comme un imbécile, le sait, sait que tout le monde le sait, et s'en fiche.

Dvorak décréta qu'il s'en fichait lui aussi. Il se dirigea vers le classeur et en sortit un dossier qu'il tendit à Sheehan. « Voilà le rapport de toxicologie que vous avez demandé. Vous faut-il autre chose ?

— Euh, oui. Le résultat de l'examen préliminaire du bébé.

— Mort subite du nourrisson.

Sheehan prit une cigarette et l'alluma. « C'est bien ce que je pensais.

— Vous voulez bien éteindre ça ?

— Hein ?

— C'est un immeuble non fumeur.

— Votre bureau aussi ?

— L'odeur persiste.

Sheehan rit. « Dans votre travail, docteur, vous ne pouvez guère vous plaindre des odeurs. » Mais il éteignit sa cigarette, l'écrasant dans la soucoupe que Dvorak poussait vers lui. « Vous savez, cette Lisa est une gentille fille. »

Dvorak préféra ne pas réagir.

« Elle a un petit ami ?

— Pas la moindre idée.

— Vous voulez dire que vous ne lui avez jamais posé la question ?

— Jamais.

— Manque de curiosité ?

— Je suis curieux d'un tas de choses, mais celle-là n'en fait pas partie. » Dvorak marqua un temps de silence. « Au fait, comment vont votre femme et les enfants ? »

Un autre silence. « Très bien. »

Dvorak hocha la tête d'un air songeur. « Vous avez de la chance. »

Rougissant, Sheehan se concentra sur le rapport de toxicologie. Les flics assistent trop souvent à la mort, pensa Dvorak, et ils tentent de

saisir au passage tout ce que la vie peut leur offrir. Sheehan était un type courageux, intelligent, fondamentalement honnête, soudain conscient des premières atteintes de l'âge.

C'est ce moment que choisit Lisa pour entrer dans le bureau, portant deux plateaux de coupes de microscope. Elle adressa à Sheehan un sourire ravageur et parut étonnée de le voir détourner la tête.

« De quelles coupes s'agit-il ? » interrogea Dvorak.

— Dans le premier plateau, il y a les coupes du foie et des poumons de Joseph Odette. L'autre contient les coupes du cerveau de Parmenter. » Lisa jeta un autre regard en direction de Sheehan, puis reprit un ton professionnel. « Vous vouliez seulement l'APS sur le cerveau, n'est-ce pas ? »

— Et le rouge Congo ?

— Vous l'avez aussi. Au cas où vous en auriez besoin. » Elle fit demi-tour et sortit dignement.

Peu après, Sheehan partit à son tour, ses ardeurs temporairement assagies.

Dvorak emporta les coupes dans le labo et mit son microscope en marche. Il commença par la coupe des poumons de Joey Odette. Gros fumeur, vu l'état des alvéoles. Rien de nouveau. Il avait déjà noté les altérations emphysémateuses à l'autopsie. Il examina rapidement quelques coupes de poumon supplémentaires, puis passa à celles du foie. Cirrrose et infiltrations graisseuses. Alcoolique de surcroît. Même si Joey Odette ne s'était pas tiré une balle dans la tête, son foie et ses poumons l'auraient lâché un jour ou l'autre. Il existe mille façons de se suicider.

Il dicta ses constatations, puis mit de côté les coupes d'Odette et prit le plateau suivant.

La première coupe du cerveau d'Angus Parmenter apparut visiblement au microscope. L'examen des coupes de cerveau faisait partie du processus habituel d'une autopsie. Celle-ci montrait une partie du cortex, teintée d'un rose vif par le réactif de Schiff. Dvorak fit la mise au point et le champ se présenta clairement. Pendant dix secondes, il resta l'œil collé à l'oculaire, cherchant à comprendre ce qu'il voyait.

*Un artefact.* C'était sans doute l'explication. Une distorsion du tissu provenant du procédé de fixation ou de coloration.

Il retira la coupe et en plaça une autre. Refit la mise au point.

À nouveau, rien ne collait. Au lieu d'un champ uniforme de tissu neuronal piqueté de noyaux dispersés, il avait sous les yeux une sorte de mousse rose et blanche, avec des vacuoles partout, comme si la matière du cerveau avait été mangée par des mites microscopiques.

Dvorak leva lentement la tête. Puis il examina son doigt – celui

qu'il avait coupé avec le scalpel. La plaie était refermée mais on distinguait encore une fine ligne sur la peau, à l'endroit où la blessure s'était récemment cicatrisée. *Je travaillais sur ce cerveau quand c'est arrivé. J'ai peut-être été contaminé.*

Le diagnostic serait bientôt confirmé. Un neuropathologiste consulté, la microscopie électronique mise en œuvre, le bilan clinique passé en revue. Pas question d'organiser dès maintenant ses propres funérailles.

Ses paumes étaient moites de transpiration. Il éteignit le microscope et laissa échapper un profond soupir. Puis il décrocha le téléphone.

Sa secrétaire ne mit que quelques minutes à trouver le numéro de Toby Harper à Newton. Le téléphone sonna à six reprises avant qu'il n'entende un « Allô » agacé.

« Docteur Harper ? Ici Dan Dvorak, de l'institut médico-légal. J'espère que je ne vous dérange pas.

— J'ai essayé de vous joindre pendant toute la semaine.

— Je sais, reconnut-il, incapable de lui donner une excuse quelconque.

— Avez-vous établi un diagnostic concernant M. Parmenter ?

— C'est la raison de mon appel. Il faut que j'en sache davantage sur son passé médical.

— N'avez-vous pas en main le dossier de l'hôpital ?

— Si, mais je voudrais savoir exactement ce que vous avez observé lors de votre examen aux urgences. J'essaye toujours d'interpréter l'histologie. J'ai besoin d'un meilleur tableau clinique. »

Il entendit un bruit d'eau à l'autre bout du fil, comme si quelqu'un avait laissé un robinet ouvert. Toby criait : « Non, ferme-le. Tu vas tout inonder. » Il y eut un cling, puis un bruit de course. Elle revint en ligne. « Ecoutez, je ne peux pas vous parler maintenant. Pourrions-nous plutôt nous rencontrer ? »

Il hésita. « Ce serait mieux, en effet. Cet après-midi ?

— Entendu, c'est mon jour de repos. Il faudra seulement que je trouve une garde. À quelle heure quittez-vous votre travail ?

— Je resterai aussi tard qu'il le faudra.

— J'essaierai d'être là à 18 heures. Quelle est votre adresse ?

— 720, Albany Street, en face du City Hospital. Les bureaux seront fermés, la porte d'entrée aussi. Gareez-vous derrière l'immeuble.

— Je ne saisis toujours pas très bien la raison de tout cela, docteur Dvorak.

— Vous comprendrez dès que vous aurez vu les coupes. »

Il était presque 19 h 30 lorsque Toby pénétra dans le parking à l'arrière du petit immeuble de brique du 720, Albany Street. Elle passa devant trois camionnettes identiques, portant l'inscription : *État du Massachusetts, Institut médico-légal*, et se gara près de la porte de derrière. La pluie qui menaçait depuis le début de l'après-midi s'était mise à tomber, voilant la tristesse des lieux d'un écran argenté. Octobre touchait à sa fin et le jour tombait tôt à cette époque de l'année ; Toby regrettait déjà les longs crépuscules tièdes de l'été. Le bâtiment ressemblait à une crypte enserrée dans des murs de brique.

Elle descendit de sa voiture et traversa le parking, la tête baissée pour se protéger des gouttes. La porte s'ouvrit à l'instant même où elle l'atteignait. Elle releva la tête sous le coup de la surprise.

Un homme se tenait dans l'embrasure et sa haute silhouette se découpait dans la lumière du hall. « Docteur Harper ?

— Oui.

— Je suis Dan Dvorak. La porte est généralement fermée à partir de 18 heures, aussi ai-je guetté votre arrivée. Entrez. »

Elle pénétra dans l'immeuble et essuya la pluie qui mouillait son visage. Clignant des yeux dans la lumière, elle examina le visage qui lui faisait face, comparant l'image qu'elle s'était faite du docteur Dvorak avec l'homme imposant qui se tenait devant elle. Il avait à peu près l'âge auquel elle s'attendait, environ quarante-cinq ans, des cheveux noirs abondamment striés de gris, ébouriffés comme s'il venait d'y passer nerveusement la main, des yeux d'un bleu intense profondément enfoncés dans leurs orbites. Le petit sourire qu'il lui adressait était forcé ; il flotta fugitivement sur ses lèvres avant de s'effacer, remplacé par une expression qu'elle n'aurait pu décrire. De l'anxiété, peut-être. De l'inquiétude.

« Presque tout le monde est rentré chez soi, dit-il. C'est aussi calme qu'une morgue peut l'être.

— Je suis venue aussi vite que possible, mais j'ai dû m'arranger pour trouver une garde.

— Vous avez des enfants ?

— Non, c'est pour ma mère. Je n'aime pas la laisser seule. »

Ils montèrent l'escalier, Dvorak la précédant de peu, sa blouse blanche battant contre ses longues jambes. « Je suis désolé de vous avoir en quelque sorte obligée à vous déplacer jusqu'ici.

— Vous n'avez répondu à aucun de mes appels et brusquement



vous avez besoin de me parler immédiatement. Pourquoi ?

— J'ai besoin de votre avis clinique.

— Je ne suis pas pathologiste. C'est vous qui avez pratiqué l'autopsie.

— Mais vous l'avez examiné quand il était en vie. »

Il franchit la porte de palier du deuxième étage et longea le couloir, marchant d'un pas si énergique que Toby fut obligée de presser l'allure pour le suivre.

« On a demandé une consultation auprès d'un neurologue, dit-elle. Lui avez-vous parlé ?

— Il a pratiqué son examen après que le patient fut entré dans le coma. Il y avait alors peu de signes et de symptômes sur lesquels se fonder. Sinon le coma.

— Et Wallenberg ? C'était lui, le médecin traitant.

— Wallenberg maintient qu'il s'agit d'une attaque.

— Oui ou non, est-ce le cas ?

— Non. » Il ouvrit la porte et appuya sur l'interrupteur. La pièce était meublée d'un bureau métallique, de chaises et d'un classeur à tiroirs. Le bureau d'un homme méthodique, songea Toby, notant les papiers rangés en piles nettes et les ouvrages techniques alignés sur les rayonnages. La seule touche personnelle était apportée par une fougère manifestement mal soignée trônant sur le classeur, et par une photo sur le bureau. Un adolescent, les cheveux en bataille, qui clignait des yeux dans le soleil tout en brandissant une truite de concours de pêche. Le garçon ressemblait à Dvorak comme deux gouttes d'eau. Elle s'assit sur une chaise, près du bureau.

« Désirez-vous du café ? demanda-t-il.

— Je préfère que vous me mettiez au courant. Qu'avez-vous exactement découvert à l'autopsie ?

— Au premier examen, rien.

— Aucun signe d'attaque ?

— Ni thrombotique ni hémorragique.

— Et le cœur ? Les coronaires ?

— Parfaits. À dire vrai, je n'ai jamais vu une artère antérieure gauche descendante aussi propre chez un homme de cet âge. Pas de signe d'infarctus, récent ou pas. Ce n'était pas une mort cardiaque.

— La toxicologie ?

— Ça ne fait qu'une semaine. La recherche préliminaire révèle la présence de Diazépam et de Dilantine ; ils ont été administrés à l'hôpital à la suite des crises d'épilepsie. » Il se pencha en avant. « Pourquoi avez-vous insisté pour qu'une autopsie soit pratiquée ?

— Je vous l'ai dit. C'était le deuxième patient présentant ces symptômes. Je voulais un diagnostic.

— Décrivez-moi encore une fois ces symptômes. Tout ce dont vous

vous souvenez. »

Elle eut du mal à se concentrer face aux yeux bleus qui la fixaient si intensément. Elle se cala sur sa chaise et détourna son regard vers les papiers empilés sur le bureau. Elle s'éclaircit la voix. « Confusion mentale, dit-elle. En arrivant aux urgences, les deux hommes avaient l'un et l'autre perdu le sens du temps et de l'espace.

— Parlez-moi d'abord de Parmenter.

— L'ambulance l'a amené après que sa fille l'eut trouvé en train d'errer titubant dans sa maison. Il ne la reconnaissait plus, ni elle ni ses petites-filles. D'après ce que je sais, il avait des hallucinations. Il croyait pouvoir voler. Je n'ai décelé aucun signe de traumatisme à l'examen. Au plan neurologique, le seul signe de localisation pouvait être une épreuve doigt-nez. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait d'une crise cérébelleuse. Mais il y avait d'autres symptômes que je n'ai pu expliquer.

— Par exemple ?

— Il semblait affecté d'une sorte de déformation visuelle. Il mesurait mal la distance à laquelle je me trouvais. » Elle se tut, les sourcils froncés. « Oh. C'est ce qui explique l'histoire des gnomes.

— Pardon ?

— Il s'est plaint de la présence de gnomes dans sa maison. J'imagine qu'il faisait allusion à ses petites-filles. Elles ont une dizaine d'années.

— Donc, il avait une vision déformée et des signes d'atteinte cérébelleuse.

— Plus des crises d'épilepsie.

— Oui, j'ai vu que vous les aviez mentionnées dans vos notes. » Il prit un dossier sur son bureau et l'ouvrit. C'était une photocopie du dossier du patient, établi par l'hôpital Springer. « Vous avez décrit une épilepsie partielle de l'extrémité supérieure droite.

— Il a été sujet à des crises intermittentes durant son hospitalisation, malgré les anticonvulsivants. C'est ce que m'ont dit les infirmières. »

Il feuilleta le dossier. « Wallenberg n'en fait pratiquement pas mention. Je vois ici une ordonnance pour de la Dilantine. Signée de sa main. » Il leva les yeux vers Toby. « Manifestement, vous aviez raison concernant les crises d'épilepsie. »

*Pourquoi en serait-il autrement ?* se rebiffa-t-elle soudain en son for intérieur. Ce fut son tour de se pencher en avant. « Pourquoi ne me dites-vous pas carrément quel est le diagnostic que vous cherchez à entendre ?

— Je ne veux pas influencer votre mémoire. J'ai besoin de souvenirs objectifs.

— Si vous me mettiez au courant, nous économiserions tous deux

beaucoup de temps.

— Êtes-vous pressée ?

— C'est ma nuit de repos, docteur Dvorak. Je pourrais être chez moi, en ce moment. »

Il resta un moment silencieux, le regard fixé sur elle. Puis il se renfonça dans son fauteuil et respira profondément. « Écoutez, je regrette d'avoir joué au chat et à la souris, mais tout ça m'a un peu secoué.

— Pourquoi ?

— Je crois que nous avons affaire à un agent infectieux.

— Bactériel ? Viral ?

— Ni l'un ni l'autre. »

Elle lui lança un regard inquiet. « Quoi d'autre ? Des parasites ? »

Il se leva de sa chaise. « Venez avec moi jusqu'au labo. Je vais vous montrer les coupes. »

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au sous-sol et se retrouvèrent dans un couloir désert. Il était presque 20 heures. Elle savait qu'il y avait quelqu'un de garde à la morgue, mais à cet instant, alors qu'ils s'engageaient dans le couloir désert et silencieux, il lui sembla que Dvorak et elle étaient les seuls êtres vivants dans l'immeuble. Il franchit une porte devant elle et alluma la lumière.

Des panneaux fluorescents clignotèrent, leur lueur dure se reflétant sur toutes les surfaces brillantes de la pièce. Toby vit un réfrigérateur, des éviers en acier inoxydable, un comptoir chargé de matériel d'analyse quantitative et d'un ordinateur. Sur une étagère s'alignaient des bocal remplis d'organes humains, baignant dans des conservateurs. Une odeur de formol flottait dans l'air.

Dvorak se dirigea vers l'un des microscopes et le mit en marche. Il était équipé d'un oculaire d'enseignement, leur permettant d'examiner le champ ensemble. Il plaça une coupe sous la lentille et s'assit pour faire la mise au point. « Regardez. »

Elle prit un tabouret. Sa tête contre la sienne, elle regarda à travers le deuxième oculaire. Ce qu'elle vit ressemblait à des bulles blanches dans un océan rose.

« Il y a longtemps que je n'ai pas fait d'histologie, avoua-t-elle. Mettez-moi sur la piste.

— Pouvez-vous identifier le tissu que nous examinons ? »

Elle rougit, embarrassée. Si seulement elle avait pu donner une réponse. Au lieu de cela, elle était cruellement consciente de son ignorance. Et du silence qui s'installait entre eux. Le visage collé à l'oculaire, elle dit : « Je suis au regret de l'admettre, mais je suis incapable d'identifier un truc pareil.

— Cela n'a rien à voir avec votre formation, docteur Harper. Cette coupe est tellement anormale que le tissu est quasiment

méconnaissable. Ce que nous voyons là est une coupe du cortex d'Angus Parmenter, coloré par le réactif de Schiff. Le rose est le neuropile de fond, dont les noyaux sont teintés en pourpre.

— Et toutes ces vacuoles ?

— C'est toute la question. Ces trous minuscules n'existent pas dans un cortex normal.

— Étrange. On dirait une éponge rose. »

Il ne réagit pas. Surprise, elle leva la tête et vit qu'il la regardait fixement. « Docteur Dvorak ?

— Vous avez mis le doigt dessus, murmura-t-il.

— Sur quoi ?

— Sur la ressemblance. Une éponge rose. » Il se recula et se frotta les yeux. Sous les lumières crues du laboratoire, elle vit clairement les marques de fatigue sur son visage, l'ombre d'une barbe naissante. « Je pense que nous avons affaire à un cas d'encéphalopathie spongiforme.

— Vous voulez parler de la maladie de Creutzfeld-Jakob ? »

Il hocha la tête. « Cela expliquerait les modifications pathologiques sur la coupe. Ainsi que le tableau clinique. Les troubles mentaux. La déformation visuelle. Les secousses myocloniques.

— Dans ce cas, il ne s'agissait pas de crises d'épilepsie ?

— Non. Ce que vous avez observé était à mon avis des spasmes myocloniques. Des spasmes répétitifs, déclenchés par un bruit violent. La Dilantine est totalement inefficace.

— La maladie de Creutzfeld-Jakob n'est-elle pas extrêmement rare ?

— Un cas sur un million. Elle a tendance à frapper sporadiquement des gens très âgés.

— Mais il existe des cas groupés, n'est-ce pas ? L'an dernier, en Angleterre...

— Vous pensez à la maladie de la vache folle. C'est apparemment une variante de Creutzfeld-Jakob. Peut-être la même maladie, on n'en est pas sûr. Les Anglais ont été infectés après avoir consommé de la viande possédant la souche spongiforme bovine. Il s'agit d'une manifestation très rare, et on ne l'a pas rencontrée depuis. »

Le regard de Toby revint vers le microscope. Elle dit doucement : « Pourrait-on être en présence de cas groupés ? Angus Parmenter n'était pas le premier patient à présenter ces symptômes. Je les ai observés chez Harry Slotkin également. Il a été admis plusieurs semaines avant Parmenter, avec les mêmes signes cliniques. Troubles mentaux, déformation visuelle.

— Ces signes ne sont pas spécifiques. Il faudrait une autopsie pour confirmer cette hypothèse.

— C'est impossible dans le cas de Slotkin. On ne l'a toujours pas retrouvé.

— Alors il n'existe aucun moyen d'établir un diagnostic.

— Ils vivaient tous deux dans le même complexe résidentiel. Ils auraient pu être exposés au même agent pathogène.

— On n'attrape pas la maladie de Creutzfeld-Jakob comme un rhume de cerveau. Elle est transmise par un prion. Une protéine qui a une structure cellulaire anormale. Les tissus doivent être mis directement en contact. Comme lors d'une transplantation de la cornée, par exemple.

— En Angleterre, les victimes l'ont attrapée en mangeant du bœuf. Quelque chose de similaire pourrait-il arriver ici ? Ils ont pu partager la même nourriture...

— Le cheptel américain est sain. Nous n'avons pas la maladie de la vache folle.

— Comment pouvons-nous en être certains ? » Sa curiosité éveillée, Toby cherchait fiévreusement à suivre cette nouvelle piste. Elle se remémorait la nuit où Harry Slotkin était arrivé aux urgences. Le tintamarre du baquet métallique tombant sur le sol et le frottement de la jambe de Slotkin contre le chariot. « Nous avons deux hommes venant de la même résidence. Présentant les mêmes symptômes.

— Les troubles mentaux ne sont pas suffisamment spécifiques.

— Harry Slotkin avait ce que j'ai pris pour des crises d'épilepsie partielle. À présent, je me rends compte qu'il s'agissait probablement de spasmes myocloniques.

— Il me faut un corps pour pratiquer une autopsie. Je ne peux pas établir de diagnostic sans tissu cérébral.

— Bon, mais en ce qui concerne Angus Parmenter, êtes-vous certain du diagnostic ?

— J'ai envoyé les coupes à un neuropathologiste pour confirmation. Il les examinera au microscope électronique. Les résultats nous parviendront dans quelques jours. » Il ajouta doucement. « Je donnerais cher pour m'être trompé. »

Il y avait sur son visage davantage que de la lassitude. De la peur.

« Je me suis coupé, dit-il. Durant l'autopsie. Alors que j'extrayais le cerveau. » Il secoua la tête avec un drôle de petit rire sardonique. « J'ai ouvert des milliers de crânes. Travaillé sur des corps atteints du sida, d'hépatites virales, voire de la rage. Mais je ne me suis jamais coupé. Puis arrive Angus Parmenter sur ma table, qu'on dirait mort de causes naturelles. Un séjour d'une semaine à l'hôpital, pas de signes d'infection. Et qu'est-ce que je fais ? Je me coupe le doigt. Pendant que je travaille sur ce maudit cerveau.

— Le diagnostic n'est pas confirmé. Tout ça n'est peut-être qu'un artefact. Il est possible que les coupes n'aient pas été préparées correctement.

— C'est ce que je continue d'espérer. » Il gardait les yeux fixés sur

le microscope comme si c'était son ennemi mortel. « Je tenais le cerveau dans la main. Je n'aurais pu choisir pire moment pour me couper.

— Rien ne prouve que vous êtes infecté. Les chances de contracter la maladie sont en réalité minimes.

— Mais elles existent. La possibilité existe. » Il la regarda, et elle ne put le contredire. Ni lui offrir de faux espoirs. Garder le silence lui parut plus honnête.

Il éteignit la lampe du microscope. « La période d'incubation est très longue. Un ou deux ans peuvent s'écouler avant que je ne sache où j'en suis. Cinq ans, même. Et pendant tout ce temps-là, je ne cesserai d'y penser. D'attendre les premiers symptômes. Seule consolation, la fin est peu douloureuse. On commence par des accès de démence. Distorsion visuelle, éventuellement des hallucinations. Puis le délire. Et finalement vous sombrez dans le coma... » Il haussa les épaules. « Au fond, c'est moins pénible que de mourir du cancer.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je me sens responsable...

— Pourquoi ?

— J'ai insisté pour avoir cette autopsie. Je vous ai fait courir un risque.

— C'est moi qui me suis mis dans cette situation. Vous le savez aussi bien que moi, docteur Harper. Vous travaillez aux urgences, quelqu'un tousse près de vous, vous attrapez la tuberculose. Vous vous piquez avec une aiguille et vous attrapez une hépatite ou le sida. » Il retira la coupe et la déposa sur un plateau. Puis il recouvrit le microscope d'une housse en plastique. « Il existe des risques dans tous les métiers, de même que le fait de se lever le matin comporte des risques. Prendre sa voiture pour aller au travail, traverser la rue, monter dans un avion. » Il se tourna vers elle. « Que nous mourrions n'est pas surprenant en soi. C'est quand et comment nous mourrons qui l'est.

— Il peut y avoir un moyen de stopper l'infection à ce stade. Peut-être une injection d'Immunoglobuline...

— C'est inopérant. J'ai tout lu sur le sujet.

— En avez-vous parlé à votre médecin ?

— Je n'en ai parlé à personne jusqu'à aujourd'hui.

— Même pas à votre famille ?

— Je n'ai que mon fils Patrick, et il a quatorze ans. À cet âge, on a suffisamment de soucis en tête. »

Elle se souvint de la photo sur son bureau, le garçon échevelé brandissant sa truite. Dvorak avait raison : un adolescent de quatorze ans était trop jeune pour affronter la mort éventuelle de son père.

« Que comptez-vous faire, alors ?

— Vérifier que mon assurance vie sera bien versée. Et espérer que

tout ira pour le mieux. » Il se leva, s'appêtant à éteindre la lumière.  
« Je ne peux rien faire d'autre. »

Robbie Brace vint ouvrir la porte en T-shirt Red Sox et pantalon de training défraîchi. « Docteur Harper, dit-il. Vous n'avez pas traîné en route !

— Merci de me recevoir.

— Vous n'arrivez pas précisément au meilleur moment. L'heure du coucher. Récriminations et marchandages.

Toby franchit le seuil de l'entrée. À l'étage, un enfant poussait des hurlements. Des cris de colère, accompagnés de trépignements et du fracas d'objets tombant par terre.

« Nous avons trois ans et nous prenons conscience de notre pouvoir, expliqua Brace. C'est merveilleux d'être parent ! » Il ferma la porte d'entrée au verrou et conduisit Toby jusqu'au salon. À nouveau, elle fut impressionnée par sa stature, par ses bras trop musclés pour tomber naturellement le long de son corps. Elle prit place sur le canapé et il s'installa dans un fauteuil inclinable qui avait vu des jours meilleurs.

En haut, les cris continuaient, plus étouffés, ponctués de reniflements bruyants et pathétiques. On entendait aussi la voix d'une femme, calme mais déterminée.

« C'est un combat de titans, fit Brace en levant les yeux au ciel. Ma femme est beaucoup plus tenace que moi. Moi, je me mets sur le dos et je feins d'être mort. » Il regarda Toby et son sourire s'effaça.  
« Parlons sérieusement, que se passe-t-il avec Angus Parmenter ?

— Je reviens à l'instant de l'institut médico-légal. Ils ont établi un diagnostic préliminaire : maladie de Creutzfeld-Jakob. »

Brace eut l'air stupéfait. « Ils en sont sûrs ?

— Il reste à obtenir la confirmation d'un neuropathologiste. Mais les symptômes correspondent. Pas uniquement pour Parmenter. Pour Harry Slotkin également.

— Deux cas de Creutzfeld-Jakob ? Cela équivaut à être frappé à deux reprises par la foudre. Comment diable pourriez-vous le confirmer ?

— C'est en effet impossible dans le cas de Harry Slotkin, puisque son corps n'a pas été retrouvé. Mais mettons que ces deux pensionnaires de Brant Hill aient réellement contracté la maladie de Creutzfeld-Jakob. Se pourrait-il qu'il y ait une source commune d'infection ? » Elle se pencha en avant. « Vous m'avez dit que le dossier de consultation externe de Harry Slotkin ne mentionnait aucune maladie, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Avait-il subi une intervention chirurgicale au cours des cinq

dernières années ? Une transplantation de la cornée, par exemple ?

— Je n'ai rien remarqué de semblable dans le dossier. Je présume qu'il existe un risque de contamination.

— À ce qu'on dit. » Elle réfléchit. « On peut l'attraper autrement. Par des injections d'hormone de croissance.

— Et alors ?

— Vous m'avez dit que Brant Hill étudie l'effet des injections d'hormones chez les sujets âgés. Vous m'avez dit que vos patients avaient vu augmenter leur force et leur masse musculaire. Se pourrait-il que vous leur injectiez des hormones de croissance contaminées ?

— L'hormone de croissance n'est plus prélevée sur des cerveaux humains, de nos jours. C'est une hormone de synthèse.

— Et si Brant Hill utilisait un vieux stock ? Des hormones de croissance infectées par la maladie ?

— Les anciennes hormones ont été retirées du marché il y a longtemps. Et Wallenberg utilise ce protocole depuis des années, il l'utilisait déjà à l'institut Rosslyn. Je n'ai jamais entendu parler d'un cas de Creutzfeld-Jakob chez aucun patient.

— Je ne connais pas l'institut Rosslyn. Qu'est-ce que c'est ?

— Un centre de recherche gériatrique, dans le Connecticut. Wallenberg a fait partie de l'équipe de chercheurs pendant plusieurs années, avant de venir à Brant Hill. Consultez les publications de gériatrie – vous y trouverez un bon nombre de communications émanant de Rosslyn. Et une demi-douzaine d'articles portent la signature de Wallenberg. C'est le gourou de l'hormonothérapie supplétive.

— Je l'ignorais.

— Il faut être spécialiste en gériatrie pour le savoir. » Il se leva, disparut dans la pièce voisine et revint avec une liasse de papiers qu'il déposa sur la table basse devant Toby. Sur le dessus se trouvait une photocopie d'un article du *Journal of the American Geriatrics Society* daté de 1992. Les noms de trois auteurs y apparaissaient, le premier étant celui de Wallenberg. L'article s'intitulait : « Au-delà de la limite de Hayflick : augmenter la longévité au niveau de la cellule ».

« C'est de la recherche au stade le plus élémentaire, dit Brace. Partir de la durée de vie maximale d'une cellule – la limite de Hayflick – et tenter de la prolonger par des manipulations hormonales. Si l'on accepte l'idée que le vieillissement et la mort sont un processus cellulaire, il est logique de chercher à prolonger la vie de la cellule.

— Mais la mort d'une certaine quantité de cellules est nécessaire à la santé.

— Bien sûr. Nous rejetons en permanence les cellules mortes des muqueuses et de la peau. Mais nous les régénérons. En revanche, nous ne régénérons ni la moelle osseuse, ni le cerveau, ni d'autres organes



vitaux. Ces cellules vieillissent et meurent. Et c'est ainsi que nous finissons par mourir.

— Et avec les manipulations hormonales ?

— C'est le but de cette étude. Quelles hormones – ou quelle combinaison d'hormones – prolongent la durée de vie des cellules ? Wallenberg se penche sur le sujet depuis 1990. Et il semble avoir obtenu des résultats prometteurs... »

Elle l'interrompt. « Sur ce vieillard dans la maison de retraite – celui qui a provoqué une mêlée mémorable ? »

Brace hocha la tête. « Il a probablement la masse musculaire et la force d'un homme beaucoup plus jeune. Malheureusement, la maladie d'Alzheimer lui a bousillé le cerveau. Les hormones n'y peuvent rien.

— De quelles hormones parlons-nous exactement ? Vous avez mentionné une combinaison.

— Au stade actuel, les résultats sont prometteurs pour ce qui concerne l'hormone de croissance, la DEA, la mélatonine et la testostérone. En ce moment, je pense que le traitement de Wallenberg inclut ces hormones en proportions diverses, plus peut-être quelques autres.

— Vous n'en êtes pas certain ?

— Je ne participe pas au protocole. Je m'occupe uniquement des patients de la maison de retraite. Vous savez, il s'agit seulement de belles promesses. Personne ne sait ce qui marche vraiment. Ce qui est certain, c'est que notre hypophyse cesse de produire certaines hormones au fur et à mesure que nous vieillissons. Peut-être la fontaine de Jouvence se trouve-t-elle dans une hormone pituitaire que nous n'avons pas encore découverte.

— Bref, Wallenberg prescrit des injections d'hormones de substitution. » Elle rit. « En réalité, il fonctionne à l'aveuglette.

— Il est possible que ça marche. À Brant Hill, vous voyez quelques octogénaires en pleine forme crapahuter sur le terrain de golf.

— Ils sont riches, prennent de l'exercice et n'ont pas de soucis.

— C'est vrai, qui sait ? Le meilleur facteur de longévité est peut-être un compte en banque bien garni. »

Toby parcourut l'article concernant les recherches, puis le reposa sur la table basse. Une fois de plus, elle vérifia la date de parution. « Il pratique les injections hormonales depuis 1990, sans avoir rencontré aucun cas de Creutzfeld-Jakob ?

— Le protocole a été appliqué pendant quatre ans à Rosslyn. Puis Wallenberg est arrivé à Brant Hill et a repris ses recherches.

— Pourquoi a-t-il quitté Rosslyn ? »

Brace s'esclaffa. « Devinez.

— L'argent ?

— Bien vu. C'est aussi la raison pour laquelle je suis entré à Brant

Hill. Un salaire confortable, pas de problèmes avec les compagnies d'assurances. Et des patients qui écoutent ce que je leur dis. » Il marqua une hésitation. « Pour Wallenberg, j'ai ouï-dire qu'il y avait d'autres éléments en cause. Au dernier congrès de gériatrie auquel j'ai assisté, des rumeurs circulaient. À propos de Wallenberg et d'une de ses associées à Rosslyn.

— Oh, quand ce n'est pas l'argent, c'est le sexe.

— C'est ce qui fait tourner le monde, non ? »

Elle revit Carl Wallenberg en smoking, avec ses airs de jeune lion et ses yeux d'ambre, et elle imagina facilement qu'il pût séduire les femmes. « Il aurait eu une liaison avec une collègue, fit-elle. Ce n'est pas particulièrement choquant.

— Sauf si trois personnes sont en cause.

— Wallenberg, la femme et qui d'autre ?

— Un autre médecin de Rosslyn. Je crois savoir que la situation était devenue particulièrement tendue, et les trois ont fini par donner leur démission. Wallenberg est venu à Brant Hill où il a repris ses recherches. Bref, voilà maintenant six ans qu'il pratique ses injections hormonales, sans effets secondaires néfastes.

— Et sans cas de Creutzfeld-Jakob.

— Aucun n'a été signalé. Cherchez ailleurs, docteur Harper.

— Bon, voyons si ces deux hommes ont pu être contaminés autrement. Une intervention chirurgicale. Quelque chose de relativement mineur, comme une transplantation de la cornée. Un truc qui vous aurait échappé dans leur dossier. »

Brace eut l'air exaspéré. « Pourquoi êtes-vous tellement obsédée par cette affaire ? Des patients meurent tous les jours entre mes mains et je n'en fais pas une fixette. »

Toby se renfonça dans le canapé. « Je sais que cela n'y changera rien. Harry Slotkin est sans doute mort. Mais s'il était réellement atteint de la maladie de Creutzfeld-Jakob, alors il était déjà mourant quand je l'ai vu. Et rien n'aurait pu le sauver. » Elle regarda Brace. « Je me sentirais moins responsable de sa mort.

— C'est donc la culpabilité qui vous anime ? »

Elle hocha la tête. « Et la défense de mes intérêts. L'avocat qui représente le fils de Harry recueille déjà les témoignages du personnel des urgences. Je ne vois pas comment éviter d'être poursuivie. Mais si je pouvais prouver que Harry était déjà atteint d'une maladie mortelle quand je l'ai examiné...

— Le préjudice semblerait moins considérable au tribunal. »

Elle hocha la tête. Et se sentit honteuse. *Votre père était déjà mourant, monsieur Slotkin. On ne va pas en faire toute une histoire.*

« Nous ignorons si Harry est mort, dit Brace.

— Il a disparu depuis un mois. Comment voulez-vous qu'il en soit

autrement ? Il ne reste plus qu'à retrouver son corps. »

En haut, les cris s'étaient tus. Des marches grincèrent dans l'escalier et une femme apparut. Elle était rousse, avec une peau si pâle que son visage paraissait translucide dans la lumière de la lampe du salon.

Brace fit les présentations. « Le docteur Harper est passée pour parler boutique.

— Je vous prie d'excuser ces hurlements, fit Greta. C'est notre petite crise quotidienne. Je me demande parfois pourquoi nous faisons des enfants.

— Pour leur faire cadeau de notre superbe ADN. L'ennui, ma chérie, c'est que notre petite merveille a hérité de ton fichu caractère. »

Greta s'assit sur l'accoudoir du fauteuil de son mari. « C'est de la détermination, pas du mauvais caractère.

— OK. Appelle ça comme tu voudras, le fait est qu'elle nous casse les oreilles. » Il lui tapota le genou. « Toby est médecin aux urgences de l'hôpital Springer. C'est elle qui m'a recousu la figure.

— Oh, dit Greta avec reconnaissance. C'est du beau travail. On verra à peine la cicatrice. » Elle fronça les sourcils à la vue de la table basse recouverte de papiers. « Robbie, je parie que tu n'as rien offert à boire à ton invitée. Veux-tu que je vous prépare du thé ?

— Non, chérie, tout va bien. Nous avons presque fini. »

*En clair : il est temps que je parte*, pensa Toby. Elle se leva à regret.

Robbie l'imita. Il donna un rapide baiser à sa femme. « Je ne serai pas long. Je fais juste un saut à la clinique. » Puis il se tourna vers Toby, qui le regardait d'un air étonné. « Vous voulez voir ces dossiers de consultation externe, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Dans ce cas, je vous retrouve là-bas. À Brant Hill. »

« Je savais que vous ne me ficheriez jamais la paix, dit Robbie. Que vous me demanderiez de vérifier ceci, de vérifier cela. Bon Dieu, je me suis dit que j'allais vous laisser regarder ces foutus dossiers vous-même, afin que vous soyez convaincue que je ne vous cache rien. » Ils pénétrèrent dans le bâtiment et la porte se referma derrière eux avec un bruit qui résonna dans le vestibule désert. Il tourna à droite, ouvrit une porte fermée à clé portant l'inscription : Archives médicales.

Toby alluma elle-même la lumière et cligna des yeux, surprise à la vue des six rangées de classeurs. « Par ordre alphabétique ? demanda-t-elle.

— Oui. Les À sont de ce côté, les Z à l'opposé. Je vais chercher le dossier de Slotkin pendant que vous cherchez celui de Parmenter. »

Toby se dirigea vers la section P. « Je ne peux pas croire qu'il y ait autant de dossiers. Brant Hill a donc une telle quantité de patients ?

— Non. Nous centralisons ici les archives de toutes les résidences médicalisées du groupe Orcutt Health.

— Ils sont organisés comme un conglomérat ?

— Oui. Brant Hill est leur résidence pilote.

— Combien de résidences gèrent-ils en tout ?

— Une douzaine, je crois. Nous partageons la comptabilité et la sous-traitance. »

Toby trouva le casier où étaient classés les P et passa en revue les dossiers. « Il n'est pas là, dit-elle.

— J'ai Slotkin.

— Bien. Et où se trouve Parmenter ? »

Brace réapparut dans l'allée. « Oh, j'ai oublié. Il est décédé, ils l'ont probablement rangé avec les dossiers clôturés. » Il se dirigea vers un ensemble de classeurs disposés au fond de la salle, ouvrit un tiroir puis le referma. « Il a dû être détruit. Je n'arrive pas à le trouver. Pourquoi ne pas vous concentrer sur le dossier de Harry ? Étudiez-le en long et en large, vous vous rendrez compte que je n'ai rien omis. »

Elle s'installa à un bureau et ouvrit le dossier Slotkin. La première page portait l'indication : Affections actuelles. Elle n'y vit rien d'inhabituel : légère hypertrophie de la prostate, maux de dos chroniques, affaiblissement de l'ouïe consécutive à l'otosclérose. Les inévitables outrages des ans.

Elle passa à l'historique plus ancien. Là encore, la liste était typique : appendicectomie à trente-cinq ans ; prostatectomie

transurétrale à soixante-huit ans ; opération de la cataracte à soixante-dix ans. Harry Slotkin avait été, d'une manière générale, un homme en bonne santé.

Toby consulta ensuite les comptes rendus de visite à la clinique, y compris les notes des médecins. La plupart concernaient des check-up de routine, signés de Wallenberg, avec de temps à autre une note du docteur Bartell, un urologue. Toby tourna les pages et s'arrêta à une entrée dont la date remontait à deux ans. Elle eut du mal à déchiffrer le nom du médecin.

« Qui a écrit cette note ? demanda-t-elle. La signature ressemble à Y... quelque chose. »

Brace examina attentivement la signature. « Je donne ma langue au chat.

— Vous ne reconnaissez pas le nom ? »

Il secoua la tête. « Des médecins extérieurs viennent parfois donner des consultations spécialisées. Quel est l'objet de la visite ?

— Je crois qu'il y a écrit : déviation de la cloison du nez. Probablement une consultation ORL.

— Il y a un othorino du nom de Greeley, à Newton. La signature devrait commencer par un G, pas par un Y. »

Le nom ne lui était pas inconnu. Greeley venait parfois à Springer.

Elle en vint à la section laboratoire, où les numérations globulaires et les analyses les plus récentes concernant Harry étaient groupées sous forme de listing informatique. Toutes étaient normales.

« Un taux d'hémoglobine sacrément bon pour un type de son âge, releva-t-elle. Meilleur que le mien. » Elle passa à la page suivante et s'arrêta, fronçant les sourcils à la vue d'un listing portant la mention : *Newton Diagnostics*. « Dites-moi, on ne lésine pas sur les dépenses, chez vous ! Regardez toutes ces analyses. Dosages radio-immunologiques des hormones thyroïdiennes, des hormones de croissance, de la prolactine, de la mélatonine, de la corticotrophine. La liste n'en finit pas. » Elle tourna la page. « Et ça continue. Une batterie de tests effectués voici un an, et encore il y a trois mois. Il y a un laboratoire à Newton qui doit faire son beurre.

— Ce sont les analyses demandées par Wallenberg pour tous ses patients qui reçoivent des injections d'hormones.

— Mais le traitement n'est spécifié nulle part dans le dossier. »

Brace resta un moment silencieux. « C'est curieux qu'il ait commandé toutes ces analyses si Harry ne suivait pas le traitement.

— Peut-être Brant Hill subventionne-t-il Newton Diagnostics. Les tests d'endocrine pour ce patient ont dû coûter plusieurs milliers de dollars.

— La demande provient-elle de Wallenberg ?

— Ce n'est pas indiqué sur le compte rendu du labo.

— Regardez les bons de commande. Comparez les dates. »

Toby se reporta à la section intitulée : bons de commande des médecins. Elle contenait les doubles des bons écrits à la main par les médecins, signés et datés.

« La première série d'analyses a été demandée par Wallenberg. La deuxième par ce type à l'écriture illisible, le docteur Greeley – si c'est lui.

— Pourquoi un otorino demanderait-il des analyses d'endocrine ? »

Elle parcourut le reste des bons de commande. « Voici encore sa signature, datée d'il y a presque deux ans. Une prescription préopératoire de Valium et un transport pour Howarth Surgical Associates à Wellesley.

— Préopératoire de quoi ?

— On lit : “déviation de la cloison nasale”. » Avec un soupir, elle referma le dossier. « Tout ça ne m'avance pas beaucoup.

— Peut-être pouvons-nous partir, dans ce cas ? Greta doit être furieuse contre moi, à l'heure qu'il est. »

L'air confus, elle lui rendit le dossier. « Désolée de vous avoir traîné jusqu'ici aussi tard.

— Je n'en reviens pas de m'être laissé faire. Vous n'avez pas vraiment besoin de voir le dossier Parmenter, j'imagine ?

— Si jamais vous tombez dessus... »

Il remit à sa place le dossier de Harry Slotkin et referma d'un geste sec le tiroir du classeur. « Sincèrement, docteur Harper, cela ne fait pas partie de mes priorités pour le moment. »

Une lampe était allumée dans le salon. Au moment où Toby gara sa voiture dans l'allée près de la Saab de Jane Nolan, elle aperçut une silhouette de femme derrière les rideaux. C'était une vision rassurante, cette silhouette vigilante à la fenêtre. La preuve qu'il y avait quelqu'un à la maison, quelqu'un qui veillait.

Toby franchit la porte d'entrée et pénétra dans la salle de séjour. « Je suis rentrée. »

Jane Nolan était revenue dans le centre de la pièce et rassemblait ses revues. Sur le canapé, le *National Enquirer* était ouvert à une page portant le titre : « Des prédictions bouleversantes ». Jane ramassa d'un geste vif le magazine et se tourna vers Toby avec un sourire gêné. « Ma nourriture intellectuelle de la soirée. Je sais que je devrais me cultiver avec des lectures plus sérieuses. Mais... » Elle désigna le magazine. « Je ne résiste pas lorsque je vois Daniel Day-Lewis sur une couverture.

— Moi non plus, avoua Toby en riant. Certains fantasmes sont universels. » Puis elle continua d'un ton plus sérieux. « Comment s'est

passée la soirée ?

— Très bien. » Jane redressa hâtivement les coussins du canapé. « Nous avons dîné à 19 heures et elle a pratiquement tout avalé. Puis je lui ai donné un bain moussant. Ce n'était peut-être pas une bonne idée...

— Pourquoi ? Qu'est-il arrivé ?

— Elle ne voulait plus en sortir. J'ai dû vider d'abord la baignoire.

— Je ne crois pas avoir jamais donné à maman un bain moussant.

— Oh, elle s'est amusée comme une folle. Vous auriez dû voir le carrelage de la salle de bains ! On aurait dit une enfant. Ce qu'elle est, d'une certaine façon. »

Toby soupira. « Et l'enfant rajeunit tous les jours.

— Mais elle est si gentille. Je me suis occupée de beaucoup de personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer. Certaines deviennent méchantes en vieillissant. Je ne pense pas que votre mère le devienne jamais.

— Non. » Toby sourit. « Elle n'a jamais été méchante. »

Jane ramassa le reste de ses revues et Daniel Day-Lewis disparut dans son sac. Il y avait aussi *Fiancée d'Aujourd'hui* dans la pile. Un magazine pour vous faire rêver, pensa Jane. D'après le curriculum de Jane, elle était célibataire. À trente-cinq ans, Jane ressemblait à bien des femmes que connaissait Toby, sans attache mais pleines d'espoir, anxieuses mais pas encore désespérées. Des femmes qui se contentaient de rêver à des stars aux cheveux de jais en attendant qu'un homme de chair et de sang surgisse dans leur vie. S'il surgissait.

Elle la raccompagna à la porte.

« Donc tout s'est bien passé ?

— Oui, oui. Nous allons parfaitement nous entendre. » Jane ouvrit la porte et s'arrêta. « J'allais oublier. Votre sœur a téléphoné. Et il y a eu un appel d'une personne de l'institut médico-légal, un médecin. Il a dit qu'il rappellerait.

— Le docteur Dvorak ? A-t-il précisé ce qu'il voulait ?

— Non. Je lui ai dit que vous seriez là plus tard. » Elle sourit et s'éloigna avec un petit salut de la main. « Bonne nuit. »

Toby verrouilla la porte puis alla dans sa chambre pour appeler sa sœur.

« Je croyais que tu n'étais pas de garde, ce soir, dit Vickie.

— Tu avais raison.

— J'ai été étonnée d'entendre Jane répondre.

— Je lui ai demandé de garder maman pour quelques heures. Tu sais, j'aime bien sortir, un soir tous les six mois ! »

Vickie soupira. « Te revoilà en colère.

— Pas du tout.

— Mais si. Toby, je sais que tu es coincée avec maman. Je sais que

la situation n'est pas équitable. Mais qu'y puis-je ? J'ai les enfants qui me font tourner en bourrique, j'ai mon travail, et je fais pratiquement tout à la maison. Je n'ai pas une minute à moi.

— Vickie, est-ce qu'il s'agit d'un concours ? Celle qui en bave le plus ?

— Tu n'imagines pas le mal que peuvent donner des enfants.

— Non, en effet. »

Il y eut un long silence. Et Toby pensa : *Je ne l'imagine pas parce que je n'en ai jamais eu l'occasion*. Mais elle ne pouvait pas en vouloir à Vickie. C'était l'ambition qui avait poussé Toby à se consacrer totalement à sa carrière. Quatre années d'école de médecine, trois ans d'internat. Pas de place pour les affaires de cœur. Ensuite, la mémoire d'Ellen s'était mise à décliner et Toby avait dû progressivement prendre sa mère en charge. Ce n'était pas prévu. Ce n'était pas la route qu'elle avait délibérément choisie. Seulement le chemin que sa vie avait pris.

Elle n'avait pas le droit d'en vouloir à sa sœur.

« Écoute, peux-tu venir dîner dimanche ? demanda Vickie.

— Je travaille, le dimanche.

— Je n'arriverai jamais à me souvenir de ton emploi du temps. N'est-ce pas quatre nuits de garde, suivies de trois nuits de congé ?

— Généralement. Je serai libre le lundi et le mardi de la semaine prochaine.

— Justement les deux jours où nous sommes pris. Lundi est le jour des portes ouvertes à l'école. Et mardi, Hannah donne un concert de piano. »

Toby resta silencieuse, laissant Vickie débiter son habituelle litanie, le calendrier trop chargé, la difficulté de coordonner les emplois du temps de quatre personnes. Il y avait les occupations de Hannah et de Gabe, les leçons de musique, la gymnastique, la natation, les classes d'informatique. Il fallait les conduire ici ou là, et à la fin de la journée, Vickie ne savait plus distinguer sa droite de sa gauche.

« Ne t'inquiète pas, finit par l'interrompre Toby. Nous trouverons un autre jour.

— J'avais vraiment envie de t'avoir à dîner.

— Oui, je sais. Je serai à nouveau libre pendant la deuxième semaine de novembre.

— D'accord. Je vais m'assurer d'une date qui convienne à tout le reste de la famille et je te rappellerai, d'accord ?

— Entendu. Bonsoir, Vickie. » Toby raccrocha et passa une main lasse dans ses cheveux. Trop de travail. Trop d'occupations. Nous ne trouvons même pas le temps de prendre soin de nous. Elle alla jusqu'à la chambre de sa mère et entrouvrit la porte.

Dans le halo tamisé de la veilleuse, Toby contempla Ellen



endormie. Avec ses lèvres légèrement entrouvertes, son visage lisse et détendu, elle ressemblait à une enfant. Certains jours, comme aujourd'hui, il arrivait à Toby de voir le fantôme de la petite fille qu'avait été Ellen jadis. Qu'était-il advenu de cette enfant ? S'était-elle enfouie sous le poids étouffant de l'âge adulte ? En sortait-elle seulement aujourd'hui, à la fin de sa vie ?

Elle effleura le front de sa mère, écartant les mèches de cheveux gris. Ellen remua, ouvrit les yeux et regarda Toby d'un air hésitant.

« C'est moi, maman. Rendors-toi.

— Le gaz est-il éteint ?

— Oui, maman. Et les portes sont fermées. Bonne nuit. » Elle lui donna un baiser et sortit de la pièce.

Elle irait se coucher plus tard. Mieux valait ne pas modifier son cycle de sommeil – dans vingt-quatre heures, elle devait reprendre ses gardes. Elle se versa un verre de cognac et alla s'installer dans le séjour. Là, elle mit en marche la stéréo, introduisit dans l'appareil le disque préféré d'Ellen, le concerto pour violon de Mendelssohn, et laissa la musique emplir la pièce.

Au milieu de l'andante, le téléphone sonna. Toby baissa le son et décrocha.

C'était Dvorak. « Je suis désolé de vous appeler si tard, dit-il.

— C'est sans importance. Il n'y a pas longtemps que je suis rentrée. » Elle se cala dans les coussins du canapé, son verre à la main. « On m'a dit que vous aviez tenté de me joindre.

— J'ai eu votre garde. » On entendait de la musique en arrière-fond. *Don Juan*. Nous voilà, pensa Toby, deux personnes sans attaches, chacune chez elle, avec la stéréo pour toute compagnie. Il continua : « Vous vouliez vérifier l'historique de ces deux patients de Brant Hill. Je me demandais si vous aviez appris quelque chose de nouveau.

— J'ai consulté le dossier de Harry Slotkin. Aucune exposition chirurgicale à la Creutzfeld-Jakob.

— Des injections hormonales ?

— Aucune. Il n'était pas soumis au protocole. Ce n'est en tout cas pas mentionné dans le dossier.

— Et Parmenter ?

— Impossible de mettre la main sur son dossier. J'ignore donc s'il a été contaminé au cours d'une intervention chirurgicale. Vous pourriez interroger le docteur Wallenberg. »

Il ne dit rien. Toby prit conscience du silence qui s'était installé à l'autre bout de la ligne.

« Je voudrais pouvoir vous en dire plus, fit-elle. Il est pénible d'avoir à attendre un diagnostic.

— J'ai passé de meilleures soirées, admit-il. La lecture des polices d'assurance vie est fastidieuse.

— Oh, non. Ne me dites pas que vous n'avez pas trouvé une meilleure façon de passer la soirée.

— Avec l'aide d'une bouteille de vin. »

Elle eut un murmure de compassion. « Le cognac est généralement recommandé après une journée difficile. À dire vrai, j'ai moi-même un verre à la main à l'instant où je vous parle. » Elle s'interrompit, puis ajouta involontairement : « Vous savez, je vais rester éveillée toute la nuit. Comme d'habitude. Vous êtes le bienvenu si vous désirez passer prendre un verre avec moi. »

Comme il ne réagissait pas immédiatement, elle ferma les yeux, se disant : *Dieu du ciel, qu'est-ce qui me prend ? Pourquoi ai-je l'air si désespérément avide de compagnie ?*

« Merci, mais je ne serai pas un compagnon très amusant ce soir, dit-il. Un autre jour, peut-être.

— C'est ça, une autre fois. Bonsoir. » En raccrochant, elle pensa : qu'est-ce que j'attendais ? Qu'il saute dans sa voiture et que nous passions la nuit à nous regarder dans les yeux ?

Avec un soupir, elle remit le concerto de Mendelssohn. Et compta les heures jusqu'au petit matin.

James Bigelow était fatigué des enterrements. Il avait assisté à tant de funérailles, de plus en plus fréquentes récemment, semblables à un roulement de tambour marquant le passage du temps. Qu'un si grand nombre de ses amis ait disparu n'avait rien d'étonnant : à soixante-seize ans, il avait déjà vécu plus longtemps que beaucoup d'entre eux. À présent, la mort se rapprochait aussi de lui. Il la sentait rôder, il imaginait son propre corps raidi dans un cercueil ouvert, le visage poudré, les cheveux bien coiffés, habillé d'un costume de flanelle grise impeccablement repassé et boutonné. Cette même foule qui défilait aujourd'hui lui rendrait silencieusement un dernier hommage. Le fait que ce soit Parmenter, et non lui, Bigelow, qui repose dans ce cercueil n'était qu'une affaire de calendrier. Dans un mois, dans un an, ce serait son cercueil qui serait exposé dans ce salon funéraire. Il y a une fin au voyage de chacun.

La foule s'avança ; Bigelow suivit le mouvement. Il s'arrêta près du cercueil et abaissa son regard sur son ami. Même toi, tu n'étais pas immortel, Angus.

Il remonta le couloir central et alla s'asseoir au quatrième rang. Depuis sa place, il observa la procession des visages familiers. Il y avait la voisine d'Angus, Anna Valentine, qui n'avait cessé de le poursuivre de coups de téléphone et d'attentions. Il y avait ses partenaires de golf, les amis qui partageaient son goût pour un bon verre de vin, les musiciens de l'orchestre amateur de Brant Hill.

Où était Phil Doit ?

Bigelow parcourut la salle du regard, cherchant Phil, sachant qu'il aurait dû être présent. À peine trois jours auparavant, ils avaient pris quelques verres ensemble au club, parlé de leurs anciens copains de poker, Angus, Harry et Stan Mackie. Aucun d'eux n'était présent aujourd'hui, seuls restaient Phil et Bigelow. Un poker à deux n'avait plus de sens, avait dit Phil. Il avait pensé glisser un jeu de cartes dans le cercueil d'Angus, une sorte de cadeau d'adieu pour la grande table de poker de l'au-delà. La famille s'en offusquerait-elle ? Ils risquaient d'être choqués par la présence d'un témoignage aussi trivial dans la garniture de satin. Phil et lui avaient eu le même rire triste à la pensée de cette plaisanterie. Au diable, avait dit Phil, il le ferait quoi qu'il arrive ; Angus apprécierait le geste.

Mais Phil n'était pas apparu aujourd'hui avec son jeu de cartes.

Anna Valentine se glissa dans son rang et s'assit à côté de lui. En

temps normal, il aurait évité d'engager la conversation avec elle, mais aujourd'hui il n'avait personne d'autre à qui parler.

Se penchant vers elle, il murmura : « Où est Phil ? »

Elle le regarda, apparemment étonnée qu'il lui adressât la parole.  
« Que dites-vous ?

— Phil Dorr. Il devrait être ici.

— Je suppose qu'il s'est senti patraque.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Je n'en sais rien. Il y a deux jours, il n'a pas assisté à la représentation théâtrale. Il avait mal aux yeux.

— Il ne m'a rien dit.

— Ça l'a pris la semaine dernière. Il devait consulter le médecin à ce sujet. » Elle poussa un long soupir et regarda fixement devant elle, en direction du cercueil. « C'est terrible, n'est-ce pas, comme tout fiche le camp. Les yeux, les hanches, l'ouïe. Je me suis rendu compte aujourd'hui que ma voix n'était plus la même. Je ne me sens pas vieille, Jimmy, mais je ne me reconnais pas dans la glace. » Elle soupira à nouveau. Une larme glissa le long de sa joue, traçant un sillon à la surface du maquillage.

*Phil avait des problèmes de vue !*

Bigelow resta plongé dans ses réflexions pendant que l'assistance recueillie défilait devant le cercueil, au milieu du craquement des chaises et du murmure des voix autour de lui : Vous vous souvenez quand Angus... Je n'arrive pas à croire qu'il n'est plus... Il paraît qu'il a eu une attaque... Non, ce n'est pas ce que j'ai entendu dire...

Brusquement, Bigelow se leva.

« Vous n'avez pas l'intention d'assister à la messe ?

— Je... je dois aller voir quelqu'un », dit-il et il passa devant elle, se faufilant hors du rang. Il crut l'entendre qui l'appelait, mais il ne se retourna pas et se dirigea directement vers l'entrée.

Au volant de sa voiture, il se rendit d'abord au bungalow de Phil, contigu au sien. La porte était fermée ; personne ne répondit à son coup de sonnette. De la véranda, Bigelow jeta un coup d'œil par la fenêtre mais ne vit rien d'autre que l'entrée avec sa petite table de merisier et le porte-parapluies de cuivre. Une chaussure traînait sur le sol. Étonnant de la part de Phil, qui était un maniaque de l'ordre.

En ressortant par le portillon du jardin, il remarqua que la boîte aux lettres était pleine. Cela non plus ne ressemblait pas à Phil.

*Des problèmes de vue.*

Bigelow regagna sa voiture et parcourut le kilomètre qui le séparait de la clinique de Brant Hill. Lorsqu'il arriva à la réception, il avait les mains moites et son cœur battait la chamade.

L'hôtesse ne le vit pas tout de suite – elle était trop occupée à bavarder au téléphone.

Il frappa à la vitre. « Je désire voir le docteur Wallenberg.

— Je m'occupe de vous tout de suite », répondit-elle.

Sentant l'agacement le gagner, il la vit lui tourner le dos et taper une lettre tout en continuant à parler au téléphone, à propos d'assurances et d'autorisation de paiement.

« C'est important ! insista-t-il. Il faut que je sache ce qui est arrivé à Phil Dorr.

— Monsieur, je suis au téléphone.

— Phil est malade lui aussi, n'est-ce pas ? Il a des problèmes de vision.

— C'est son médecin qui vous le dira.

— Dans ce cas, appelez le docteur Wallenberg.

— Il est parti déjeuner.

— Quand revient-il ? À quelle heure ?

— Monsieur, calmez-vous... »

Il tendit la main à travers le guichet et appuya sur le bouton du téléphone, coupant la ligne. « Je dois voir Wallenberg. »

Elle eut un mouvement de recul, comme si elle voulait se mettre hors de sa portée. Deux autres femmes apparurent alors, sortant de la salle des archives. Et toutes les trois le dévisagèrent, lui, le cinglé qui faisait du tapage à la réception.

Une porte s'ouvrit sur le passage d'un médecin. Un grand Noir qui dominait Bigelow de toute sa taille. Sur son badge était inscrit : docteur Brace.

« Monsieur, que se passe-t-il ?

— Je veux voir Wallenberg.

— Il s'est absenté pour le moment.

— Alors donnez-moi des nouvelles de Phil.

— De qui ?

— Vous le savez très bien ! Phil Dorr ! On m'a dit qu'il était malade – un problème aux yeux. Est-ce qu'on l'a hospitalisé ?

— Je vous en prie, monsieur, asseyez-vous pendant que ces dames vérifient les dossiers...

— Je ne désire pas m'asseoir ! Je veux seulement savoir s'il a la même chose qu'Angus. La même chose que Stan Mackie ! »

La porte d'entrée s'ouvrit et une patiente entra. Elle s'immobilisa, regarda le visage empourpré de Bigelow, sentant immédiatement qu'il y avait une crise dans l'air.

« Venez dans mon bureau, dit Brace à Bigelow d'un ton apaisant. C'est au bout du couloir. »

Bigelow contempla la large main brune que lui tendait le médecin, fixant la paume étonnamment pâle traversée d'une ligne de vie épaisse et noire. Il leva les yeux vers Brace. « Je veux seulement savoir, dit-il doucement.

— Savoir quoi, monsieur ?

— Si je vais tomber malade comme les autres ? »

Le docteur secoua la tête, l'air étonné. « Pourquoi seriez-vous malade ?

— Ils ont dit qu'il n'y avait aucun risque – que l'intervention était sans danger. Mais Mackie est tombé malade, et...

— J'ignore qui est M. Mackie. »

Bigelow se tourna vers la réceptionniste. « Vous vous souvenez de Stan Mackie. Dites-moi que vous vous souvenez de Stan.

— Bien sûr, monsieur Bigelow. Sa mort nous a beaucoup attristés.

— Et maintenant, Phil est mort lui aussi, n'est-ce pas ? Il ne reste plus que moi ?

— Monsieur ? » La voix provenait d'une autre employée de la réception. « Je viens de consulter le dossier de M. Dorr. Il n'est pas malade.

— Dans ce cas, pourquoi n'était-il pas à l'enterrement d'Angus ? Il aurait dû y être !

— M. Dorr a quitté la ville à la suite d'un problème familial. Il a demandé que son dossier médical soit transféré auprès de son nouveau médecin à La Jolla.

— Quoi ?

— C'est ce qui est indiqué ici. » Elle désigna le dossier auquel était attachée une fiche. « L'autorisation est datée d'hier. "Le patient a déménagé pour des raisons familiales – pas de retour prévu. Transférer tous les documents à Brant Hill West, La Jolla, Californie". »

Bigelow alla à la fenêtre et regarda fixement la signature au bas de l'autorisation. Carl D. Wallenberg, MD.

« Monsieur ? » Le médecin posait sa main sur l'épaule de Bigelow. « Je suis convaincu que vous aurez bientôt des nouvelles de votre ami. Il semble qu'il ait été obligé de partir.

— Mais comment peut-il avoir eu un problème familial ? fit doucement Bigelow.

— Quelqu'un a pu tomber malade. Décéder.

— Phil n'a pas de famille. »

Ce fut au tour du docteur Brace de le dévisager. Imité par les femmes qui se trouvaient dans la pièce. Elles se tenaient debout derrière la vitre de la réception et le regardaient comme s'il était un animal dans un zoo.

« Il y a quelque chose qui ne colle pas, dit Bigelow. Vous ne me dites pas la vérité, n'est-ce pas ? Je veux voir le docteur Wallenberg.

— Il est sorti déjeuner. Mais vous pouvez me parler, monsieur...

— Bigelow. James Bigelow. »

Le docteur Brace ouvrit la porte qui donnait sur le couloir de la clinique. « Venez dans mon bureau, monsieur Bigelow. Vous me

raconterez tout. »

Bigelow contempla le long corridor blanc qui s'étirait au delà de la porte. « Non, dit-il, faisant un pas en arrière. Non, c'est sans importance... »

Il quitta précipitamment les lieux.

Robbie Brace frappa à la porte et entra dans le bureau de Carl Wallenberg. Comme son occupant, la pièce reflétait un goût excessivement recherché. Brace n'était pas expert en meubles de prix, mais il savait reconnaître la qualité. Le bureau massif était fait d'un bois exotique qu'il ne connaissait pas. Les tableaux accrochés au mur faisaient partie de ces trucs abstraits qui coûtent une fortune. Le soleil couchant filtrait par la fenêtre derrière Wallenberg, entourant d'un halo la tête et les épaules du médecin. Jésus H. Wallenberg, pensa Brace.

Wallenberg leva les yeux. « Oui, Robbie ? » *Robbie, et pas « docteur Brace ».* *Devinez qui est le chef, ici.*

Brace dit : « Vous souvenez-vous d'un patient du nom de Stan Mackie ? »

Dans le contre-jour, l'expression de Wallenberg était indéchiffrable. Il s'inclina lentement en arrière dans son fauteuil dont le cuir crissa légèrement. « Pourquoi le nom de Stan Mackie revient-il à la surface ?

— À cause de l'un de vos patients, James Bigelow. Vous connaissez M. Bigelow, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. C'est l'un de mes premiers patients ici. L'un des premiers qui sont venus s'établir à Brant Hill.

— Ce M. Bigelow s'est présenté à la clinique cet après-midi, manifestement bouleversé. Son histoire ne m'a pas paru très cohérente. Il parlait de ses amis qui tombaient tous malades, se demandant s'il allait être le prochain. Il a mentionné un certain M. Mackie.

— Sans doute le docteur Mackie.

— Un médecin ? »

Wallenberg lui fit signe de prendre une chaise. « Asseyez-vous, Robbie. Ce n'est pas facile de discuter avec vous quand vous me dominez de toute votre taille. »

Brace s'assit. Il comprit immédiatement son erreur ; perdant l'avantage de la hauteur, il se retrouvait au niveau de son interlocuteur, qui détenait désormais tous les atouts : celui de l'ancienneté, de la race, et d'un meilleur tailleur.

« De quoi parlait M. Bigelow ? demanda-t-il. Il semblait terrifié à l'idée de tomber malade.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Il a mentionné une sorte de traitement qui leur était appliqué, à

lui et à ses amis. »

Wallenberg secoua la tête. « Peut-être parlait-il du traitement hormonal ? Des injections hebdomadaires.

— Je n'en sais rien.

— Dans ce cas, il s'inquiète inutilement. Il n'y a rien de révolutionnaire dans notre protocole. Vous le savez.

— Ainsi, M. Bigelow et ses amis suivent un traitement hormonal à base d'injections ?

— Exactement. C'était une des raisons de leur présence à Brant Hill. Pour le bénéfice de nos recherches les plus pointues.

— Il est intéressant que vous utilisiez le terme pointu. M. Bigelow n'a pas parlé d'injections. Il a spécifiquement employé le terme d'intervention. Comme s'il s'agissait d'un acte chirurgical.

— Pas du tout. Il n'a subi aucune intervention. À ma connaissance, il n'a eu recours qu'une seule fois à un chirurgien, lorsqu'il a fallu lui retirer un polype nasal. Bénin, naturellement.

— Bon. Et ce traitement hormonal pouvait-il avoir des effets secondaires ?

— Aucun.

— Il ne peut donc en aucun cas avoir causé le décès d'Angus Parmenter ?

— Le diagnostic n'a pas encore été établi.

— Creutzfeld-Jakob. D'après le docteur Harper. »

Wallenberg se figea et Brace comprit qu'il n'aurait pas dû mentionner le nom de Toby. Ni reconnaître qu'il avait été en contact avec elle.

« Bien, fit Wallenberg, voilà qui explique les symptômes de mon patient.

— Que penser des inquiétudes de M. Bigelow ? Son autre ami avait-il la même maladie ? »

Wallenberg secoua la tête. « Vous savez, nos patients admettent difficilement qu'ils ont atteint les limites de la durée normale de la vie. Angus Parmenter avait quatre-vingt-deux ans. Le vieillissement et la mort sont notre lot à tous.

— De quoi est mort le docteur Mackie ?

Wallenberg resta songeur un instant. « Ce fut un accident particulièrement dramatique. Mackie a eu un accès délirant. Il s'est jeté par une fenêtre de l'hôpital Wicklin.

— Mon Dieu !

— Nous avons tous été stupéfaits. C'était un chirurgien, un excellent chirurgien. Toujours en salle d'op, même à soixante-quatorze ans. Il a continué à travailler jusqu'au jour de son... accident.

— A-t-on pratiqué une autopsie ?

— La cause était un traumatisme, incontestablement.



— Oui, mais a-t-on pratiqué une autopsie ?

— Je ne sais pas. Il était entre les mains des chirurgiens de Wicklin. Il est mort une semaine après sa chute. » Il regarda Robbie d'un air pensif. « Tout cela semble vous préoccuper.

— Sans doute parce que j'ai vu ce pauvre Bigelow si bouleversé. Il a mentionné un autre nom, un de ses amis qui est également tombé malade, un certain Philip Dorr.

— M. Dorr se porte bien. Il s'est installé à Brant Hill West, à La Jolla. Je viens de recevoir son autorisation signée demandant le transfert de son dossier. » Il fouilla dans une pile de papiers sur son bureau et en tira une feuille. « Voilà son fax de Californie. »

Brace jeta un coup d'œil à la signature de Philip Dorr en bas du fax. « Il n'est donc pas malade.

— J'ai vu M. Dorr à la clinique il y a quelques jours, pour un examen de contrôle.

— Et ? »

Wallenberg le regarda droit dans les yeux. « Il était en parfaite santé. »

De retour à son bureau, Brace compléta les dossiers et les comptes rendus qu'il avait dictés dans la journée. À 18 h 30, il éteignit son magnétophone et jeta un coup d'œil sur son bureau enfin rangé. Il vit le nom qu'il avait griffonné sur le dos d'un rapport d'analyse : *Docteur Stanley Mackie*. L'incident de l'après-midi le tracassait encore. Il se rappela les autres noms cités par James Bigelow : Angus Parmenter, Phillip Dorr. Que deux de ces trois hommes fussent aujourd'hui décédés n'avait en soi rien d'alarmant. Tous étaient âgés ; tous avaient atteint les limites statistiques de la longévité.

Mais la vieillesse n'était pas une cause de décès.

Aujourd'hui, le regard de James Bigelow trahissait de la peur, un effroi sincère, et Brace ne parvenait pas à chasser une impression de malaise.

Il décrocha le téléphone et appela Greta, la prévint qu'il serait en retard. Il devait passer à l'hôpital Wicklin. Puis il boucla sa serviette et quitta la clinique.

L'endroit était désert, le long couloir seulement éclairé par un panneau fluorescent au fond de l'entrée. En passant, il entendit un léger bourdonnement et il vit l'ombre d'un insecte qui se débattait derrière le plastique. Il appuya sur l'interrupteur, plongeant l'entrée dans l'obscurité, mais le bourdonnement continua au-dessus de lui, un battement d'ailes frénétique.

Brace sortit dans la nuit humide et balayée par le vent.

Sa Toyota était la seule voiture dans le parking de la clinique. Garée sous la lumière jaunâtre d'un réverbère, elle ressemblait à un

gros scarabée luisant. Il s'immobilisa, cherchant les clefs dans sa poche, puis leva les yeux vers les fenêtres éclairées de la résidence médicalisée, les silhouettes des patients dans leurs chambres, le clignotement des écrans de télévision. Il se sentit soudain profondément abattu. Ce qu'il voyait à travers ces fenêtres, c'était la fin de la vie. Le théâtre d'ombres de son propre avenir.

Il s'installa au volant, sortit du parking, cherchant en vain à secouer cet accès de mélancolie. Elle collait à lui comme un brouillard froid sur sa peau. *J'aurais dû choisir la pédiatrie*, se dit-il. Les bébés. Les commencements. Des êtres qui poussent. Mais à l'école de médecine, on lui avait dit que l'avenir résidait dans la gériatrie, les baby-boomers grisonnants, la vaste armée en marche vers la sénilité, consommatrice de soins médicaux. Quatre-vingt-dix pour cent des dépenses de la Sécurité sociale étaient consacrés au soutien d'une personne durant la dernière année de sa vie. C'est là qu'allait l'argent ; là que les médecins pouvaient gagner leur vie.

En homme pratique, Robbie Brace avait choisi une solution pratique.

Et aujourd'hui il était complètement déprimé !

Tout en se dirigeant vers l'hôpital Wicklin, il se demanda ce qu'eût été sa vie s'il avait choisi la pédiatrie. Il pensa à sa propre fille et se souvint de sa joie le jour où il avait vu son visage chiffonné hurlant dans la salle d'accouchement. Il se rappela les biberons de 2 heures du matin, l'odeur de talc et de lait aigre, sa peau soyeuse de bébé. À bien des égards, les tout-petits ressemblaient aux vieillards. Il fallait les laver, les nourrir, les habiller, changer leurs couches. Ils ne savaient ni marcher ni parler. Ils vivaient dans la dépendance de ceux qui en avaient la charge.

Il était 19h30 lorsqu'il arriva à l'hôpital Wicklin, une petite enclave à l'intérieur de Boston. Il enfila sa blouse blanche, agrafa soigneusement son badge portant l'inscription « Robert Brace, MD » et entra dans l'immeuble. Il n'avait pas de statut particulier ici, ni le droit de consulter les dossiers médicaux ; il espéra que personne ne viendrait le questionner.

Au service des archives, il remplit une demande pour le dossier de Stanley Mackie et tendit le formulaire à la petite préposée blonde de service. Elle examina son badge, hésita, sans doute consciente qu'il ne faisait pas partie du personnel.

« Je viens de Brant Hill, dit-il. Ce patient a été soigné chez nous. »

Elle lui apporta le dossier qu'il emporta jusqu'à un bureau vide où il s'installa. Sur la couverture était inscrite la mention : « Décédé ». Il ouvrit le dossier, lut la première page : nom, date de naissance, numéro de sécurité sociale. L'adresse le frappa immédiatement : 101, Titwillow Lane, Newton, Massachusetts.

Une des adresses de Brant Hill.

Il passa à la page suivante. Le dossier ne comportait qu'une seule hospitalisation – celle au cours de laquelle Stanley Mackie était mort. Avec une consternation grandissante, Brace prit connaissance du compte rendu, historique et somatique, du chirurgien qui avait procédé à l'admission.

*Soixante-quatorze ans, de race blanche, médecin, auparavant en bonne santé, admis aux urgences avec un traumatisme crânien massif après être tombé d'une fenêtre du quatrième étage. Avant l'accident, était en train de pratiquer une appendicectomie banale. Selon les infirmières de la salle d'opération, le docteur Mackie a été pris de tremblements des deux mains. Sans explication, il a décidé de sectionner un segment important et d'apparence normale de l'intestin grêle, provoquant une importante hémorragie. Le personnel de la salle d'opération ayant tenté de l'écarter de la table, il a tranché la veine jugulaire de l'anesthésiste et pris la fuite.*

*Des témoins dans le hall l'ont vu se jeter la tête la première par la fenêtre. On l'a retrouvé dans le parking, inanimé et perdant son sang. Après avoir été intubé et stabilisé au service des urgences, le patient a été admis en traumatologie avec plusieurs fractures du crâne et de probables fractures spinales par tassement.*

L'examen somatique avait été rapporté dans le style concis des chirurgiens, un inventaire rapide des blessures du patient et des constatations au plan neurologique. Lacérations du visage et du cuir chevelu. Fractures ouvertes coronales et pariétales avec refoulement de matière grise. Pupille droite éclatée. Pas de respiration spontanée, aucune réaction aux stimuli. Les blessures, pensa Brace, correspondaient bien à une chute la tête la première dans le parking.

Poursuivant sa lecture, il tomba sur une note du chirurgien : « Compte rendu de radiographie : fractures spinales par tassement, C6, C7, T8. » Ceci aussi indiquait un impact dont la force s'était transmise directement le long de la colonne vertébrale.

Le séjour de Stanley Mackie à l'hôpital avait duré une semaine, sept jours de détérioration de multiples organes. Comateux, ventilé artificiellement, il ne s'était jamais réveillé. Les reins avaient cessé de fonctionner, sans doute sous l'effet du choc. Puis il avait fait une pneumonie et sa pression artérielle avait chuté à deux reprises, provoquant un infarctus intestinal. Finalement, sept jours après sa chute, son cœur s'était arrêté.

Brace se reporta à la fin du dossier, où étaient classés les résultats des examens de laboratoire. Un inventaire complet et quotidien d'électrolytes, d'analyses chimiques, de numérations globulaires et d'analyses d'urine. Il continua à tourner les pages, parcourant des

résultats d'examens à des prix exorbitants, consacrés à un homme dont la mort, dès le premier jour, était inévitable.

Il s'arrêta sur un rapport intitulé *Pathologie du foie*.

*Apparence globale : poids 1600 grammes, pâle, plaques superficielles d'hémorragie aiguë. Pas d'indice d'altération fibreuse chronique.*

*Microscopie : sur coloration H et E, on note la présence d'hépatocytes momifiés. Concordant avec une nécrose de coagulation focale, probablement consécutive à l'ischémie.*

À la page suivante était inscrite une numération globulaire isolée. Le dossier se terminait là.

Il revint au début, cherchant d'autres résultats postmortem, mais ne trouva rien, hormis la page décrivant le foie. C'était insensé. Pourquoi la pathologie se serait-elle limitée au rapport postmortem d'un seul organe ? Où étaient les résultats concernant le cerveau, les poumons, le cœur ?

Il demanda à l'archiviste s'il existait d'autres rapports concernant Stanley Mackie.

« Uniquement celui-là.

— Mais il manque certains rapports de la pathologie.

— Vous pouvez vous adresser directement à eux. Ils conservent des copies de tous leurs rapports. »

Situé au sous-sol, le service de pathologie était un labyrinthe de pièces basses de plafond, aux murs peints en blanc et décorés d'affiches de voyage. Brouillard sur le parc de Serengeti. Un arc-en-ciel enjambant l'île de Kauai. Une île de palétuviers au milieu d'une mer turquoise. De la musique douce s'échappait d'une radio. La laborantine qui travaillait dans cette pièce semblait absurdement joyeuse, étant donné la nature de son travail. Avec ses joues fardées de rouge et ses paupières d'un vert nacré, elle ajoutait à l'ensemble une note supplémentaire de couleur.

« J'essaye de mettre la main sur le rapport d'une autopsie qui a été pratiquée en mars, dit Brace. Il n'est pas dans le dossier du patient. Les archives m'ont conseillé de me tourner vers vous.

— Quel est le nom du patient ?

— Stanley Mackie. »

La laborantine secoua la tête tout en se dirigeant vers un classeur. « C'était un homme charmant. Nous avons tous été navrés de ce qui était arrivé.

— Vous le connaissiez ?

— Les chirurgiens viennent toujours vérifier les rapports de pathologie de leurs patients. Nous avons l'habitude de voir le docteur Mackie... » Elle ouvrit un tiroir et commença à chercher parmi les dossiers. « Il nous avait acheté une machine à café pour Noël. » Elle se

redressa et contempla le classeur d'un air perplexe.

« Je ne le trouve pas. » Elle repoussa le tiroir. « Je suis pourtant certaine qu'une autopsie a été pratiquée sur le docteur Mackie.

— Se peut-il qu'il soit mal classé ? À S, pour Stanley ? »

Elle ouvrit un autre tiroir, compulsa les dossiers, puis le referma. Elle se retourna vers un autre laborantin qui venait d'entrer dans la pièce. « Dis donc, Tim, as-tu vu un rapport d'autopsie concernant le docteur Mackie ?

— Quand a-t-elle eu lieu ?

— Au début de l'année.

— Dans ce cas, le dossier devrait encore se trouver dans le classement. » Il posa une pile de diapositives sur le comptoir. « Cherche du côté d'Herman.

— Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt », dit-elle avec un soupir en sortant du laboratoire pour se diriger vers l'un des bureaux.

Brace la suivit. « Qui est Herman ?

— Ce n'est pas qui, mais quoi. » Elle alluma la lumière, révélant un ordinateur portable trônant sur un bureau. « Voilà Herman. C'est le projet chéri du docteur Seibert.

— Quelle est la fonction d'Herman ?

— Il est censé permettre des études rétrospectives instantanément. Si par exemple vous voulez savoir combien de morts périnatales ont frappé des mères fumeuses, vous tapez les mots *périnatal* et *fumeur*, et vous obtenez une liste des patientes appropriées qui ont été autopsiées.

— Vous y trouvez donc tous les résultats de vos autopsies ?

— Une partie. Il y a seulement deux mois que le docteur Seibert a commencé à entrer les informations. Il est loin d'avoir terminé. » Elle s'assit devant le clavier, tapa le nom Mackie, Stanley, et cliqua sur Recherche.

Un nouvel écran apparut avec les données d'identification. C'était le rapport d'autopsie de Stanley Mackie.

La laborantine se leva. « Je vous cède la place. »

Brace s'assit à son tour devant l'ordinateur. D'après les indications portées à l'écran, l'entrée avait été faite six semaines auparavant ; le rapport avait dû s'égarer depuis. Brace commença à dérouler le texte et lut.

Le rapport décrivait l'aspect général du corps postmortem : les diverses intraveineuses, le crâne rasé, les incisions du cuir chevelu pratiquées par le neurochirurgien. Suivait une description des organes internes. Les poumons étaient congestionnés et enflammés. Le cœur montrait un infarctus récent. Le cerveau comportait de multiples hémorragies. Les résultats de l'examen concordaient avec le diagnostic du chirurgien : traumatisme crânien massif accompagné d'une

pneumonie bilatérale. L'infarctus du myocarde récent avait probablement été le stade final.

Il passa aux examens microscopiques et y trouva un résumé de la page qu'il avait vue dans le dossier médical, décrivant le foie. En plus s'y trouvaient des résultats qui n'étaient pas inclus dans le dossier médical – examens microscopiques du foie, du cœur, des poumons. Rien de particulier, pensa-t-il. Ce type est tombé la tête la première sur le sol, il s'est fracturé le crâne, et les traumatismes neurologiques ont déclenché de multiples accidents organiques.

Il cliqua sur l'examen microscopique du cerveau, et son regard s'arrêta soudain sur une phrase au milieu de la description des lésions traumatiques :

*... vacuolisation variable dans le neuropile. Déperdition neuronale et astrocytose réactive avec plaques de kuru. Réaction positive au rouge Congo, comme on l'a vu dans les coupes cérébelleuses.*

Immédiatement, il cliqua sur la dernière page et son regard chercha le diagnostic final ;

- 1. Multiples hémorragies intercébrales liées au traumatisme.*
- 2. Maladie de Creutzfeld-Jakob antérieure.*

De retour dans le parking, Robbie Brace resta immobile au volant de sa voiture, se demandant ce qu'il allait faire ensuite.

Et s'il fallait faire quelque chose. Il soupesa toutes les conséquences possibles. La révélation porterait un coup terrible à la réputation de Brant Hill. Les médias s'en empareraient. Il imaginait déjà les titres fracassants : « Le Ritz et la mort. » « La Maladie de la vache folle à prix d'or. »

Il perdrait son job.

*Tu peux te taire, mon vieux. Toby Harper a raison. Nous avons un début d'épidémie mortelle entre les pattes et nous n'en connaissons pas la cause. Les injections d'hormones ? La nourriture ?*

Il saisit son téléphone portable sous son siège. Il avait gardé la carte de Toby Harper sur lui. Il composa son numéro personnel.

Une femme répondit : « Ici le domicile du docteur Harper.

— Je suis le docteur Brace de Brant Hill. Pourrais-je parler à Toby Harper ?

— Elle est sortie, mais je peux lui laisser un message. Quel est votre numéro ?

— Je suis dans ma voiture actuellement. Dites-lui seulement qu'elle avait raison. Dites-lui que nous avons un deuxième cas de C-J. Elle comprendra.

— Pardon ?

— Elle saura ce que cela signifie. » Des phares apparurent dans son rétroviseur. Une voiture roulait lentement dans l'allée voisine. « À quelle heure sera-t-elle de retour ? demanda-t-il.

— Elle est de garde...

— Oh. Dans ce cas, je vais passer à l'hôpital Springer. Ne tenez pas compte du message. » Il coupa la communication, glissa le téléphone sous son siège et démarra. Comme il sortait du parking, il remarqua les mêmes phares qui se dirigeaient également vers la sortie. Il les perdit rapidement de vue au milieu de la circulation.

Le trajet jusqu'à Springer lui prit une demi-heure. Au moment où il s'engageait dans le parking de l'hôpital, il s'aperçut qu'il avait mal à la tête. Il se gara dans un emplacement réservé aux visiteurs et resta quelques minutes assis dans sa voiture, se massant les tempes. Ce n'était qu'une légère céphalée lui rappelant qu'il n'avait rien mangé depuis le petit déjeuner. Il ne s'attarderait pas longtemps, juste le temps de raconter à Toby ce qu'il venait d'apprendre ; à partir de là, il la laisserait prendre le relais. Tout ce dont il avait envie maintenant, c'était de rentrer chez lui, de dîner et de jouer avec sa petite fille.

Il sortit de sa voiture, la ferma à clé et se dirigea vers l'entrée des urgences. Il n'avait fait que quelques pas quand il entendit une voiture rouler derrière lui. Il se retourna, clignant des yeux dans la lumière des phares qui s'approchaient lentement. La voiture s'arrêta à sa hauteur. Il entendit le bourdonnement que fit la fenêtre du conducteur en s'ouvrant.

Un homme aux cheveux d'un blond platine sous l'éclairage du parking lui souriait. « Je crois que je me suis perdu.

— Où allez-vous ? demanda Brace.

— Irving Street.

— Vous vous êtes trompé de direction. » Brace s'approcha de la fenêtre ouverte. « Vous devez regagner la route, tourner à votre droite et parcourir quatre ou cinq... »

Le *pop, pop* le surprit. Tout comme le coup en plein thorax.

La violence du choc projeta Brace en arrière. Il porta la main à sa poitrine, sentant la douleur se manifester, et s'aperçut qu'il n'arrivait pas à inspirer profondément. Quelque chose de chaud suinta sous sa chemise et gagna ses doigts. Il baissa les yeux et vit que sa main était humide et brillante d'un liquide noir.

Il y eut un autre *pop*, un autre choc dans la poitrine.

Brace tituba. Il essaya de reprendre son équilibre, mais ses jambes se dérobèrent sous lui. Il tomba à genoux, vit la lumière du réverbère onduler, comme une nappe d'eau.

La dernière balle le frappa dans le dos.

Il s'écroula, le visage pressé contre le macadam froid, le gravier lui mordant la joue. La voiture s'éloigna, le grondement du moteur

diminua dans la nuit. Brace avait l'impression que la vie le désertait dans un flot brûlant. Il appuya sa main sur sa poitrine, cherchant désespérément à stopper l'écoulement, mais son bras n'avait plus de force.

*Mon Dieu, pas ici. Pas maintenant.*

Il se mit à ramper vers la porte des urgences, la main pressée tant bien que mal sur sa poitrine, sentant à chaque battement de cœur le flot chaud jaillir davantage. Il ne quittait pas du regard le panneau *Urgences*, violemment éclairé en rouge, mais sa vision devenait floue, les lettres tremblaient, semblables à des traînées de sang.

Les portes vitrées des urgences se trouvaient en face de lui. Soudain, une silhouette se découpa dans le rectangle de lumière. Elle s'arrêta à quelques mètres. Désespérément Brace tendit le bras, murmura : « Aidez-moi. Je vous en prie. »

Il entendit la femme crier : « Il y a un homme blessé dehors ! J'ai besoin de secours ! VITE ! »

Et il entendit courir dans sa direction.



« Installez une troisième perf, hurla Toby. Calibre 16.

— Le labo annonce que du sang O négatif est en route.

— Où est passé Carey ?

— Il était à l'hôpital, dit Maudeen. Je vais le biper. »

Toby enfila une paire de gants stériles et saisit le scalpel.

Sous les lumières de la salle de traumatisme, le visage de Robbie Brace était luisant de sueur et de peur. Il la regarda, les yeux agrandis au-dessus du masque à oxygène, s'efforçant désespérément d'inspirer et d'expirer. Le pansement autour de sa poitrine s'imbibait à nouveau de rouge. Une infirmière anesthésiste, venue de la maternité, était déjà prête à intuber.

« Robbie, je vais mettre en place une sonde thoracique, dit Toby. On va vous faire un pneumothorax à soupape. » Il acquiesça d'un bref signe de tête, et elle vit sa mâchoire se crispier dans l'attente de la douleur. Mais il n'eut même pas un tressaillement lorsque la lame incisa la peau au-dessus d'une côte ; une injection sous-cutanée de xylocaïne avait déjà insensibilisé les terminaisons nerveuses. Toby entendit un sifflement d'air et sut qu'elle avait atteint la cavité thoracique. Elle sut aussi qu'elle avait vu juste : la balle avait perforé le poumon et à chaque respiration, l'air que perdait le poumon remplissait la cavité pleurale, accumulant assez de pression pour déplacer le cœur et les grands vaisseaux, comprimant le tissu pulmonaire resté intact.

Elle glissa un doigt dans l'incision pour l'écarter, puis inséra le cathéter de plastique transparent. Val connecta l'autre extrémité à une aspiration à basse pression. Immédiatement, un flot rouge vif jaillit dans le tube et s'accumula dans le réservoir.

Toby et Val échangèrent un regard, partageant la même pensée : *hémorragie dans la poitrine – à évolution rapide.*

Elle regarda le visage de Robbie et s'aperçut qu'il l'observait et que son inquiétude ne lui avait pas échappé.

« Pas... terrible, hein ? » murmura-t-il.

Elle lui pressa l'épaule. « Tout va bien, Robbie. Le chirurgien va arriver d'une minute à l'autre.

— J'ai froid. Il fait si froid... »

Maudeen le couvrit d'un plaid.

« Où est ce foutu O négatif ? réclama Toby.

— Il est là. Je suis en train de fixer la...

— Toby, murmura Val, la pression artérielle est descendue à 85.

— Allez, vite. Versez le sang ! »

La porte s'ouvrit d'un coup sec et Doug Carey entra dans la salle.  
« Que se passe-t-il ?

— Blessures par balle à la poitrine et dans le dos, expliqua Toby. Trois balles visibles à la radio, mais j'ai compté quatre orifices d'entrée. Pneumothorax à soupape. Et ça..., dit-elle en désignant le réservoir où 100 cm<sup>3</sup> de sang s'étaient déjà accumulés. « En quelques minutes seulement. Pression artérielle systolique en baisse. »

Carey jeta un coup d'œil à la radio accrochée sur le panneau lumineux. « Ouvrons le thorax, dit-il.

— Il faudrait une équipe cardiaque au complet – peut-être un pontage...

— On ne peut pas attendre. Il faut stopper l'hémorragie immédiatement. » Il regarda Toby droit dans les yeux et elle sentit ses vieux ressentiments l'envahir. Doug Carey était un salaud, mais en ce moment elle avait besoin de lui. Robbie Brace avait besoin de lui.

Toby fit un signe de tête à l'adresse de l'infirmière anesthésiste. « Allez-y, intubez. On va le préparer. Val, ouvre le plateau de thoracotomie... »

Pendant que tout le monde s'affairait dans la salle, l'anesthésiste remplit une seringue d'une dose d'éthomidate. Le produit plongerait Robbie dans l'inconscience pendant l'intubation.

Toby souleva le masque à oxygène et vit le regard que Robbie fixait sur elle. Combien de fois avait-elle vu la terreur emplir les yeux d'un patient ? Combien de fois avait-elle dû surmonter sa propre émotion pour se concentrer sur sa tâche ? Ce soir, cependant, elle ne pouvait ignorer cette peur. Il s'agissait d'un homme qu'elle connaissait, dont elle s'était sentie proche ces derniers jours.

« Tout ira bien, dit-elle. Croyez-moi. Je vais tout faire pour ça. » Elle prit doucement son visage entre ses mains et lui sourit.

« Compte... sur... vous, Harper », murmura-t-il.

Elle hocha la tête. « OK, Robbie. À présent, êtes-vous prêt à vous endormir ?

— Réveillez-moi... quand ce sera fini.

— Ça ne sera pas long. » D'un signe, elle indiqua à l'anesthésiste d'injecter l'éthomidate dans la perfusion. « Dormez, maintenant, Robbie. Voilà. Je serai là à votre réveil. »

Il riva son regard sur elle. Elle serait sa dernière vision, le dernier visage qui s'inscrirait dans sa mémoire. Elle vit la conscience désert ses yeux, tandis que ses muscles se relâchaient et que ses paupières se fermaient.

*Je ferai tout pour le sortir de là.*

Elle retira le masque. Immédiatement, l'anesthésiste bascula la tête

de Robbie en arrière et inséra la lame du laryngoscope dans sa gorge. Il lui fallut à peine quelques secondes pour repérer les cordes vocales, glisser la canule d'intubation dans la trachée, brancher l'oxygène et fixer la canule en place. Le ventilateur allait prendre le relais désormais, respirer à sa place, insuffler dans ses poumons un mélange contrôlé d'oxygène et d'halothane.

*Je ferai tout pour le sortir de là.*

Toby laissa échapper un profond soupir. Puis elle enfila rapidement sa blouse. Elle savait que les uns et les autres ne respectaient pas les règles en matière de vêtements stériles, mais comment faire autrement ? Pas le temps d'enfiler le pyjama chirurgical de rigueur... elle prit ses gants et se dirigea vers la table.

Elle se plaça face à Doug Carey. La poitrine du patient avait été hâtivement barbouillée de Bétadine et les champs stériles étaient disposés sur le site opératoire.

Carey pratiqua l'incision, une seule ouverture bien nette le long du sternum. Pas question de se préoccuper d'esthétique. La pression sanguine chutait – soixante-dix systoliques avec trois perfusions de gros calibre déversant sérum et sang. Toby avait plusieurs fois assisté à des thoracotomies en urgence, et leur brutalité ne cessait de l'impressionner. Le cœur au bord des lèvres, elle regarda Carey manier la scie, ouvrant en deux le sternum dans un mélange de poudre d'os et de sang.

« Merde, marmonna Carey en regardant à l'intérieur de la cavité thoracique. Il y a au moins un litre de sang là-dedans. Aspiration ! Donnez-moi des serviettes stériles ! »

Le gargouillis du cathéter d'aspiration était si violent que Toby entendait à peine le bip-bip du cœur de Robbie sur le moniteur cardiaque. Pendant que Val aspirait, Maudeen déchira l'emballage stérile d'un paquet de serviettes. Carey en bourra une dans la cavité thoracique. Quand il la retira, elle était écarlate. Il la jeta sur le sol, en mit une autre qui ressortit tout autant imbibée de sang.

« Bon. Je crois savoir d'où ça vient. C'est sans doute l'aorte ascendante... Toby, j'ai besoin d'y voir plus clair... »

Le cathéter d'aspiration gargouillait toujours. Bien que la plus grande partie du sang ait été éliminée, un flot continu continuait à s'échapper de l'aorte.

« Je ne vois aucun projectile », dit Carey. Il consulta la radio du regard, puis revint à la cavité béante. « C'est d'ici que le sang fout le camp, mais où est cette maudite balle ?

— Ne pouvez-vous pas simplement l'obturer ?

— Il est possible qu'elle soit restée logée dans la paroi de l'aorte. Si nous obturons et refermons, on risque une autre déchirure plus tard. » Il tendit la main vers les aiguilles à suture et le porte-aiguilles. « OK,

arrêtons d'abord la fuite. Ensuite, nous chercherons... »

Toby rétracta le poumon pendant que Carey suturait. Il travaillait vite, l'aiguille entrant et ressortant dans la paroi de l'aorte. Lorsqu'il eût terminé et que le saignement eût cessé, tout le monde dans la salle poussa un même soupir de soulagement.

« Pression sanguine ?

— Stable à 75, dit Val.

— Continuez avec l'O négatif. Il en faudrait davantage.

— Il arrive.

— Bon. » Carey soupira. « Voyons ce qu'il y a là-dedans... » Il aspira le sang accumulé, dégageant le champ pour procéder plus facilement à l'examen. Puis, avec une légère traction pour mieux y voir, il prit une éponge et en tamponna doucement l'aorte.

Soudain sa main s'immobilisa. « Merde, souffla-t-il. La balle...

— Qu'y a-t-il ?

— Elle est là ! Elle traverse presque la paroi opposée ! » Il retira lentement sa main.

Soudain, le sang jaillit comme un geyser, leur aspergeant le visage.

« Non ! » hurla Toby.

Saisi de panique, Carey saisit un porte-aiguilles sur le plateau et plongea la main dans le flot de sang, mais il agissait à l'aveuglette, tâtonnant dans une mare rouge qui déborda bientôt du thorax, imbibant la blouse de Toby.

« Je n'arrive pas à l'arrêter – on dirait qu'il y a une déchirure tout le long de la paroi.

— Clampez-la. Ne pouvez-vous pas la clamper ?

— Clamper quoi ? L'aorte ? Elle est en lambeaux... »

Le moniteur cardiaque fit entendre un son continu. L'anesthésiste dit : « Asystole ! On a une asystole ! »

Le regard de Toby se dirigea vers l'écran. Le tracé du cœur était plat.

Elle enfouit sa main dans le flot de sang et chercha le cœur. Elle le pressa, une fois, deux fois, sa main remplaçant les battements du cœur de Robbie.

« Arrêtez, cria Carey. Vous allez le vider de son sang !

— Il est en arrêt...

— Vous ne pouvez rien y changer.

— Alors, que faire ? »

Le moniteur faisait entendre le même sifflement. Carey regarda l'intérieur de la poitrine ouverte. Le lac rouge sang. Le jaillissement s'était tari depuis que Toby avait cessé sa tentative de massage cardiaque. Seules quelques gouttes débordaient lentement du thorax béant.

« C'est fini », dit-il. Il s'écarta lentement du corps. Sa casaque était

imbibée jusqu'à la taille. « Il n'y avait rien à suturer, Toby. L'aorte tout entière se disséquait. Elle a éclaté. »

Toby contempla le visage de Robbie, les paupières mi-closes, la mâchoire pendante. Le ventilateur marchait encore, insufflant de l'air dans un cadavre.

L'anesthésiste l'arrêta. Le silence revint dans la pièce.

Toby posa la main sur l'épaule de Robbie. À travers les champs stériles, la chair était ferme et chaude.

*Je ferai tout pour le sortir de là.*

« Je suis désolée, murmura-t-elle. Je suis vraiment désolée. »

La police fut sur les lieux avant la femme de Robbie. En quelques minutes, les deux premiers policiers avaient encerclé la scène du crime et bouclé l'accès de la moitié du parking. Lorsque Greta Brace arriva précipitamment aux urgences, le parking baignait dans la lueur blafarde des gyrophares d'une demi-douzaine de voitures de police venues de Newton et de Boston. Au comptoir de l'accueil, Toby s'entretenait avec l'un des inspecteurs quand elle vit Greta débouler, ses cheveux roux décoiffés par le vent. La salle d'attente grouillait de policiers, plus quelques patients affolés, et Greta franchit la foule, sanglotant et hurlant.

« Où est-il ? » cria-t-elle.

Toby interrompit sa conversation pour se porter à sa rencontre.  
« Je suis navrée.

— Où est-il ?

— Il est encore en traumatologie, Greta. Non ! N'y allez pas tout de suite. Laissez-nous un peu de temps pour...

— C'est mon mari. Je veux le voir.

— Greta... »

Sans l'écouter davantage, Greta passa devant elle et entra dans la zone réservée aux soins, Toby sur ses talons. Désorientée, cherchant fébrilement dans chaque salle, elle tomba enfin devant une porte portant l'indication Traumatologie et entra.

Toby arriva immédiatement derrière elle. Le docteur Daniel Dvorak, habillé et ganté, leva les yeux au moment où les deux femmes entrèrent. Devant lui gisait le corps de Robbie, la poitrine béante, les traits du visage relâchés.

« Non, fit Greta, et son gémissement se mua en une longue plainte funèbre. Non... »

Toby la prit par le bras, voulant la faire sortir de la salle, mais Greta se dégagea d'un geste sec et s'approcha en vacillant du corps de son mari. Elle lui prit le visage entre ses mains, lui embrassant les yeux, le front. La sonde était encore en place, l'extrémité ressortant par la bouche. Elle tenta de décoller le sparadrap, de retirer cet

horrible bout de plastique.

Daniel Dvorak posa sa main sur la sienne pour l'arrêter. « Je suis désolé, dit-il doucement. Il faut le laisser.

— Je veux qu'on enlève ce truc de la gorge de mon mari !

— Il faut le laisser pour l'instant. Je le retirerai dès que j'aurai terminé mon examen.

— Qui êtes-vous ?

— Le médecin légiste. Docteur Dvorak. » Il jeta un regard vers l'inspecteur de la brigade criminelle, qui venait d'entrer dans la salle.

« Madame Brace ? dit le policier. Je suis l'inspecteur Sheehan. Vous devriez venir avec moi dans un endroit plus tranquille. Nous pourrions nous asseoir et parler. »

Greta ne bougea pas. Elle resta immobile, murmurant doucement, tenant le visage de Robbie entre ses mains, le visage caché derrière une cascade de cheveux roux.

« Nous avons besoin de votre aide, madame Brace, pour comprendre ce qui est arrivé. » Le policier lui effleura l'épaule. « Allons nous installer ailleurs. »

Grâce finit par s'écarter de la table. Au moment de franchir la porte, elle se retourna vers son mari.

« Je reviens tout de suite, Robbie », dit-elle. Puis elle sortit lentement de la pièce.

Toby et Dvorak se retrouvèrent seuls. « J'ignorais que vous étiez là, dit-elle.

— Je suis arrivé il y a dix minutes. Avec toute cette agitation, vous ne m'avez pas vu, dans la foule. »

Elle contempla Robbie, se demandant si son corps était encore chaud. « Je voudrais que l'on puisse fermer les urgences. Je voudrais pouvoir rentrer chez moi. Mais les patients continuent d'arriver. Avec leurs maux d'estomacs, leurs migraines, leurs rhumes. Leurs plaintes et leurs petits ennuis. » Les larmes lui brouillèrent soudain la vue. Elle s'essuya rageusement les yeux et se retourna en direction de la porte.

« Toby ? »

Elle s'immobilisa, sans répondre. Sans tourner la tête.

« Il faut que je m'entretienne avec vous. À propos de ce qui est arrivé ce soir.

— J'ai déjà eu affaire à une demi-douzaine de flics. Personne ici n'a vu ce qui s'était passé. Nous l'avons trouvé dans le parking. Il rampait vers la porte du bâtiment...

— Êtes-vous d'accord avec le docteur Carey selon qui la mort a été causée par une exsanguination de l'aorte ? »

Elle prit une longue aspiration et se força à se tourner vers lui. « Avec tout ce que dit le docteur Carey.

— Quels sont vos souvenirs concernant l'intervention chirurgicale ?

— Il y avait... un petit trou dans l'aorte. Il l'a recousu. C'est alors que nous avons vu que la balle... avait traversé. Il y avait une dilacération de la tunique interne. Une dissection aortique. Et la paroi a éclaté... » Elle avala sa salive et détourna la tête. « Un cauchemar. »

Dvorak ne dit rien.

« Je le connaissais, murmura-t-elle. J'étais allée chez lui. J'avais rencontré sa femme. Oh mon Dieu ! » Elle sortit de la pièce.

Elle courut se réfugier dans la salle de repos des médecins. Elle referma la porte derrière elle et s'effondra sur le lit, en larmes. Elle n'entendit pas frapper à la porte.

Dvorak entra doucement dans la pièce. Il ôta sa casaque et ses gants et resta près du lit, ne sachant que dire.

« Ça va ? finit-il par demander.

— Non. Ça ne va pas du tout.

— Je suis désolé de vous poser toutes ces questions. Mais je suis obligé de les poser.

— Vous aviez l'air tellement détaché.

— Je devais savoir, Toby. Nous ne sommes d'aucune aide pour le docteur Brace, plus maintenant. Mais nous pouvons trouver le pourquoi de ce drame. Nous le lui devons. »

Elle laissa tomber son visage dans ses mains et s'efforça de retrouver son calme, de cesser de pleurer. Ses larmes lui paraissaient encore plus humiliantes en sa présence. Elle entendit la chaise grincer quand il s'assit. Lorsqu'elle put enfin relever la tête, elle le regarda droit dans les yeux.

« J'ignorais que vous connaissiez la victime, dit-il.

— Ce n'est pas la *victime*. Il s'appelait Robbie.

— Bien. Robbie. » Il eut un moment d'hésitation. « Étiez-vous bons amis ?

— Non, pas... pas vraiment bons amis.

— Sa mort semble vous toucher de très près.

— Et vous ne comprenez pas. N'est-ce pas ?

— Pas tout à fait. »

Elle poussa un long soupir. « C'est une chose qui nous arrive, figurez-vous. La plupart du temps, nous supportons de perdre un malade. Mais parfois c'est un enfant. Ou quelqu'un que nous connaissons. Et soudain nous nous apercevons que leur mort nous est insupportable. » Elle s'essuya les yeux. « Je dois retourner travailler. Il y a sûrement des patients qui attendent... »

Il lui prit la main. « Toby, si cela peut vous reconforter, personne ne pouvait le sauver. Son aorte était en charpie. »

Elle regarda sa main, vaguement étonnée de sentir son contact sur la sienne. Lui-même sembla surpris de son geste spontané et il relâcha vivement son poignet. Ils restèrent assis en silence pendant un

moment.

« C'est incompréhensible, dit-elle, serrant ses bras autour d'elle, incapable de détourner son regard du sien. Je traverse ce parking tous les soirs. Comme tout le personnel des urgences, comme toutes les femmes qui travaillent ici. S'il s'agissait d'une tentative de vol, n'importe laquelle d'entre nous aurait été une cible plus facile.

— Y a-t-il eu d'autres agressions à Springer ?

— Une seule, à ma connaissance. Il y a quelques années – une infirmière a été violée. Mais rien de comparable avec le centre de Boston. Nous ne nous soucions pas de notre sécurité, ici.

— Il y a également des monstres dans les banlieues. »

Un coup frappé à la porte les fit sursauter. Toby ouvrit et se trouva face à l'inspecteur Sheehan.

« Docteur Harper, j'ai quelques questions à vous poser », dit-il. Il entra et referma la porte derrière lui. La pièce parut soudain encombrée. « Je viens de parler à M<sup>me</sup> Brace. Elle pense que son mari était venu ici pour vous rencontrer. »

Toby secoua la tête. « Pour quelle raison ?

— C'est ce que nous nous demandons. Il l'a appelée vers 18 heures pour la prévenir qu'il se rendait à l'hôpital Wicklin et qu'il rentrerait tard.

— Est-il allé à Wicklin ?

— C'est ce que nous sommes en train de vérifier. Ce que nous ignorons en revanche, c'est pourquoi il s'est retrouvé ici. Aucune idée ? »

Elle secoua la tête.

« Quand avez-vous vu le docteur Brace pour la dernière fois ?

— Hier soir. »

Sheehan haussa les sourcils. « Il est venu à Springer ?

— Non. C'est moi qui suis allée chez lui. Il m'a aidée à retrouver un dossier médical.

— Vous aviez rendez-vous pour consulter un dossier médical ?

— Exact. » Elle se tourna vers Dvorak. « Juste après vous avoir vu. Vous veniez de me communiquer le diagnostic d'Angus Parmenter. Je m'interrogeais au sujet de Harry Slotkin – je me demandais si lui aussi avait la maladie de C-J. Robbie et moi avons donc consulté ensemble le dossier de Slotkin.

— De quelle maladie parlez-vous ? l'interrompit Sheehan.

— Creutzfeld-Jakob. C'est une infection mortelle du cerveau.

— Bon. Donc vous vous êtes vus hier soir. Et ensuite ?

— Nous sommes allés à Brant Hill. Nous avons examiné le dossier. Puis nous sommes rentrés chacun chez nous.

— Vous ne vous êtes arrêtés nulle part ? Il n'est pas allé chez vous ?



— Non. Je suis rentrée vers 22 h 30, seule. Il ne m’a pas appelée et je ne l’ai pas appelé. Si bien que j’ignore pour quelle raison il venait me voir ce soir. »

Il y eut un autre coup à la porte. *Combien de gens peut contenir cette pièce ?* se demanda Toby en ouvrant la porte.

C’était Val. « On a un type qui a une insuffisance cardiaque gauche et parle difficilement. Tension 10-3. Il est en salle 2. »

Toby se retourna vers l’inspecteur. « Je n’ai rien d’autre à vous dire, inspecteur. Si vous voulez bien m’excuser, des patients m’attendent. »

Le lendemain matin à 8 heures, Toby gara sa voiture dans l’allée à côté de la Saab bleu foncé de Jane et coupa le moteur. Trop fatiguée pour affronter Ellen tout de suite, elle resta une minute assise à sa place, regardant les feuilles mortes que balayait le vent sur la pelouse. Elle venait de connaître une des nuits les plus éprouvantes de son existence, d’abord la mort de Robbie, puis une succession de cas gravissimes – une attaque, un infarctus du myocarde, et un cas d’emphysème en stade ultime si critique qu’une intubation avait été nécessaire. Sans compter la pagaille générale engendrée par les policiers qui fourmillaient dans tout le service, hurlant dans leurs talkies-walkies. Était-ce la pleine lune ? Une conjonction anormale des planètes avait-elle provoqué ce chaos au service des urgences ? Et l’inspecteur Sheehan qui l’avait harcelée, lui posant toujours une dernière question.

Une rafale de vent secoua la voiture. Soudain transie, elle se décida à rentrer dans la maison.

L’odeur du café et un joyeux tintement de vaisselle l’accueillirent. « Je suis rentrée », cria-t-elle en accrochant sa veste dans la penderie.

Jane apparut dans l’embrasure de la porte de la cuisine, un sourire chaleureux aux lèvres. « Je viens de faire du café – en voulez-vous une tasse ?

— J’accepterais volontiers, mais je ne dormirais pas.

— Oh, c’est du déca. J’ai pensé que ce serait préférable pour vous. »

Toby sourit. « C’est gentil, merci. »

Elles burent leur café, confortablement installées à la table de la cuisine, tandis que la lumière pâle du matin brillait doucement à travers la fenêtre. Ellen n’était pas encore réveillée et Toby se sentit presque coupable de profiter de ce moment de calme. Elle s’appuya au dossier de sa chaise, humant la vapeur qui montait de sa tasse. « C’est exquis.

— Ce n’est qu’une tasse de café de Colombie.

— Oui, mais je n’ai pas eu à le moudre. Je n’ai pas eu à le verser.

Et je peux le boire tranquillement. »

Jane secoua la tête. « On dirait que la nuit a été éprouvante.

— À tel point que je ne veux pas en parler. » Toby posa sa tasse et se frotta le visage. « Et vous, comment a été votre nuit ?

— Un peu chaotique. Votre mère a eu du mal à s'endormir. Elle a passé son temps à se coucher et à se relever, errant dans la maison.

— Oh non. Pourquoi ?

— Elle m'a dit qu'elle devait aller vous chercher à l'école. Elle avait perdu les clés de la voiture.

— Elle n'a pas conduit depuis des années. Qu'est-ce qui lui a pris de vouloir retrouver les clés de la voiture ?

— Eh bien, c'était apparemment très important pour elle de ne pas vous faire attendre à l'école. Elle craignait que vous preniez froid. » Jane sourit. « Quand je lui ai demandé votre âge, elle a répondu que vous aviez onze ans. »

*Onze ans, pensa Toby. J'avais onze ans l'année où papa est mort. L'année où tout a reposé sur les épaules de maman.*

Jane se leva et alla laver sa tasse dans l'évier. « En tout cas, je lui ai donné un bain hier soir, vous n'aurez pas à le faire. Et nous avons mangé un morceau à minuit. À mon avis, elle va rester au lit un bon moment. Peut-être toute la journée. » Elle reposa sa tasse sur la paillasse et se tourna vers Toby. « Elle a dû être une mère merveilleuse.

— C'est vrai, merveilleuse, murmura Toby.

— Vous avez de la chance. Plus de chance que moi... » Le regard de Jane se voila de tristesse. « Mais nous ne pouvons pas tous avoir les parents de notre choix, n'est-ce pas ? » Elle hésita, comme si elle s'apprêtait à ajouter autre chose, puis sourit simplement et prit son sac. « À demain soir. »

Toby l'entendit s'en aller, refermer la porte derrière elle. Sans la présence de Jane, la maison sembla brusquement vide. Sans vie. Elle se leva à son tour et alla jusqu'à la chambre de sa mère. Ellen dormait. Toby entra sur la pointe des pieds et s'assit sur le lit.

« Maman ? »

Ellen se retourna sur le dos. Lentement ses yeux s'ouvrirent et se fixèrent sur Toby.

« Maman, comment te sens-tu ?

— Fatiguée, murmura Ellen. Je suis fatiguée aujourd'hui. »

Toby posa sa main sur son front. Pas de fièvre. Elle repoussa en arrière une mèche de cheveux gris. « Tu ne te sens pas malade, n'est-ce pas ?

— Je veux seulement dormir.

— D'accord. » Toby posa un baiser sur sa joue. « Dors. Je vais me coucher, moi aussi.

— Bonsoir. »

Toby sortit de la chambre, laissant la porte d'Ellen entrouverte. Elle décida de laisser la sienne ouverte également, au cas où sa mère l'appellerait. Elle prit une douche et enfila un T-shirt extra-large en guise de chemise de nuit. Au moment où elle s'asseyait sur son lit, le téléphone sonna.

Elle décrocha. « Allô ? »

Une voix d'homme, vaguement familière, lui demanda : « Pouvez-vous me dire qui diable je suis en train d'appeler ? »

Stupéfaite par l'insolence de son interlocuteur, Toby répondit : « Si vous ne savez pas à qui vous téléphonez, mon vieux, je ne peux pas vous aider. Au revoir. »

— Attendez. Je suis l'inspecteur Sheehan, de la police de Boston. J'essaye de trouver à qui correspond ce numéro.

— Inspecteur Sheehan ? Je suis Toby Harper.

— Le docteur Harper ?

— Oui. Vous avez fait mon numéro personnel. L'ignoriez-vous ? »

Il y eut un silence. « Oui. »

— Comment l'avez-vous obtenu ?

— En appuyant sur la touche bis.

— Comment ?

— Il y avait un téléphone portable sous le siège de la voiture du docteur Brace. Je l'ai trouvé il y a quelques minutes, et j'ai appuyé sur bis. » Sheehan se tut un instant. « Vous êtes la dernière personne qu'il a appelée. »

Il fallut une trentaine de minutes à Vickie pour arriver à la maison où elle devait garder Ellen, et quarante à Toby pour sortir des encombrements qui tous les matins bouchaient l'accès de Boston. Après avoir subi un énième interrogatoire de la part de l'inspecteur Sheehan, elle était épuisée et prête à mordre le premier venu qui se mettrait en travers de son chemin. Le mieux qu'elle avait à faire était de rentrer directement chez elle se coucher.

Au lieu de quoi, elle téléphona à Vickie pour la prévenir qu'elle devait s'arrêter en route.

« Maman n'est pas très bien aujourd'hui, dit Vickie. Qu'est-ce qu'elle a ? »

— Elle allait bien hier.

— Elle a vomi il y a quelques instants. Je lui ai fait boire un peu de jus d'orange, je pense qu'elle se sent mieux maintenant. Mais elle dort tout le temps.

— De quoi se plaint-elle ?

— Surtout d'avoir l'estomac barbouillé. Tu devrais l'emmener consulter un médecin.

— Je suis médecin.

— C'est vrai, tu sais ce qu'il faut faire. »

Toby raccrocha, irritée contre sa sœur et vaguement inquiète. Un virus gastro-intestinal, sans doute. Maman ira mieux dans quelques jours.

Elle quitta le commissariat de police et se rendit directement au 720, Albany Street. L'institut médico-légal.

Dvorak ne mit pas longtemps à se rendre compte qu'elle était d'une humeur détestable. Il la conduisit poliment dans son bureau, lui servit un café qu'il posa devant elle sans lui demander si elle en désirait. Il avait vu juste, elle avait besoin de caféine.

Elle avala quelques gorgées et le regarda droit dans les yeux. « Je veux savoir pourquoi Sheehan fait une fixation sur moi. Pourquoi il me poursuit.

— Il vous poursuit vraiment ?

— Je sors d'un entretien d'une heure avec lui. Ecoutez, j'ignore pourquoi Robbie m'a téléphoné à mon domicile. Je n'étais pas chez moi hier soir – c'est la garde de ma mère qui a pris l'appel. Je viens de l'apprendre.

— La garde sait-elle pour quelle raison Brace téléphonait ?

— Elle n'a pas compris le message. Il lui a dit qu'il était en route pour l'hôpital et qu'il me verrait là-bas, et elle n'a pas pris la peine de m'en parler. Croyez-moi, Dan, il n'y avait rien entre Robbie et moi. Pas d'histoire sentimentale, pas de liaison, rien de rien. Nous nous connaissions depuis peu.

— Mais vous avez paru particulièrement bouleversée par sa mort.

— Bouleversée ? Robbie a perdu tout son sang sous mes yeux ! J'en étais couverte, mes mains, mes bras. J'avais son cœur entre mes doigts, je tentais de le maintenir en vie. Bon Dieu, comment n'aurais-je pas été bouleversée ? » Elle haleta, refoulant ses larmes. « Vous ne travaillez pas sur les vivants, vous ne pouvez pas comprendre. Vous n'avez que des cadavres à vous mettre sous la dent ! »

Il ne dit rien et le silence accrut l'angoisse, la fureur de ces derniers mots.

Elle courba les épaules, se couvrant le visage des mains.

« Vous avez raison, dit-il doucement. Je ne peux pas comprendre. Je ne vois pas les gens mourir sous mes yeux. Et c'est peut-être justement pour ça que j'ai choisi cette spécialisation. Pour ne pas voir. »

Elle redressa la tête mais refusa de croiser son regard. Elle contempla un coin de son bureau. « Je suppose que l'autopsie n'est pas encore faite ?

— Nous l'avons pratiquée ce matin. Nous n'avons rien trouvé d'inattendu. »

Elle hocha la tête, refusant toujours de le regarder.

« Et pour Parmenter ? Le neuropathologiste a-t-il confirmé le diagnostic ?

— C'était bien la maladie de Creutzfeld-Jakob. » Il prononça ces mots d'un ton indifférent, sans qu'on pût soupçonner l'accablement où l'avait plongé le diagnostic.

Elle le regarda, se rappelant soudain l'accident qui lui était arrivé, ses peurs. Il était manifeste qu'il avait mal dormi ; ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, fiévreux.

« Je vais devoir m'y habituer, dit-il. Savoir que je peux tomber malade. Ignorer si je vivrais encore deux ans ou quarante ans. Je me répète que je pourrais sortir de chez moi et passer sous un autobus. Ainsi va la vie. Chaque jour comporte ses risques. » Il se redressa, comme s'il voulait chasser ses soucis. Un sourire déconcertant éclaira ses traits. « Non que je mène une vie très excitante.

— J'espère quand même qu'elle sera longue. »

Ils se levèrent et se serrèrent la main, avec une raideur qui ne convenait pas à deux amis. Car si leur relation ne s'était pas encore transformée en amitié, c'était la direction qu'elle prenait, pensa Toby. La direction qu'elle désirait lui voir prendre. Elle se sentit troublée par une attirance soudaine, par la chaleur de sa poignée de main.

Il dit : « Avant-hier soir, vous m'avez invité à prendre un verre de cognac chez vous.

— En effet.

— Je n'ai pas accepté parce que... disons que ce diagnostic m'avait quelque peu bouleversé. J'aurais gâché la soirée. »

Elle se souvint de la façon dont elle avait passé la sienne, affalée sur le canapé, seule, déprimée, feuilletant des revues médicales tout en écoutant un Mendelssohn nostalgique. Il n'y avait pas grand-chose à gâcher, songea-t-elle.

« Bref, continua-t-il, je me demandais si je pouvais vous rendre l'invitation. Il est presque midi. J'ai passé toute la matinée ici, et j'ai envie de m'échapper de ce maudit endroit. Si vous êtes libre – si vous voulez...

— Maintenant ? »

Elle ne s'y attendait pas. Elle croisa son regard, consciente d'avoir souhaité cette invitation et craignant pourtant de lui donner trop d'importance.

Il sembla interpréter son hésitation comme une réticence. « Je regrette, c'est sans doute un peu précipité. Peut-être un autre jour.

— Non. Je veux dire oui. Volontiers, dit-elle précipitamment.

— Vraiment ?

— À une condition. Si vous le voulez bien. »

Il inclina la tête sur le côté, l'air interrogateur.

« Pouvons-nous aller nous asseoir dans le parc ? demanda-t-elle rêveusement. Je sais qu'il fait un peu frais dehors, mais je n'ai pas vu le soleil depuis le début de la semaine. Et j'aimerais sentir sa chaleur sur mon visage.

— Je vais vous faire un aveu : moi aussi. » Il lui adressa un sourire complice. « Je vais chercher mon manteau. »

Emmitouflés dans leurs écharpes, serrés l'un contre l'autre sur un banc, ils dévoraient des tranches de pizza encore chaudes, garnies de poulet thaïlandais à la sauce cacahuète – un choix surprenant que chacun d'eux avait fait sans hésiter. « Les grands esprits se rencontrent », avait constaté Dvorak en riant, tandis qu'ils marchaient sous les arbres dénudés jusqu'au banc près de l'étang. La bise était froide mais le soleil brillait dans un ciel clair et lumineux.

Ce n'est plus le même homme, songea Toby en voyant le visage de Dvorak, ses cheveux ébouriffés, ses joues rougies par le grand air. Il suffit de le sortir de cet immeuble lugubre, de l'éloigner des cadavres, et il devient quelqu'un de complètement différent. Quelqu'un de joyeux. Elle se demanda si elle aussi avait l'air différent. Le vent lui ramenait les cheveux dans la figure, ses doigts étaient barbouillés de pizza, et pourtant il y avait longtemps qu'elle ne s'était sentie aussi attirante. Peut-être à cause du regard qu'il posait sur elle ; le sourire d'un homme peut être le plus efficace des produits de beauté.

Elle leva la tête vers le ciel, savourant la clarté du jour. « J'avais presque oublié la sensation du soleil sur la peau.

— Y a-t-il donc si longtemps que vous ne l'avez pas vu briller ?

— Des semaines, il me semble. D'abord nous avons eu cette interminable période de pluie. Et les quelques jours ensoleillés qui ont suivi, je les ai passés à dormir.

— Pourquoi avoir choisi le service de nuit ? »

Elle termina sa dernière bouchée de pizza et essuya soigneusement les taches de sauce de ses mains. « On ne peut pas parler de choix. Après avoir terminé mon internat au service des urgences, je n'ai pas pu obtenir un autre poste à Springer. Au début, je n'y ai vu aucun inconvénient. Les urgences sont très calmes après minuit, et il m'arrivait même de voler quelques heures de sommeil. Puis je rentrais à la maison, je faisais une longue sieste et j'avais tout le reste de la journée pour moi. » Elle secoua pensivement la tête à ce souvenir. « C'était il y a des siècles. À moins de trente ans, vous n'avez pas besoin de beaucoup de sommeil.

— L'âge mûr, c'est l'enfer.

— L'âge mûr ? Parlez pour vous, mon cher ! »

Il éclata de rire, plissant les yeux. « Donc, dix ans ont passé et vous êtes une vieille dame de... voyons... trente-cinq ans ? Et néanmoins vous faites toujours partie de la relève de nuit.

— On s'y sent chez soi, au bout d'un certain temps. Avec les mêmes infirmières. Des gens en qui j'ai confiance. » Elle soupira. « Puis la maladie d'Alzheimer de ma mère a empiré. Et il m'a semblé important d'être présente à la maison durant la journée. Pour m'occuper d'elle. Aujourd'hui, j'emploie quelqu'un qui passe la nuit à la maison. Et le matin, en rentrant de l'hôpital, je prends le relais.

— Vous semblez brûler la chandelle par les deux bouts. »

Elle haussa les épaules. « Je n'ai pas le choix. À dire vrai, j'ai de la chance. Contrairement à bien des femmes, j'ai la possibilité de me faire aider et de continuer à travailler. Et ma mère – même lorsqu'elle m'exaspère – n'a jamais cessé d'être... » Elle chercha le mot juste pour qualifier Ellen. « Quelqu'un de généreux, dit-elle. Ma mère a toujours, toujours été généreuse. »

Leurs regards se croisèrent. Elle frissonna dans le vent qui ridait l'étang et agitait les branches dénudées des arbres au-dessus d'eux.

« J'ai l'impression que vous ressemblez beaucoup à votre mère.

— Que je suis généreuse comme elle ? Non, j'aimerais l'être. » Elle tourna les yeux vers l'étang, regardant danser les vaguelettes. « Je crois que je suis trop impatiente. Trop intense pour être généreuse.

— C'est exact, vous êtes intense, docteur Harper. Je m'en suis aperçu dès notre première conversation. Et on peut lire toutes vos émotions sur votre visage.

— C'est inquiétant, non ?

— Probablement bon pour l'équilibre intérieur. Au moins, tout est extériorisé. Franchement, je partagerais volontiers un peu de votre intensité.

— Et il serait bon pour moi de partager un peu de votre réserve. »

La dernière tranche de pizza avalée, ils jetèrent le carton dans une poubelle et se mirent à marcher. Dvorak avait l'air insensible au froid ; il se déplaçait avec l'élégance innée des hommes élancés, le manteau ouvert, l'écharpe flottant comme une arrière-pensée par-dessus son épaule.

« Je crois n'avoir jamais rencontré un seul pathologiste expansif, dit-elle. Vous autres êtes probablement excellents au poker.

— En clair, tous des bonnets de nuit.

— Ceux que je connais sont si calmes. Mais compétents, comme s'ils connaissaient toutes les réponses.

— Nous les connaissons toutes. »

Elle tourna les yeux vers son visage imperturbable et rit. « Gagné, Dan. Vous m'avez convaincue.

— En réalité, c'est ce qu'on vous apprend pendant l'internat de pathologie. À prendre l'air intelligent. Ceux qui échouent deviennent chirurgiens. »

Elle pouffa de plus belle.



« Ce que vous dites est vrai, poursuivit-il. Les plus calmes choisissent la pathologie. Ceux qui aiment travailler dans les sous-sols. Et qui se sentent plus à l'aise devant un microscope que devant des individus en chair et en os.

— Est-ce le cas en ce qui vous concerne ?

— Peut-être. Je ne suis pas très doué avec les gens. Ce qui explique probablement mon divorce. »

Ils marchèrent un moment en silence. Le vent avait apporté quelques rares nuages dans le ciel et ils traversaient alternativement des zones d'ombres et de soleil.

« Était-elle également médecin ?

— Pathologiste comme moi. Très brillante, mais très réservée. Je n'avais même pas remarqué que les choses n'allaient plus entre nous. Pas jusqu'à ce qu'elle me quitte. Preuve que nous étions tous deux d'assez bons joueurs de poker.

— Ce qui n'est pas un atout dans un mariage, j'imagine.

— Pas vraiment. » Il s'immobilisa soudain et jeta un coup d'œil à sa ceinture. « On cherche à me joindre, dit-il, fronçant les sourcils lorsqu'il vit s'éclairer l'écran de son bip.

— Il y a une cabine téléphonique à quelques mètres. »

Pendant que Dvorak téléphonait, Toby resta à l'extérieur, savourant un dernier rayon de soleil entre les nuages. Un moment de plaisir, l'impression de se sentir vivante. Elle ne prêtait pas attention à la conversation de Dvorak. Ce n'est qu'en entendant les mots : « Brant Hill » qu'elle se tourna brusquement vers lui et le regarda à travers la vitre.

Il raccrocha et sortit de la cabine.

« Que se passe-t-il ? interrogea-t-elle. Il s'agit de Robbie, n'est-ce pas ? »

Il hocha la tête. « C'était l'inspecteur Sheehan. Il s'est rendu à Wicklin, pour interroger le personnel. Ils lui ont dit que le docteur Brace était venu hier soir. Qu'il était allé aux archives et au service de pathologie, pour consulter les dossiers d'un ancien résident de Brant Hill. Un dénommé Stanley Mackie. »

Elle secoua la tête. « Je n'ai jamais entendu ce nom.

— D'après les gens de Wicklin, Mackie est mort en mars dernier de blessures à la tête consécutives à une chute. Ce qui a intéressé Sheehan, c'est le diagnostic de l'autopsie. Une maladie dont il a entendu parler pour la première fois hier soir. »

Au-dessus d'eux, le soleil disparut derrière un nuage. Dans l'ombre soudaine, le visage de Dvorak paraissait gris. Lointain.

« La maladie de Creutzfeld-Jakob. »

Depuis la fenêtre de la salle de conférence du vingtième étage, Carl

Wallenberg apercevait le dôme ouvragé de l'ancien siège du gouvernement de Boston et, au-delà, les arbres du Common, leurs branches dépouillées se dressant sous un ciel d'un bleu dur. Voilà donc la vue dont profitent nos administrateurs, pensa-t-il. Pendant que nous nous chargeons du vrai boulot à Newton, que nous gardons les clients de Brant Hill en vie et en bonne santé, Kenneth Foley et ses comptables se prélassent dans le luxe et conservent l'argent de Brant Hill en vie et en bonne santé. Et le font croître. Tous des clones de Foley dans leur complet Armani, se dit-il, contemplant les personnages assis autour de la table. Wallenberg se souvenait vaguement de leurs noms et de leurs titres. Le type en costume bleu à fines rayures était un senior vice-président ; la rousse aux airs supérieurs faisait partie du département financier. À l'exception de Wallenberg et de Russ Hardaway, l'avocat de la société, c'était une assemblée de bureaucrates.

Une secrétaire apporta du café, le versa délicatement dans cinq tasses de porcelaine, qu'elle posa sur la table avec un sucrier de cristal et un pot à lait. Elle attendit discrètement que Foley lui donne des instructions. Il n'y en avait pas. Les cinq personnes autour de la table attendirent que la secrétaire se fût retirée en refermant la porte derrière elle.

Puis Kenneth Foley, directeur général de Brant Hill, prit la parole. « Ce matin, j'ai reçu un nouvel appel du docteur Harper. À nouveau, elle s'est montrée critique à l'égard de Brant Hill, prétendant que d'autres de nos résidents risquaient de tomber malade. Tout ceci est en train de devenir beaucoup plus sérieux que je ne le pensais. » Son regard fit le tour de la table. « Carl, vous m'aviez donné l'assurance que l'affaire était close.

— Elle est close, dit Wallenberg. J'en ai discuté avec le docteur Dvorak. Et j'ai rencontré les représentants de la Santé publique. Nous avons tous conclu qu'il n'y avait aucune raison de s'alarmer. Nos cuisines sont parfaitement conformes aux règlements sanitaires. L'eau nous est fournie par les services de la ville. Et quant à ces injections d'hormones qui ont fait tant de bruit, nous détenons des documents prouvant qu'elles proviennent de lots récents. Qu'elles sont parfaitement sûres. Le docteur Dvorak est convaincu que cette série de cas est une pure coïncidence. Une "anomalie statistique", comme on dit.

— Vous êtes certain que la Santé publique et le légiste sont satisfaits ?

— Absolument. Ils sont d'accord pour ne faire aucune communication, puisqu'il n'y a pas de raison de s'inquiéter.

— Mais le docteur Harper est au courant. Nous devons répondre à ses questions. Sinon, le public sera également au courant.

— Les médias se sont-ils manifestés ? demanda Hardaway.

— Pas pour l'instant. Toutefois il est possible qu'ils s'intéressent à nous plus qu'il n'est souhaitable. » Foley se retourna vers Wallenberg. « Carl, vous êtes bien certain que nous n'avons pas à nous soucier de cette maladie ? »

— Il n'y a rien à craindre, répéta Wallenberg. Je vous l'affirme, ces deux cas n'ont rien de commun. Ce sont de simples coïncidences.

— Si d'autres cas se produisent, il ne sera plus question de coïncidence, dit Hardaway. Ce sera un désastre pour nos relations publiques, car nous aurons l'air d'avoir voulu masquer le problème.

— Voilà pourquoi le docteur Harper me tracasse, dit Foley. Elle a tenu à nous prévenir qu'elle était au courant. Et qu'elle nous avait à l'œil. »

Hardaway dit : « Cela ressemble à une menace.

— C'est une menace, dit l'experte en finances. Notre action a grimpé de trois points ce matin. Qu'arriverait-il si les investisseurs apprenaient que certains de nos résidents sont décédés – et que nous n'avons rien fait.

— Mais il n'y avait rien à faire, se récria Wallenberg. C'est de l'hystérie pure et simple, sans aucun fondement logique.

— Le docteur Harper m'a paru raisonner avec logique », fit remarquer Foley.

Wallenberg laissa échapper un grognement. « C'est tout le problème. Elle a l'air rationnel, même quand elle ne l'est pas.

— Que cherche-t-elle, après tout ? interrogea la financière. De l'argent, de la considération ? Elle doit avoir un motif que nous pourrions utiliser. Quelle a été votre impression en lui parlant ce matin, Ken ? »

Foley répondit froidement : « En réalité, je crois que tout ça est lié au docteur Brace. Et au moment malencontreux de sa mort. »

À la mention de Robbie Brace, ils piquèrent tous du nez en silence. Personne ne souhaitait en parler.

« Brace et elle se connaissaient, continua Foley.

— Peut-être même plus, ajouta Wallenberg avec une moue méprisante.

— En tout cas, dit Foley, la mort du docteur Brace l'a suffisamment bouleversée pour lui inspirer ces questions. Et elle semble informée de l'enquête. Elle connaît par exemple le diagnostic concernant le docteur Mackie. Elle a appris qu'il vivait à Brant Hill. Or, rien de tout cela n'a été rendu public.

— Je sais comment elle l'a appris, dit Wallenberg. Par le bureau du médecin légiste. Elle a déjeuné avec le docteur Dvorak.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais.

— Merde ! s'exclama la financière. Dans ce cas, elle possède des éléments et des noms qu'elle est à même de divulguer. Nous pouvons oublier la hausse de trois points. »

Foley se pencha en avant, le regard rivé sur Wallenberg. « Carl, vous êtes le directeur médical du groupe. Jusqu'ici, nous nous en sommes remis à votre jugement. Mais si vous faites une erreur, si un nouveau patient est atteint de cette maladie, cela pourrait mettre un terme à nos projets de développement. Bon Dieu, cela pourrait même ruiner tout ce que nous avons déjà bâti ! »

Wallenberg dut faire un effort pour dissimuler son irritation. Il parvint à paraître calme et confiant. « Je le répète pour la troisième fois. Je le répéterai une douzaine de fois s'il le faut. Il ne s'agit pas d'une épidémie. La maladie ne va pas se propager à d'autres résidents. Sinon, je dirai adieu à toutes mes stock-options.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument certain. »

L'air soulagé, Foley se renfonça dans son siège.

« Donc, nous n'avons plus à nous préoccuper que d'une chose, conclut la financière, c'est de clore le bec de cette satanée toubib. Laquelle, malheureusement, serait capable de nous nuire, même si rien de ce qu'elle dit ne peut être prouvé. »

Personne ne parla pendant un moment, chacun cherchant la meilleure solution.

« Nous pourrions nous borner à l'ignorer, proposa Wallenberg. Ne pas répondre à ses appels, ne lui fournir aucune justification. Elle finira par perdre toute crédibilité.

— En attendant, elle nous cause du tort, s'entêta la rousse vindicative. N'existe-t-il aucun moyen de... pression ? Son travail, par exemple. Je croyais que le conseil de Springer tentait de mettre fin à son contrat.

— Ils ont essayé, dit Wallenberg. Mais le médecin chef des urgences a freiné des quatre fers et ils ont fait machine arrière. Temporairement, en tout cas.

— Et votre copain, le chirurgien ? Vous disiez qu'il était parvenu à la faire virer. »

Wallenberg secoua la tête. « Le docteur Carey est comme tous les chirurgiens. Trop sûr de lui. »

Elle poussa un soupir d'impatience. « Très bien, alors qu'allons-nous faire d'elle ? »

Foley regarda Wallenberg. « Carl a peut-être raison, dit-il. Mieux vaut ne rien faire. Elle a déjà du mal à conserver son job, et à mon avis elle va perdre cette bataille. Laissons-la se détruire toute seule.

— Avec un peu d'aide, peut-être ?

— Je doute que ce soit nécessaire, dit Wallenberg. Croyez-moi,

Toby Harper n'a pas pire ennemie qu'elle-même. »

De l'autre côté de la tombe fraîchement creusée, Toby l'aperçut, la tête inclinée, le regard baissé vers le cercueil. Le cercueil de Robbie. Même sans sa blouse blanche, le docteur Wallenberg était la figure même du médecin compatissant et dévoué. Quelles pensées cache-t-il ? se demanda-t-elle. Le petit groupe de médecins et d'administrateurs de Brant Hill arborait une expression identique, comme s'ils portaient tous le même masque de deuil. Qui parmi eux avait vraiment apprécié Robbie ? Elle aurait pu le dire à la seule vue de leurs visages.

Se sentant sans doute observé, Wallenberg leva la tête et croisa le regard de Toby. Ils se regardèrent un instant. Puis il détourna les yeux.

Une rafale de vent froid tourbillonna autour d'eux, balayant quelques feuilles mortes dans la fosse. La fille de Robbie se mit à pleurer dans les bras de Greta, fatiguée d'être restée trop longtemps immobile. Greta déposa l'enfant à terre et la petite fille s'échappa, se faufila en gloussant à travers les jambes des adultes.

Gêné par ce rire incongru, le prêtre prit un air résigné et abrégé son discours. Toby perdit Wallenberg de vue dans l'assistance. Ce n'est qu'au moment où elle-même s'apprêtait à partir qu'elle le vit se diriger vers les voitures stationnées plus loin.

Elle le suivit. Elle dut l'appeler à deux reprises avant qu'il ne se retourne.

« J'ai tenté en vain de vous joindre pendant la semaine, dit-elle. Votre secrétaire ne m'a jamais permis de vous parler.

— J'ai été très occupé.

— Pouvons-nous nous entretenir un instant ?

— Ce n'est pas un moment bien choisi, docteur Harper.

— Quand le moment sera-t-il bien choisi ? »

Sans prendre la peine de lui répondre, il reprit sa marche.

Elle le suivit. « Vous avez eu deux cas de Creutzfeld-Jakob à Brant Hill, dit-elle. Angus Parmenter et Stanley Mackie.

— Le docteur Mackie est mort des suites d'une chute.

— Il avait aussi la maladie de C-J. C'est sans doute la raison pour laquelle il a sauté par la fenêtre.

— C'est une maladie incurable. M'accusez-vous d'avoir été négligent ?

— Deux cas en une seule année...

— Anomalie statistique. La population en cause est large, docteur Harper. On peut imaginer l'apparition de plusieurs cas dans la région de Boston. Il se trouve simplement que ces deux hommes habitaient le même lieu.

— Et que ferez-vous s'il s'agit d'un prion particulièrement

infectieux ? Il se peut que vous ayez d'autres cas au stade de l'incubation en ce moment même à Brant Hill. »

Il se tourna vers elle, l'air si menaçant qu'elle recula d'un pas. « Écoutez-moi bien, docteur Harper. Les gens choisissent Brant Hill parce qu'ils désirent mener une existence sans soucis. Ils ont travaillé dur pendant toute leur vie, et ils méritent ce luxe. Ils peuvent se le payer. Ils savent qu'ils bénéficient du meilleur service médical au monde. Ils n'ont pas envie d'écouter des élucubrations à propos d'un microbe capable de leur détruire la cervelle.

— C'est donc tout ce qui vous préoccupe ? La tranquillité d'esprit de vos patients ?

— C'est cette tranquillité qu'ils payent. S'ils perdent confiance en nous, ils feront leurs valises et Brant Hill ne sera plus qu'un village fantôme.

— Je n'ai pas l'intention de ruiner Brant Hill. Je pense seulement que vous devriez rechercher d'éventuels symptômes chez vos clients.

— Songez à la panique que nous déclencherions. La nourriture est irréprochable. Nos hormones proviennent de sociétés pharmaceutiques réputées. Même les services de la Santé publique ont admis qu'il n'est pas nécessaire de rechercher des symptômes. Alors cessez de vouloir effrayer nos résidents, docteur Harper. Sinon nous serons obligés de vous envoyer notre avocat. » Il se retourna et commença à s'éloigner.

« Et Robbie Brace ? cria-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Je trouve troublant qu'il ait été tué juste après avoir découvert le diagnostic de Stanley Mackie. » Voilà, elle l'avait dit. Elle avait exprimé ses soupçons et s'attendait naturellement à une réaction violente de la part de Wallenberg.

Au lieu de quoi, il se retourna vers elle avec un sourire étrangement calme. « Oui, j'ai appris que vous énonciez cette hypothèse auprès de la police. Mais ils ne trouvent aucun indice prouvant qu'il y ait un lien quelconque entre les deux faits. » Il s'arrêta. « Au fait, ils m'ont posé un certain nombre de questions vous concernant.

— La police ? Quelles questions ?

— Ils m'ont demandé si j'étais au courant de vos liens avec le docteur Brace. Si je savais qu'il vous avait fait venir à la clinique de notre établissement tard le soir. » Le sourire se transforma en rictus. « Je trouve fascinant cette attirance que les femmes ont pour les Noirs. »

De rage, Toby faillit lui sauter à la figure. « Espèce de fumier. Comment osez-vous parler ainsi ?

— Tout va bien, Carl ? » demanda une voix.

Toby se retourna brusquement et vit à quelques mètres de là un

homme de haute taille, presque entièrement chauve. C'était l'homme élégamment vêtu qu'elle avait aperçu aux côtés de Wallenberg durant la cérémonie. Il la regardait d'un air inquiet et elle se rendit compte qu'elle serrait les poings et semblait ivre de fureur.

« Voulez-vous que j'appelle quelqu'un, Carl ? demanda-t-il.

— Non, Gideon. Le docteur Harper est simplement un peu... » Il eut le même sourire narquois. « Elle est un peu émue par la mort de Robbie. »

Quel salaud, pensa Robbie.

« Nous avons un conseil d'administration dans une demi-heure, dit l'homme.

— Je n'ai pas oublié. » Wallenberg regarda Toby ; dans ses yeux brillait un éclair de triomphe. Il l'avait poussée à bout, lui avait fait perdre son sang-froid, et cet homme, ce dénommé Gideon, en avait été témoin. Wallenberg avait gardé le contrôle de la situation, pas elle, et le sourire qu'il lui adressait soulignait sa supériorité.

« À tout à l'heure », dit l'homme chauve. Et, avec un dernier regard soucieux en direction de Toby, il s'en alla.

« Je pense que nous n'avons plus rien à nous dire, fit Wallenberg, s'apprêtant également à partir.

— Jusqu'au prochain cas de Creutzfeld-Jakob. »

Il eut une expression de pitié. « Docteur Harper, puis-je vous donner un conseil ?

— Lequel ?

— Vous devriez avoir une vraie vie. »

*J'ai une vraie vie*, ronchonna Toby en avalant rageusement un café dans la salle du personnel des urgences. *Bon sang, j'ai une vraie vie.* Peut-être pas la vie dont elle avait rêvée, pas la vie qu'elle aurait choisie. Mais il arrive qu'on n'ait pas le choix, qu'on se trouve confronté à des circonstances difficiles. Des devoirs, des obligations.

Ellen.

Toby termina son café et s'en servit un autre, noir et brûlant. Tant pis pour les brûlures d'estomac, elle avait terriblement besoin de caféine. Elle était restée éveillée toute la nuit après l'enterrement de Robbie et elle n'avait pris que quelques heures de repos avant de venir travailler. Il était 6 heures du matin et elle fonctionnait par réflexe et à coup d'émotions primaires. Et elle savait que dans une heure et demie, lorsqu'elle sortirait de l'hôpital, une fois sa relève terminée, ce serait pour retrouver d'autres responsabilités, d'autres soucis.

Vous devriez avoir une vraie vie, avait-il dit. Eh bien, c'était sa vie, le fardeau dont on avait chargé ses épaules.

La veille, en s'habillant avant de partir pour l'hôpital, elle s'était examinée dans la glace, notant quelques fils blancs dans ses cheveux

blonds. Depuis quand étaient-ils là ? Quand avait-elle franchi la frontière qui sépare la jeunesse de l'âge mûr ? Bien qu'elle fût la seule à les avoir remarqués, elle les avait arrachés, sachant qu'ils repousseraient tout aussi blancs. Les mélanocytes morts ne se régénèrent pas. Il n'y a pas de fontaine de jouvence.

À 7 h 30, elle franchit enfin les portes des urgences et s'arrêta pour respirer l'air frais du matin. Un air qui ne sentait pas l'alcool, où ne flottait pas une odeur de désinfectant, de café froid. La journée promettait d'être belle. La brume se dissipait déjà, dévoilant un peu de ciel azur. Ce simple spectacle la réconforta. Son service s'interrompait pendant les quatre prochains jours et elle pourrait rattraper son sommeil. Et le mois suivant, elle avait droit à deux semaines de congé. Peut-être pourrait-elle laisser Ellen à Vickie, prendre de vraies vacances. Un hôtel au bord d'une plage. Des boissons glacées, le sable chaud. Peut-être une brève aventure. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas eu de relation avec un homme. Elle avait espéré qu'il se passerait quelque chose entre elle et Dvorak. Elle avait beaucoup pensé à lui, récemment. Depuis leur seul et unique déjeuner, ils s'étaient parlé au téléphone à deux reprises, mais leurs horaires opposés ne facilitaient pas les rencontres.

Et la dernière fois qu'ils s'étaient téléphoné, il lui avait paru distant. Distract. *L'ai-je si vite effrayé ?*

Elle s'obligea à oublier Dvorak, revint à ses rêves de voyages tropicaux.

J'appellerai Vickie dès cet après-midi, décida-t-elle en montant dans sa voiture. Si elle ne peut pas ou ne veut pas garder maman, j'engagerai quelqu'un pour la semaine. Au diable la dépense. Depuis des années, elle mettait de l'argent de côté pour sa retraite. Il était temps de le dépenser, d'en profiter.

En tournant dans sa rue, elle sentit son cœur se glacer.

Une ambulance et une voiture de police étaient stationnées devant chez elle.

Avant qu'elle ne s'engage dans l'allée, l'ambulance démarra, gyrophares en marche, et remonta la rue à toute allure. Toby se gara et s'élança à l'intérieur de la maison.

Elle trouva un policier dans le salon, en train de prendre des notes dans un petit cahier.

« Que se passe-t-il ? » demanda Toby.

Le policier la regarda. « Votre nom, madame ? »

— Je suis chez moi. Que faites-vous ici ? Où est ma mère ?

— On vient de l'emmener à l'hôpital Springer.

— Elle a eu un accident ? »

Ce fut la voix de Jane qui répondit : « Il n'y a pas eu d'accident. »

Toby se retourna et vit la jeune femme dans l'embrasure de la



porte de la cuisine. « Je n'ai pas pu la réveiller. J'ai dû appeler les secours.

— Vous n'avez pas pu la réveiller ? Elle n'avait aucune réaction ?

— Elle semblait incapable de bouger. Ou de parler. » Jane et le policier échangèrent un regard que Toby ne put interpréter. C'est alors seulement que la question lui vint à l'esprit : *pourquoi y avait-il un policier dans la maison ?*

Elle perdait son temps ici. Elle tourna les talons, décidée à repartir et à suivre l'ambulance jusqu'à Springer.

« Madame ? l'arrêta le policier. Si vous voulez bien attendre, quelqu'un va venir vous parler... »

Toby l'ignore et sortit.

En se garant dans le parking de l'hôpital, elle s'attendait déjà au pire. Une crise cardiaque. Une attaque cérébrale. Ellen dans le coma et en réanimation.

Une des infirmières l'accueillit à la réception. « Docteur Harper...

— Où est ma mère ? Une ambulance vient de la conduire ici. »

Toby franchit le hall d'accueil et poussa la porte de la salle numéro 2.

Le visage d'Ellen était caché par l'écran que formait l'équipe médicale en train de s'affairer autour d'elle. Paul Hawkins venait de l'intuber. Une infirmière élevait un flacon de perfusion, une autre manipulait des tubes de sang.

« Qu'est-il arrivé ? » interrogea Toby.

Paul leva les yeux. « Toby, voulez-vous attendre à l'extérieur ?

— Qu'est-il arrivé ?

— Elle a eu un accident respiratoire. Une crise de bradycardie, mais le pouls est revenu...

— Un infarctus ?

— Rien de visible sur l'ECG. On attend les résultats des enzymes cardiaques.

— Oh mon Dieu ! mon Dieu... » Toby se faufila à l'avant du chariot et prit la main de sa mère. « Maman, c'est moi. »

Ellen n'ouvrit pas les yeux, mais sa main remua, comme pour se dégager.

« Maman, ne t'inquiète pas. On va te soigner. »

L'autre main d'Ellen bougea à son tour, frappant le matelas. Une infirmière saisit son poignet et l'entoura d'un bracelet de contention. La vue de cette main si frêle se débattant dans la sangle de toile brisa le cœur de Toby.

« Faut-il la serrer autant ? demanda-t-elle d'un ton sec. Vous lui avez déjà fait mal...

— La perf risque de se détacher.

— Vous lui coupez la circulation.

— Toby, intervint Paul, je vous demande d'attendre dehors. Nous nous occupons de votre mère.

— Elle ne connaît aucun de vous...

— Vous nous empêchez de travailler. Vous devez sortir. »

Toby recula d'un pas et s'aperçut qu'ils la dévisageaient tous. Elle reconnut que Paul avait raison. Elle les gênait, les empêchait de prendre les décisions nécessaires. Quand c'était elle-même qui opérait, elle ne permettait jamais à la famille du patient de rester dans la pièce. Et Paul n'avait pas à le faire.

Elle dit doucement : « J'attendrai dehors. »

Dans le couloir, un homme vint à sa rencontre. La quarantaine, le visage froid. Une coupe de cheveux à la moine. « Docteur Harper ?

— Oui. »

À la façon dont il s'approcha d'elle, dont il parut l'évaluer, Toby paria qu'il s'agissait d'un flic. Il la conforta dans son intuition en produisant son insigne. « Inspecteur Alpren. Puis-je vous poser quelques questions concernant votre mère ?

— C'est à vous que j'aimerais poser quelques questions. Que faisait la police chez moi ? Qui vous a appelés ?

— M<sup>me</sup> Nolan.

— Pourquoi appeler la police pour une urgence médicale ? »

L'inspecteur Alpren lui désigna une salle d'examen déserte.

« Entrons là », dit-il.

Stupéfaite, elle le suivit. Il referma la porte.

« Depuis combien de temps votre mère est-elle malade ? demandait-il.

— Vous parlez de la maladie d'Alzheimer ?

— Je parle de ce dont elle souffre en ce moment. De la raison de son transport ici. »

Toby secoua la tête. « J'ignore encore ce qui lui est arrivé...

— Souffre-t-elle d'une maladie chronique autre que la maladie d'Alzheimer ?

— Pourquoi me posez-vous ces questions ?

— J'ai cru comprendre que votre mère était souffrante depuis une semaine. Léthargie. Nausées.

— Elle se sentait un peu fatiguée. J'ai pensé qu'il s'agissait d'un virus. Une sorte de dérangement gastro-intestinal...

— Un virus, docteur Harper ! Ce n'est pas l'avis de M<sup>me</sup> Nolan. »

Toby le regarda d'un air sidéré. « Que vous a raconté Jane ? Vous dites qu'elle vous a téléphoné...

— En effet.

— J'aimerais lui parler. Où est-elle ? »

Il ne répondit pas à sa question. « M<sup>me</sup> Nolan a mentionné certaines blessures. Elle a dit que votre mère s'était plainte de brûlures aux

maines.

— Elles sont cicatrisées depuis des semaines. J'avais mis Jane au courant de ce qui s'était passé.

— Et les ecchymoses sur la cuisse ? D'où viennent-elles ?

— Quelles ecchymoses ? Je n'ai vu aucune marque.

— M<sup>me</sup> Nolan dit qu'elle vous en a demandé la raison il y a deux jours. Et que vous n'avez pas pu lui fournir d'explication.

— Quoi ?

— Pouvez-vous les expliquer ?

— Je veux surtout savoir pourquoi elle raconte de telles sornettes, s'écria Toby. Où est-elle ? »

Alpren resta un moment silencieux. Puis il secoua la tête. « Vu les circonstances, docteur Harper, dit-il enfin, M<sup>me</sup> Nolan ne souhaite pas que vous la contactiez. »

Après la scanographie, Ellen fut admise au service des soins intensifs et Toby eut le droit de la voir. Son premier geste fut de soulever son drap et de chercher les ecchymoses. Il y en avait quatre, des marbrures irrégulières sur l'extérieur de la cuisse gauche. Elle les contempla incrédule, se maudissant d'avoir été si aveugle. Comment et quand était-ce arrivé ? Ellen s'était-elle blessée elle-même ? Ou une main étrangère lui avait-elle fait mal, pinçant la peau fragile ? Elle recouvrit les jambes de sa mère et s'attarda auprès d'elle, cramponnée à la barre du lit, habitée par une fureur silencieuse, cherchant désespérément à y voir clair. Elle ne pouvait s'empêcher de penser : *si c'est Jane qui lui a fait ça, je la tuerai.*

Un coup fut frappé sur la cloison vitrée et Vickie entra. Sans rien dire, elle prit place en face de Toby de l'autre côté du lit.

« Elle est dans le coma, dit Toby. Ils lui ont fait une scanographie. Il semble qu'elle ait eu une hémorragie cérébrale massive. Ils n'ont pas pu drainer. Il faut la garder en observation. Et attendre. »

Vickie resta silencieuse.

« C'est complètement dingue, dit Toby. Ils ont remarqué des ecchymoses sur la cuisse de maman. Jane a raconté à la police que c'était moi qui les avais faites. Elle est parvenue à leur faire croire...

— Je sais, elle m'en a parlé. »

Toby la regarda en écarquillant les yeux, consternée par le ton distant de sa sœur. « Vickie...

— La semaine dernière, je t'ai dit que maman n'allait pas bien. Je t'ai dit qu'elle avait vomi. Mais tu as paru le prendre à la légère.

— Je croyais que c'était un virus...

— Tu ne l'as jamais emmenée consulter un médecin, n'est-ce pas ? » Vickie la dévisageait comme si elle avait devant elle une inconnue. « Jane m'a téléphoné hier. Elle m'a demandé de ne pas t'en

parler. Mais elle était inquiète.

— Que t'a-t-elle dit, Vickie ?

— Elle a dit... » Vickie chercha sa respiration. « Elle a dit qu'elle était inquiète. Dès le début de son service auprès de maman, elle avait remarqué des marques sur ses bras, comme si quelqu'un l'avait brutalisée. Les marques ont disparu, mais il en est apparu d'autres cette semaine, sur les cuisses. Est-ce que tu les as vues ?

— C'est Jane qui lui donnait son bain tous les jours...

— Alors tu ne les as pas vues ? Tu ne sais même pas qu'elles existent ?

— Elle ne m'en a jamais parlé !

— Et les brûlures ? Les brûlures sur les mains de maman ?

— Elles datent de plusieurs semaines ! Maman a voulu sortir un plat brûlant du four.

— Donc elle a bien été brûlée.

— C'était un accident ! Bryan était présent au moment où c'est arrivé.

— Insinues-tu que Bryan est responsable ?

— Non, bien sûr que non. Ce n'est pas ce que je veux dire...

— Alors qui est responsable, Toby ? »

Les deux sœurs se dévisagèrent de part et d'autre de la forme endormie d'Ellen.

« Je suis ta sœur, dit Toby. Tu me connais. Comment peux-tu croire une étrangère ?

— Je ne sais pas. » Vickie passa sa main dans ses cheveux. « Je ne sais plus qui croire. Je veux seulement que tu me dises ce qui s'est réellement passé. Je sais que maman est difficile. Elle est pire qu'une enfant parfois, et...

— Qu'en sais-tu ? Tu n'as jamais proposé de t'en occuper.

— J'ai une famille.

— Maman est notre famille. C'est une chose que ton mari et tes enfants ne semblent pas saisir. »

Vickie leva le menton. « Te voilà repartie dans tes histoires de culpabilité, comme toujours. Qui endure toutes les peines, qui est une vraie sainte ? Sainte Toby.

— Arrête.

— Quand as-tu craqué ? Quand as-tu fini par perdre patience au point de la frapper ? »

Toby fit un bon en arrière, trop bouleversée pour répondre, n'en croyant pas ses oreilles.

La bouche de Vickie tremblait. Les yeux pleins de larmes, elle s'écria : « Oh mon Dieu, je ne voulais pas dire ça ! »

Toby fit demi-tour et sortit de la chambre. Elle marcha sans s'arrêter jusqu'à sa voiture.

Elle allait d'abord se rendre chez Jane Nolan. Elle consulta son carnet d'adresses dans son sac. Jane Nolan habitait Brookline, à l'est de l'hôpital Springer.

Elle parcourut six kilomètres avant d'atteindre l'adresse en question, une modeste maison jumelée recouverte de bardeaux verts dans une rue sans arbres. Il y avait des jardinières sur la véranda devant la maison ; quelques plantes achevaient de s'y faner dans une terre desséchée. Les rideaux étaient tirés.

Toby sonna. Personne ne répondit. Elle frappa, cogna à la porte. *Ouvrez donc, bon sang ! Expliquez-moi pourquoi vous m'avez fait ça !*

« Jane ! » cria-t-elle.

La porte de la maison voisine s'ouvrit et une femme passa prudemment la tête dans l'entrebâillement.

« Je cherche Jane Nolan, dit Toby.

— Pas la peine de frapper. Elle n'est pas là.

— Quand sera-t-elle de retour ?

— Qui êtes-vous ?

— Je veux seulement savoir quand Jane Nolan va revenir.

— Comment le saurais-je ? Je ne l'ai pas vue depuis des jours. » La femme referma sa porte.

Toby dut réprimer une envie féroce de s'en prendre à la maison de Jane, de fracasser la fenêtre à coups de pierres. Elle cogna une dernière fois son poing contre la porte et regagna sa voiture.

C'est alors que tout courage l'abandonna. Ellen était dans le coma. Vickie se transformait en une étrangère vindicative. Elle se pencha en avant et lutta contre les larmes, contre les tremblements qui la secouait. Le son prolongé du klaxon la fit revenir à la réalité. Elle s'était appuyé contre le volant. Un postier, qui passait dans la rue, s'arrêta pour la regarder.

Elle démarra. *Où aller ? Vers qui me tourner ?*

Elle prit la direction du domicile de Bryan. Il la soutiendrait.

Il était présent le jour où Ellen s'était brûlée la main ; il serait son témoin de moralité, la seule personne qui sût combien elle aimait Ellen.

Mais Bryan n'était pas chez lui ; il ne rentrerait pas avant 16 h 30, lui dit son compagnon Noel. Toby désirait-elle entrer et prendre une tasse de café ? Boire quelque chose ? *Vous semblez avoir besoin de vous reposer.*

Ce qui voulait dire qu'elle avait une mine épouvantable.

Elle refusa son offre. Ne sachant où aller, elle rentra chez elle.

Les policiers étaient partis. Trois de ses voisins bavardaient sur le trottoir devant sa maison. Ils regardèrent la voiture de Toby s'engager dans l'allée. Lorsqu'elle coupa le moteur, ils étaient déjà repartis, chacun de son côté. Lâches. Incapables de lui demander en face si elle

avait battu sa propre mère.

Elle se rua à l'intérieur de la maison et claqua la porte.

Le silence. Pas d'Ellen. Il n'y avait personne dans le jardin, personne en train de regarder les dessins animés du matin.

Elle se laissa tomber sur le canapé et enfouit sa tête dans ses mains.

« Ton bébé sera une fille, dit Annie, caressant son ventre sous la courtepoinle. Je veux que soit une fille, parce que je ne saurais pas quoi faire d'un garçon. Je ne saurais pas comment m'y prendre pour en faire quelqu'un de bien. Pas facile, par les temps qui courent, de trouver un type bien. »

Elles étaient étendues côte à côte dans l'obscurité sur le lit d'Annie. La seule lumière provenait du réverbère de la rue. De temps en temps, une lueur de phares traversait la pièce et Molly distinguait pendant une seconde le visage d'Annie, sa tête sur l'oreiller tournée vers le plafond qu'elle contemplait paisiblement. Il faisait chaud dans le lit. Elles avaient mis des draps propres aujourd'hui, elles s'étaient installées dans la laverie, feuilletant de vieux magazines pendant que le linge tournait et retournait dans le séchoir. Et chaque fois que Molly bougeait dans le lit, elle sentait l'odeur agréable de la lessive. Et l'odeur d'Annie aussi.

« Comment peux-tu savoir que c'est une fille ?

— Eh bien, un docteur est capable de le dire.

— Tu as été voir un docteur ?

— Je n'ai pas voulu le revoir. J'aimais pas cet endroit.

— Alors comment sais-tu que c'est une fille ? »

Les mains d'Annie effleurèrent à nouveau son ventre. « Je le sais. Cette infirmière que j'ai rencontrée, elle m'a dit que quand une mère éprouve un sentiment comme celui-là, un sentiment très fort, elle ne se trompe jamais. C'est une fille.

— Je ne ressens rien pour le mien.

— C'est peut-être trop tôt, Molly.

— Je ne ressens rien ni dans un sens ni dans un autre. Tu sais, ce n'est pas encore une personne pour moi. J'ai l'impression que c'est un tas de graisse qui flotte. Tu crois que je devrais ressentir de l'amour ou je ne sais quoi ? Je veux dire, c'est ça qui devrait se passer ? » Elle se tourna sur le côté et regarda le visage d'Annie qui se découpait dans le rectangle lumineux de la fenêtre.

« Tu ressens sûrement quelque chose, dit Annie doucement. Sinon, pourquoi le garderais-tu ?

— Je ne sais pas. »

Molly sentit la main d'Annie prendre la sienne sous les couvertures. Elles restèrent immobiles, les doigts mêlés, respirant au même rythme.

« Je ne sais pas ce que je fais ni pourquoi je le fais, dit Molly. Je ne

savais plus où j'en étais. Et puis, quand Romy m'a tapé dessus, j'ai été tellement furieuse contre lui que je ne lui ai pas obéi. Je ne suis pas allée à cet endroit. » Elle se tut et regarda Annie à nouveau. « Comment s'y prennent-ils ?

— Pour quoi faire ?

— Pour l'enlever. »

Annie frissonna. « J'y suis allée qu'une seule fois. L'an dernier, quand Romy m'a envoyée là-bas. Il y avait tous ces gens habillés en bleu. Ils ne me parlaient pas, ils m'ont seulement dit de monter sur la table et de la fermer. Ils m'ont donné un truc à respirer, et après ça, je me souviens seulement de m'être réveillée. Toute maigre à nouveau. Vide...

— C'était une fille ? »

Annie soupira. « J'en sais rien. Ils m'ont mise dans la voiture et m'ont renvoyée chez lui. » Annie lâcha la main de Molly, comme si par ce geste elle se retirait dans un compartiment secret. Un endroit réservé pour elle et son enfant.

« Molly, dit-elle après un long silence. Tu sais que tu ne peux pas rester ici beaucoup plus longtemps. » Ces mots, prononcés d'une voix douce, firent à Molly l'effet d'un coup de tonnerre.

« Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Dis-moi ce que j'ai fait de mal ?

— Rien. C'est seulement que ça ne peut pas durer comme ça.

— Pourquoi ? Je t'aiderai encore plus. Je ferai tout ce que tu...

— Molly, je t'ai dit que tu pouvais habiter ici quelques jours. Tu es là depuis plus de deux semaines. Mon chou, je t'aime bien, mais M. Lorenzo est venu me voir aujourd'hui. Il s'est plaint que j'avais quelqu'un qui vivait avec moi. Il dit que ça ne fait pas partie de nos accords de location. Alors je ne peux pas te laisser rester. C'est déjà petit, avec nous deux. Alors quand mon bébé sera né...

— C'est pas avant un mois.

— Molly. » La voix d'Annie était plus ferme. « Il faut que tu te trouves un autre endroit. Je ne peux pas te garder ici. »

Molly tourna le dos à Annie. *Je pensais que nous pourrions former une famille. Toi et ton bébé. Moi et le mien. Pas d'hommes, aucun de ces salauds.*

« Molly ? Ça va ?

— Ça va.

— Tu comprends, hein ? »

Molly haussa faiblement une seule épaule. « Je crois.

— C'est pas obligé que tu partes tout de suite. Tu peux attendre quelques jours, chercher où aller. Tu pourrais essayer d'appeler ta maman encore une fois.

— Ouais.

— Elle te reprendra sûrement. C'est ta maman. »



Dans le silence qui suivit, Annie passa son bras autour de la taille de Molly. La chaleur du corps de son amie, de son ventre gonflé contre son dos, emplît Molly d'une telle nostalgie qu'elle ne put résister à une impulsion. Se tournant vers Annie, elle l'entoura de ses bras et l'attira contre elle, sentant leurs ventres pressés l'un contre l'autre comme deux fruits mûrissants. Et soudain elle souhaita être à l'intérieur du ventre d'Annie, être l'enfant qui trouverait refuge dans les bras d'Annie.

« Laisse-moi rester, murmura-t-elle. Je t'en prie, laisse-moi rester. »

Annie la repoussa. « Tu ne peux pas. Je regrette, Molly, mais c'est impossible. » Elle lui tourna le dos et se réfugia à l'autre extrémité du lit. « Dors, maintenant. »

Molly se tint immobile. *Qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Je t'en prie, je ferai tout ce que tu veux ! Dis-moi juste ce qu'il y a.* Elle savait qu'Annie ne dormait pas ; l'obscurité entre elles était trop chargée de tension. Elle savait qu'elle était éveillée comme elle, ramassée sur elle-même.

Elles ne dirent plus un mot.

Un gémissement la réveilla. L'esprit confus, elle crut d'abord qu'il s'agissait du prolongement de son rêve. Un bébé flottait dans un étang, avec des bruits étranges. Des bruits de grenouille. Puis elle ouvrit les yeux et c'était encore la nuit et elle était dans le lit d'Annie. De la lumière passait sous la porte de la salle de bains.

Elle appela : « Annie ? » mais n'obtint pas de réponse.

Elle se retourna et ferma les yeux pour ne pas voir le rai de lumière.

Un bruit sourd la réveilla complètement.

Elle se redressa et regarda en direction de la salle de bains. « Annie ? » Comme elle n'entendait plus rien, elle sortit du lit et alla frapper à la porte. « Ça va ? » Elle tourna la poignée et voulut entrer, mais la porte ne s'ouvrit pas ; quelque chose la bloquait. Elle poussa plus fort et sentit l'obstacle céder, la porte s'entrouvrir peu à peu. Elle regarda par l'entrebâillement, sans comprendre tout de suite ce qu'elle voyait.

Un ruisseau de sang coulait sur le sol.

« Annie ! » hurla-t-elle. Poussant de toutes ses forces, elle parvint enfin à écarter suffisamment la porte pour se glisser dans l'ouverture. Annie était recroquevillée dans un coin, l'épaule coincée contre la porte, sa chemise de nuit relevée au-dessus de la taille. Du sang éclaboussait le siège des toilettes, et l'eau de la cuvette était rouge vif. Un flot chaud jaillit soudain des cuisses écartées d'Annie et vint lécher les pieds de Molly.

Horriifiée, Molly eut un mouvement de recul et alla se cogner

contre le lavabo, où elle resta pétrifiée.

*Oh mon Dieu, oh mon Dieu, oh mon Dieu.*

Le sang continuait à jaillir, s'écoulant sur le linoléum, baignant les orteils glacés de Molly. Surmontant son effroi, elle se força à avancer dans cette mare écarlate jusqu'au corps d'Annie. Elle devait la dégager de la porte. Elle la prit par un bras et tira, mais ses pieds nus patinaient dans le sang. Annie émit un son, un gémissement sifflant, comme un filet d'air s'échappant d'un ballon. Tirant plus fort, Molly parvint à la faire glisser de quelques mètres sur le linoléum. Puis s'arc-boutant au chambranle de la porte elle fit glisser le corps d'Annie hors de la salle de bains.

Quand enfin elle l'eut traînée dans la chambre, elle alluma la lumière.

Annie respirait encore, mais ses yeux étaient révulsés et son visage avait une pâleur livide.

Molly se rua hors de la chambre et dévala l'escalier. Elle frappa à la porte de l'appartement du rez-de-chaussée. « Au secours ! Pitié, à l'aide ! » Personne ne répondit.

Elle s'élança dans la rue, courut jusqu'à une cabine téléphonique et composa le 911.

« Police secours.

— J'ai besoin d'une ambulance ! Elle saigne...

— Votre nom et adresse ?

— Je m'appelle Molly Picker. Je ne connais pas l'adresse. Je crois que je suis dans Charles Street.

— À quel croisement de rue ?

— Je n'arrive pas à le voir ! Elle va mourir...

— Quel est le numéro le plus proche ? »

Molly se tourna et regarda fébrilement l'immeuble derrière elle.  
« 1076 ! Je vois un 1076.

— Où se trouve la victime ? Dans quel état est-elle ?

— Elle est dans l'appartement du haut – elle perd tout son sang.

— Madame, j'envoie une ambulance immédiatement. Si vous voulez rester en ligne... »

*Allez vous faire foutre !* pensa Molly. Elle laissa le récepteur pendre au bout de son fil et fonça en direction de l'immeuble.

Annie gisait par terre, à l'endroit où elle l'avait laissée. Ses yeux étaient ouverts, fixes et vitreux.

« Je t'en supplie, il faut que tu restes réveillée. » Molly saisit la main d'Annie qui resta inerte dans la sienne. Froide. Elle regarda fixement la poitrine, perçut le faible gonflement de la respiration. Respire, s'il te plaît, continue de respirer.

Puis un autre mouvement attira son attention. L'abdomen d'Annie semblait se distendre, comme si quelque chose essayait d'en sortir à

toute force. Un flot de sang s'échappa d'entre ses jambes.

Et autre chose aussi. Quelque chose de rose.

*Le bébé.*

Molly s'agenouilla entre les genoux d'Annie et lui écarta les cuisses. Le sang continua à couler, mêlé d'eau, tandis que pointait un bras. Du moins Molly crut-elle qu'il s'agissait d'un bras. Puis elle vit qu'il n'y avait pas de doigts, pas de main, seulement cette nageoire luisante qui s'agitait lentement d'avant en arrière.

Il y eut une autre contraction, un dernier flot de sang et de fluide, et la nageoire fut expulsée, suivie du reste du corps. Molly se rejeta en arrière en hurlant.

Ce n'était pas un bébé.

Mais la chose était vivante, elle remuait, les deux nageoires s'agitant désespérément. Il n'y avait pas d'autres membres, seulement ces deux protubérances roses qui sortaient d'une masse de chair attachée par le cordon ombilical. Elle distingua une touffe de cheveux, raides et noirs, une dent pointant hors de la bouche et un œil unique, fixe, dépourvu de cils. Bleu. Les nageoires battaient toujours et l'organisme entier se mit à bouger, comme une amibe nageant dans un lac de sang.

Secouée de sanglots, Molly s'éloigna en rampant à l'autre bout la chambre. Elle se blottit dans un coin et regarda d'un air horrifié la créature qui luttait pour vivre, secouée de spasmes et de tremblements. Lorsque les nageoires s'immobilisèrent enfin, et que la chair ne tressaillit plus, l'œil resta ouvert à la regarder.

Un autre flot de sang, et le placenta fut expulsé.

Molly cacha son visage contre ses genoux et se ramassa en boule sur elle-même.

Comme dans un brouillard, elle entendit une longue plainte. Un moment plus tard, on cognait à la porte.

« Quelqu'un a appelé une ambulance ? cria une voix.

— Au secours », murmura Molly. Dans un sanglot, plus fort : « À l'aide ! »

La porte s'ouvrit et deux ambulanciers se précipitèrent dans l'appartement. Ils contemplèrent le corps d'Annie, suivirent du regard la trace brillante de sang qui partait de l'intérieur de ses cuisses.

« Nom de Dieu ! s'écria l'un d'eux. Qu'est-ce que c'est ? »

L'autre s'agenouilla auprès d'Annie. « Elle ne respire pas. Masque Ambu. »

Un sifflement se fit entendre au moment où l'un des hommes insufflait de l'air dans les poumons d'Annie.

« Pas d'impulsion. Je n'ai pas d'impulsion.

— Bon, allons-y. Une de mille. Une de deux mille... »

Molly les regardait, éberluée. Rien de ce qui se déroulait sous ses

yeux ne lui paraissait réel. C'était du cinéma, un téléfilm. Ce n'était pas Annie mais une actrice qui jouait la morte. L'aiguille n'entrait pas réellement dans son bras. Le sang sur le sol était du ketchup. Et la chose – la chose qui gisait à quelques mètres d'elle...

« Toujours pas d'impulsion.

— Tracé ECG plat.

— Les pupilles ?

— Fixes.

— Merde, continuez. »

Une radio grésilla. « Hôpital municipal.

— Unité 10-9, dit l'ambulancier. On a une femme blanche d'environ vingt-cinq ans, victime semble-t-il d'une hémorragie vaginale massive – peut-être une tentative d'avortement. Le sang est frais. Pas de respiration, pas de pouls, les pupilles sont fixes en position médiane. Elle est sous perfusion, lactate de Ringer. Tracé ECG plat. Réanimation cardio-respiratoire sans résultat. On abandonne ?

— Pas encore.

— Mais le tracé plat...

— Stabilisez et amenez-la. »

L'ambulancier ferma la radio et regarda son collègue. « Stabiliser quoi ?

— Il n'y a qu'à l'intuber et y aller.

— Et la... chose ?

— Bordel, je touche pas à ça. »

Molly regardait toujours le film télévisé avec le sang-ketchup. Elle vit le tube s'enfoncer dans la gorge de l'actrice-Annie. Vit l'acteur-ambulancier la placer sur un chariot et continuer à pomper sa poitrine.

L'un des hommes lui jeta un regard. « Nous l'emmenons à l'hôpital municipal. Comment s'appelle la patiente ?

— Comment ?

— Son nom !

— Annie. Je ne connais pas son nom de famille.

— Écoutez, ne quittez pas l'appartement. Vous m'entendez ? Il faut que vous restiez ici.

— Pourquoi ?

— La police va venir vous parler. Ne partez pas.

— Et Annie... que va-t-il arriver à Annie ?

— Vous verrez ça plus tard avec l'hôpital. Elle y sera. »

Molly les entendit descendre le chariot dans l'escalier. Elle entendit le bruit des roues sur le trottoir et l'unique appel de sirène quand l'ambulance démarra.

*La police va venir vous parler.*

Les mots finirent par pénétrer dans son cerveau. Elle ne voulait pas

parler à la police. Ils lui demanderaient son nom et découvriraient qu'elle avait été arrêtée l'an dernier pour racolage d'un flic. Romy avait payé sa caution et lui avait flanqué une rossée pour lui apprendre à se montrer aussi stupide.

La police dira que c'est de ma faute. D'une façon ou d'une autre, ce sera de ma faute.

Elle se releva, les jambes flageolantes. La chose était toujours là, luisante, mais l'œil bleu était sec et vitreux. Elle la contourna, évitant les mares de sang, et alla jusqu'à la commode. Il y avait de l'argent dans le premier tiroir – l'argent d'Annie – mais Annie n'en aurait plus besoin désormais. Molly l'avait compris. Annie était morte.

Elle sortit une liasse de billets de vingt dollars. Puis elle enfila rapidement des vêtements appartenant à Annie, un pantalon stretch avec une taille élastique, un T-shirt géant portant l'inscription *Oh ! Baby*, en travers de la poitrine. Des tennis noires. Elle revêtit le vaste imperméable d'Annie, enfouit les billets dans une poche, et s'enfuit de l'appartement.

Elle venait de traverser la rue quand elle vit une voiture de police s'arrêter devant l'immeuble. Deux flics s'engouffrèrent dans le hall d'entrée. Quelques secondes plus tard, elle vit leurs silhouettes se déplacer dans l'encadrement de la fenêtre d'Annie.

Ils contemplaient la chose. Se demandaient ce que c'était.

Un des flics s'approcha de la fenêtre et regarda dans la rue.

Molly tourna au coin et se mit à courir. Elle courut sans s'arrêter, jusqu'à en perdre souffle, jusqu'à n'avoir plus de force. Alors seulement elle se réfugia sous un porche et se laissa tomber. Son cœur tambourinait dans sa poitrine ; elle sentait battre son poulx dans sa gorge.

Le ciel pâlisait.

Elle resta recroquevillée sans bouger jusqu'à ce que le jour se lève et qu'un homme sorte de l'immeuble et lui ordonne de déguerpir. Ce qu'elle fit.

Quelques blocs plus loin, elle s'arrêta à une cabine téléphonique et appela l'hôpital municipal. « Je voudrais des nouvelles d'une amie, dit-elle. Une ambulance l'a amenée chez vous.

— Comment s'appelle votre amie ?

— Annie. Ils sont venus la chercher dans l'appartement... ils ont dit qu'elle ne respirait plus...

— Êtes-vous une parente ?

— Non, je suis... c'est-à-dire... »

Molly se figea en voyant une voiture de patrouille tourner dans la rue, ralentir au moment où elle passait devant la cabine puis continuer sa ronde.

« Allô, madame ? Puis-je avoir votre nom ? »

Molly raccrocha. La voiture de police avait tourné au coin de la rue et disparu.

Elle sortit de la cabine et s'éloigna rapidement.

L'inspecteur Roy Sheehan posa son ample postérieur sur un tabouret dans le laboratoire de Dvorak et demanda : « Bon, racontez-moi ce qu'est un prion, exactement. »

Dvorak leva la tête, détournant son attention du microscope, et regarda le policier d'un air ébahi. « Que dites-vous ?

— Je viens de parler à votre assistante, Lisa. »

Je ne doute pas que vous lui ayez parlé, faillit répliquer Dvorak. En dépit de ses conseils, Sheehan était venu régulièrement à la morgue ces derniers jours et son véritable objectif n'était certes pas d'examiner des cadavres, mais de contempler un corps bien vivant.

« Une fille vraiment astucieuse, soit dit en passant, dit Sheehan. D'après ce qu'elle m'a expliqué, ce truc de Creutzfeld-Jakob... quel nom à coucher dehors... est provoqué par un certain prion.

— C'est exact.

— Donc, tout le monde peut l'attraper ? Comme si ça flottait dans l'air ? »

Dvorak baissa les yeux sur son doigt, où la coupure avait cicatrisée. « Ce n'est pas quelque chose qui s'attrape au sens habituel du terme.

— Toby Harper prétend qu'il y a un risque d'épidémie. »

Dvorak secoua la tête. « J'ai parlé au CDC et aux services de la Santé publique. Ils disent qu'il n'y a aucune raison de s'alarmer. Le traitement hormonal qu'expérimente Wallenberg est sans danger. Et la Santé publique n'a pas trouvé d'infraction dans l'organisation de Brant Hill.

— Dans ce cas, pourquoi le docteur Harper part-elle en guerre contre Brant Hill ? »

Dvorak ne répondit pas tout de suite. Il finit par dire, à regret : « Elle est soumise à de fortes pressions en ce moment. Un patient a disparu de son service et elle risque d'être poursuivie. Par ailleurs, la mort du docteur Brace l'a réellement secouée. Quand tout va de travers dans notre existence, il est naturel de chercher autour de soi quelqu'un – ou quelque chose – à blâmer. » Il prit une nouvelle coupe et l'inséra sous l'objectif. « Je crois que Toby Harper est stressée depuis longtemps.

— Vous avez appris ce qui était arrivé à sa mère ? »

Dvorak hésita à nouveau. « Oui, dit-il doucement. Toby m'a téléphoné hier.

— Vraiment ? Vous vous parlez encore, tous les deux ?

— Pourquoi pas ? Elle a besoin d'amis, en ce moment, Roy.

— Il se peut qu'il y ait des poursuites. Alpren dit qu'il s'agirait de

mauvais traitements sur une personne âgée. La garde accuse le docteur Harper. Le docteur Harper accuse la garde. »

Dvorak se pencha sur son microscope. « La mère de Toby a fait une hémorragie cérébrale. Cela n'implique pas nécessairement des mauvais traitements.

— Mais il y a ces marques sur ses jambes.

— Les gens âgés se blessent souvent tout seuls. Ils ont la vue qui baisse. Ils se cognent dans les meubles. »

Sheehan grommela. « Vous vous donnez vraiment un mal de chien pour la défendre.

— Je lui accorde le bénéfice du doute.

— Mais se trompe-t-elle à propos de cette prétendue épidémie ? »

Dvorak soupira. « Oui, elle se trompe sur ce point. On n'attrape pas la maladie de Creutzfeld-Jakob comme on attrape la grippe. Elle se transmet de manière très spécifique.

— En mangeant de la vache folle, par exemple ?

— Le cheptel américain n'est pas affecté par la maladie.

— Mais il y a chez nous des gens qui ont cette maladie.

— Elle affecte une personne sur un million, sans qu'on connaisse les antécédents. »

Les deux hommes levèrent la tête au moment où l'objet des pensées de Sheehan entraînait dans le laboratoire, leur adressait un sourire ravageur et se penchait pour ouvrir un petit réfrigérateur d'échantillons. Sheehan la contempla, apparemment fasciné par la courbe de son dos. Ce n'est qu'après son départ qu'il parut reprendre son souffle.

Dvorak se cala dans son siège. « Avez-vous quelque chose d'autre à me demander, Roy ?

— Oh... oui. J'ai entendu parler de virus et j'ai entendu parler de bactéries, mais vous ne m'avez toujours pas dit ce qu'était un prion ? »

Résigné, Dvorak éteignit la lampe du microscope. « Un prion, dit-il, n'est pas ce que nous appelons quelque chose de vivant. Contrairement au virus, il ne possède ni ADN ni ARN. En d'autres termes, il est dépourvu de matériel génétique – ou de ce que nous croyons être du matériel génétique. C'est une protéine cellulaire anormale. Elle est capable de transmettre cette anomalie aux protéines de son hôte.

— Mais ne s'attrape pas comme la grippe.

— Non. Il faut une exposition directe au niveau des tissus, tels que des implants de cerveau ou de moelle épinière. Ou une extraction de tissu neural, comme les hormones de croissance. Par exemple, vous pouvez l'attraper par des électrodes contaminées.

— Les Anglais l'ont attrapé en mangeant du bœuf.

— C'est vrai, on peut aussi la contracter en mangeant de la viande

contaminée. C'est ce qui arrive aux cannibales. »

Sheehan haussa les sourcils. « Voilà qui devient intéressant. Que viennent faire les cannibales dans cette histoire ?

— Roy, ça n'a aucun rapport...

— Je veux que vous me racontiez ça. »

Dvorak soupira. « Il existe des villages en Nouvelle-Guinée où manger de la chair humaine fait partie d'un rituel sacré. Les seuls à avoir contracté la maladie de Creutzfeld-Jakob ont été les femmes et les enfants.

— Pourquoi pas les hommes ?

— Ils avaient droit aux meilleurs morceaux. Le muscle. Les femmes et les enfants devaient se contenter des abats dont personne ne voulait. La cervelle. » Il chercha une manifestation de dégoût sur le visage de Sheehan, mais le flic se pencha seulement un peu plus vers lui. D'une certaine manière, lui aussi se comportait comme un cannibale, impatient de dévorer les parties les plus alléchantes de l'information.

« En conséquence, manger du cerveau humain pourrait provoquer la maladie.

— Un cerveau infecté.

— Son seul aspect permet-il de savoir s'il est infecté ?

— Non, il faut un examen microscopique. Et notre conversation ne rime à rien.

— Boston est une grande ville, docteur. Il s'y passe des choses étranges. On nous signale des vampires, des loups-garous...

— Des gens qui se prennent pour des loups-garous.

— Qui sait ? Avec ces cultes de cinglés qui fleurissent de nos jours.

— J'ai du mal à croire qu'il existe un culte cannibale à Brant Hill. »

Sheehan jeta un coup d'œil à son bip qui affichait un message et sortit pour répondre à l'appel.

*Ouf, je vais enfin pouvoir travailler,* pensa Dvorak.

Cependant, Sheehan revint un instant plus tard. « On m'appelle dans le North End. Je crois que vous devriez m'accompagner.

— De quoi s'agit-il ? D'un meurtre ?

— Ils n'en sont pas certains. » Sheehan eut l'air songeur. « Ils ne savent même pas si c'est quelque chose d'humain. »



L'odeur écœurante du sang se répandait jusque dans le couloir. Dvorak fit un signe à l'agent de police, passa sous le cordon de sécurité et pénétra dans l'appartement. Sheehan et son collègue Jack Moore étaient déjà sur place, ainsi que les types de la criminelle. Moore était accroupi dans un coin, penché sur quelque chose. Dvorak ne se dirigea pas immédiatement vers lui, il resta sur le pas de la porte, scrutant le sol avec attention.

Il était recouvert d'un linoléum miteux orné de petits carrés jaune et blanc disséminés ça et là, avec une carpeete élimée près du lit. Il y avait du sang encore frais près de la porte de la salle de bains – une grande quantité de sang. De longues traînées de sang par terre, comme si on avait tiré quelque chose, et un enchevêtrement de traces de pas, sanglantes elles aussi. Il remarqua aussi les empreintes de pieds nus, de petite taille, qui allaient vers la commode puis disparaissaient.

Il regarda les murs et n'y vit aucune éclaboussure. En réalité, il y avait très peu d'éclaboussures, seulement cette flaque en train de coaguler. La personne qui avait perdu son sang dans cette pièce était restée par terre sans bouger.

« Docteur, dit Moore. Venez jeter un coup d'œil par ici.

— Vous avez déjà photographié les traces de pas ?

— Oui, ce sont celles des premiers secours. Tout a été photographié et filmé. Faites le tour par là. Attention aux marques de pas. »

Dvorak contourna avec précaution les traces de pieds nus et s'approcha de l'endroit où Moore et Sheehan étaient accroupis.

« Qu'en pensez-vous ? » demanda Moore, s'écartant pour permettre à Dvorak de voir ce que tous les deux étaient en train de regarder sur le sol.

« Dieu du ciel !

— On a eu la même réaction. Qu'est-ce que c'est ? »

Dvorak resta muet. Lentement, il se baissa pour regarder de plus près.

Sa première impression fut qu'il s'agissait d'une farce de Halloween, un cyclope couleur chair, caoutchouteux et cauchemardesque. Puis il aperçut les traces de sang qui séchait à sa surface, et le fragment de placenta, et le cordon ombilical. Ce n'était pas du caoutchouc, c'était de la chair.

Il enfila une paire de gants et effleura avec précaution la surface de la créature. C'était apparemment de la vraie peau – froide, mais

cédant sous la pression. L'œil unique était d'un bleu pâle, avec une paupière rudimentaire sans cils. En dessous, on distinguait deux petits trous, comme des narines, et une fente ouverte. La bouche ? Dvorak était incapable d'identifier une anatomie normale dans cette masse de chair. Des touffes de cheveux en jaillissaient à des angles bizarres. Et – mon Dieu ! – était-ce une dent qui saillait près de la nageoire ?

Il se souvint d'une tumeur qu'il avait jadis retirée de l'abdomen d'une femme. Un tératome. Dû à un ovaire devenu fou, se transformant en un cancer fait de cellules qui se différenciaient dans tous les sens. La tumeur avait des dents et des touffes de cheveux poussant sur une boule de peau.

Ce qu'il voyait lui rappelait cette tumeur. Sauf que cette chose-là était plus organisée. Elle avait des bras-nageoires et des ébauches de traits.

Il fixa les traces de sang séché sur le sol, la traînée irrégulière qui provenait de la flaque et le cordon ombilical, visiblement étiré. Comprenant soudain ce qui s'offrait à ses yeux, il retira sa main, horrifié.

« Merde, fit-il, il a bougé.

— Je n'ai rien vu, dit Moore.

— Pas maintenant. Avant. Il a laissé cette trace. » Il montra le dessin régulier de la traînée de sang.

« Ça veut dire que... c'était vivant ?

— Il semble qu'on ait là davantage qu'un amas de cellules inorganisées. Il y a des embryons de membres. Cette chose bouge, ce qui signifie qu'elle possède une sorte de structure osseuse reliée par des muscles.

— Et un œil, murmura Sheehan. Une saloperie de cyclope. Et il me regarde. »

Dvorak regarda Moore. « Que s'est-il passé ici ? En quoi êtes-vous concernés ?

— Les secours nous ont avertis. Ils avaient envoyé une ambulance vers 5 heures du matin ; une fille les avait appelés. Ils ont trouvé une femme en train de perdre son sang dans cette pièce. Il y a encore plus de sang dans la salle de bains, dans les toilettes.

— D'où saignait-elle ?

— Du vagin, je présume. Ils ignoraient s'il s'agissait d'une naissance non assistée ou d'une tentative d'avortement. » Moore regarda furtivement la créature aux nageoires. « Vous appelez ça comment ? Un *bébé* ? Une partie de bébé ?

— À mon avis, il s'agit de multiples malformations congénitales. Mais je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Et moi, j'espère ne jamais en revoir. Vous voyez le tableau si vous étiez le papa dans la salle d'accouchement ? Ça me foutrait un

infarctus.

— Qu'est-il arrivé à la victime ?

— La femme est morte à l'arrivée à l'hôpital municipal, bonne pour la médecine légale. Elle s'appelait Annie Parmi, c'est du moins le nom sous lequel les voisins la connaissent.

— Et l'autre fille ? Celle qui a téléphoné ?

— Elle a filé avant l'arrivée de la première voiture de patrouille. Les types des secours ont dit qu'elle avait l'air très jeune. Moins de vingt ans. Le nom qu'elle a donné à l'opérateur est Molly Picker. »

Dvorak alla jusqu'à la porte de la salle de bains et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait du sang sur le siège des toilettes et sur le carrelage de la douche. Une véritable mare recouvrait le sol. « Il faut que je parle à cette fille.

— Vous croyez qu'elle peut avoir contribué à ce carnage ?

— Je veux simplement savoir ce qu'elle a vu. Ce qu'elle sait de la victime. » Il regarda la créature avec un frisson de dégoût.

« Si Annie Parmi prenait une drogue – une drogue qui aurait provoqué cette horreur –, alors nous sommes en présence d'un agent tératogène nouveau et dévastateur.

— Une drogue pourrait avoir ce résultat ?

— Je n'ai jamais vu une telle malformation. Je vais demander une analyse génétique. En attendant, j'aimerais vraiment parler à Molly Picker. Si tel est son nom.

— Nous avons des empreintes. Elle en a laissé partout. » Moore désigna une marque de doigts sanglante sur le chambranle de la porte de la salle de bains, une autre sur le mur près de la créature. « Nous allons la rechercher.

— Trouvez-la-moi. Ne l'effrayez pas – je veux seulement lui parler.

— Et Annie Parini ? demanda Sheehan. Vous allez l'autopsier ? »

Dvorak regarda le sang répandu sur le sol. Il hocha la tête. « Je vous verrai tous les deux à la morgue. »

Le corps sur la table d'autopsie n'était plus rien qu'une cavité vidée de son contenu. Tout au long de l'autopsie, les inspecteurs Sheehan et Moore étaient restés pratiquement muets. À en juger par la pâleur de leurs visages, les deux policiers auraient préféré se trouver ailleurs. Le plus bouleversant était l'âge et le sexe du sujet. Une femme aussi jeune n'aurait pas dû se trouver sur une table d'autopsie.

Dvorak avait effectué son travail en silence, réservant ses seuls commentaires pour son magnétophone. Les poumons et le cœur ne montraient rien de particulier. L'estomac était vide. Le foie et le pancréas de taille et d'apparence normales. Bref, un corps jeune et sain.

Il se concentra sur l'utérus élargi, qui avait été retiré d'une seule

pièce et reposait sur la planche à dissection, éclairé par un projecteur. Il le fendit en deux, traversant l'endomètre et le myomètre afin de dégager la cavité.

« Voilà la réponse. »

Les deux policiers s'approchèrent à contrecœur.

« Un avortement ? demanda Moore.

— Non. Pas d'après ce que je vois. Il n'y a pas de perforation utérine. Aucune preuve de chirurgie instrumentale. Autrefois, les avorteurs en chambre inséraient une sorte de cathéter dans le col pour le dilater, puis y plaçaient un tampon pour le maintenir en place. Mais il n'y a rien de tel ici.

— A-t-elle pu l'éliminer ? Le faire disparaître dans les toilettes ?

— C'est possible. Mais je ne crois pas que ce soit le cas. » Il effleura le tissu ensanglanté avec une sonde. « Il y a un fragment de placenta qui ne s'est pas complètement détaché de l'utérus. On appelle cela un placenta accreta. C'est peut-être l'explication de l'hémorragie.

— Est-ce une condition inhabituelle ?

— Pas vraiment inhabituelle. Le danger ici résidait dans le fait que le placenta s'était implanté dans la partie inférieure de l'utérus. Ce qui peut déclencher prématurément le travail. Et une hémorragie massive.

— Nous sommes donc en présence d'une mort naturelle.

— Sans doute. » Dvorak se redressa. « Elle a probablement ressenti une douleur et est allée dans la salle de bains, dans l'intention de soulager ses intestins. Elle a saigné, a été prise d'un étourdissement et elle est tombée sur le sol. Dieu sait combien de temps elle y est restée avant que quelqu'un s'en s'aperçoive.

— C'est plus facile pour nous », dit Sheehan avec soulagement, s'éloignant de la planche à dissection. « Il n'y a pas eu d'homicide.

— Il faut quand même que je parle à cette fille qui était dans l'appartement. Ces anomalies fœtales ne ressemblent à rien de ce que j'aie jamais vu. Je n'aime pas l'idée que de nouveaux médicaments tératogènes se baladent dans les rues.

— Nous avons un indice concernant Molly Picker, dit Sheehan. Arrêtée l'année dernière pour racolage. La caution a été payée par un type qui était son doute son souteneur. Nous allons l'interroger – il sait certainement où la trouver.

— Ne la terrifiez pas, d'accord ? Je veux seulement connaître le passé de la victime.

— Si nous ne lui faisons pas un peu peur, dit Sheehan, elle ne dira pas un mot. »

Romy avait eu une journée de merde, et la nuit promettait d'être pire. Il faisait les cent pas à l'angle de Montgomery et Canton, tentant en vain de se réchauffer. Il aurait dû enfiler une veste en sortant, se

dit-il, mais le soleil était encore chaud quand il avait quitté l'appartement et il n'avait pas prévu que le vent serait aussi mordant. Et il n'avait pas prévu de poireauter si longtemps.

Bordel. S'ils voulaient lui parler, ils n'avaient qu'à venir le trouver sur son propre territoire.

Il quitta le coin de la rue et se mit à marcher, le cou rentré dans les épaules, les mains enfouies dans les poches de son jean. Il avait parcouru la moitié du bloc quand il se rendit compte qu'une voiture s'arrêtait à sa hauteur.

« Monsieur Bell ? » appela l'homme par l'entrebâillement de la fenêtre teintée.

Romy lança un regard noir vers la voiture. « Vous êtes en retard, mon vieux.

— Je serais arrivé plus tôt sans les encombrements.

— Ouais, mettons. Eh bien, foutez le camp maintenant. » Il se détourna et se remit à marcher.

« Monsieur Bell, nous devons parler de notre petit problème.

— Je n'ai rien à dire.

— Vous auriez intérêt à monter dans cette voiture. Si vous voulez continuer à travailler avec nous. » Il y eut un silence. « Et si vous voulez être payé. »

Romy s'arrêta, le regard fixé devant lui dans la rue. Le vent lui balayait la figure, le froid transperçait sa chemise de soie.

« Il fait chaud à l'intérieur, monsieur Bell. Je vous reconduirai chez vous ensuite.

— J'en n'ai rien à foutre », grommela Romy, obéissant malgré lui. Se renfonçant dans le siège arrière, il s'intéressa davantage au luxe intérieur de la voiture qu'à l'homme installé au volant. C'était le même conducteur qu'à l'accoutumée, le type aux cheveux platine, celui qui ne jetait jamais un regard à Romy.

« Il faut que vous retrouviez la fille. »

Romy bougonna. « Pas question que je bouge tant que vous m'avez pas payé.

— Elle aurait dû nous être livrée il y a deux semaines.

— Peut-être, d'accord, mais cette salope n'est pas vraiment coopérative, vous savez.

— Annie Parmi a été trouvée morte ce matin. Le saviez-vous ? »

Romy le regarda fixement. « Qui l'a butée ?

— Personne. Mort naturelle. Mais le corps a été pris en charge par les autorités.

— Et alors ?

— Et alors ils ont déjà en main un spécimen. Il n'est pas question qu'ils en trouvent un autre. Vous devez nous amener la fille.

— J'sais pas où elle est. Je l'ai cherchée.

— Vous avez des contacts dans la rue, non ? Trouvez-la avant qu'elle ne soit en travail.

— Elle a encore le temps.

— La grossesse n'était pas censée arriver à terme. Nous ignorons si elle durera neuf mois.

— Vous voulez dire qu'elle pourrait l'expulser n'importe quand ?

— On n'en sait rien. »

Romy éclata de rire et regarda par la fenêtre les immeubles qui défilaient. « Mec, vraiment, j'halluciné. Vous avez un train de retard. Ils sont déjà venus poser des questions.

— Qui ça ?

— La police. Ils sont passés cet après-midi, ils voulaient savoir où elle était. »

L'homme garda le silence. Dans le rétroviseur, Romy vit une lueur de panique passer sur son visage. *Molly jolie*, pensa-t-il, *tu leur as foutu les jetons*.

« Ça vaudrait le coup pour vous, dit l'homme.

— Vous la voulez entière ? Ou en pièces détachées ?

— Nous la voulons en vie. Nous avons besoin d'elle vivante.

— C'est plus difficile.

— Dix mille. À la livraison.

— Vingt-cinq, la moitié maintenant, ou allez vous faire foutre. »

Romy posa sa main sur la poignée de la portière.

« Entendu. Vingt-cinq. »

Romy réprima une envie de rire. Ces types faisaient dans leur froc, et tout ça à cause de cette conne de Molly. Elle ne valait pas les vingt-cinq. À son avis, elle ne valait pas vingt-cinq cents.

« C'est vous qui assurez la livraison ?

— Peut-être.

— Sinon, mes investisseurs ne seront pas heureux. Trouvez-la. » Il tendit une enveloppe à Romy. « Pour commencer. »

Jetant un coup d'œil, Romy vit une liasse de billets de cinquante dollars. C'était toujours un début.

La voiture s'arrêta à l'angle de Upton et de Tremont – le territoire de Romy. Il répugnait à quitter le confort douillet des sièges en cuir, à sortir dans le vent cinglant. Il agita l'enveloppe. « Et le reste ?

— À la livraison. Vous vous en chargez oui ou non ? »

*Faire durer les choses*, pensa Romy. *Donner l'impression que c'est plus difficile que ça ne paraît. Le prix grimpera peut-être. Il dit : « Je vais voir ce que je peux faire. » Il sortit de la voiture et la regarda s'éloigner. Il a la trouille. Ce mec a la trouille.*

L'enveloppe était agréablement rebondie. Romy la fourra dans la poche de son jean. *Tu ferais mieux de te planquer, Molly. Car que tu sois prête ou pas, tu vas avoir affaire à moi.*

Bryan l'invita à entrer et lui offrit un verre de vin. C'était la première fois que Toby entra chez lui. Elle se sentit embarrassée, non parce que Bryan menait une existence peu conventionnelle, vivait en couple avec un homme, mais parce qu'elle se rendait compte brusquement qu'elle n'avait jamais eu de relations simplement amicales avec lui. Il venait chez elle s'occuper de sa mère, donnait à manger à Ellen, la baignait. En retour, Toby lui faisait un chèque tous les quinze jours. L'amitié n'avait jamais fait partie de leur contrat.

Et pourquoi ? se demanda-t-elle tandis que Bryan disposait un napperon avec un verre de vin sur la table basse devant elle. Pourquoi le fait de remplir un chèque toutes les deux semaines avait empêché que naisse une véritable amitié entre eux ?

Elle but son vin à petites gorgées, regrettant de n'avoir jamais fait l'effort de mieux le connaître. Et honteuse d'avoir attendu aujourd'hui, quand elle avait besoin de lui, pour venir lui rendre visite.

Il s'était assis en face d'elle. Un moment passa. Ils buvaient leur vin, tripotaient leurs serviettes. Les abat-jour projetaient des ombres courbes sur le plafond voûté. Sur le mur en face de Toby était accrochée une photo en noir et blanc de Bryan et de Noel sur une petite plage en demi-lune, enlacés. Ils arboraient le sourire de deux hommes qui savent profiter de l'existence. Un don que Toby n'avait jamais eu.

Bryan dit : « Vous savez sans doute que la police de Newton m'a déjà interrogé.

— C'est moi qui leur ai communiqué votre nom. Je pensais que vous pourriez confirmer mes dires. Ils semblent me prendre pour une fille indigne. » Elle reposa son verre de vin. « Bryan, vous savez que je suis incapable de lui faire du mal.

— C'est ce que je leur ai dit.

— Vous croyez qu'ils vous ont cru ?

— Je n'en sais rien.

— Que vous ont-ils demandé ? »

Il but une gorgée de vin, et Toby eut l'impression qu'il se donnait ainsi le temps de réfléchir.

« Ils m'ont interrogé à propos des médicaments, dit-il enfin. Ils voulaient savoir si Ellen prenait des médicaments sous prescription. Et ils ont posé des questions à propos des brûlures de ses mains.

— Vous leur avez expliqué ce qui était arrivé ?

— Je l'ai répété à plusieurs reprises. Ils n'ont pas paru apprécier ma réponse. Que se passe-t-il, Toby ? »

Elle se laissa aller en arrière, passant ses mains dans ses cheveux. « C'est Jane Nolan. Je ne comprends pas pourquoi elle me veut du mal.

— Comment ça ?

— Je ne trouve pas d'autre explication. Jane débarque un jour chez moi comme... comme un don du ciel. Elle est intelligente, gentille, parfaite. Elle arrive et grâce à elle tout s'arrange dans ma vie. Ensuite, tout va de travers. Absolument tout. Et Jane déclare à la police que j'en suis la cause. On dirait qu'elle avait décidé dès le début de ruiner ma vie.

— Toby, c'est vraiment bizarre...

— Les gens sont bizarres. Ils font des choses insensées pour attirer l'attention. Je ne cesse de dire à la police que c'est sur elle qu'ils devraient se concentrer. Elle qu'ils devraient arrêter. Mais ils ne font rien.

— Je ne pense pas que vous ayez intérêt à attaquer Jane Nolan.

— Mais c'est elle qui m'attaque. Elle m'accuse de vouloir faire du mal à ma propre mère. Pourquoi avoir appelé la police ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas simplement demandé d'où provenaient les brûlures de maman ? Et pourquoi mêler Vickie à toute l'histoire ? Elle a monté ma sœur contre moi.

— Dans quel but ?

— Je ne sais pas ! Elle est folle. »

Elle vit Bryan détourner les yeux et comprit que c'était elle qui avait l'air dérangé.

« J'ai passé et repassé tout le film dans ma tête, cherchant à comprendre comment les choses en étaient arrivées là, dit-elle. Sans que je m'en aperçoive. Je n'ai pas pris suffisamment de renseignements au sujet de Jane.

— Vous n'êtes pas la seule responsable, Toby. Vickie ne vous a-t-elle pas poussée à l'engager ?

— Si. Mais Vickie a un jugement superficiel dans ce domaine. Cette décision était mon entière responsabilité. Lorsque vous êtes parti, j'ai été prise de panique. Vous m'avez laissé si peu de temps pour trouver... » Une idée lui traversa subitement l'esprit. *C'est pour cette raison que Jane est entrée dans mon existence. Parce que Bryan m'avait quittée.*

« Je vous aurais volontiers donné un délai plus long, dit Bryan. Mais ils voulaient que je commence immédiatement.

— Pourquoi vous ont-ils choisi, Bryan ?

— Comment ?

— Vous m'avez dit que vous ne cherchiez pas à changer de job. Et brusquement vous voilà engagé. Comment est-ce arrivé ?

— Ils m'ont contacté.

— Qui ?

— La maison de retraite de Twin Pines. Ils avaient besoin de quelqu'un pratiquant la relaxation par l'art. Ils savaient que j'étais infirmier auxiliaire. Et ils savaient que j'étais artiste. Que j'exposais



dans des galeries.

— Comment le savaient-ils ? »

Il haussa les épaules. « Je présume que quelqu'un leur a indiqué mon nom. »

*Et vous a éloigné de moi, pensa-t-elle. M'obligeant à trouver quelqu'un pour vous remplacer.*

Elle quitta Bryan plus perplexe qu'à son arrivée.

Elle se rendit à l'hôpital Springer pour s'enquérir de l'état de sa mère.

Il était 21 heures et les visites étaient déjà terminées, mais personne ne l'empêcha d'entrer dans la salle des soins intensifs où reposait Ellen.

Les lumières étaient baissées et Ellen dormait dans la pénombre. Toby s'assit sur le lit et écouta le bruit du respirateur. Sur l'oscilloscope au-dessus du lit, un tracé vert fluorescent marquait le rythme du cœur d'Ellen. La pancarte de l'infirmière était suspendue au pied du lit et Toby s'en empara, s'approchant de la petite lampe de chevet pour parcourir les annotations les plus récentes.

15h45 : peau chaude, sèche ; pas de réactions aux stimuli douloureux.

17 h 15 ; visite de sa fille Vickie.

19h03 : signes vitaux stables ; absence de réponse.

Elle passa à la fiche suivante et vit la dernière entrée :

20 h 30 : technicien de laboratoire effectue un prélèvement sanguin pour une recherche de 7-déhydroxywarfarine.

Toby quitta précipitamment le chevet de sa mère pour se rendre au PC des infirmières. « Qui a commandé ça ? » demanda-t-elle, désignant la tablette à l'infirmière de garde. « La recherche de déhydroxywarfarine ?

— Pour M<sup>me</sup> Harper ?

— Oui, pour ma mère. »

L'infirmière sortit le dossier médical d'Ellen et consulta les demandes de tests. « C'est le docteur Steinglass. »

Toby prit le téléphone et composa un numéro. La sonnerie retentit deux fois. Le docteur Steinglass eut à peine le temps de dire « allô ».

« Bob, le coupa Toby. Pourquoi avez-vous demandé une recherche de warfarine pour ma mère ? Avez-vous des raisons de penser qu'on lui a donné de la Coumadine ? Ou de la mort-aux-rats ?

— C'était... à cause des ecchymoses. Et de cette hémorragie cérébrale. Je vous ai dit que son taux de prothrombine avait sérieusement augmenté...

— Hier, vous pensiez que c'était dû à une inflammation du foie.

— Le taux était anormalement haut. Une hépatite ne suffisait pas à l'expliquer.

— Alors pourquoi la recherche de warfarine ? On ne lui a pas administré de warfarine. »

Il y eut un long silence. « On m'a demandé de faire cette recherche, dit enfin Steinglass.

— Qui ?

— La police. Ils m'ont dit de demander l'avis du médecin légiste. C'est lui qui a suggéré la recherche de warfarine.

— À qui avez-vous parlé ? À quel médecin ?

— Un certain docteur Dvorak. »

À peine réveillé, Dvorak tâtonna dans le noir pour trouver le récepteur. « Allô ?

— Pourquoi, Dan ? Pourquoi faites-vous ça ?

— Toby.

— Je croyais que nous étions amis. Maintenant je découvre que vous êtes de l'autre bord. Comment ai-je pu me tromper ainsi sur vous ?

— Écoutez-moi, Toby...

— Non, c'est vous qui allez m'écouter ! » Sa voix s'étrangla. Elle réprima un sanglot. « Je n'ai fait aucun mal à ma mère. Je ne l'ai pas empoisonnée. Si quelqu'un lui a fait du mal, c'est Jane Nolan.

— Personne ne vous accuse d'avoir fait quelque chose de répréhensible. Pas moi, en tout cas.

— Alors pourquoi m'avoir caché que vous faisiez une recherche de warfarine ? Pourquoi agir derrière mon dos ? Si on vous a informé qu'elle a été empoisonnée, vous auriez pu m'en parler. Me le dire à moi. Pas faire ce test en cachette.

— J'ai essayé de vous appeler dans la journée pour vous expliquer, mais vous n'étiez pas chez vous.

— J'étais à l'hôpital. Où donc croyez-vous que je me trouvais ?

— D'accord, j'aurais dû vous appeler à Springer. Je regrette.

— Regretter ne sert à rien. Pas tant que vous agissez derrière mon dos.

— Les choses ne se sont passées ainsi. J'ai eu un appel de l'inspecteur Alpren. Il a dit que le temps de coagulation de votre mère s'était révélé anormal. Il m'a demandé d'en parler à son médecin. Une recherche de warfarine est la marche logique à suivre dans ce cas.

— Logique. » Elle eut un rire amer. « En effet, c'est logique venant de votre part.

— Toby, il y a une demi-douzaine d'autres raisons pouvant expliquer un temps de coagulation anormal. La recherche de warfarine n'est qu'un aspect du bilan. La police m'a demandé mon avis, je le lui ai donné. C'est mon job. »

Elle resta un long moment sans rien dire mais il entendait sa

respiration entrecoupée, et il comprit qu'elle luttait pour ne pas pleurer.

« Toby ?

— Je suppose que ce sera aussi votre job de témoigner contre moi devant le tribunal.

— Les choses n'iront pas jusque-là.

— Et si c'était le cas ? Si elles en arrivaient là ?

— Bonté divine, Toby. » Il eut un soupir exaspéré. « Je ne répondrai pas à cette question.

— C'est inutile. Vous avez déjà répondu », dit-elle avant de raccrocher.

L'inspecteur Alpren avait des yeux de ouistiti, brillants, inquisiteurs, prompts à saisir le moindre détail. Il semblait incapable de rester en place plus d'une minute, arpentait de long en large le laboratoire, ne s'arrêtant que pour se balancer d'un pied sur l'autre. Le corps sur la table ne l'intéressait pas ; c'était Dvorak qu'il était venu voir, et depuis dix minutes il attendait impatiemment que l'autopsie soit terminée.

Lorsque Dvorak éteignit enfin son magnétophone, Alpren se tourna vers lui. « Maintenant, pouvons-nous parler ?

— Allez-y », dit Dvorak, sans lever les yeux de la table, le regard encore tourné vers le cadavre. C'était un jeune homme, le torse ouvert du cou jusqu'au pubis. À l'intérieur, nous sommes tous pareils, pensait-il en contemplant la cavité vide. Nous possédons le même ensemble d'organes, enveloppés dans différentes couleurs de peau. Il prit une aiguille et du fil et commença à refermer la cavité, enfonçant profondément son aiguille dans la chair. Inutile de faire dans l'esthétique ; il s'agissait d'un travail de propreté, la préparation du corps pour la morgue. Une tâche qui incombait normalement à Lisa.

Manifestement insensible au macabre travail de couture, Alpren s'avança jusqu'à la table. « Les résultats de l'analyse nous sont parvenus, dit-il. Ce que vous appelez – comment donc ? – la CRHP.

— Chromatographie rapide à haute performance.

— C'est ça. Bref, le labo vient de m'appeler. L'analyse est positive. »

Dvorak s'immobilisa un instant, puis continua à coudre, refermant la cavité. Alpren s'était-il aperçu de son hésitation ?

« En clair, qu'est-ce que ça signifie ? » demanda-t-il.

Dvorak resta concentré sur sa tâche. « La CRHP est une analyse permettant de détecter la présence de 7-déydroxy warfarine.

— Qui est ?

— Un métabolite de la warfarine.

— Qui est ? »

Dvorak fit un nœud et prit une nouvelle longueur de fil. « Une substance qui affecte la coagulation. Elle peut provoquer des ecchymoses exagérées. Des saignements.

— Dans le cerveau ? Comme dans le cas de M<sup>me</sup> Harper ? »

Dvorak ne répondit pas immédiatement. « Oui. Cela pourrait expliquer également les marques sur ses jambes.

— Est-ce pour cette raison que vous avez commandé le test ?

— Le docteur Steinglass m'a parlé du taux anormal de prothrombine. L'empoisonnement par la warfarine fait partie du diagnostic différentiel. »

Alpren était occupé à griffonner des notes quand il posa la question suivante : « Et comment se procure-t-on cette drogue, la warfarine ?

— On la trouve dans certaines mort-aux-rats.

— Elle les fait mourir par hémorragie ?

— L'effet n'est pas immédiat. Mais des hémorragies internes finissent par se déclencher.

— Charmant ! Où encore peut-on la trouver ? »

À nouveau, Dvorak hésita à répondre. Il ne voulait pas de cette conversation, il ne voulait pas réfléchir à toutes les implications. « On peut l'obtenir sous forme d'un médicament délivré sur ordonnance, la Coumadine. Comme fluidifiant du sang.

— Seulement sur ordonnance ?

— Oui.

— Il faut donc un médecin pour la prescrire, et une pharmacie pour la délivrer.

— Exact. »

Le stylo courait plus vite. « Je sais maintenant par où commencer.

— Je vous demande pardon ?

— Les pharmacies du quartier. Quel médecin a prescrit de la Coumadine et à qui ?

— Ce n'est pas une prescription inhabituelle. Vous allez trouver de nombreux médecins à l'avoir ordonnée.

— Je recherche un nom en particulier. Le docteur Harper. »

Dvorak reposa le porte-aiguille et regarda franchement Alpren. « Pourquoi vous concentrer uniquement sur elle ? Et la garde-malade de la mère ?

— Jane Nolan a d'excellentes références. Nous avons vérifié auprès de ses trois derniers employeurs. Et souvenez-vous, c'est elle qui nous a prévenus et a soulevé la question des sévices.

— Pour sauver sa peau, peut-être ?

— Mettez-vous plutôt à la place du docteur Harper. C'est une jolie femme, qui n'a ni mari ni enfant. Qui n'a probablement même pas de relation amoureuse. Elle est piégée par une vieille mère sénile qui refuse de mourir. Elle commence à cafouiller dans son boulot et le

stress augmente.

— Ce qui la conduit à une tentative d'assassinat ? » Dvorak secoua la tête.

« Règle numéro 1 : cherchez d'abord dans la famille. »

Dvorak noua le dernier nœud et coupa le fil.

Contemplant le torse recousu, Alpren poussa une exclamation de dégoût. « Seigneur. C'est Frankenstein en personne.

— Un costume camouflera tout ça. Même un mendiant peut avoir l'air distingué dans un cercueil. » Dvorak se débarrassa de sa casaque et de ses gants et se lava les mains dans le lavabo. « Et s'il s'agissait d'un empoisonnement accidentel ? dit-il. La mère du docteur Harper a la maladie d'Alzheimer. Dieu sait ce qu'elle a pu porter à sa bouche. Il y avait peut-être de la mort-aux-rats dans la maison.

— Que la fille aurait laissée en évidence pour que sa vieille mère la trouve. Pourquoi pas. »

Dvorak continua à se laver les mains.

« Il est intéressant que le docteur Harper refuse à présent de me parler sans son avocat, dit Alpren.

— Ce n'est pas suspect. C'est intelligent.

— Quand même, on peut s'interroger. »

Dvorak s'essuya les mains sans regarder Alpren. *Je ne devrais pas faire de commentaire sur cette enquête*, pensa-t-il. *Je ne suis pas assez détaché. Je n'ai pas le cœur de rassembler des éléments pouvant accuser Toby Harper.* Et cependant c'est ce qu'il aurait dû faire, ce que sa fonction exigeait de lui. Examiner les indices, en tirer des conclusions logiques.

Il n'aimait pas ce que disaient ces indices.

Visiblement, la vieille femme avait été empoisonnée, mais à ce stade il était impossible de déterminer si c'était par accident ou intentionnellement. Il ne pouvait croire que Toby fût coupable. Ou peut-être refusait-il tout simplement de le croire ? Avait-il perdu son objectivité parce qu'il était attiré par elle ?

Toute la nuit, il avait lutté contre son envie de la rappeler. À deux reprises, il avait même décroché le téléphone, mais il l'avait reposé, se rappelant qu'il n'était pas autorisé à discuter des faits avec un éventuel suspect. Puis ce matin, c'était elle qui avait essayé de l'appeler. Il s'était servi de sa secrétaire pour faire barrage, lui demandant de filtrer les appels de Toby. Il en était malade, pourtant il n'avait pas le choix. Aussi seule, aussi vulnérable qu'elle fût en ce moment, il ne pouvait pas lui offrir son réconfort.

Après le départ d'Alpren, Dvorak se retira dans le laboratoire. Des boîtes de lames s'empilaient sur le comptoir, prêtes à être examinées. C'était un travail calme et solitaire, exactement ce dont il avait besoin. Pendant une heure il resta penché au-dessus de son microscope, loin

de tout, dans un silence que seul rompait par intervalles le tintement des plaquettes de verre. L'ermite dans sa cellule, isolé du reste de l'univers. Normalement, il aimait se trouver ainsi retiré du monde, mais aujourd'hui il se sentait malheureux, incapable de se concentrer.

Il regarda son doigt. La coupure du scalpel avait laissé une légère marque. Un rappel de sa propre vulnérabilité, des accidents en apparence insignifiants qui peuvent conduire à la catastrophe. Descendre trop tôt du trottoir. Prendre un avion avant le vol prévu. Fumer une dernière cigarette avant de se coucher. Le spectre de la mort était partout présent, attendant son heure. Il examina la cicatrice et se représenta ses neurones en train d'implorer, poussés à s'autodétruire par une horde de prions étrangers.

Il n'y avait rien à faire, rien sinon attendre et surveiller l'apparition de symptômes. Un an, cinq ans au maximum. Puis il serait libéré. Il pourrait revivre.

Il referma la boîte de lames et contempla le mur nu en face de lui.  
*Quand avait-il vraiment vécu ?*

N'était-il pas déjà trop tard pour commencer une autre vie ?

Il avait quarante-cinq ans, son ex-femme était remariée et heureuse, son fils unique avait déjà pris son envol vers l'indépendance. Il était parti seul en vacances six mois plus tôt, un voyage en voiture à travers l'Irlande, de pub en pub, profitant à l'occasion d'un contact humain, même bref et superficiel. Il n'avait jamais pensé avoir besoin de compagnie, jusqu'au soir où il était arrivé dans un petit village et avait trouvé l'unique pub fermé. Debout au milieu de la rue déserte, dans un endroit où personne ne connaissait son nom, il avait éprouvé un désespoir si profond, si soudain, qu'il était remonté dans sa voiture et était reparti directement pour Dublin.

Il sentit le même désespoir l'envahir pendant qu'il regardait le mur.

Le grésillement de l'interphone le fit sursauter. Il se leva et décrocha le récepteur. « Oui ? »

— Vous avez deux appels. J'ai Toby Harper en ligne. Voulez-vous que je continue à l'éconduire ? »

Il dut rassembler toute sa volonté pour répondre : « Dites-lui que je ne suis pas libre. »

— L'autre appel vient de l'inspecteur Sheehan, sur la deuxième ligne. »

Dvorak appuya sur la touche. « Roy ? »

— On a quelque chose de nouveau concernant ce bébé mort... cette créature, dit Sheehan. Vous vous souvenez de la fille qui avait demandé l'ambulance ?

— Molly Picker.

— C'est ça. Nous l'avons trouvée. »

« Je regrette, le docteur Dvorak ne peut pas vous prendre au téléphone. »

Toby raccrocha et consulta piteusement sa montre. Toute la journée, elle avait vainement tenté de joindre Dvorak. Elle savait que la police était en train de rassembler des charges contre elle. Si seulement elle pouvait parler à Dan, elle parviendrait peut-être à le convaincre, en faisant appel à son amitié, de lui révéler sur quel indice ils se fondaient.

Mais il refusait toute communication.

Elle quitta le PC des infirmières des soins intensifs et alla jusqu'à la salle où reposait sa mère. Elle resta derrière la vitre de séparation, regardant la poitrine d'Ellen s'élever et s'abaisser. Le coma s'était aggravé et Ellen ne respirait plus spontanément. La dernière scanographie avait montré que l'hémorragie s'était propagée, et il était question maintenant d'hémorragie du pont. À côté du lit, une infirmière réglait le débit de la perfusion. Se sentant observée, elle regarda en direction de la vitre et aperçut Toby. Elle détourna trop vite les yeux. Pas un signe de reconnaissance, même pas un signe courtois. Cette attitude en disait long. Le personnel ne faisait plus confiance à Toby. Personne ne lui faisait plus confiance.

Elle quitta l'hôpital et monta dans sa voiture, mais elle ne démarra pas immédiatement. Elle ne savait pas où aller. Rentrer chez elle ? Il n'en était pas question – trop vide, trop silencieux. Il était 16 heures et elle avait faim bien que l'heure du dîner fut encore loin. Son cycle de sommeil était dérégulé, elle ne savait jamais quand la faim ou la fatigue allaient l'assaillir. Elle savait seulement que son esprit était embrumé, que tout tournait au cauchemar. Et que sa vie si bien ordonnée était aujourd'hui un irrémédiable gâchis.

Elle ouvrit son sac et en tira le curriculum vitae de Jane Nolan. Elle l'avait emporté avec elle, pensant appeler ses cinq anciens employeurs dans l'espoir d'obtenir plus d'information, de découvrir une preuve que leur « parfaite » infirmière n'était pas aussi parfaite que ça. Elle avait déjà téléphoné à trois directeurs de maisons de repos et tous lui avaient fait une description glorieuse de Jane.

*Vous les avez menés en bateau. Mais je connais la vérité.*

Il lui restait à interroger l'avant-dernier de ses employeurs, la maison de retraite de Wayside. L'adresse indiquée n'était qu'à quelques kilomètres de là.

Toby tourna la clé de contact.

« Nous donnerions beaucoup pour qu'elle revienne, dit Doris Macon, l'infirmière chef. De toutes nos infirmières, elle était la préférée de nos patients. »

C'était l'heure du dîner et le chariot des repas venait de faire son apparition dans la salle à manger. Plus ou moins conscients de ce qui se passait autour d'eux, silencieux, les patients étaient assis à quatre longues tables. Doris contempla l'assemblée de têtes blanches. « Ils sont très attachés à leurs infirmières, vous savez. Lorsque l'une d'entre elles s'en va, certains de nos patients prennent le deuil. Beaucoup n'ont pas de famille et c'est nous qui en tenons lieu.

— Jane s'entendait-elle bien avec eux ?

— Très bien. Si vous songez à l'engager, sachez que c'est une candidate parfaite. Nous avons été désolés le jour où elle est partie pour occuper ce poste à Orcutt Health.

— Orcutt ? Ce nom n'est pas sur son curriculum vitae.

— Je sais qu'elle a travaillé chez eux au moins un an après nous avoir quittés. »

Toby déplia le curriculum vitae. « Ce n'est pas inscrit ici. Après son passage chez vous, elle mentionne la maison de retraite de Garden Grove.

— Oh, Garden Grove fait partie d'Orcutt. Il s'agit d'un ensemble de maisons de retraite appartenant au même groupe. Si vous travaillez pour Orcutt, vous pouvez être transféré dans une autre de leurs installations.

— Combien en ont-ils ?

— Une douzaine, peut-être. Je ne sais pas exactement. Mais ils font partie de nos quatre grands concurrents. »

*Orcutt. Pourquoi ce nom lui paraissait-il familier ?*

« J'ignorais que Jane était de retour dans le Massachusetts et qu'elle recherchait un emploi, dit Doris. Je regrette qu'elle ne nous ait pas contactés. »

Toby reporta son attention sur Doris. « Elle avait quitté l'État ?

— Il y a quelques mois, elle nous a envoyé une carte de l'Arizona, disant qu'elle s'était mariée. Qu'elle ne travaillait plus. Ce sont les dernières nouvelles que j'aie eues d'elle. » Doris jeta à Toby un regard interrogateur. « Si vous songez à l'engager, pourquoi ne pas l'interroger en personne ? Elle vous donnerait des explications sur ce qu'elle a fait.

— Je fais une simple vérification, mentit Toby. Je songe en effet à l'engager, mais je dois prendre toutes les précautions. C'est pour s'occuper de ma mère, qui ne peut pas se débrouiller seule.

— Ecoutez, je réponds volontiers de Jane. Elle a été merveilleuse



avec nos patients. » Doris s'approcha d'une des tables et posa la main sur l'épaule d'une vieille femme. « Miriam, ma chère. Vous vous souvenez de Jane, n'est-ce pas ? »

La femme eut un large sourire. « Est-ce qu'elle va venir me voir ? »

— Jane n'est plus ici, Miriam.

— Et le bébé ! Il a dû grandir. Dites à Jane de revenir. »

Doris se redressa et regarda Toby. « C'est la meilleure des recommandations, non ? »

De retour dans sa voiture, Toby resta un moment sans faire un geste, le regard fixé sur le tableau de bord, dépitée. Pourquoi refusaient-ils tous de voir la vérité ? Les patients de Jane l'adoraient. Ses anciens employeurs l'adoraient. Elle était la bonté même, une sainte.

Et moi, je suis devenue Satan en personne.

Elle était sur le point de tourner la clé de contact quand elle se souvint où elle avait entendu le nom d'Orcutt.

Dans la bouche de Robbie Brace. Le soir où, dans la salle des archives de Brant Hill, il lui avait dit que les dossiers des autres maisons de retraite d'Orcutt Health étaient centralisés chez eux.

Elle sortit de sa voiture et pénétra à nouveau dans l'immeuble.

Doris Macon se trouvait encore dans le bureau des infirmières. Elle haussa les sourcils, visiblement surprise de la revoir.

« J'ai une autre question, dit Toby. Cette femme dans la salle à manger. Elle a parlé d'un bébé. Jane avait-elle un enfant ? »

— Une fille. Pourquoi ?

— Elle n'a jamais rien dit... » Toby s'interrompt, en proie à un tourbillon de questions. L'enfant était-il mort depuis ? Y avait-il jamais eu d'enfant ? Ou Jane ne s'était-elle simplement pas souciée de mentionner qu'elle avait une fille ?

L'expression de Doris trahissait un étonnement de plus en plus grand. « Excusez-moi, mais ce fait importe-t-il dans votre décision de l'embaucher ? »

*Pourquoi cet enfant avait-il été passé sous silence ?* Toby se raidit soudain. « À quoi Jane ressemble-t-elle ? »

— Vous l'avez interviewée, n'est-ce pas ? Vous l'avez rencontrée...

— À quoi ressemble-t-elle ? »

Interloquée par le ton agressif de Toby, Doris ne répondit pas tout de suite. « Elle... euh... elle est plutôt banale d'apparence. Rien de particulièrement remarquable.

— Quelle taille a-t-elle ? De quelle couleur sont ses cheveux ? »

Doris se leva. « Nous avons des photos de groupe du personnel. Nous en prenons tous les ans. Je peux vous montrer Jane. » Elle conduisit Toby dans le couloir où plusieurs photos étaient affichées, chacune avec la date de la prise de vue. La série commençait en 1981

— probablement l'année de l'ouverture de Wayside. Doris s'arrêta devant une photo en couleur datant de deux ans auparavant et passa en revue les visages.

« Là, dit-elle en pointant le doigt sur une femme en uniforme blanc. Voilà Jane. »

Toby contempla le visage joufflu et souriant. La femme était debout à l'extrémité gauche du groupe ; le haut de son uniforme formait une tente informe sur un corps obèse.

Toby secoua la tête. « Ce n'est pas elle.

— Oh, je peux vous assurer que si, dit Doris. Et nos patients vous le diront comme moi. C'est bien Jane Nolan. »

« Nous avons ramassé la fille dans le North End, dit le policier. Des témoins ont vu un type la tabasser et essayer de l'attirer dans une voiture. Elle hurlait comme une démente, et ils sont intervenus. Nous avons été les premiers à arriver sur les lieux. On a trouvé la fille assise au bord du trottoir avec un œil au beurre noir et une coupure à la lèvre. Elle a dit s'appeler Molly Picker.

— Qui était le type qui la frappait ? demanda Dvorak.

— Son mac, probablement. Elle n'a pas voulu nous le dire. Et l'homme s'est barré.

— Où est la fille maintenant ?

— Dans la voiture. Elle n'a pas voulu entrer ici. Elle refuse de parler. Tout ce qu'elle veut, c'est retourner dans la rue.

— Pour que son mac puisse lui filer une autre trempe ?

— Elle n'a apparemment pas un QI impressionnant. »

Avec un soupir, Dvorak sortit dans Albany Street. Il n'était pas optimiste sur le résultat de l'entretien. Une gosse butée, probablement peu instruite, ne serait pas d'une grande aide dans sa recherche. Elle n'était pas en état d'arrestation et pouvait s'en aller n'importe quand, mais elle l'ignorait probablement. Et il n'avait pas l'intention de la mettre au courant, pas avant de lui avoir trituré les méninges. Ou ce qui lui en tenait lieu.

Le policier désigna la voiture de patrouille, où son collègue attendait à l'avant. Sur le siège arrière était installée une brune aux cheveux raides, une coupure à la lèvre. Elle était recroquevillée dans un imperméable trop grand pour elle et serrait sur ses genoux un sac bon marché en cuir vernis.

Le policier ouvrit la portière arrière. « Vous devriez sortir une minute, mademoiselle. Voici le docteur Dvorak. Il aimerait vous parler.

— Je n'ai pas besoin de docteur.

— Il fait partie de la médecine légale.

— Je n'ai besoin de personne de légal. »

Dvorak se pencha et sourit à la jeune fille. « Salut, Molly. Rentrons pour bavarder. Il fait froid, ici.

— Il ne ferait pas froid si vous fermiez la porte.

— Je peux attendre toute la journée. Nous pouvons parler maintenant ou à minuit. C'est à vous de décider. » Il resta debout à la regarder, se demandant quand elle finirait par se lasser d'être ainsi observée. Les trois hommes la dévisageaient, les deux flics et Dvorak, sans prononcer un mot.

Molly poussa un soupir exaspéré. « Vous avez des toilettes ? demanda-t-elle enfin.

— Bien sûr.

— Ça urge. »

Dvorak s'écarta. « Je vais vous conduire. »

Elle sortit péniblement de la voiture, son imperméable traînant derrière elle comme une cape géante. C'est seulement au moment où elle se redressa que Dvorak remarqua son ventre. Elle était enceinte. D'au moins six mois, jugea-t-il.

La fille vit son regard. « Oui, je suis en cloque, dit-elle sèchement. Et alors ?

— Je crois que nous devrions entrer. Les femmes enceintes ne doivent pas rester trop longtemps debout. »

Elle lui lança un regard qui signifiait « Vous rigolez ? » et le suivit dans l'immeuble.

« Charmante nana, marmonna le flic. Voulez-vous que nous restions dans les parages ?

— Vous pouvez partir. Je la mettrai dans un taxi lorsque j'aurai fini. »

Dvorak trouva Molly qui l'attendait dans le hall.

« Alors, où elles sont, les toilettes ?

— Il y en a à l'étage, à côté de mon bureau.

— Allons-y tout de suite. J'ai envie de pisser. »

Elle resta silencieuse dans l'ascenseur ; à en juger par l'expression concentrée de son visage, elle était surtout préoccupée par sa vessie. Il l'attendit à l'extérieur des toilettes du personnel. Elle prit son temps, sortit dix minutes plus tard, fleurant le savon. Elle s'était lavé la figure, et sa lèvre gonflée avait une couleur violacée inquiétante dans son visage pâle.

Dvorak l'introduisit dans son bureau et referma la porte. « Asseyez-vous, Molly.

— Ça va prendre longtemps ?

— Tout dépend de l'aide que vous allez m'apporter. Si vous savez quelque chose. » Il lui indiqua à nouveau la chaise.

Elle s'assit d'un air maussade, ramenant l'imperméable autour d'elle comme si elle voulait se protéger. Sa lèvre inférieure saillait,

meurtrie, avec une moue obstinée.

Adossé à son bureau, il baissa les yeux vers elle. « Il y a deux jours, vous avez appelé Police secours. L'opérateur a enregistré votre voix pendant que vous demandiez une ambulance.

— Je savais pas que c'était un crime de demander une ambulance.

— Quand l'équipe des premiers soins est arrivée, ils ont trouvé une femme en train de mourir d'une hémorragie. Vous étiez dans l'appartement avec elle. Qu'est-il arrivé, Molly ? »

Elle ne répondit pas, baissa la tête, ses longs cheveux se répandant sur son visage.

« Je ne dis pas que vous avez fait quelque chose de mal. Je veux juste savoir. »

La fille refusait de le regarder. Elle serra ses bras autour d'elle et se mit à se balancer sur sa chaise. « C'est pas ma faute, murmura-t-elle.

— Je sais.

— Je veux partir. Est-ce que je peux m'en aller ?

— Non, Molly. Il faut que nous parlions d'abord. Regardez-moi, s'il vous plaît. »

Elle n'en fit rien. Elle gardait la tête baissée, comme si le fait de rencontrer son regard était le signe d'une défaite.

« Pourquoi refusez-vous de me parler ?

— Pourquoi je vous parlerais ? Je vous connais pas.

— Vous ne devez pas avoir peur de moi, Molly. Je ne suis pas un policier, je suis médecin. »

Ses paroles eurent l'effet contraire de celui qu'il escomptait. Elle se recroquevilla encore plus sur sa chaise et frissonna. Dvorak ne parvenait pas à comprendre cette fille. Pour lui, elle appartenait à une espèce inconnue. Comme tous les adolescents. Il hésita, ne sachant comment s'y prendre.

Le bourdonnement de l'interphone se fit entendre.

« Le docteur Toby Harper est ici, dit sa secrétaire.

— Je suis occupé.

— Je crois qu'elle ne partira pas avant de vous avoir vu.

— Écoutez, je ne peux pas lui parler maintenant.

— Est-ce que je la fais attendre ? »

Il soupira. « D'accord. Qu'elle attende. Mais ça risque de durer longtemps. »

Dvorak se retourna vers Molly Picker, plus irrité que jamais. Il avait sur les bras une femme qui exigeait de lui parler et une autre qui refusait de prononcer un mot.

« Molly, dit-il, il faut absolument que je sache ce qui est arrivé à votre amie, Annie Parini. La femme qui est morte. Prenait-elle des drogues ? Des médicaments ? »

Un violent frisson secoua Molly. Elle se pelotonna en boule.

« C'est très important. Cette femme avait un fœtus malformé. Je dois savoir à quoi elle a été exposée. C'est une information vitale pour d'autres femmes enceintes. Molly ? »

Molly se mit à trembler. Dvorak ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Il crut qu'elle avait froid. Puis elle tomba de sa chaise en avant et sa tête heurta le sol. Ses membres étaient agités de spasmes, tout son corps secoué de convulsions.

Dvorak s'agenouilla à côté d'elle, s'évertuant à déboulonner l'imperméable serré autour de son cou, mais elle se débattait comme une forcenée. Il parvint malgré tout à dégager le col. Elle avait le visage écarlate, les yeux révulsés. *Que dois-je faire maintenant ? je suis pathologiste, pas urgentiste...*

Il se releva d'un coup et appuya frénétiquement sur le bouton de l'interphone. « J'ai besoin du docteur Harper ! Faites-la monter tout de suite !

— Mais je croyais que...

— C'est une urgence ! »

Il se retourna vers Molly. L'agitation de ses membres avait cessé, mais son visage était toujours rouge sombre, et une bosse apparaissait sur son front, à l'endroit où elle avait heurté le sol.

*L'empêcher de s'étouffer. La tourner sur le côté.*

Ce qu'il avait appris à l'école de médecine lui revenait en mémoire. Il s'accroupit près de la jeune fille et la tourna rapidement sur le côté gauche, le visage légèrement tourné vers le sol. Si elle vomissait, le contenu de son estomac n'envahirait pas ses poumons. Il prit son pouls – rapide, mais perceptible. Et elle respirait toujours.

Bien. On a un conduit aérien. La respiration fonctionne. La circulation aussi. Qu'est-ce que j'oublie ?

La porte du bureau s'ouvrit. Toby Harper pénétra dans la pièce. Elle tourna immédiatement son attention vers la fille et s'agenouilla.

« Qu'est-il arrivé ?

— Elle a eu une sorte de crise...

— Épilepsie ?

— Je n'en sais rien. Le pouls est perceptible et elle respire. »

Toby jeta un coup d'œil à la contusion. « Quand s'est-elle cogné la tête ?

— En tombant. Quand la crise s'est déclenchée. »

Toby ouvrit l'imperméable et dévoila le torse. Elle eut un instant d'hésitation et dit d'un ton consterné : « Elle est enceinte.

— Oui. J'ignore de combien de mois.

— Savez-vous au moins quelque chose à son sujet ?

— Elle a un casier judiciaire. Prostitution. Son souteneur l'a battue aujourd'hui. C'est tout ce que je sais.

— Avez-vous une trousse médicale ? demanda Toby.

— Dans le tiroir de mon bureau...

— Passez-la moi. »

La fille gémissait, remuait la tête.

Tandis que Toby cherchait les instruments nécessaires dans la trousse, Dvorak dégagea le bras de Molly de son imperméable. Elle ouvrit les yeux, le regarda et recommença à se débattre, cherchant à lui échapper.

« Là, là, tout va bien dit-il. Calmez-vous.

— Laissez-la, ordonna Toby. Elle est en post-ictal. Vous lui faites peur. »

Dvorak lâcha le bras menu et s'écarta.

« Bon, mon chou, dit doucement Toby. Regarde-moi maintenant. »

La fille tourna les yeux vers le visage de Toby penché au-dessus du sien. « Maman », balbutia-t-elle.

Toby lui parla lentement. « Je ne vais pas te faire de mal. Je vais seulement allumer une petite lampe devant tes yeux. D'accord ? » La fille continuait de la regarder, comme éberluée. Toby dirigea le faisceau de la lampe vers ses pupilles. « Égales et réactives. Et elle remue tous ses membres. » Toby saisit le sphygmomanomètre. La fille laissa échapper un gémissement de protestation au moment où le brassard lui enserra le bras, mais elle ne quittait pas Toby du regard et paraissait rassurée.

Toby fronça les sourcils en voyant l'aiguille baisser lentement. Elle relâcha la pression et retira le brassard. « Il faut la faire hospitaliser.

— Boston City se trouve juste en face de notre immeuble.

— Amenons-la aux urgences. Elle a vingt et un – treize de tension et elle est enceinte. C'est sans doute l'explication des convulsions.

— Éclampsie ? »

Toby hocha la tête et referma la sacoche noire. « Pouvez-vous la porter ? »

Dvorak se pencha vers Molly et la prit dans ses bras. Bien qu'enceinte, elle lui parut légère. À moins que la poussée d'adrénaline l'empêchât de sentir son poids. Toby le précéda, lui ouvrant les portes ; ils sortirent par la porte principale donnant dans Albany Street.

Le vent qui s'engouffrait entre les immeubles leur piqua le visage pendant qu'ils traversaient la rue. S'évertuant à maîtriser Molly qui se débattait dans ses bras, empêtré dans les pans de l'imperméable qu'elle serrait autour d'elle, aveuglé par ses cheveux qui voltigeaient et lui balayaient la figure, Dvorak atteignit tant bien que mal le trottoir d'en face et gravit la rampe qui menait aux urgences.

Derrière le guichet des admissions, un infirmier aperçut la fille dans les bras de Dvorak. « Qu'est-il arrivé ? »

Ce fut Toby qui répondit, ouvrant le méchant petit sac de Molly

pour y chercher ses papiers. « Enceinte, crise d'épilepsie ; post-ictale. Tension 21-13. »

L'infirmier comprit immédiatement et demanda un brancard.

La piqûre réveilla Molly en sursaut. Elle s'agita, voulut se libérer des mains qui l'immobilisaient, mais elles étaient trop nombreuses, l'enserraient, la torturaient. Elle ne se rappelait pas comment elle avait atterri dans cet horrible endroit, ni ce qu'elle avait fait de mal pour mériter cette punition. *Je regrette. Tout ce que j'ai pu faire, je le regrette. Pitié, cessez de me faire du mal.*

« Merde, j'ai loupé la veine ! Passe-moi un autre calibre.

— Essaye l'autre bras. Elle a une jolie veine par là.

— Maintenez-la, bon sang ! Elle bouge tout le temps.

— Une crise d'épilepsie ?

— Non, elle ne veut pas se laisser faire... »

Des mains lui saisirent le visage ; une voix ordonna : « Mademoiselle, tenez-vous tranquille ! Il faut que nous posions la perfusion. »

Le regard affolé de Molly fixa le visage qui se penchait sur elle. C'était un homme en bleu. Il avait un stéthoscope enroulé autour du cou comme un serpent. Un homme au regard furieux.

« Elle ne collabore pas, dit-il. Posez la perf. »

Deux autres mains lui saisirent le bras, l'immobilisant contre le matelas. Molly tenta de se libérer mais les mains resserrèrent leur étau, lui pinçant la peau. Une fois encore l'aiguille la piqua. Molly hurla.

« OK, elle est entrée ! Branchez-la. Vite.

— Quelle vitesse d'écoulement ?

— TKO pour le moment. Je veux 5 milligrammes d'hydralazine. Ajoutez du sulfate de magnésium. Et faites les prises de sang.

— Docteur, on a une douleur thoracique qui vient d'arriver.

— Ils ne peuvent pas me foutre la paix pendant une minute ? »

Une autre aiguille, un autre élancement douloureux. Molly se débattit. Quelque chose tomba et se brisa sur le sol.

« Merde, elle ne va donc jamais rester tranquille !

— Ne peut-on lui donner un calmant ?

— Non, faites-lui entendre raison.

— J'ai essayé.

— Allez chercher cette femme. Celle qui nous l'a amenée. Peut-être pourra-t-elle la calmer. »

Molly se tortillait dans les brassards de contention. Sa tête lui faisait mal, cognait à chaque fois qu'éclatait un bruit. Les voix qui résonnaient comme des mitraillettes, les classeurs métalliques qui se refermaient avec un claquement sec.

Partez, allez-vous-en.

Puis une voix prononça son nom et elle sentit une main douce se poser sur ses cheveux.

« Molly, c'est moi. Le docteur Harper. Calme-toi. Tout va bien se passer. »

Molly reconnut le visage de la femme. Elle l'avait déjà vue, mais elle ne se rappelait plus où. Elle savait seulement que ce n'était pas un visage associé à la douleur. Ces yeux calmes la rassuraient.

« Il faut que tu restes tranquille, Molly. Je sais que c'est douloureux, toutes ces piqûres. Mais c'est pour t'aider.

— Je regrette, murmura Molly.

— Quoi ?

— Tout ce que j'ai fait de mal. Je ne sais plus. »

La femme sourit. « Tu n'as rien fait de mal, mon petit. Maintenant on va te piquer encore une fois, d'accord ? Une petite piqûre. »

Molly ferma les yeux et réprima un gémissement au moment où l'aiguille lui perçait le bras.

« Voilà, tu as été courageuse. C'est fini maintenant. Plus de piqûres.

— C'est promis ? »

Un silence. « Je ne peux rien promettre. Mais à partir de maintenant, personne ne te piquera sans t'avertir, d'accord ? Je vais le leur dire. »

Molly voulut saisir la main de Toby. « Ne me laissez pas...

— Tout ira bien. Ces gens vont s'occuper de toi.

— Mais je ne les connais pas. » Elle lança un regard désespéré à Toby qui hocha la tête.

« Bon, je vais rester aussi longtemps que je le pourrai. »

Quelqu'un d'autre parlait à présent ; Toby se tourna pour écouter, puis reporta son attention sur Molly.

« Nous avons besoin de connaître ton état de santé. As-tu un docteur ?

— Non.

— Tu prends des médicaments ?

— Non. Euh, si. Ils sont dans mon sac. »

Molly entendit Toby ouvrir le fermoir de son sac en cuir vernis, elle entendit les pilules s'entrechoquer dans le flacon. « C'est ça, Molly ?

— Oui. Je prends une pilule quand j'ai mal au cœur.

— Il n'y a pas d'étiquette sur le flacon. Qui te l'a procuré ?

— Romy. Un ami. C'est lui qui m'a donné les médicaments.

— Bon. Parlons des allergies. Es-tu allergique à quelque chose ?

— Aux fraises. » Molly soupira. « Et j'aime tellement les fraises... »

Une voix s'éleva. « Docteur Harper, le technicien de l'échographie est là. »

Molly entendit le roulement de la machine que l'on introduisait



dans la pièce. « Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Ils vont encore me piquer ? »

— Ça ne fait pas mal. Ce n'est qu'un examen aux ultrasons, Molly. Il faut vérifier comment se porte ton bébé. On utilise des ondes sonores pour le voir.

— Je ne veux pas qu'on me fasse d'examen. Pourquoi ne me laissent-ils pas tranquille ?

— Je suis désolée, Molly, mais c'est nécessaire. Pour savoir si ton bébé va bien. Voir s'il est bien développé, connaître sa taille. Tu as eu une crise d'épilepsie aujourd'hui, dans le bureau du docteur Dvorak. Tu sais ce que c'est ?

— C'est comme une attaque.

— Exactement. Tu as eu une attaque. Tu étais inconsciente et tu tremblais de tous tes membres. C'est très dangereux. Il faut que tu restes à l'hôpital pour qu'on puisse contrôler ta pression artérielle. Et pour voir si on peut sauver le bébé.

— Pourquoi ? Il y a un problème ?

— C'est ta grossesse qui a provoqué la crise d'épilepsie, qui a fait monter ta tension.

— Je ne veux pas qu'on me fasse d'autres examens. Dites-leur que je veux m'en aller...

— Écoute-moi, Molly. » La voix de Toby était douce mais ferme. « Ton état peut être fatal. »

Molly resta silencieuse. Elle regarda fixement le visage de l'autre femme et comprit qu'elle lui disait la vérité.

Le docteur Harper fit un signe au technicien. « Allez-y, faites l'échographie. J'attendrai à l'extérieur.

— Non, dit Molly. Restez avec moi. » Elle tendit la main en un geste suppliant.

Après une seconde d'hésitation, Toby accéda à la prière de Molly et s'assit auprès d'elle.

Le technicien plaça un drap sur les cuisses de Molly et souleva la chemise fournie par l'hôpital, découvrant l'abdomen gonflé. « Vous allez avoir une sensation de froid, la prévint-il, déposant un peu de gel transparent sur sa peau. C'est un produit qui permet d'interpréter plus facilement les ondes sonores.

— Ça ne fera pas mal, hein ? Vous me promettez que ça ne fera pas mal ?

— Aucun mal. » Il prit un instrument carré qu'il cala dans sa paume. « Je vais passer le bord de cet appareil sur votre ventre, d'accord ? Puis nous pourrions voir les images sur l'écran.

— Vous pourrez voir mon bébé ?

— Exactement. Regardez. » Il trempa son instrument dans le petit amas de gel, puis le plaça sur la peau de Molly.

« Ça chatouille, dit-elle.

— Mais cela ne fait pas mal, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout.

— Alors détendez-vous maintenant, et regardez le spectacle, d'accord ? »

Il fit lentement glisser l'appareil en travers de son abdomen, le regard fixé sur l'écran. Fascinée malgré elle, Molly vit se dessiner un enchevêtrement d'ombres tremblantes. Où était donc le bébé ? Elle s'attendait à voir une véritable image, semblable à une photo, non pas seulement des taches grises.

« Où est-il ? »

Le technicien ne répondit pas. Molly tourna les yeux vers lui et s'aperçut qu'il fixait l'écran avec stupéfaction.

« Est-ce que vous le voyez ? » demanda Molly.

Il s'éclaircit la voix. « Laissez-moi terminer l'examen.

— Est-ce un garçon ou une fille ? Pouvez-vous le savoir ?

— Non. Non, je ne peux pas... » Il fit glisser l'instrument dans une direction puis dans l'autre, le regard rivé sur les images qui apparaissaient à l'écran.

Rien que des taches grises, pensa Molly. Il y avait une grosse boule, entourée de plus petites. Elle regarda le docteur Harper. « Et vous, vous le voyez ? »

Un silence accueillit sa question. Les yeux du docteur Harper allaient de l'écran au technicien. Ni l'un ni l'autre ne regardait Molly. Personne ne prononça un mot.

« Pourquoi vous ne me dites rien ? dit doucement Molly. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ne bouge pas, mon chou.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, hein ? »

Le docteur Harper lui pressa la main. « Ne bouge pas. »

Le technicien se redressa enfin et essuya le gel du ventre de Molly. « Je vais montrer le film à un médecin. Reposez-vous.

— Mais elle est médecin, protesta Molly, désignant Toby.

— Je ne suis pas entraînée à lire ce genre d'images. Il faut un spécialiste.

— Mais qu'est-ce que vous avez vu ? Est-ce qu'il y a quelque chose d'anormal ? »

Toby et le technicien échangèrent un regard.

Et le technicien répondit : « Je ne sais pas. »

« Arrêtez sur cette image », ordonna le docteur Sibley. Il ôta ses lunettes et regarda attentivement l'écran, figé de stupéfaction devant l'échographie. Durant une minute, le silence régna dans la pièce. Puis Sibley murmura : « Qu'est-ce que c'est... »

— Que voyez-vous ? interrogea Toby.

— Je l'ignore. Franchement, je ne sais pas ce que je vois. » Sibley se tourna vers le technicien de l'échographie. « C'est cette ombre à laquelle vous faisiez allusion ? »

— Oui, monsieur. Cette masse-là. Je ne sais pas ce qu'elle représente.

— Du tissu fœtal ? demanda Toby à Sibley.

— Je n'en sais fichtre rien. » Il fit un signe à l'adresse du technicien. « Bon, continuez. Examinons la suite. »

Tandis que les ombres se succédaient sur l'écran, Sibley se pencha plus près. « Il y a une alternance de densité du tissu, à la fois solide et cystique.

— On dirait une tête, dit Toby.

— Oui, une vague forme crânienne. Et vous voyez cette calcification ?

— Une dent ?

— Peut-être. » Sibley se tut pendant que l'image découvrait un nouveau champ. « Où est le thorax ? murmura-t-il. Je ne vois pas de thorax.

— Mais il a des dents ?

— Une seule dent. » L'air médusé, Sibley observait l'alternance de lumières et d'ombres sur l'écran. « Des membres, dit-il doucement. Un ici, un autre là. Des appendices apparents. Mais pas de thorax... » Il se redressa lentement et remit ses lunettes. « Ce n'est pas un fœtus. C'est une tumeur.

— En êtes-vous certain ? demanda Toby.

— C'est une boule de tissu. Des cellules germinales primitives devenues folles qui fabriquent des dents, peut-être des cheveux. Il n'y a ni poumons, ni cœur.

— Mais il y a un placenta.

— Oui. Le corps de la patiente *croit* qu'elle est enceinte, et il alimente cette tumeur, l'aide à grossir. Je suppose que nous sommes en présence d'une sorte de tératome. Ces tumeurs sont connues pour former toutes sortes de structures bizarres, depuis des dents jusqu'à

des glandes hormonales.

— Il ne s'agit donc pas d'une malformation congénitale.

— Non. C'est du tissu désorganisé. Un morceau de viande. Il faudra l'extraire dès que... » Soudain, Sibley se rejeta en arrière, le regard rivé sur l'écran. « Revenez sur cette image ! Vite !

— Qu'avez-vous vu ?

— Revenez en arrière ! »

L'écran devint opaque pendant un instant, puis s'éclaira à nouveau pour faire défiler les images.

« C'est impossible, murmura Sibley.

— Quoi donc ?

— *Il a bougé !* » Il s'adressa au technicien. « Avez-vous manipulé l'abdomen ?

— Non.

— Alors regardez. L'appendice... il change de position.

— Je n'ai pas touché l'abdomen.

— La patiente a dû bouger. Une tumeur ne se déplace pas toute seule.

— Ce n'est pas une tumeur », dit Dvorak.

Tous les regards se tournèrent brusquement vers lui. Il était resté tellement silencieux que Toby ne s'était pas aperçue qu'il était entré dans la pièce et s'était placé derrière elle. Il s'approcha lentement du moniteur, fixant des yeux l'image arrêtée. « Ça remue. Ça a des bras. Un œil. Des dents. C'est peut-être capable de penser... »

Sibley grogna. « C'est grotesque. Comment le savez-vous ?

— Je viens de voir un spécimen exactement semblable. »

Dvorak se retourna et les regarda, l'air anéanti. « Il faut que je passe un coup de fil », dit-il.

Dans l'obscurité de la chambre de Molly, Toby voyait clignoter la lumière rouge de l'IVAC, silencieuse confirmation que le médicament se répandait dans les veines de la patiente. Toby laissa la porte battante se refermer et s'assit près du lit, écoutant la respiration de Molly. La lumière rouge clignotait à un rythme qui l'engourdisait. Elle sentit ses membres se détendre et laissa ses pensées flotter pour la première fois de la journée. Elle avait téléphoné à l'hôpital Springer pour s'enquérir de l'état de sa mère, et on l'avait assurée qu'il était stable. *Au même moment, dans un autre lit, pensa-t-elle, ma mère sommeille tandis que, comme ici, clignote dans l'obscurité la lumière rouge des battements de son poulx.*

Toby consulta sa montre et se demanda quand Dvorak serait de retour. Plus tôt dans la soirée, elle avait voulu lui parler de Jane Nolan, mais il avait manifestement refusé de l'entendre. Ensuite, il avait eu quantité de raisons d'être occupé – la crise avec Molly. Les

appels sur son bip. Puis il était parti, pour rencontrer quelqu'un dans le hall de l'hôpital.

Elle s'inclina en arrière dans son fauteuil, avec l'intention de dormir un peu, quand la voix de Molly s'éleva dans l'obscurité : « J'ai froid. »

Toby se redressa. « Je ne savais pas que tu étais réveillée.

— Je pensais...

— Je vais te chercher une couverture. Puis-je allumer ?

— Bien sûr. »

Toby alluma la lampe de chevet et Molly eut un mouvement de recul, cherchant à se protéger de l'éclat soudain de la lumière. La marque sombre de la meurtrissure de son front se détachait sur la pâleur de son visage. Ses cheveux s'épalaient comme des rayures noires sur l'oreiller.

Toby trouva dans la penderie une couverture supplémentaire. Elle la déplia et l'étendit sur le lit. Puis elle éteignit la lampe et regagna à tâtons son fauteuil.

« Merci », murmura Molly.

Elles partagèrent l'obscurité dans un silence apaisant et réconfortant.

Molly dit : « Mon bébé n'est pas normal, n'est-ce pas ?

Toby hésita. Décida que le plus généreux était de lui dire la vérité. « Non, Molly. Il n'est pas normal.

— À quoi ressemble-t-il ?

— C'est difficile à dire. L'échographie n'est pas une vraie photo. Ce n'est pas aisé de l'interpréter. »

Molly resta un moment plongée dans ses réflexions. Toby se prépara à d'autres questions, redoutant de devoir se montrer précise dans ses descriptions. *Ton bébé n'est pas même humain. Il n'a ni cœur, ni poumons, ni torse. Ce n'est qu'une effrayante masse de chair et de dents.*

À son grand soulagement, Molly ne s'étendit pas sur le sujet. Peut-être avait-elle peur d'entendre la vérité, de connaître toute l'horreur de ce qui était en train de se développer dans son sein ?

Toby se pencha vers elle. « Molly, j'ai parlé au docteur Dvorak. Il dit qu'il y avait une femme – quelqu'un que tu connaissais – qui a eu également un enfant anormal.

— Annie.

— C'était son nom ?

— Oui. » Molly soupira. Malgré l'obscurité qui lui masquait son visage, Toby perçut la lassitude que trahissait ce soupir, une fatigue qui n'était pas seulement physique.

Son regard se fixa sur l'ombre que formait le visage de la jeune fille sur l'oreiller. Ses yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité, elle distingua l'éclat de ses yeux. « Le docteur Dvorak craint que vous ayez

été toutes les deux exposées à la même toxine. Quelque chose qui a rendu vos bébés anormaux. Serait-ce possible ?

— Qu'entendez-vous par... toxine ?

— Une sorte de drogue ou de poison. Est-ce que vous preniez des pilules, Annie et toi ? Vous a-t-on fait des injections ?

— Seulement les pilules dont je vous ai parlé. Celles que Romy m'a données.

— Ce Romy, t'a-t-il donné d'autres drogues ? Quelque chose d'illégal ?

— Non. Je n'avais rien à voir avec ça, vous savez. Je n'ai jamais vu Annie en prendre, non plus.

— Tu la connaissais bien ?

— Pas très bien. Elle m'a laissée habiter chez elle pendant quelques semaines.

— Vous n'avez habité ensemble que quelques semaines ?

— J'avais seulement besoin d'un endroit où dormir. »

Toby laissa échapper sa déception : « Tout ça n'a pas de sens.

— Que voulez-vous dire ?

— Quelle que soit la cause de la malformation de vos bébés, elle est intervenue très tôt dans la grossesse. Au cours des trois premiers mois.

— Je ne connaissais pas encore Annie à ce moment-là.

— Quand as-tu découvert que tu étais enceinte ? »

Molly réfléchit. Dans le silence qui s'ensuivit, elles entendirent le grincement d'un chariot dans le corridor et le murmure des infirmières.

« C'était pendant l'été. J'étais malade.

— As-tu consulté un docteur ? »

Un silence. Toby vit la couverture blanche onduler, comme agitée par un frisson. « Non.

— Mais tu savais que tu étais enceinte ?

— Je l'avais deviné. Je veux dire, ce n'était pas difficile à voir, au bout d'un certain temps. Romy m'a dit qu'il allait s'en occuper.

— Que voulait-il dire ?

— M'en débarrasser. Alors je me suis mise à penser que ce serait bien de tenir un bébé dans mes bras. De jouer avec lui. Il m'appellerait maman... » Les draps bruissèrent et les bras de Molly remuèrent sous les couvertures, caressant son ventre. Son enfant à naître.

Sauf que ce n'était pas un enfant.

« Molly ? Qui est le père ? »

Il y eut un autre soupir, encore plus las. « Je ne sais pas.

— Est-ce que ce pourrait être ton ami, Romy ?

— Ce n'est pas mon ami. C'est mon mac. »

Toby ne dit rien.

« Vous savez tout sur moi, n'est-ce pas ? Ce que je fais ? Ce que j'ai fait... » Molly se retourna dans le lit, tournant le dos à Toby. Sa voix sembla venir de très loin. « On finit par s'y faire. On apprend à ne pas y penser. On ne peut pas y penser. Comme si votre esprit se déconnectait, vous voyez. Il s'en va ailleurs. Et ce qui se passe entre vos jambes, ce n'est pas vraiment à vous que cela arrive... » Elle eut un petit rire moqueur. « C'est une vie intéressante.

— Ce n'est pas une vie très saine.

— Ouais. Mais bon.

— Quel âge as-tu ?

— Seize ans. J'ai seize ans.

— Tu viens du sud, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Comment es-tu arrivée jusqu'ici, à Boston ? »

Un long soupir. « C'est Romy qui m'a emmenée. Il était venu à Beaufort, chez des amis. Il avait cet air particulier, vous savez ? Ces yeux vraiment noirs. Je n'avais jamais vu un garçon avec des yeux aussi sombres. Il a été vraiment gentil avec moi... » Elle se racla la gorge et Toby entendit le froissement des draps que Molly tirait à elle pour s'essuyer les yeux. Le tube de la perfusion pendait, argenté, au-dessus du lit.

« J'imagine qu'il ne s'est plus montré gentil avec toi après t'avoir amenée à Boston.

— Non, madame. Plus gentil du tout.

— Pourquoi n'es-tu pas rentrée chez toi, Molly ? Tu peux toujours rentrer chez toi. »

Il n'y eut pas de réponse. Seul le léger tremblement qui secouait le lit indiquait que la malheureuse sanglotait. Elle ne faisait aucun bruit ; on eut dit que son chagrin était emprisonné dans un vase clos, qu'elle était seule à entendre ses pleurs.

« Je pourrais t'aider à rentrer chez toi. Si tu as besoin d'argent pour le voyage...

— C'est impossible. » La réponse fut à peine murmurée. La jeune fille se recroquevilla en boule sous les couvertures. Toby entendit une sorte de mélodie, l'écho du chagrin de Molly qui s'échappait enfin de sa prison. « C'est impossible. C'est impossible...

— Molly.

— Ils ne veulent plus de moi. »

Toby posa sa main sur la sienne et perçut la détresse de la jeune fille à travers la couverture.

Quelqu'un frappa à la porte et entra.

« Puis-je vous parler, Toby ? demanda Dvorak.

— Maintenant ?

— Je crois que vous devriez venir. » Il hésita, jeta un regard en

direction de Molly. « Il s'agit de l'échographie. »

Toby murmura à l'intention de la jeune fille : « Je reviens tout de suite. » Elle suivit Dvorak dans le couloir et referma la porte derrière elle.

« Vous a-t-elle dit quelque chose ? demanda-t-il.

— Rien qui nous éclaire sur toute cette histoire.

— J'essaierai de lui parler plus tard.

— Je ne pense pas que vous en tirerez quelque chose. Manifestement, elle ne fait pas confiance aux hommes, et la raison en est claire. De toute façon, il existe trop de facteurs pouvant provoquer des anomalies fœtales. Molly est incapable de donner une indication précise.

— C'est davantage qu'une anomalie fœtale.

— Qu'en savez-vous ? »

Il désigna la petite salle de conférence au bout du couloir. « Je voudrais vous faire rencontrer quelqu'un. Elle vous expliquera mieux que moi. »

Dvorak avait dit « elle », mais lorsque Toby pénétra dans la pièce, la personne qu'elle vit assise devant l'écran lui parut masculine vue de dos – des cheveux gris acier, coupés court. De larges épaules dans une chemise marron. La fumée d'une cigarette montait en volutes au-dessus de sa tête robuste. Sur l'écran, l'échographie de l'utérus de Molly Picker se déroulait lentement.

« Je croyais que vous aviez cessé de fumer », dit Dvorak.

La personne à qui il s'adressait pivota sur sa chaise et Toby vit qu'il s'agissait d'une femme. Une petite soixantaine, des yeux bleus au regard étonnement direct et des traits assez ordinaires, sans une once de maquillage. La cigarette incriminée était fichée dans un fume-cigarette d'ivoire qu'elle maniait avec une élégante assurance.

« C'est mon seul et unique vice, Daniel, dit-elle. Je refuse d'y renoncer.

— Je suppose que le scotch ne compte pas.

— Le scotch n'est pas un vice. C'est un tonique. » La femme se tourna vers Toby et la dévisagea en haussant les sourcils.

« Je vous présente le docteur Harper, dit Dvorak. Et voici le docteur Alexandra Marx. Le docteur Marx est spécialiste de la génétique à l'université de Boston. Elle fut l'un de mes professeurs à l'école de médecine.

— Il y a des lustres », dit le docteur Marx. Elle serra vigoureusement la main de Toby. « Je viens de revoir l'échographie. Que sait-on de cette fille ?

— Je lui ai parlé il y a quelques instants. Elle a seize ans. C'est une prostituée. Elle ignore qui est le père. Et elle nie avoir été exposée à des toxines. Le seul médicament qu'elle dit avoir pris sont ces



pilules. »

Dvorak dit : « J'ai vérifié auprès du pharmacien de l'hôpital. Il a identifié le code imprimé sur les comprimés. De la prochlorpérazine. » Il regarda le docteur Marx. « On les prescrit habituellement contre les nausées. Rien n'indique qu'elles puissent provoquer des anomalies fœtales. On ne peut donc pas les incriminer.

— Comment son mac s'est-il procuré un médicament délivré avec ordonnance ? s'étonna Toby.

— On trouve de tout, dans la rue, de nos jours. Peut-être prenait-elle d'autres drogues dont elle ne vous a pas parlé.

— Non, je crois qu'elle m'a dit la vérité.

— De combien de mois est-elle enceinte ?

— D'après ses souvenirs, de cinq ou six mois.

— Donc, nous sommes en train d'observer ce qui devrait être un fœtus dans son deuxième trimestre. » Le docteur Marx se retourna pour faire face à l'écran. « Il y a sans aucun doute un placenta. Du liquide amniotique. Et je crois voir un cordon ombilical. » Elle se pencha en avant, examinant attentivement les images qui tressautaient sur l'écran. « Je pense que vous avez raison, Daniel. Ce n'est pas une tumeur.

— Une anomalie fœtale ? demanda Toby.

— Non.

— Quoi d'autre ?

— Quelque chose entre les deux.

— Une tumeur et un fœtus ? Comment est-ce possible ? »

Le docteur Marx tira sur sa cigarette et exhala un nuage de fumée. « Il y a de tout, dans ce monde.

— Vous disposez uniquement d'une échographie. Un paquet d'ombres grises. Le docteur Sibley, le radiologue, pense qu'il s'agit d'une tumeur.

— Le docteur Sibley n'a jamais rien vu de pareil auparavant.

— Et vous ?

— Demandez à Daniel. »

Toby regarda Dvorak. « De quoi parle-t-elle ?

— La femme qui est morte en accouchant – Annie Parini ; j'ai envoyé son fœtus au docteur Marx pour une analyse génétique.

— Je n'ai fait que les examens préliminaires, dit-elle. Coupes et coloration des tissus. Il faudra un mois pour compléter l'analyse d'ADN. Mais en me fondant uniquement sur l'histologie de... la chose, j'ai quelques hypothèses. » Le docteur Marx tourna sa chaise pour faire face à Toby. « Asseyez-vous, docteur Harper. Parlons de la mouche du vinaigre. »

Où diable ceci nous mène-t-il ? se demanda Toby en prenant place à la table de conférence. Dvorak l'imita. Le docteur Marx, au bout de

la table, avait l'air sévère d'un professeur face à deux étudiants en cours de rattrapage. « Avez-vous entendu parler des expériences menées à l'université de Bâle sur la *Drosophila melanogaster* ? La vulgaire mouche du vinaigre ?

— De quelles expériences parlez-vous ? demanda Toby.

— Elles portent sur l'œil ectopique. Les scientifiques ont identifié un gène principal qui active la cascade tout entière des deux mille cinq cents gènes nécessaires à la formation de l'œil d'une mouche du vinaigre. Le gène est appelé "sans œil" car lorsqu'il fait défaut, la mouche naît privée d'œil. Les chercheurs suisses sont parvenus à activer le gène "sans œil" dans différentes parties de l'embryon de la mouche. Avec des conséquences stupéfiantes. Des yeux ont poussé dans des endroits bizarres. Sur les ailes, les articulations, les antennes. Quatorze yeux sont apparus sur une seule mouche ! Et ceci en activant un seul gène. » Le docteur Marx s'interrompt pour éteindre sa cigarette et la remplacer par une autre dans le fume-cigarette.

« Je ne vois pas le rapport entre les recherches sur la mouche du vinaigre et la situation actuelle, dit Toby.

— J'y arrive », répondit le docteur Marx en allumant sa cigarette. Elle aspira la fumée et se renversa en arrière avec un soupir de contentement. « Passons à une autre espèce, à présent. Les souris.

— Je ne vois toujours pas le rapport.

— J'essaie de partir d'un niveau élémentaire. Daniel et vous n'êtes pas embryologistes. Vous n'imaginez pas les avancées qui ont été faites depuis que vous avez quitté l'école de médecine.

— C'est vrai, admit Toby. C'est déjà assez difficile de suivre les progrès de la médecine clinique.

— Alors laissez-moi vous mettre au courant. Succinctement. Je vous parlais des souris. Plus précisément, des hypophyses des souris. Dans les faits, l'hypophyse est essentielle à la survie d'une souris qui vient de naître. C'est pourquoi on la qualifie de chef d'orchestre du système endocrinien. Toutes les hormones qu'elle secrète régulent l'ensemble des fonctions, depuis la croissance jusqu'à la reproduction en passant par la température du corps. Elle produit des hormones dont nous ignorons même la fonction. Des hormones que nous n'avons pas identifiées. Les souris qui naissent sans hypophyse meurent en l'espace de quarante-huit heures – c'est dire à quel point cette glande est importante. Et voici où la recherche intervient. Le développement embryonnaire de l'hypophyse est étudié à l'institut national de la Santé. Ils savent que l'ensemble des différentes cellules qui forment la glande provient d'un unique primordium. Ce sont les cellules précurseurs. Mais qu'est-ce qui amène ces cellules précurseurs à fabriquer l'hypophyse ? » Son regard alla de l'un à l'autre de ses deux étudiants attardés. « Un gène ? avança Toby.

— Naturellement. Tout revient à l'ADN. La structure élémentaire de la vie.

— Quel gène ? demanda Dvorak.

— Chez la souris, c'est le Lhx3. Un gène homéotique. »

Il s'esclaffa. « C'est parfaitement clair.

— Je ne m'attends pas que vous compreniez tout, Daniel. Je veux seulement que vous saisissiez le concept. À savoir que certains gènes maîtres conduisent les cellules de l'embryon à se développer de différentes façons. Un gène maître formera un œil, un autre un membre, un troisième une hypophyse.

— Bon, fit Dvorak. Jusque-là, je comprends plus ou moins. »

Le docteur Marx sourit. « Vous comprendrez mieux le concept suivant. Prenez ces deux types de recherche et considérez ce qu'elles signifient une fois rapprochées. Un gène maître qui est à l'origine de la formation de l'hypophyse. Et une mouche du vinaigre qui naît avec quatorze yeux. » Elle regarda d'abord Toby, puis Dvorak. « Vous voyez où je veux en venir ?

— Non, répondit Toby.

— Non », fit Dvorak, presque en même temps.

Le docteur Marx soupira. « Bon. Je vais vous décrire ce que j'ai découvert dans la coupe de tissu. J'ai disséqué le prélèvement que m'a envoyé Daniel – de ce qu'il pensait être un fœtus atteint de malformation. Je n'ai jamais rien vu de semblable, et j'ai examiné des milliers d'anomalies congénitales. Le génome humain est composé de cent mille gènes. Cette chose ne possède apparemment qu'un fragment du génome normal. Et de surcroît complètement désorganisé. Quelque chose de catastrophique est survenu au génome tout entier. Le résultat ? C'est comme si vous démontiez un fœtus et tentiez de le reconstituer dans n'importe quel ordre. Les bras, les dents, le cerveau, en vrac. »

Toby avait le cœur au bord des lèvres. Dvorak était livide. L'image évoquée par les descriptions du docteur Marx leur soulevait l'estomac.

« Il ne peut survivre, n'est-ce pas ? demanda Toby.

— Bien sûr que non. Ses cellules ont été maintenues en vie uniquement par la circulation placentaire. Il a utilisé la mère comme élément nutritif. Un parasite, en quelque sorte. Mais à la réflexion, tous les fœtus sont des parasites.

— Je n'y ai jamais pensé sous cet angle, murmura Toby.

— C'est pourtant la vérité. La mère est l'hôte. Ses poumons oxygènent le sang, la nourriture qu'elle avale fournit le glucose et les protéines. Ce parasite particulier – cette chose – pourrait rester en vie aussi longtemps qu'il demeure dans l'utérus, relié à la circulation de la mère. Dès l'instant de l'expulsion, ses cellules commenceront à mourir. » Le docteur Marx s'interrompt, suivant des yeux le rond de

fumée qui montait vers le plafond. « Il ne s'agit en aucune manière d'un organisme autonome.

— Si ce n'est pas un fœtus, quel nom donnez-vous à cette chose ? demanda Toby.

— J'hésite encore. Nous avons préparé de multiples coupes de tissu. Les lames ont été colorées et examinées par moi et par un pathologiste de mon service. Nous sommes tombés d'accord. Un type particulier de tissu réapparaissait sans cesse, en groupes de cellules organisées. Certes, il y avait aussi d'autres types de tissu – muscle et cartilage. Ce qui était organisé, et bien différencié, c'étaient ces groupes de cellules. Nous n'avons pas encore identifié de tissu glandulaire. Des groupes identiques, tous apparemment au stade migestationnel. » Elle marqua une pause. « Cette chose, en bref, ressemblait à une fabrique de tissu. »

Dvorak secoua la tête. « Je suis désolé, mais j'ai l'impression qu'on nage en plein délire.

— Pourquoi ? On l'a déjà expérimenté en laboratoire. Nous savons faire pousser un œil sur l'aile d'une mouche du vinaigre ! Nous pouvons activer ou désactiver le gène maître de l'hypophyse ! Si c'est possible en laboratoire, la nature peut en faire autant. D'une certaine façon, chez cette fille, des cellules embryonnaires humaines ont reproduit de multiples copies d'un même gène. Cela signifie, naturellement, que l'embryon n'a pas pu les différencier correctement. Ainsi n'existe-t-il pas de jambes, pas de torse. À la place se sont développés ces groupes particuliers de cellules.

— Quelle pourrait être la cause de cette anomalie ? demanda Toby.

— En dehors du laboratoire ? Quelque chose d'effroyable. Un agent tératogène que nous n'avons encore jamais rencontré.

— Mais Molly ne se souvient pas d'avoir été exposée à une maladie. Je lui ai posé la question à plusieurs reprises... » Elle s'interrompt. Quelqu'un hurlait.

« C'est Molly ! »

Toby se leva d'un bond. Dvorak sur ses talons, elle se précipita hors de la pièce et courut dans le couloir. Lorsqu'ils atteignirent la chambre de Molly, une infirmière se trouvait déjà au chevet de son lit, s'évertuant à la calmer.

« Qu'est-il arrivé ? demanda Toby.

— Elle dit qu'il y avait quelqu'un dans sa chambre.

— Il était là, à côté du lit ! dit Molly. Il sait que je suis ici.

— Qui ?

— Romy.

— La lumière était éteinte, fit calmement remarquer l'infirmière. Vous avez peut-être rêvé.

— Il m'a parlé !

— Je n'ai vu personne, dit l'infirmière. Et mon bureau se trouve juste à côté. »

Le claquement d'une porte se répercuta dans le couloir.

Le docteur Marx passa la tête dans la pièce. « Je viens de voir un homme foncer vers la cage de l'escalier.

— Prévenez la Sécurité, dit Dvorak à l'infirmière. Qu'ils surveillent les étages en dessous. »

Lui-même s'élança dans le couloir. Toby lui emboîta le pas. « Dan, où allez-vous ? »

Il ouvrit la porte du palier.

« Laissez la Sécurité s'en occuper ! » Elle le suivit, franchit la porte à son tour.

Les pas de Dvorak résonnaient sur les marches de pierre.

Toby descendit à sa suite, hésitante au début, puis de plus en plus déterminée, accélérant l'allure. Elle était furieuse à présent, contre Dvorak qui se lançait sans réfléchir dans cette poursuite, et contre Romy – s'il s'agissait de Romy – venu poursuivre Molly dans le sanctuaire d'un hôpital. Comment l'avait-il repérée ? Les avait-il suivis depuis le bureau de Dvorak ?

Elle dévala les marches, franchit en trois enjambées le palier du premier étage. Elle entendit une porte s'ouvrir et se refermer en claquant.

« Dan ! » cria-t-elle. Pas de réponse.

Elle atteignit enfin le rez-de-chaussée, poussa violemment la porte et se retrouva près de la rampe d'accès aux urgences, dans Albany Street. Le macadam luisait sous la pluie. Elle cligna des yeux. Le vent lui fouettait le visage, portant avec lui l'odeur de la chaussée mouillée.

Un peu plus loin sur sa gauche, elle vit se découper une silhouette dans la bruine. C'était Dvorak. Il s'était arrêté sous un réverbère et regardait autour de lui.

Toby courut vers lui. « Vers où est-il parti ?

— Je l'ai aperçu dans l'escalier. Je l'ai perdu de vue ensuite.

— Êtes-vous certain qu'il est sorti du bâtiment ?

— Oui. Il est sûrement dans les parages. » Dvorak s'apprêta à traverser la rue, en direction de la centrale électrique de l'hôpital.

Un grincement de pneus les fit pivoter tous les deux sur eux-mêmes.

Jaillissant de l'obscurité, la camionnette fonçait droit sur eux.

Toby resta clouée sur place.

Ce fut Dvorak qui la poussa brutalement sur le côté, l'envoyant valdinguer sur le bitume.

La camionnette les dépassa en rugissant, ses feux arrière s'estompant dans Albany Street.

Comme elle tentait péniblement de se relever, Toby sentit que

Dvorak la prenait par le bras, l'aidait à regagner le trottoir. La douleur commençait seulement à apparaître, un élançement à hauteur des genoux, une sensation de brûlure aux endroits où elle s'était écorchée. Ils se tinrent immobiles et muets sous le lampadaire, encore choqués par la violence de l'agression.

Dvorak dit : « Je suis navré de vous avoir poussée si fort. Ça va ?

— Juste un peu cabossée. » Elle scruta la rue, dans la direction où avait disparu le véhicule. « Avez-vous relevé le numéro ?

— Non. Et je n'ai pas vu le conducteur. C'est arrivé si vite... J'ai d'abord voulu vous écarter de la trajectoire. »

Ils se retournèrent tous les deux en même temps. Une ambulance s'arrêtait devant la rampe d'entrée des urgences, lumières clignotantes. Dans le lointain, la sirène d'une seconde ambulance se rapprochait.

« C'est le chaos qui s'annonce aux urgences, dit Dvorak. Mieux vaut aller dans mon service pour soigner vos genoux. »

Cramponnée au bras de Dvorak, elle traversa la rue cahin-caha. En entrant dans la pièce, elle se surprit à appréhender le premier contact de l'antiseptique.

Il repoussa ses papiers et l'aida à s'asseoir sur le bureau, près de la photo de son fils. L'odeur de l'alcool et de la teinture d'iode s'échappa de la trousse de premiers soins. S'accroupissant devant elle, il humecta un coton avec de l'eau oxygénée et tamponna délicatement la blessure.

Elle ne put réprimer un tressaillement douloureux.

« Désolé, dit-il en levant les yeux vers elle. Je suis obligé de vous faire mal.

— Je suis une vraie mauviette, marmonna-t-elle, s'agrippant au rebord du bureau. Allez-y, ne faites pas attention. »

Il continua à lui tamponner les genoux, une main posée sur sa cuisse, nettoyant de l'autre la saleté et les gravillons. Pendant qu'il se concentrait sur sa tâche, elle le regarda faire, contemplant sa tête penchée, les cheveux bruns si proches qu'elle eut pu les ébouriffer de sa main. Son souffle était chaud sur sa peau. *Enfin je l'ai pour moi seule*, pensa-t-elle. *Pas de crises, pas d'interruptions. C'est peut-être mon unique chance de le forcer à m'écouter. À me croire.*

Elle dit : « Vous me croyez coupable envers ma mère, n'est-ce pas ? C'est pour cette raison que vous refusiez de me parler. Que vous ne répondiez pas à mes appels. »

Il ne dit rien, se contenta de prendre une autre boule de coton.

« C'est un coup monté, Dan. Ils se servent de ma mère pour m'atteindre. Et en refusant de m'entendre, vous les aidez.

— Je vous ai entendue, Toby. » Il avait fini de soigner ses plaies. Il prit un rouleau de sparadrap, appliqua des compresses de gaze sur ses

genoux.

« Alors pourquoi ne pas me dire si vous me croyez ou non ?

— Ce que je crois, dit-il, c'est que vous devriez parler à votre avocat. Tout lui raconter, tout ce que vous savez. Et le laisser en discuter avec Alpren.

— Je n'ai pas confiance en Alpren.

— Et vous pensez pouvoir me faire confiance ? » Il la regarda franchement.

« Je n'en sais rien. » Elle courba les épaules, constatant qu'il était vain de vouloir le forcer à prendre parti pour elle. « J'ai parlé à Alpren cet après-midi, dit-elle. Je lui ai raconté ce que je vous ai dit. Que Brant Hill cherche à se retourner contre moi. Qu'ils veulent ma perte.

— Pourquoi se donneraient-ils cette peine ?

— Je les inquiète. J'ai fait quelque chose, dit quelque chose qu'ils ressentent comme une menace.

— Il faut que vous cessiez de considérer Brant Hill comme la source de tous vos problèmes.

— Mais maintenant, j'ai une preuve. »

Il secoua la tête. « Toby, je ne demande qu'à vous croire. Mais je ne vois pas en quoi l'état de votre mère a un rapport avec Brant Hill.

— Écoutez-moi. Je vous en prie. »

Il referma la trousse d'un coup sec. « Très bien. Je vous écoute.

— La femme que j'ai engagée pour s'occuper de ma mère n'est pas la personne qu'elle prétend être. Je me suis entretenue aujourd'hui avec quelqu'un qui a travaillé avec Jane Nolan il y a deux ans – avec la vraie Jane Nolan.

— Par opposition à qui ?

— À la fausse. Celle que j'ai engagée. Il s'agit de deux personnes complètement différentes. »

Il resta silencieux, buté, le regard obstinément baissé sur sa trousse.

« J'ai vu une photo, Dan. La véritable Jane est obèse. Ce n'est pas la femme qui travaillait chez moi.

— Elle a peut-être perdu du poids. Est-ce impossible ?

— Ce n'est pas tout. Il y a deux ans, la vraie Jane travaillait dans une maison de retraite appartenant à la chaîne Orcutt Health. Je viens d'apprendre qu'Orcutt fait partie d'un groupe contrôlé par *Brant Hill*. Si Jane était employée à Brant Hill, ils avaient certainement son curriculum vitae dans leurs archives. Ils savaient qu'elle avait quitté le Massachusetts. Il était facile pour eux d'introduire une autre femme chez moi sous le nom de Jane. Avec les références de Jane. Si je n'avais pas vu cette photo, je n'aurais jamais deviné la vérité. »

Il ne fit aucun commentaire mais leva les yeux vers elle. *Il m'écoute enfin. Enfin, il essaye de comprendre mon point de vue.*

« En avez-vous parlé à Alpren ?

— Oui. Je lui ai dit qu'il n'avait qu'à rechercher la vraie Jane Nolan. Le problème, c'est que personne ne sait ni où elle habite ni quel est son nom de femme mariée. J'ai essayé de la retrouver, mais je n'arrive même pas à savoir si elle vit encore dans ce pays. Visiblement, Brant Hill a choisi une personne qu'ils savaient difficile à localiser. Si elle est encore en vie.

— Vous avez essayé par son numéro de Sécurité sociale ?

— Je l'ai suggéré à Alpren. Mais si Jane n'a pas d'emploi actuellement, on peut mettre des semaines avant de retrouver sa trace. Je ne suis pas certaine qu'Alpren veuille se donner ce mal. Puisqu'il ne me croit pas. »

Dvorak se leva. Il la dévisagea longuement, comme s'il la voyait réellement pour la première fois. Il hocha la tête. « Même si c'est peine perdue, j'irai lui parler.

— Merci, Dan. » Elle poussa un grand soupir, la tension quittant subitement son corps.

Il lui tendit la main pour l'aider à descendre du bureau. Elle s'appuya à son bras pendant qu'elle se mettait debout et, se tenant toujours à lui, elle leva les yeux et rencontra son regard.

Il n'en fallut pas plus, deux regards qui se croisent. Elle sentit son autre main effleurer son visage, ses doigts glisser le long de sa joue, et elle lut dans ses yeux la même attente que celle qui l'habitait.

Leur premier baiser fut trop bref, à peine une caresse. Une timide première rencontre. Il l'enveloppa de ses bras. Elle laissa échapper un gémissement de plaisir quand ses lèvres prirent les siennes, encore et encore. Elle vacilla, ses hanches heurtant le bureau. Il continua à l'embrasser, mêlant ses murmures aux siens. Elle se renversa en arrière sur le bureau, l'attirant vers elle. Les papiers s'éparpillèrent. Il enferma son visage entre ses deux mains, sa bouche cherchant la sienne, l'explorant plus profondément. Elle voulut passer son bras autour de sa taille et, ce faisant, fit tomber quelque chose.

Il y eut un bris de verre.

Ils sursautèrent et se regardèrent, le souffle court, le visage enflammé. Dan s'écarta d'elle, l'aidant à se remettre sur pied.

La photo de son fils avait atterri sur le sol.

« Oh, non, murmura Toby à la vue du verre brisé. Je suis désolée, Dan.

— C'est sans importance. Il suffit de mettre un nouveau cadre. » S'agenouillant, il ramassa les morceaux de verre et les jeta dans la corbeille à papiers. Lorsqu'il se releva, son visage était toujours empourpré. « Toby, je... je ne m'attendais pas...

— Moi non plus.

— Mais je ne regrette pas ce qui est arrivé.

— Vous ne regrettez pas ? »



Il garda le silence, comme s'il pesait ce qu'il venait de dire. « Je ne regrette rien du tout », répéta-t-il.

Ils se regardèrent un moment.

Puis elle sourit et pressa ses lèvres contre les siennes. « Vous voulez que je vous dise ? murmura-t-elle. Moi non plus. »

Ils traversèrent Albany Street en se tenant par la main, pénétrèrent dans l'hôpital. Toby avait l'impression de marcher sur un nuage, ses écorchures oubliées, uniquement consciente de la main qui serrait la sienne. Dans l'ascenseur ils s'embrassèrent à nouveau, et ils étaient encore enlacés lorsque les portes s'ouvrirent.

Ils sortirent au moment où un chariot de réanimation passait avec un bruit de crécelle dans le couloir, poussé par une infirmière à l'air affolé.

Que se passe-t-il encore ? se demanda Toby.

L'infirmière et son chariot disparurent à l'angle du couloir. Une annonce grésilla dans les haut-parleurs.

« Code Bleu, chambre 311... »

Toby et Dvorak échangèrent un regard inquiet.

« N'est-ce pas la chambre de Molly ? demanda-t-elle.

— Je ne me souviens pas. »

Ils s'élancèrent tous les deux à la suite de l'infirmière. Les genoux raidis par les bandages, Toby avait du mal à courir derrière Dan. Il s'arrêta devant l'une des chambres et jeta un coup d'œil à l'intérieur. « Ce n'est pas Molly, dit-il à Toby qui venait de le rejoindre. C'est le patient de la chambre voisine. »

Toby regarda par-dessus son épaule et vit une scène de chaos.

Le docteur Marx était en train de pratiquer une réanimation cardio-respiratoire. Un interne en casaque aboyait des ordres tandis qu'une infirmière fouillait dans les tiroirs du chariot de réa. Le patient était presque invisible, caché par le personnel qui s'affairait autour de lui ; Toby n'aperçut qu'un pied décharné, anonyme, sortant du drap.

« Ils n'ont pas besoin de nous », murmura Dvorak.

Toby acquiesça d'un signe de tête. Elle se tourna vers la chambre de Molly, frappa un léger coup, ouvrit la porte.

La lumière était allumée. Le lit vide.

Son regard se dirigea vers la salle d'eau, tout aussi déserte. Elle porta à nouveau son attention vers le lit et constata soudain que la potence de la perfusion était toujours là. Le tube pendait librement, l'extrémité encore attachée au cathéter. Une petite flaque de glucose et d'eau brillait sur le sol.

« Où est-elle ? » interrogea Dvorak.

Toby alla à la penderie et ouvrit la porte. Les vêtements de Molly n'y étaient plus.

Elle se précipita dans le couloir et poussa la porte du 311, où tout

le monde s'affairait encore autour de l'accident cardiaque.

« Molly Picker a quitté l'hôpital ! » leur annonça-t-elle.

La surveillante se tourna vers elle, manifestement dépassée par les événements. « Je ne peux pas m'absenter maintenant ! Prévenez la Sécurité ! »

Dvorak tira Toby à l'extérieur de la chambre. « Allons voir dans le hall d'entrée. »

Ils regagnèrent l'ascenseur au pas de course.

En bas, ils trouvèrent le garde de la Sécurité qui surveillait l'entrée principale. « Nous cherchons une jeune fille, dit Dvorak, environ seize ans – de longs cheveux noirs, vêtue d'un imperméable. L'avez-vous vue partir ?

— Je crois qu'elle est sortie il y a quelques minutes.

— Dans quelle direction ?

— Je l'ignore. Elle est sortie tranquillement par la porte de devant. Je n'ai pas fait attention à la direction qu'elle prenait. »

Toby franchit la porte de l'hôpital. La pluie lui frappa le visage. La chaussée mouillée se déroulait devant elle comme un ruban brillant.

« Elle s'est échappée il y a seulement quelques minutes, dit Dvorak. Elle n'a pas pu aller bien loin.

— Prenons ma voiture, dit Toby. Il y a le téléphone à l'intérieur. »

Ils firent en vain un premier circuit autour du bloc. Pas de Molly en vue. Ils roulaient sans dire un mot, scrutant les trottoirs tandis que les essuie-glaces grinçaient avec une régularité lancinante sur le pare-brise.

À la fin du deuxième tour, Dvorak dit : « Nous devrions prévenir la police.

— Elle va s'affoler. À la seule vue d'un flic, elle se sauvera à toutes jambes.

— Elle est déjà en train de se sauver.

— Ce n'est pas étonnant. Elle est terrorisée par ce type, ce Romy. Elle était une proie facile dans cet hôpital.

— Nous aurions pu demander la protection de la police.

— Elle a une peur panique de la police, Dan. »

Toby fit encore une fois le tour du bloc, puis décida d'élargir la recherche. À petite vitesse, elle se dirigea vers le nord-est de la ville, le long de Harrison Street. Si Molly cherchait à se dissimuler dans la foule, elle était partie dans cette direction – vers les rues animées de Chinatown.

Vingt minutes plus tard, elle s'arrêta le long du trottoir. « C'est sans espoir. Elle ne veut pas qu'on la trouve.

— Je crois qu'il est temps d'appeler la police maintenant, dit Dvorak.

— Pour qu'ils l'arrêtent ?

— Toby, vous êtes la première à dire qu'elle met sa vie en danger. »

Après un instant de réflexion, Toby hocha la tête. « Avec une tension aussi haute, elle risque une nouvelle crise d'épilepsie. Ou une attaque.

— N'en dites pas plus. » Dvorak saisit le téléphone de la voiture.

Pendant qu'il parlait, Toby contempla la rue par la fenêtre, songeant à la misère de cette même qui pataugeait sous la pluie, les chaussures pleines d'eau, les gouttes glacées s'insinuant sous son col. Elle pensa à son propre confort à l'intérieur de la voiture. Les sièges en cuir. L'air tiède que répandaient en ronronnant les bouches du chauffage.

*Seize ans. Aurais-je survécu dans la rue à seize ans ?*

Et la pauvre gosse était enceinte, et elle avait une tension mortellement élevée.

Dehors, la pluie se mit à tomber plus fort.

Quatre blocs plus loin, dans un passage à l'arrière d'un restaurant indien, Molly Picker était recroquevillée dans une caisse en carton. De temps à autre lui parvenait une bouffée d'odeurs de cuisine – des arômes étranges, épicés, des parfums qu'elle était incapable d'identifier mais qui lui mettaient l'eau à la bouche. Puis le vent tournait et la puanteur du conteneur des ordures remplaçait les effluves alléchantes, lui donnant des haut-le-cœur.

Luttant tantôt contre la faim, tantôt contre la nausée, elle se pelotonna encore davantage. La pluie avait transpercé le carton qui commençait à s'amollir, s'affaissant sur ses épaules comme un manteau de papier mouillé.

La porte de service du restaurant s'ouvrit et la lumière qui envahit soudain le passage la fit cligner des yeux. Un homme coiffé d'un turban sortit, trimbalant deux sacs poubelle qu'il tira jusqu'au container. Il y jeta les ordures et laissa le couvercle métallique se refermer avec un claquement.

Molly éternua.

Elle comprit à son silence que l'homme l'avait entendue. Il s'approcha lentement du carton, silhouette effrayante avec sa tête enturbannée, et la dévisagea d'un air hésitant. Elle lui rendit son regard.

« J'ai faim », dit-elle.

Elle le vit tourner les yeux vers la cuisine et hocher la tête.

« Attendez », dit-il et il rentra à l'intérieur.

Un moment plus tard, il ressortit, portant un paquet enveloppé d'une serviette. À l'intérieur se trouvait du pain chaud, odorant et tendre.

« Il faut partir maintenant », dit-il sans malveillance. Il ne semblait pas lui donner un ordre, plutôt un conseil amical. « Vous ne pouvez pas rester ici.

— Je ne sais pas où aller.

— Vous voulez que j'appelle quelqu'un ?

— Il n'y a personne à appeler. »

Il leva la tête vers le ciel. La pluie s'était transformée en crachin, et son visage basané luisait d'humidité. « Je ne peux pas vous faire entrer, dit-il. Il y a une église un peu plus loin. Ils ont des lits pour les gens quand il fait froid.

— Quelle église ? »

Il haussa les épaules, comme s'il existait cinquante sortes d'église.  
« Vous allez dans cette rue. Vous la verrez. »

Tremblante, les membres engourdis par sa posture dans le carton, Molly se redressa. « Merci », murmura-t-elle.

Il ne répondit pas. Avant d'avoir tourné à l'angle du passage, elle entendit la porte du restaurant se refermer derrière lui.

La pluie se remit à tomber.

Elle prit la direction que l'homme lui avait indiquée, dévorant le pain tout en marchant. Elle ne se rappelait pas avoir jamais mangé un pain aussi délicieux ; c'était comme manger des nuages. Un jour, se dit-elle, un jour je lui revaudrai d'avoir été si gentil avec moi. Elle n'oubliait jamais ceux qui s'étaient montrés bons envers elle ; elle en gardait la liste dans sa tête. La femme dans le magasin de spiritueux qui lui avait donné un hot-dog de la veille. L'homme au turban. Et le docteur Harper. Aucun d'eux n'avait de raison d'être gentil avec Molly Picker, néanmoins ils l'avaient été. Ils étaient ses saints personnels, ses anges.

Elle imagina qu'il serait agréable un jour d'avoir de l'argent. De glisser une liasse de billets dans une enveloppe et de la donner à l'homme au turban. Peut-être serait-il devenu vieux alors. Elle ajouterait un petit mot à l'intérieur : Merci pour le pain. Il l'aurait oubliée, naturellement. Mais elle, elle se souviendrait de lui.

*Je n'oublierai pas. Je n'oublie jamais.*

Elle s'immobilisa, le regard attiré par l'édifice qui lui faisait face. En dessous de la grande croix étaient écrits ces mots :

*Refuge de la mission. Bienvenue.* Au-dessus de la porte brillait une lumière, chaude et accueillante.

Molly resta un moment clouée sur place, incapable de détacher les yeux du halo lumineux qui se découpait sur le ciel noir, l'invitant à sortir de l'obscurité. C'est avec une étrange sensation de bonheur qu'elle quitta l'ombre du trottoir, s'appêtant à traverser la rue.

Une voix appela : « Molly ? »

Elle se figea. Prise de panique, elle tourna la tête dans la direction de l'appel. C'était une voix de femme et elle venait d'une camionnette arrêtée près de l'église.

« Molly Picker ? appela la femme. Je veux vous aider. »

Molly recula d'un pas, prête à s'enfuir.

« Venez. Je vais vous emmener dans un endroit au chaud. Un endroit sûr. Montez dans la camionnette. »

Molly secoua la tête. Lentement elle recula, tellement absorbée par la présence de la femme qu'elle entendit trop tard les pas qui se rapprochaient d'elle par-derrière.

Une main s'abattit sur sa bouche, étouffant son cri, lui renversant la tête en arrière avec une telle force qu'elle crut que son cou allait se

briser. C'est alors qu'elle le sentit – Romy, son after-shave écœurant.

« Devine qui est là, Molly jolie ? susurra-t-il. Ça fait un sacré moment que je te cours après. »

Se tortillant, se débattant, elle fut tramée de l'autre côté de la rue. La porte latérale de la camionnette était ouverte et d'autres mains la hissèrent à l'intérieur et la jetèrent sur le plancher, où elle se retrouva rapidement immobilisée, poignets et pieds serrés par du ruban adhésif.

La camionnette démarra dans un crissement de pneus. Comme ils passaient sous un réverbère, Molly aperçut la femme assise près d'elle – de petite taille, elle avait des yeux vifs et des cheveux noirs coupés court. Elle posa la main sur le ventre gonflé de Molly et poussa un soupir de satisfaction. Son sourire ressemblait au rictus d'un cadavre.

« Nous devrions rentrer, dit Dvorak. Nous ne la trouverons pas. »

Ils avaient tourné en rond pendant une heure, avaient exploré chaque rue du quartier au moins deux fois. Ils étaient assis dans la voiture de Toby, trop las pour parler, leur haleine empuant les fenêtres. Dehors, la pluie avait cessé, et des flaques brillaient sur la chaussée. *J'espère qu'elle est en sûreté*, pensa Toby. *J'espère qu'elle est à l'abri de la pluie et au chaud.*

« Elle connaît bien ces rues, dit Dvorak. Elle aura trouvé un refuge. » Il pressa doucement sa main. Ils se regardèrent dans l'obscurité, aussi épuisés l'un que l'autre mais refusant de mettre fin à cette nuit.

Il se pencha vers elle et ses lèvres avaient à peine effleuré les siennes quand son bip sonna.

« C'est peut-être au sujet de Molly », dit Toby.

Il saisit l'appareil, raccrocha quelques secondes plus tard avec un soupir. « Il ne s'agit pas de Molly. Mais cela met fin à notre soirée.

— On a besoin de vous ?

— Malheureusement oui. Pouvez-vous me déposer ? Je dois me rendre à quelques rues d'ici. »

Elle démarra. Ils se dirigèrent vers le nord, vers Chinatown, roulant sur les chaussées mouillées où se reflétaient les lumières de la ville.

Dvorak dit : « C'est là, un peu plus haut. »

Elle avait déjà repéré les gyrophares. Trois voitures de la police de Boston étaient stationnées devant un restaurant chinois. Une camionnette blanche portant l'inscription *État du Massachusetts* reculait dans Knapp Street.

Toby s'arrêta derrière une des voitures de patrouille et Dvorak descendit.

« Si vous avez des nouvelles de Molly, pouvez-vous m'appeler ? dit-elle.

— Bien sûr. » Il lui sourit, fit un geste de la main et se dirigea vers

la partie de la rue que la police avait entourée d'un cordon. Un policier le reconnut et lui fit signe de passer.

Toby posa la main sur le levier de vitesse, mais le laissa au point mort et resta assise un moment, observant la foule qui encombra la rue. Même à minuit, les curieux s'étaient rassemblés. Une étrange excitation flottait dans l'air, deux hommes tapaient des mains, des femmes riaient. Seuls les policiers semblaient graves.

Dvorak se tenait derrière le cordon, en discussion avec un policier en civil. Un inspecteur. L'homme fit un geste en direction du passage, consultant un calepin tout en parlant. Dvorak hocha la tête, parcourut le sol du regard. Puis l'inspecteur lui dit quelque chose qui sembla l'étonner. Il s'aperçut alors que la voiture de Toby était toujours arrêtée. Sans plus se préoccuper de l'inspecteur, il repassa sous le cordon et revint vers Toby.

Elle abaissa sa fenêtre. « Je voulais seulement savoir ce qui est arrivé, dit-elle. Je suis sans doute aussi morbide que tous ces gens. C'est une foule étrange.

— Oui, c'est toujours une foule étrange.

— Qu'y a-t-il dans le passage ? »

Il se pencha par la fenêtre. « Ils ont trouvé un corps. D'après ses papiers, son nom est Romulus Bell. »

Elle le regarda sans comprendre.

« On l'appelle habituellement Romy. C'est le souteneur de Molly Picker. »

Le corps gisait sur la chaussée, à moitié caché derrière une Taurus bleue. Le bras gauche était replié en arrière, le droit tendu en avant comme s'il était pointé vers le restaurant au fond du passage. Une exécution, pensa Dvorak en voyant l'orifice de la balle dans la tempe droite.

« Pas de témoins », dit l'inspecteur Scarpino. C'était l'un des flics les plus vieux de la ville, proche de la retraite, et célèbre pour ses minables perruques. Celle qu'il portait ce soir semblait avoir été plaquée à l'envers. « Le corps a été découvert vers 23 h 30 par un couple qui sortait du restaurant chinois. Voilà leur voiture. » Scarpino indiqua la Taurus bleue. « Le locataire du premier étage est venu déposer des ordures dans le passage aux environs de 22 heures et n'a pas vu le corps, ce qui laisse supposer que le meurtre a eu lieu après 22 heures. Le portefeuille de la victime contenait ses papiers d'identité. Un des policiers s'est souvenu du nom. Il avait parlé à la victime hier, à propos de cette fille que vous recherchez.

— Bell a été aperçu à l'hôpital municipal de Boston vers 21 heures.

— Qui l'a vu ?

— Cette fille, Molly Picker. Il est entré dans sa chambre. »

Dvorak enfila une paire de gants en caoutchouc et se pencha pour examiner le corps de plus près. L'homme avait un peu plus de trente ans, un corps mince et des cheveux noirs gominés, coiffés en banane. La peau était encore chaude ; le bras tendu était musclé et bronzé.

« Si vous me permettez un conseil, docteur, ce n'est pas une chose à faire.

— Quoi donc ?

— Vous balader en voiture avec ce docteur. »

Dvorak se redressa et fit face à Scarpino. « Je vous demande pardon ?

— Une instruction est ouverte contre elle. D'après ce que je sais, sa mère n'en a plus pour longtemps.

— Que savez-vous d'autre ? »

Scarpino resta silencieux, observant la foule qui s'agglutinait dans le passage. « Je sais qu'on a découvert de nouvelles preuves. Les types d'Alpren interrogent tous les pharmaciens en ville. Il est sur une piste sérieuse. Si la mère meurt, l'affaire passera entre les mains de la criminelle, et tout ça paraîtra louche. Elle et vous, ensemble sur la scène d'un crime... »

Dvorak retira ses gants, soudain furieux contre Scarpino. Après les heures qu'il venait de passer avec Toby, il doutait qu'elle puisse être capable d'actes de violence, qui plus est contre sa propre mère.

« La barbe, voilà les journalistes, fit Scarpino. Ils vont vous reconnaître. Et ils ne mettront pas longtemps à repérer le docteur Harper. Ils s'apercevront que vous êtes ensemble et vlan ! En première page. »

*Il a raison*, pensa Dvorak. Ce qui eut pour résultat de redoubler sa colère.

« Ce n'est franchement pas une chose à faire, dit Scarpino, insistant sur chaque mot.

— Elle n'est pas accusée de meurtre, que je sache.

— Pas encore. Parlez-en à Alpren.

— Écoutez, pouvons-nous nous concentrer sur l'affaire présente ?

— Ouais, bien sûr. » Scarpino jeta un regard dégoûté au corps de Romulus Bell. « Je voulais seulement vous mettre en garde, docteur. Un type comme vous n'a pas besoin de se fourrer dans ce genre de guêpier. Une femme qui bat sa mère...

— Scarpino, faites-moi plaisir.

— Oui ?

— Mêlez-vous de vos oignons. »

Toby décida de dormir dans la chambre d'Ellen, cette nuit-là. En rentrant chez elle après avoir quitté la scène macabre de Chinatown, elle avait eu l'impression de pénétrer dans un lieu clos, sans air,



silencieux. Un endroit où elle se sentait enfermée. Enterrée.

Dans sa chambre, elle avait réglé la radio sur un programme continu de musique classique, suffisamment fort pour l'entendre en prenant sa douche. Elle avait besoin de son, de voix.

Lorsqu'elle sortit de la salle de bains, une serviette autour des cheveux, la musique s'était changée en grésillement et elle éteignit la radio. Dans le silence soudain, elle ressentit l'absence d'Ellen avec une acuité douloureuse.

Elle alla jusqu'à la chambre de sa mère. Elle n'alluma pas la lumière, préférant rester dans la pénombre, respirant l'odeur d'Ellen, une odeur sucrée comme les fleurs d'été qu'elle soignait avec amour. Un parfum de roses et de lavande.

Elle ouvrit la penderie et effleura machinalement l'une des robes qui y étaient suspendues. Une ancienne robe légère en lin, que Toby lui avait vue porter pour la remise de diplômes de Vickie. Ellen l'avait conservée à travers les années, comme toutes les autres. Quand l'ai-je emmenée dans les magasins pour la dernière fois ? se demanda Toby.

Elle referma la porte de la penderie et alla s'allonger sur le lit, songeant à toutes les nuits où Ellen s'était couchée à la même place. Elle ferma les yeux, respira profondément. Et sombra dans le sommeil.

Ce fut l'appel de Vickie qui la réveilla à 8 heures le lendemain matin. Le téléphone sonna longtemps avant qu'elle parvienne en chancelant jusqu'à sa chambre et décroche le récepteur. Encore ensommeillée, elle dut faire un effort pour comprendre ce que lui disait sa sœur.

« Il faut prendre une décision, mais j'en suis incapable toute seule, Toby. C'est trop lourd pour moi.

— Quelle décision ?

— Le respirateur de maman. Ils parlent de l'arrêter.

— Non, s'écria Toby, soudain complètement réveillée. Non.

— Ils ont pratiqué le second électro-encéphalogramme et ils disent que...

— J'arrive. Empêche-les de toucher à quoi que ce soit, tu entends, Vickie ? Qu'ils ne touchent à rien. »

Trois quarts d'heure plus tard, elle pénétrait dans le service des soins intensifs de l'hôpital Springer. Vickie se trouvait auprès d'Ellen, ainsi que le docteur Steinglass. Toby se pencha vers sa mère. « Je suis là, maman, murmura-t-elle. Je suis là.

— Le second encéphalo a été pratiqué ce matin, dit Steinglass. Il ne montre aucune activité. La dernière hémorragie pontique a été dévastatrice. Elle n'a pas de respiration spontanée, pas de...

— Je préférerais que nous en parlions ailleurs qu'ici, dit Toby.

— Je sais que c'est difficile à accepter, dit Steinglass. Mais votre mère ne peut pas comprendre ce que nous disons.

— Je ne veux pas en parler. Pas ici », dit Toby, et elle sortit de la pièce.

Ils se retrouvèrent tous les trois dans la petite salle de conférences du service. Toby était tendue et muette, Vickie au bord des larmes ; quant au docteur Steinglass, que Toby savait compétent malgré son air indifférent, il semblait mal à son aise dans le rôle de conseiller familial.

« Je suis navré d'aborder cette question, dit-il. Mais c'est nécessaire. Quatre jours se sont écoulés et nous n'avons constaté aucune amélioration. Les deux encéphalogrammes ne montrent aucune activité. L'hémorragie a été massive, et il ne subsiste aucune fonction cérébrale. Le respirateur ne sert qu'à... prolonger la situation. » Il s'interrompit, puis poursuivit : « Je crois que ce serait la décision la plus humaine. »

Le regard de Vickie alla de sa sœur à Steinglass. « Si vous pensez réellement qu'il n'y a aucune chance...

— Il n'en sait rien, dit Toby. Personne ne le sait.

— Mais elle souffre, protesta Vickie. Ce tube dans sa gorge... toutes ces perfusions...

— Je ne veux pas qu'on arrête le respirateur.

— Je pensais seulement à ce que maman voudrait.

— Ce n'est pas à toi de décider. Ce n'est pas toi qui t'occupes d'elle. »

Vickie eut un mouvement de recul, visiblement peinée.

Toby laissa tomber sa tête dans ses mains. « Oh, mon Dieu, pardonne-moi. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je crois que tu le penses vraiment. » Vickie se leva. « Très bien, c'est à toi de décider. Puisque tu es soi-disant la seule à l'aimer. » Elle sortit.

Le docteur Steinglass la suivit peu après.

Toby resta seule dans la pièce, la tête penchée, emplie de remords et de colère. Contre elle-même. Contre cette femme qui se faisait appeler Jane Nolan. *Si seulement je pouvais la trouver. Si je pouvais l'avoir une minute en face de moi.*

Lorsque vint l'après-midi, sa colère s'était dissipée mais elle n'eut pas l'énergie nécessaire pour téléphoner à Dvorak ; elle n'avait envie de parler à personne. Elle resta assise sur une chaise au chevet d'Ellen, les yeux fermés, incapable de détacher son esprit de la forme qui reposait tout près d'elle. À chaque soupir du respirateur, elle imaginait les poumons qui se remplissaient d'air, le sang chargé d'oxygène qui affluait vers le cœur, vers le cerveau, où il circulait, vain et sans objet.

Elle entendit quelqu'un entrer et ouvrit les yeux. Le docteur Steinglass se tenait debout au pied du lit d'Ellen. « Toby, dit-il

doucement. Je sais combien c'est cruel, néanmoins nous devons prendre une décision.

— Je ne suis pas prête.

— Nous sommes confrontés à une situation difficile. Les lits des soins intensifs sont tous occupés. Si on nous amène une insuffisance mitrale, nous aurons besoin de place. » Il resta songeur un instant. « Nous maintiendrons votre mère sous respirateur jusqu'à ce que vous ayez pris une décision. Mais comprenez notre position. »

Elle ne répondit pas. Elle regardait fixement Ellen, pensant : elle a l'air si frêle ; on dirait qu'elle s'amenuise de jour en jour.

« Toby ? »

Elle leva les yeux vers lui. « Laissez-moi un peu plus de temps. Il faut que je sois certaine.

— Je peux vous envoyer le neurologue.

— Je n'ai pas besoin d'un autre avis.

— Peut-être que si. Peut-être...

— Je vous en prie, pouvez-vous me laisser seule ? »

Le docteur Steinglass recula d'un pas, surpris par la colère qui perçait dans sa voix. Dans le couloir, les infirmières les regardaient d'un air étonné.

« Pardonnez-moi, dit Toby. Donnez-moi encore un peu de temps. Un jour de plus. » Elle ramassa son sac et sortit du service de soins intensifs sous le regard des infirmières.

*Où aller maintenant ?* se demanda-t-elle en pénétrant dans l'ascenseur. *Comment riposter alors qu'on m'attaque de toutes parts ?*

L'opposition avait déployé trop de tentacules. L'inspecteur Alpren ; Jane Nolan ; Doug Carey, qui avait toujours voulu sa perte.

Et Wallenberg. Pour commencer, elle l'avait inquiété en demandant cette autopsie. Ensuite elle avait posé des questions embarrassantes au sujet de ses deux patients atteints de la maladie de Creutzfeld-Jakob. Résultat, elle s'en était fait un ennemi, assurément, pourtant à première vue elle ne lui avait causé aucun préjudice.

*Alors pourquoi Brant Hill se donne-t-il autant de mal pour me discréditer ? Que cherchent-ils à cacher ?*

L'ascenseur s'arrêta au premier étage pour laisser entrer deux employés de la comptabilité qui s'apprêtaient à rentrer chez eux. Toby consulta sa montre. 17 heures passées ; le week-end avait officiellement débuté. Avant que la porte ne se referme, elle eut le temps d'apercevoir l'entrée des services administratifs et une idée germa dans son esprit.

Elle sortit de l'ascenseur et emprunta le couloir qui menait à la bibliothèque médicale. La porte n'était pas encore fermée mais la salle était vide. Elle se dirigea vers le répertoire informatisé et le mit en marche.

L'écran d'interrogation apparut.

Sous la rubrique « Nom de l'auteur », elle tapa Wallenberg, Carl.

Les titres de cinq articles s'inscrivirent, dans l'ordre chronologique inverse. Le plus récent datait de trois ans, et avait paru dans *Transplant Cell* : « Vascularisation consécutive à des greffes neurales chez le rat ». Deux co-auteurs étaient cités : Gideon Yarborough, MD, et Monica Trammell, Ph. D.

Elle s'apprêtait à faire défiler l'article suivant lorsque son regard s'arrêta sur ce nom, Gideon Yarborough. Elle se souvint de l'homme chauve à l'enterrement de Robbie, grand et élégamment habillé, qui avait voulu s'interposer dans sa discussion avec Wallenberg. Ce dernier l'avait appelé Gideon.

Le répertoire des médecins spécialistes était en évidence sur un rayonnage. Toby y trouva le nom qu'elle cherchait dans la rubrique des chirurgiens.

*Yarborough, Gideon.*

*BA de biologie, Dartmouth. MD Yale University.*

*Internat : Hôpital de Hartford, Chirurgie générale ; Peter Bent Bigham, Neurochirurgie. Certificat de spécialité : 1988.*

*Bourse post-universitaire : Institut Rosslyn de gérontologie, Greenwich, Connecticut.*

*Exerce actuellement à Wellesley, Massachusetts, membre de Howarth Surgical Associates.*

L'institut Rosslyn. C'était le centre de recherche où Wallenberg avait travaillé à une certaine époque. D'après Robbie Brace, Wallenberg avait quitté Rosslyn à la suite d'une querelle avec l'un de ses collègues au sujet d'une femme. L'éternel triangle.

Yarborough était-il l'autre homme ?

Elle apporta l'annuaire jusqu'à l'ordinateur et entra le nom de Yarborough sous la rubrique « Auteurs ».

Plusieurs articles apparurent, dont celui qu'elle avait déjà remarqué dans *Cell Transplant*. Elle déroula le premier article publié, six ans auparavant, et en lut le résumé. Il décrivait les expériences conduites sur du tissu fœtal de rat, fragmenté en cellules individuelles au moyen de trypsine enzymatique et injecté ensuite dans le cerveau de rats adultes. Les cellules transplantées s'étaient développées et avaient formé des colonies actives, y compris de nouveaux vaisseaux sanguins.

Un frisson glacé parcourut Toby.

Elle cliqua sur le deuxième article, paru dans le *Journal of Experimental Neurobiology*. Les noms des co-auteurs de Yarborough lui étaient inconnus. Le titre : « Intégration morphofonctionnelle de tissu cérébral embryonnaire transplanté chez le rat ». Il n'y avait pas de

résumé.

Elle fit apparaître les titres des articles suivants :

« Mécanismes de communication de la greffe foétale avec le cerveau-hôte chez le rat. »

« État gestationnel optionnel pour le prélèvement de cellules cérébrales fœtales du rat. »

« Conservation des greffes cérébrales fœtales du rat. » Un résumé était fourni pour ce dernier article.

*« Après conservation cryogénique dans du nitrogène liquide pendant quatre-vingt-dix jours, les cellules cérébrales mésencéphaliques présentent un taux de survie significativement moindre que celui de cellules fraîches. Pour atteindre un taux de survie optimal, la transplantation immédiate de tissu fœtal fraîchement prélevé est obligatoire. »*

Toby considéra les mots « tissu fœtal fraîchement prélevé ».

Soudain glacée jusqu'aux os, elle cliqua sur l'article le plus récent, qui datait de trois ans : « Transplantation de greffes d'hypophyse fœtale chez des singes âgés : incidence sur la prolongation de la durée de vie ». Les auteurs en étaient Yarborough, Wallenberg et Monica Trammell.

C'était le dernier article qu'ils aient publié ; peu après, Wallenberg et ses associés avaient quitté Rosslyn. Était-ce l'aspect controversé de leurs recherches qui les avait forcés à démissionner ?

Toby se leva et se dirigea vers le téléphone de la bibliothèque. Le cœur battant, elle composa le numéro personnel de Dvorak. Le téléphone sonna longtemps, sans qu'elle obtienne de réponse. Elle regarda l'horloge au mur, il était 17 h45. Le répondeur se mit en marche : *Ici Dan. Veuillez laisser votre nom et numéro de téléphone...*

« Dan, répondez », dit Toby. Elle se tut, espérant entendre sa voix, mais personne ne répondit. « Dan, je suis à la bibliothèque de Springer, au poste 257. Il y a dans la banque de données quelque chose que je veux vous montrer. Je vous en prie, rappelez-moi... »

La porte de la bibliothèque s'ouvrit.

Toby se retourna et vit un vigile entrer dans la salle, l'air aussi surpris de la voir qu'elle l'était de son irruption.

« Madame, c'est l'heure de la fermeture.

— Je donne seulement un coup de fil.

— Vous pouvez terminer. J'attendrai. »

Frustrée, elle raccrocha et sortit de la bibliothèque. C'est seulement en s'engageant dans l'escalier qu'elle se souvint d'avoir laissé l'ordinateur allumé.

Dans sa voiture, elle rappela Dvorak sur sa ligne directe de l'institut médico-légal. À nouveau, lui parvint un message enregistré.

Elle raccrocha.

Tournant d'un geste rageur la clé de contact, elle démarra et sortit du parking. Elle conduisait presque machinalement pour rentrer chez elle, l'esprit occupé par ce qu'elle venait de lire. Greffes neurales. Cellules cérébrales fœtales. Prolongation de la durée de vie naturelle.

Voilà donc les recherches que Wallenberg avait entreprises à Rosslyn. En association avec Gideon Yarborough, un neurochirurgien qui exerçait aujourd'hui à proximité, à Wellesley...

Elle s'arrêta devant une station service, demanda au caissier l'annuaire du téléphone de Wellesley.

Dans la section des pages jaunes, elle trouva ce qu'elle cherchait :

*Howarth Surgical Associates  
1388, Eisle Street*

Howarth. Le nom qu'elle avait lu dans le dossier de Harry Slotkin. Lorsque Robbie l'avait emmenée à Brant Hill pour consulter le dossier, elle avait vu le nom du médecin sur un bon de commande :

*Valium préopératoire, 5 milligrammes. Transport par ambulance à la clinique Howarth Surgical Associates.*

Elle remonta dans sa voiture et prit la direction de Wellesley.

En arrivant en vue de la clinique Howarth, elle avait déjà reconstitué le puzzle en partie. L'explication était d'une logique terrifiante.

Elle se gara dans la rue et observa dans l'obscurité le bâtiment banal d'un étage. Il était en grande partie masqué par des buissons, avec un petit parking désert devant la porte principale. Les fenêtres de l'étage étaient sombres ; au rez-de-chaussée, le vestibule de l'entrée et la réception étaient éclairés, mais on ne voyait aucune présence à l'intérieur.

Toby sortit de la voiture et traversa la rue jusqu'à l'entrée.

Les portes étaient fermées. Sur la vitre étaient inscrits les noms des médecins :

Merle Lamm, MD Obstétrique et Gynécologie

Lawrence Remington, MD Chirurgie générale

Gideon Yarborough, MD Neurochirurgie

Intéressant, pensa-t-elle. Harry Slotkin avait été envoyé ici par Brant Hill, en théorie pour une déviation de la cloison nasale. Pourtant, aucun de ces médecins n'était un ORL.

Un ronronnement lui parvint depuis l'intérieur du bâtiment. Une chaudière ? Un générateur ? Toby était incapable d'identifier le bruit.

Elle se dirigea vers le côté de l'immeuble, mais la végétation dense masquait la vue des fenêtres. Le léger grondement s'interrompit

brusquement, suivi d'un silence absolu. Toby tourna à l'angle du bâtiment et découvrit à l'arrière un second petit parking dallé. Trois voitures y étaient garées.

L'une d'entre elles était une Saab bleu foncé. La voiture de Jane Nolan.

La porte arrière était fermée à clé.

Toby regagna sa voiture et décrocha à nouveau son téléphone, tentant une fois encore de joindre Dvorak sur sa ligne directe. Elle ne s'attendait pas qu'il réponde et fut surprise d'entendre son bref « Allô ? ».

Elle parla précipitamment. « Dan, je sais ce que faisait Wallenberg. Je sais comment ses patients sont contaminés... »

— Toby, écoutez-moi. Il faut que vous appeliez immédiatement votre avocat.

— Ce ne sont pas des hormones qu'on leur injecte. On leur greffe des cellules d'hypophyse provenant de cerveaux de fœtus ! Mais quelque chose s'est détraqué. Ils leur ont transmis la maladie de Creutzfeld-Jakob. Et maintenant ils essaient de brouiller les pistes – de dissimuler le désastre avant qu'il ne devienne public...

— Écoutez-moi ! Vous êtes dans un sacré pétrin.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je viens de parler à Alpren. Ils ont lancé un mandat d'arrêt contre vous. »

Pendant un moment elle resta muette, le regard fixé sur le bâtiment de l'autre côté de la rue. Un coup d'avance, songea-t-elle. Ils ont toujours un coup d'avance sur moi.

« Je vais vous dire ce que vous devriez faire, continuait Dvorak. Téléphonez à votre avocat. Demandez-lui de vous accompagner au commissariat, au quartier général de Berkley Street. L'affaire dépend d'eux.

— Pourquoi ?

— À cause de l'état de votre mère. »

Tentative de meurtre, voilà ce qu'il voulait dire. Ce serait bientôt considéré comme un meurtre.

« Il ne faut pas qu'Alpren vienne vous arrêter à votre domicile, reprit Dan. Les médias sonneraient la curée. Présentez-vous volontairement, dès que possible.

— Pourquoi ont-ils lancé ce mandat ?

— Parce qu'ils possèdent de nouvelles preuves.

— Quelles preuves ?

— Toby, allez-y tout de suite. Si vous voulez, je vous accompagnerai.

— Je n'irai nulle part avant de savoir quelles sont ces preuves. »

Dvorak hésita. « Un pharmacien près de chez vous affirme avoir

délivré des médicaments sur ordonnance pour votre mère. Soixante cachets de Coumadine. Il dit que vous le lui aviez demandé par téléphone.

— C'est faux !

— Je vous répète seulement ce qu'a dit le pharmacien.

— Comment peut-il savoir que c'est moi qui ai appelé ? Quelqu'un d'autre a pu le faire, en se faisant passer pour moi. Peut-être Jane. Il ne peut pas le savoir.

— Toby, nous éclaircirons tout ça, je vous le promets. Pour l'instant, le mieux est de vous présenter au commissariat. Volontairement, sans attendre.

— Et ensuite ? Je passerai la nuit au poste ?

— Si vous ne vous présentez pas de vous-même, vous risquez de passer des mois en prison.

— Je n'ai jamais fait de mal à ma mère.

— Alors allez le dire à Alpren. Plus vous attendrez, plus vous semblerez coupable. Je suis là pour vous soutenir. Je vous en prie, Toby. »

Elle se sentait trop anéantie pour articuler un mot de plus, et trop épuisée pour affronter ce qu'elle avait à faire. Appeler un avocat. Parler à Vickie. Payer ses factures, trouver quelqu'un pour s'occuper de la maison. Et l'argent – il lui faudrait faire virer de l'argent de son compte épargne. Les avocats coûtaient cher...

« Toby, comprenez-vous ce que je vous dis ?

— Oui, murmura-t-elle.

— Je quitte mon bureau. Où voulez-vous que nous nous retrouvions ?

— Au commissariat. Prévenez Alpren que je viens me présenter. Dites-lui qu'il n'envoie personne chez moi.

— Comme vous voudrez. Je vous attendrai là-bas. »

Elle raccrocha, les doigts gourds à force d'avoir serré le combiné. Ainsi la tempête se déchaîne finalement, pensa-t-elle, se préparant au cauchemar qui allait suivre. Empreintes digitales. Photos d'identité. Journalistes. Si seulement elle pouvait se cacher quelque part et rassembler son énergie. Il n'était plus temps à présent, la police l'attendait.

Elle s'apprêtait à tourner la clé de contact quand elle aperçut la lueur fugitive de deux phares. Tournant la tête, elle vit la Saab bleu foncé sortir du parking de la clinique.

Le temps que Toby parvienne à faire demi-tour, la Saab avait déjà disparu dans le virage au bout de la rue. Redoutant de la perdre, elle s'élança à sa suite. Les feux arrière de la Saab réapparurent. Toby relâcha l'accélérateur, laissant sa proie prendre juste assez d'avance pour ne pas la perdre de vue. Au croisement suivant, la Saab tourna



sur la gauche.

Quelques secondes après, Toby fit de même.

La Saab se dirigeait à présent vers l'ouest, pénétrant dans les beaux quartiers de Wellesley. Ce n'était pas Jane qui était au volant, mais un homme ; Toby distingua sa tête dans la lueur des phares venant en sens opposé. Entièrement concentrée sur sa proie, Toby voyait à peine les alentours : les grilles et les hautes haies, les lumières brillantes des maisons aux nombreuses fenêtres. La Saab prit de la vitesse, ses feux rouges s'estompant dans la nuit. Un camion s'engagea sur la route à un croisement, s'intercalant entre Toby et l'autre voiture.

De dépit, Toby klaxonna furieusement.

Le camion ralentit et se serra sur sa droite. Elle accéléra pour le dépasser, se retrouva devant lui.

La route était déserte.

Maudissant le sort, elle chercha à déceler une lueur rouge dans le lointain. Elle l'aperçut qui disparaissait sur la droite. La Saab avait tourné dans une allée privée qui serpentait à travers un boqueteau.

Toby freina brutalement et s'engagea dans le même chemin. Le cœur battant, elle s'arrêta et se donna le temps de retrouver son calme. Les feux arrière de la Saab s'étaient définitivement évanouis au-delà du bois, mais Toby ne craignait plus de la perdre ; il n'y avait visiblement pas d'autre accès à la propriété.

Elle aperçut une boîte aux lettres à l'entrée de l'allée. Elle sortit de sa voiture et alla jeter un coup d'œil dans la boîte. Elle contenait deux enveloppes, des factures d'électricité et de téléphone. Le nom du destinataire était Trammell.

De retour dans sa voiture, Toby rassembla son courage. Phares éteints, guidée par ses seuls feux de position, elle descendit lentement l'allée en pente douce qui s'incurvait à travers les arbres. Gardant le pied appuyé sur le frein, elle laissa la voiture glisser dans les virages à peine visibles à la lueur incertaine de ses feux de position. La route lui semblait sans fin. Il lui était impossible de distinguer ce qu'il y avait au bout. Elle voyait des lumières scintiller par intermittence à travers les branches. Je m'enfonce au cœur du repaire de l'ennemi, se dit-elle. Et pourtant elle ne fit pas demi-tour ; le chagrin et la rage de ces dernières semaines la poussaient à continuer. La mort de Robbie. Bientôt celle d'Ellen. *Vous devriez avoir une vraie vie*, lui avait conseillé Wallenberg avec un air de commisération.

*Voilà ma vie à présent. C'est tout ce qui en reste.*

L'allée s'élargissait. Elle s'arrêta sur le bas-côté, ses pneus glissant sur les épines de pin, et coupa le contact.

Une grande maison se dressait devant elle. Les fenêtres du premier étage étaient éclairées ; la silhouette d'une femme apparut à l'une d'elles, disparut pour réapparaître rapidement quelques instants après.

Toby reconnut le profil.

Jane Nolan. Vivait-elle là ?

Toby leva la tête vers le faîte du toit, si massif qu'il lui cachait la moitié du ciel. Elle distingua quatre cheminées et le reflet des fenêtres du deuxième étage. Jane était-elle une invitée dans cette maison ? Ou simplement une employée ?

Un homme blond rejoignit Jane à la fenêtre du premier – le conducteur de la Saab. Ils se parlèrent. Il regarda sa montre, puis fit un geste interrogateur. Jane semblait de plus en plus agitée, voire furieuse. Elle traversa la pièce et saisit un téléphone.

Toby sortit une minitorche de sa trousse et descendit de sa voiture.

La Saab était garée près du perron de l'entrée. Elle voulait savoir à qui elle appartenait, pour le compte de qui Jane travaillait. Elle s'approcha de la Saab et pointa sa torche sur la vitre. Il n'y avait rien à l'intérieur. La portière du côté du passager n'était pas fermée. Les papiers de la voiture dans la boîte à gants étaient établis au nom de Richard Trammell. Toby actionna l'ouverture du coffre et alla inspecter l'arrière du véhicule. Se penchant en avant, elle éclaira l'intérieur du coffre.

Soudain, il y eut un bruit de branches brisées provenant du bois derrière elle, accompagné d'un grondement sourd, menaçant.

Toby pivota sur ses talons et vit briller l'éclat des dents au moment où le doberman s'élançait.

La brutalité de l'attaque la précipita par terre. Elle porta instinctivement ses mains à sa gorge pour se protéger. Les mâchoires du chien enserraient déjà son avant-bras, ses dents s'enfonçant jusqu'à l'os. Elle poussa un cri, essayant de dégager son bras, mais le molosse secouait obstinément la tête de droite à gauche, ses dents déchirant sa chair. Aveuglée par la douleur, elle lui saisit la gorge de sa main pour lui faire lâcher prise. En vain, les crocs semblaient scellés dans son bras. Ce n'est qu'en lui enfonçant ses doigts dans les yeux qu'elle eut raison de lui. Il la lâcha en hurlant.

Elle roula sur le côté et se redressa péniblement, sentant le sang couler le long de son bras, courant vers sa voiture.

Le doberman s'élança à nouveau.

Il la percuta dans le dos et elle tomba à genoux. Cette fois sa mâchoire n'attrapa que son chemisier, qui se déchira sous ses dents. Elle repoussa violemment l'animal et l'entendit heurter la Saab. Le doberman se remit immédiatement sur ses pattes et se ramassa sur lui-même, prêt à un troisième assaut.

Une voix masculine cria : « Couché ! »

Toby se releva en chancelant, mais elle n'eut pas le temps de gagner le refuge de sa voiture. À présent, c'étaient deux mains qui l'agrippaient et la plaquaient contre le capot de la Saab.

Le chien aboyait sauvagement, impatient d'achever sa proie.

Toby voulut se libérer. Sa dernière vision fut l'arc de lumière que décrivait la lampe torche dans la nuit. Le coup l'atteignit à la tempe, la projetant sur le côté. Elle sentit qu'elle tombait, basculant dans le noir.

Froid. Il faisait très froid.

Elle avait l'impression de refaire surface dans une eau glacée. Elle ne sentait pas ses membres ; elle ne sentait rien, même pas s'ils étaient encore attachés à son corps.

Une porte se referma avec un bruit sourd qui se répercuta en une étrange succession d'échos. Le son résonna comme une cloche dans la tête de Toby. Elle gémit et roula sur le côté. Le sol était glacé. Recroquevillée en boule, frissonnante, elle tenta de réfléchir et de bouger ses membres. Son bras lui faisait mal, la douleur perçait à travers l'engourdissement. Elle ouvrit les yeux et fit la grimace au moment où la lumière heurtait sa rétine.

La vue du sang sur son chemisier la réveilla complètement. Elle regarda fixement sa manche déchirée et rougie.

Le doberman. Le souvenir des crocs du molosse lui revint à l'esprit, puis la douleur se réveilla, si intense que Toby se sentit glisser à nouveau dans l'inconscience. Elle lutta pour rester éveillée. Roulant sur le dos, elle se cogna contre le pied d'une table. Elle crut voir quelque chose pendre mollement au-dessus de sa tête. Elle leva les yeux et aperçut un bras nu qui dépassait du rebord de la table, les doigts à la hauteur de son visage.

Horriée, elle s'écarta et se mit à genoux. L'impression d'étourdissement se dissipa peu à peu à mesure que l'image lui apparaissait dans toute sa brutalité.

Il y avait un corps sur la table, recouvert d'un drap de plastique. Seul le bras était visible, la peau d'un blanc bleuté sous la lumière du néon.

Toby se redressa complètement. Encore faible, elle dut s'agripper au rebord d'un comptoir. Elle examina le corps plus attentivement, puis s'aperçut qu'il y avait une autre table dans la pièce, sur laquelle reposait une deuxième forme enveloppée d'un même drap de plastique. De l'air froid sortait d'un conduit avec un ronflement. Elle parcourut lentement du regard ce qui l'entourait – les murs dépourvus de fenêtres, la lourde porte métallique – et comprit où elle se trouvait.

C'était une chambre froide, pour la conservation des cadavres. L'odeur aurait dû la mettre sur la piste.

Reportant son attention sur le bras ballant du premier corps, elle s'approcha de la table et releva le plastique.

L'homme était âgé ; ses cheveux bruns avaient des racines grises.

Une teinture ratée. Ses paupières étaient ouvertes, découvrant des yeux bleus vitreux. Elle retira le reste du plastique et constata que le corps nu ne portait aucune trace visible de blessure. Il y avait seulement quelques marques sur son bras, laissées par les perfusions. Entre ses chevilles, un dossier de papier kraft portait un nom : James R. Bigelow. Elle l'ouvrit. C'était le compte rendu médical des dernières semaines de la vie de cet homme.

La première entrée était datée du 1<sup>er</sup> novembre.

*Le sujet a manifesté une attitude incohérente pendant le petit déjeuner – a versé du lait dans son assiette au lieu d'utiliser sa tasse – réagi avec confusion quand on lui a demandé s'il avait besoin d'aide. Patient transporté à la clinique pour examens supplémentaires. À l'examen, faibles tremblements. Résultats cérébraux positifs. Pas d'autres signes de localisation. Séquence de transfert permanent engagée.*

Le rapport n'était pas signé.

Toby s'efforça de comprendre ce qu'elle lisait, mais son mal de tête rendait sa lecture confuse. Que signifiait la dernière entrée ? « Séquence de transfert permanent » ?

Elle parcourut la deuxième entrée, le 3 novembre.

*Patient incapable de marcher sans assistance. Résultat de l'encéphalogramme peu significatif. Tremblements croissants, signes cérébraux plus prononcés. Tomographie révélant un développement de l'hypophyse, pas de changements remarquables.*

*4 novembre :*

*Désorientation temporo-spatiale. Crise myoclonique. Fonctions cérébrales en détérioration constante. Analyses normales.*

Puis, la dernière entrée.

*7 novembre :*

*Patient en contention. Incontinence de l'intestin et de la vessie. Liquide et sédatif en perfusion vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Phase terminale. Autopsie demandée.*

Elle reposa le dossier sur les cuisses nues de l'homme. Pendant une minute, elle contempla le corps avec un étrange détachement clinique, notant les poils gris sur la poitrine, les rides de l'abdomen, le pénis flasque dans son nid de poils tire-bouchonnés. Avait-il su ce qu'il risquait ? se demanda-t-elle. Savait-il que tenter de vivre éternellement avait un prix ?

Les vieux se nourrissent des jeunes.

Chancelante, elle prit appui sur la table, les yeux brouillés par la douleur qui lui martelait le crâne. Il lui fallut quelques minutes pour accommoder à nouveau sa vue et porter son regard sur l'autre forme.

Elle alla à la deuxième table, s'approcha du corps entièrement recouvert. Elle souleva le drap. Bien qu'elle se fût armée de courage, elle n'était pas préparée au spectacle d'horreur qui l'attendait.

Le cadavre avait été ouvert en deux, le thorax et l'abdomen fendus par le milieu et les parois rabattues de chaque côté, révélant un invraisemblable fouillis d'organes. L'auteur de l'autopsie avait retiré les organes, puis les avait replacés sans se préoccuper d'un ordre quelconque anatomique.

L'estomac retourné, Toby eut un mouvement de recul. L'odeur du corps indiquait qu'il était mort avant le premier.

Elle se força à s'approcher de nouveau et à consulter le bracelet d'identification. Le nom de Philip Dorr était inscrit au marqueur noir. Il n'y avait ni dossier médical ni documents relatifs à la maladie de cet homme.

Elle examina le visage. Âgé, les sourcils grisonnants, les traits étrangement affaîssés, semblables à un masque de caoutchouc. C'est alors seulement qu'elle remarqua que le cuir chevelu avait été fendu derrière l'oreille. La peau était retombée, exposant la courbe du crâne couleur de nacre. Du bout des doigts, elle tira délicatement sur les cheveux, rabattant avec précaution la peau vers l'avant.

La calotte du crâne se détacha et tomba par terre en résonnant bruyamment. Toby poussa un cri et fit un bond en arrière.

Le crâne béait comme une coupe vide. Il n'y avait rien à l'intérieur, le cerveau avait été retiré.

« Elle va venir, dit Dvorak, voyant Alpren tapoter son crayon sur le bureau. Un peu de patience. »

L'inspecteur Alpren regarda sa montre. « Ça va faire deux heures. Si vous voulez mon avis, vous vous êtes fichu dedans, docteur. Vous auriez dû vous taire.

— Et vous n'auriez pas dû foncer tête baissée. Ce mandat d'amener est prématuré. L'enquête préliminaire n'est pas close.

— C'est ça, et vous croyez que je vais perdre mon temps à rechercher la *véritable* Jane Nolan ? Je ferais mieux d'arrêter la vraie docteur Harper. Si nous la retrouvons jamais, à présent.

— Laissez-lui une chance de se présenter ici de son plein gré. Peut-être attend-elle son avocat. Peut-être est-elle repassée chez elle pour mettre certaines choses en ordre.

— Elle n'est pas chez elle. Nous avons envoyé une voiture de patrouille il y a une demi-heure. Pour moi, le docteur Harper a mis les voiles et quitté la ville. Et à l'heure qu'il est, elle se trouve probablement à des centaines de kilomètres, cherchant à se débarrasser de sa voiture. »

Dvorak consulta l'heure à la pendule murale. Il n'imaginait pas Toby Harper prenant la fuite ; elle n'était pas du genre à se dérober, c'était plutôt quelqu'un qui faisait face et rendait les coups. Pourtant, le doute s'installait en lui au fil des heures, l'obligeant à récapituler tout ce qu'il savait, ou croyait savoir d'elle.

Manifestement, Alpren tirait une certaine satisfaction du tour que prenaient les événements. Dvorak le toubib s'était gouré ; cette fois, c'était le flic qui s'était montré meilleur juge. Silencieux, Dvorak ruminait sa colère, contre Alpren et son ton de suffisance, contre Toby qui avait trahi sa confiance.

Alpren répondit à la sonnerie du téléphone. Quand il raccrocha, ses yeux brillaient d'un éclat dur et satisfait. « On a trouvé sa Mercedes.

— Où ?

— À Logan Airport. Elle l'a laissée dans la zone des embarquements. Probablement pressée de prendre un avion. » Il se leva. « Aucune raison de traîner ici, doc. Elle ne se présentera pas. »

Dvorak rentra chez lui sans allumer la radio de sa voiture, son désarroi grandissant dans le silence. Elle s'était enfuie, et il n'y avait qu'une seule explication à son comportement : elle se savait coupable

et connaissait le châtiment qui l'attendait. Mais certains détails le troublaient. Il imagina l'enchaînement des actes accomplis par Toby dans sa fuite. Elle s'était rendue à Logan au volant de sa voiture qu'elle avait abandonnée dans la zone des embarquements, elle avait foncé vers le terminal et pris l'avion pour une destination inconnue.

Mais ce n'était pas logique. Abandonner sa voiture dans la zone réservée aux embarquements immédiats était le meilleur moyen de la faire repérer. N'importe qui désirant disparaître discrètement aurait au moins garé sa voiture dans le parking d'un des nombreux satellites, où elle aurait pu rester pendant des jours avant qu'on la retrouve.

Donc Toby n'avait pas pris d'avion. Alpren pouvait la croire stupide à ce point, Dvorak savait qu'il n'en était rien. L'inspecteur perdait son temps à vérifier les vols en partance de Logan.

Elle s'était certainement enfuie dans une autre direction.

Dès qu'il eût franchi la porte de son appartement, Dvorak se dirigea vers le téléphone. Il était furieux à présent, piqué au vif par la trahison de Toby et mortifié de s'être montré aussi bête. Il souleva le récepteur, s'apprêtant à appeler Alpren, quand il s'aperçut que le témoin du répondeur clignotait. Il le mit en route et écouta.

La voix électronique indiqua l'heure du message, 18 h 15, puis la voix de Toby se fit entendre :

« Dan, je suis à la bibliothèque de Springer, poste 257. Il y a dans la banque de données quelque chose que je veux vous montrer. Je vous en prie, rappelez-moi... »

La dernière fois qu'ils s'étaient parlé, il était environ 19 h 30, donc ce message était antérieur à leur conversation. Il se souvint qu'elle avait tenté de lui dire quelque chose, qu'il l'avait interrompue sans lui laisser le temps d'expliquer ce qu'elle avait découvert.

*La bibliothèque de Springer... quelque chose dans la banque de données que je veux vous montrer. Je vous en prie, rappelez-moi...*

La douleur survint comme si des doigts d'acier lui serraient l'abdomen, si violente que la plainte s'étrangla au fond de sa gorge. Les yeux clos, serrant les dents, Molly ferma les poings et lutta contre les sangles qui l'entravaient. Ce n'est qu'une fois la contraction passée qu'elle laissa échapper un gémissement de soulagement. Elle ne s'était pas attendue à rester aussi silencieuse pendant l'accouchement. Elle s'était imaginée hurlant, elle avait cru que la douleur se manifestait par des cris. Mais lorsqu'elle sentit venir la contraction suivante, la morsure qui irradiait ses entrailles, elle la supporta sans proférer un son, retenant ses cris, cherchant seulement à se recroqueviller, à se cacher dans le noir.

*Ils ne voulaient pas la laisser en paix.*

Ils étaient deux, vêtus de blouses chirurgicales bleues, les yeux perçants dans l'intervalle étroit entre le masque et le bonnet. Un homme et une femme. Aucun d'eux n'adressait la parole à Molly ; pour eux, elle était un objet, un animal passif sur la table, les cuisses ouvertes, les pieds attachés aux étriers.

La contraction cessa enfin et le brouillard de la douleur se dissipa peu à peu, lui permettant de distinguer ce qui l'entourait. Les lampes, trois soleils aveuglants au-dessus de sa tête. Le reflet brutal de la potence de perfusion. Le tube de plastique inséré dans sa veine...

« S'il vous plaît, implora-t-elle, vous me faites mal... »

Ils l'ignorèrent. L'attention de la femme était concentrée sur le liquide qui se déversait dans la perfusion, celle de l'homme sur les jambes écartées de Molly. S'il avait affiché ne serait-ce qu'une vague expression de concupiscence, Molly aurait pu dans une certaine mesure avoir l'impression de maîtriser la situation. Mais il n'y avait pas la moindre trace de désir dans son regard.

Une nouvelle contraction s'annonçait. Molly tira sur les bracelets de contention qui lui enserraient les poignets, essayant désespérément de se tourner sur le côté, transformée en furie sous l'effet de la douleur. Elle se cambra violemment sur la table qui fut secouée de tremblements.

« La perfusion va bientôt s'arrêter, dit la femme. Ne pouvons-nous pas la mettre sous... »

L'homme répondit : « Les contractions cesseraient. Pas d'anesthésie.

— Laissez-moi ! hurla Molly.

— Je ne peux pas supporter ces cris, dit la femme.

— Alors augmentez la pitocine et faites qu'elle expulse ce maudit machin. » Il se pencha en avant, ses doigts gantés fouillant entre les cuisses de Molly.

« Laissez... moi ! » souffla Molly d'une voix rauque, submergée par une autre vague de douleur. Les doigts qui la pénétraient ajoutaient à sa souffrance et des larmes se mirent à rouler le long de ses joues.

« Le col est presque entièrement dilaté, dit l'homme. On l'a presque. »

Molly dressa la tête et poussa un grognement.

« C'est bien, elle pousse. Vas-y, ma fille. Encore. »

Molly parvint à articuler : « Allez vous faire foutre.

— Pousse, nom de Dieu, sinon il faudra le faire sortir autrement.

— Vous faire foutre, faire foutre... »

La femme gifla Molly si durement qu'elle sentit sa tête partir sur le côté. Pendant quelques secondes elle resta étourdie et muette, la joue brûlante, la vue brouillée. La douleur de la contraction diminuait. Molly sentit un liquide chaud s'écouler de son vagin, elle l'entendit goutter sur le drap de papier placé sous ses fesses. Puis sa vision s'éclaircit et



elle distingua clairement l'homme à nouveau. Ce qu'elle vit sur son visage était de l'attente. De l'impatience.

*Ils attendent pour prendre mon bébé.*

« Augmentez la pitocine, dit l'homme. Qu'on en finisse ! »

La femme monta le débit de la perfusion, et un instant plus tard, Molly sentit une nouvelle contraction irradier ses entrailles, si rapide et si forte qu'elle fut terrassée par sa violence. Sa tête se souleva de la table, tendue vers sa poitrine tandis qu'elle poussait encore. Le sang jaillit à nouveau, inondant le drap chirurgical.

« Pousse. Allez, pousse ! » ordonna la femme.

Molly inspira profondément et à nouveau banda toutes ses forces. Sa vision s'obscurcit. Une nouvelle vague de douleur explosa dans sa tête. Elle entendit un hurlement jaillir de sa gorge mais le son lui était étranger, c'était le cri perçant d'un animal mourant.

« Ça y est. Allez, allez, vas-y... »

Elle poussa une dernière fois, crut sentir sa chair se déchirer.

Et ensuite, Dieu merci, ce fut fini.

Anéantie, trempée de sueur, Molly ne pouvait ni bouger ni prononcer un mot. Peut-être s'était-elle endormie – elle n'en était pas sûre. Elle savait seulement qu'un certain temps s'était écoulé et que quelqu'un bougeait dans la pièce. Un bruit d'eau, le claquement d'une porte de placard. Au prix d'un effort énorme, elle parvint à ouvrir les yeux.

D'abord, elle ne vit que la lumière éblouissante des trois soleils au-dessus de sa tête. Puis elle aperçut distinctement l'homme qui était debout à côté d'elle et ce qu'il tenait dans ses mains.

C'était quelque chose qui avait des poils, des touffes drues souillées de sang coagulé. La chair était rose et informe, comme un morceau de viande flasque dans la main gantée de l'homme. Ça remuait. Un simple frémissement au début, suivi d'un tressaillement violent tandis que la chair se dilatait, que les poils se hérissaient.

« Fonction musculaire primitive, dit l'homme. Et nous avons encore des rudiments de structures dentées et folliculaires. Les appendices n'ont pas encore été éliminés.

— Le bain salin est prêt.

— Tout est en ordre à côté ?

— Le patient attend sur la table. Nous avons juste besoin du tissu.

— Laissez-moi le peser. » L'homme se leva et posa le morceau de chair sur une balance à quelques centimètres de la tête de Molly.

Molly regarda. Un seul œil, sans paupière, sans expression, la fixait.

Son hurlement éclata dans la pièce, résonnant comme un écho sans fin, son horreur s'amplifiant au son de sa propre voix.

« Il faut la faire taire ! dit la femme. Le patient pourrait

l'entendre. »

L'homme plaqua un masque de caoutchouc sur la bouche et le nez de Molly. Elle voulut dégager son visage. Il la saisit par la mâchoire et tenta de l'immobiliser, la forçant à respirer le gaz. Molly lui attrapa le petit doigt entre ses dents et le mordit comme un animal affolé. L'homme poussa un cri.

Le coup atteignit Molly à la tempe avec une telle brutalité qu'elle crut que sa tête explosait.

« La salope ! Maudite petite salope ! s'exclama l'homme.

— Mon Dieu, votre doigt...

— La seringue. Passez-moi la seringue !

— De quoi ?

— De potassium. Maintenant. »

Lentement Molly ouvrit les yeux. Elle vit la femme penchée au-dessus d'elle, une seringue à la main. Elle vit l'aiguille pénétrer dans le site d'injection.

Un ruisseau de feu remonta lentement dans le bras de Molly. Elle hurla, se tordant de douleur, cherchant à se libérer, mais la sangle immobilisait son poignet.

« La totalité, dit l'homme. Donnez-lui toute la dose. »

La femme hocha la tête. Elle appuya sur le piston de la seringue.

Il y en avait un nombre extraordinaire. Au moins trente-trois hypophyses distinctes dans les seuls replis du tissu cérébral du fœtus, plus qu'aucun implant embryonnaire précédent n'avait jamais produit. Au microscope, les cellules paraissaient saines et exemptes de maladies, et les analyses sanguines de la fille s'étaient toutes révélées normales. Ils ne pouvaient courir le risque de transmettre de nouvelles infections. Ils avaient fait une erreur avec le premier groupe de receveurs, quand ils avaient utilisé des fœtus intacts récoltés dans des utérus de femmes habitant un pauvre village mexicain. Un village où le bétail était déjà en train de mourir.

Ce tissu-là avait été cultivé à partir d'un embryon génétiquement modifié qui à l'origine provenait de son propre laboratoire. Il savait qu'il était sain.

Gideon Yarborough disséqua trois glandes et les déposa dans un flacon de trypsine chauffée à trente-sept degrés. Le reste du fœtus – si l'on pouvait qualifier de fœtus cet amas de chair – fut rincé et placé dans un bocal de soluté de Hank équilibré. Il surnagea dans le liquide et l'œil bleu apparut à la surface. Il n'y avait pas de cerveau derrière cet œil, mais Yarborough fut parcouru d'un frisson à sa vue. Il recouvrit le bocal et le rangea de côté. Plus tard, il prélèverait les hypophyses restantes. C'était une récolte exceptionnelle ; suffisante pour implanter dix patients.

Vingt minutes s'étaient écoulées.

Il rinça le flacon contenant les trois hypophyses dans une solution salée. La trypsine avait rompu le tissu et un liquide trouble tournoyait dans le récipient où n'apparaissaient plus que des cellules individuelles en suspension. Les éléments constitutifs d'une nouvelle glande maîtresse. Il aspira avec précaution la suspension dans une seringue, puis l'emporta dans la pièce voisine où l'attendait son assistante.

Le patient, sous Valium, était allongé sur la table. Soixante-dix-huit ans, en bonne santé, mais affecté par le poids des ans. Quelqu'un qui voulait retrouver sa jeunesse et était prêt à payer le prix, à endurer un mauvais moment pour y parvenir.

Il avait la tête alignée dans un cadre stéréotaxique de Todd-Wells qui lui immobilisait le crâne. L'image agrandie était projetée sur un écran, permettant de voir clairement la selle turcique, la petite cavité osseuse qui renfermait l'hypophyse vieillissante du patient.

Yarborough pulvérisa un anesthésique local dans la narine droite de l'homme, et la tamponna avec une solution de cocaïne. Puis il inséra une longue aiguille dans la narine droite et injecta davantage d'anesthésique dans la muqueuse.

Le patient laissa échapper un gémissement.

« Je suis seulement en train vous insensibiliser, monsieur Luft. Tout va bien. » Il tendit la seringue d'anesthésique à son assistante.

Puis il s'empara de la mèche.

C'était une mèche simple, presque aussi fine qu'une aiguille. Il l'introduisit dans la narine. Se guidant grâce à l'image sur l'écran, Yarborough commença à percer, la mèche s'enfonça avec un sifflement dans la base de l'os sphénoïde. Lorsqu'elle perça la *dura propria*, la membrane qui tapisse la pituitaire, le patient poussa un cri aigu et se contracta.

« Tout va bien, monsieur Luft. C'est la partie la plus désagréable. La douleur ne devrait durer que quelques secondes. »

Ainsi qu'il l'avait prévu, le patient se détendit lentement. Transpercer la dura provoquait toujours un élancement douloureux à l'arrière du front. Rien d'inquiétant aux yeux de Yarborough.

Son assistante lui présenta la seringue contenant les cellules en suspension.

À travers l'orifice fraîchement percé dans l'os sphénoïde, Yarborough introduisit l'extrémité de l'aiguille. Il injecta lentement le contenu de la seringue dans la selle turcique, se représentant les cellules en train de tourbillonner dans leur nouveau réceptacle, se développant, se multipliant en de nouvelles colonies saines. Des usines à cellules qui diffusaient les hormones d'un jeune cerveau. Des hormones que M. Luft ne pouvait plus fabriquer.

Il retira l'aiguille. Aucun saignement. Une intervention nette, impeccable.

« Tout s'est parfaitement passé, dit-il à son patient. Il ne vous reste qu'à vous reposer ici une demi-heure pendant que nous contrôlons votre tension artérielle.

— C'est tout ?

— C'est terminé. Vous vous en êtes brillamment tiré. » Il fit un signe à son assistante. « Je vais rester avec lui et le surveiller. Je préviendrai l'ambulance quand il sera prêt à regagner Brant Hill.

— Que faisons-nous pour... » Son assistante se tourna vers la porte. Vers l'autre pièce.

Yarborough ôta ses gants. « Je m'en chargerai aussi, Monica. Occupez-vous de l'autre problème. »

Le thermomètre mural indiquait deux degrés.

Toby se recroquevilla dans un coin, les genoux ramenés contre la poitrine, une feuille de plastique drapée autour de ses épaules. C'était le linceul d'un cadavre, imprégné de l'odeur du formol. Saisie de répulsion au début, elle avait eu un haut-le-cœur à la pensée d'ôter le plastique qui recouvrait l'un des corps pour s'en protéger. Lorsqu'elle s'était mise à trembler de froid, elle avait compris qu'elle n'avait que cette solution. C'était le seul moyen de conserver sa chaleur corporelle.

Mais cela ne suffirait pas à la maintenir en vie. Au fur et à mesure que s'écoulaient les heures, ses mains et ses pieds devenaient complètement insensibles, elle ne sentait même plus son bras douloureux. Elle avait de la peine à réfléchir ; son processus mental était ralenti au point qu'elle n'arrivait plus à se concentrer ; elle savait seulement qu'elle devait rester éveillée.

Bientôt elle n'aurait même plus la volonté suffisante pour y parvenir.

Peu à peu sa tête s'inclina et ses membres se relâchèrent. À deux reprises, elle trouva la force de se réveiller, s'aperçut qu'elle était couchée sur le côté et que les lumières brillaient toujours. Puis elle s'endormit.

Elle rêva. Deux personnes parlaient – leurs voix étaient déformées, métalliques. Elle flottait dans un liquide noir, sentait un flot de chaleur contre son visage.

Puis elle tombait.

Elle se réveilla en sursaut. Elle était allongée dans le noir. Il y avait un tapis sous sa joue. Un mince rai de lumière perçait l'obscurité ; une porte se referma en grinçant. Elle voulut bouger, mais en vain, ses mains étaient attachés derrière son dos et ses pieds engourdis et incapables de remuer. Elle entendit une autre porte se refermer, puis

le bruit d'un moteur de voiture qui démarrait.

Un homme dit : « Il faudrait peut-être verrouiller la grille. »

La voix qui répondit était celle de Jane Nolan : « J'ai attaché le chien. Il ne se sauvera pas. Partons. »

La voiture commença à rouler sur une route cahoteuse. Ils quittaient les abords de la maison, pensa Toby. Où l'emmenaient-ils ?

Une soudaine secousse de la camionnette lui projeta l'épaule contre le plancher, elle retint un cri de douleur. Elle reposait sur son bras blessé et l'insensibilité due au froid commençait à se dissiper. Elle se retourna, parvint à se mettre sur le dos, mais se retrouva coincée contre quelque chose de froid et d'élastique. L'obscurité était moins dense à présent, trouée par la lumière des réverbères et des voitures qui venaient en sens inverse. Toby tourna la tête pour voir contre quoi elle s'était heurtée et se trouva face au visage d'un des cadavres.

Son hoquet d'épouvante attira l'attention de ses ravisseurs. « Elle est réveillée, fit l'homme.

— Continuez à rouler, dit Jane. Je vais la faire taire. » Elle déboucla sa ceinture de sécurité et se faufila à l'arrière de la camionnette où elle s'agenouilla près de Toby, s'affairant dans la pénombre avec un rouleau de sparadrap. « J'espérais pourtant ne plus entendre parler de vous. »

Toby se débattit, tentant en vain de libérer ses mains. « Ma mère – vous avez fait du mal à ma mère...

— C'est de votre faute, dit Jane, en décollant une longueur de ruban adhésif. Vous étiez tellement obsédée, docteur Harper. Trop occupée par la santé de quelques vieillards. Vous ne vous êtes même pas rendu compte de ce qui se passait sous votre propre toit. » Elle appliqua le sparadrap sur la bouche de Toby, ajoutant d'un ton de reproche : « Et vous prétendez être une fille aimante ! »

*Ordure, pensa Toby. Vous l'avez tuée !*

Jane ricana en détachant une deuxième longueur de ruban. « Je n'avais pas l'intention de faire du mal à votre mère. J'étais là uniquement pour vous tenir à l'œil. Voir jusqu'où vous iriez. Ensuite il y a eu cette nuit où Robbie Brace est venu vous trouver, et tout a basculé... » Elle colla le second adhésif sur la bouche de Toby. « C'était alors trop tard pour que vous ayez un accident. Trop tard pour vous faire taire définitivement. Les gens croient trop volontiers les morts. » Elle déchira une dernière bande de ruban et l'appliqua en travers du visage de Toby, d'une oreille à l'autre. « Mais croiront-ils une femme qui s'est attaquée à sa propre mère ? J'en doute. » Elle dévisagea Toby comme si elle appréciait son travail. Dans la quasi-obscurité de la camionnette que trouaient par intermittence les phares des voitures, les yeux de Jane brillaient d'un éclat singulier. Combien de fois Ellen avait-elle vu ces mêmes yeux braqués sur elle à son

réveil ? *J'aurais dû le savoir. J'aurais dû sentir que le mal était entré dans ma maison.*

La camionnette vira brusquement et Jane étendit un bras pour conserver son équilibre.

*Non, elle ne s'appelle pas Jane, comprit soudain Toby. C'est Monica Trammell, l'associée de Wallenberg à l'Institut Rosslyn.*

Le véhicule oscilla. À l'asphalte de la route succéda la surface irrégulière d'un chemin de terre et Toby sentit le corps la heurter, rebondir contre elle. Ils s'arrêtèrent brusquement, et la portière latérale s'ouvrit.

La silhouette d'un homme se découpait dans le ciel sans lune. « Gideon n'est pas encore arrivé. » C'était la voix de Carl Wallenberg.

La femme descendit de la camionnette. « Il faut qu'il soit là ce soir. Nous devons tous être là.

— Le patient avait besoin d'être stabilisé. Gideon est resté avec lui.

— Nous ne pouvons pas effectuer l'opération sans lui. Cette fois, la responsabilité doit être partagée, Carl. Tous sur le même plan. Richard et moi en avons déjà trop fait.

— Je ne veux pas m'en mêler.

— Il le faut. Le trou est-il creusé ? »

La réponse vint sous la forme d'un soupir. « Oui. »

« Dans ce cas, finissons-en. » La femme se tourna vers le conducteur. « Sors-les, Richard. »

Le chauffeur saisit les pieds entravés de Toby et la tira à moitié dehors. Comme Wallenberg la prenait par les épaules, Toby se tortilla.

Il faillit la laisser tomber. « Mon Dieu ! Elle est encore vivante !

— Ne vous en occupez pas et portez-la, dit Monica.

— N'y a-t-il pas d'autre moyen ?

— Je n'ai pas apporté de seringues. Et de cette manière il n'y aura pas de sang. Pas question qu'on trouve la moindre trace. »

Wallenberg respira longuement avant de saisir à nouveau Toby par les épaules. Les deux hommes la basculèrent hors de la camionnette et l'emportèrent dans la nuit. Toby n'avait aucune idée de l'endroit où ils l'emmenaient. Elle savait seulement que le sol était irrégulier, que les hommes se dirigeaient difficilement dans le noir. Elle distingua vaguement la tête de Richard Trammell avec ses cheveux blonds cendrés, et l'ombre d'une grue dans le ciel étoilé. Tournant la tête, elle aperçut des lumières qui filtraient à travers une clôture et reconnut le bâtiment dans le lointain : la maison de retraite de Brant Hill. Ils la portaient jusqu'à l'excavation destinée aux fondations de la nouvelle aile.

Wallenberg trébucha et lâcha prise. Toby tomba, sa tête heurta le sol si brutalement que ses mâchoires claquèrent. La douleur lui brûla la langue et elle sentit le goût du sang se répandre dans sa gorge.

« Dieu du ciel, murmura Wallenberg.

— Carl, dit Monica, d'une voix neutre, métallique. Il faut en finir maintenant.

— Bon sang, faites-le vous-même !

— Non, c'est votre tour. C'est à vous de vous salir les mains, pour une fois. À vous et à Gideon. Qu'on en finisse. »

À nouveau Carl prit une profonde inspiration. Une fois encore Toby se sentit soulevée, puis on la descendit dans la fosse. Les deux hommes s'arrêtèrent. Toby regarda le visage de Wallenberg mais ne put voir son expression. Elle n'aperçut qu'un ovale indistinct, une mèche de cheveux qui flottait au vent pendant qu'il la tournait de côté, puis la lâchait.

Bien qu'elle s'y fût préparée, le choc lui coupa le souffle. Un voile noir passa devant ses yeux. Puis sa vision se rétablit graduellement. Elle vit un bouquet d'étoiles suspendues au-dessus d'elle, et comprit qu'elle reposait au fond d'un trou. Une poignée de terre tomba du rebord, lui piquant le visage. Elle rejeta brusquement la tête de côté et sentit du gravier contre sa joue.

Les deux hommes s'éloignèrent. *Maintenant*, se dit-elle. *C'est ma seule et unique chance*. Elle tenta de se libérer, se tordant désespérément d'un côté puis de l'autre, sentant une nouvelle couche de poussière se déverser sur elle chaque fois qu'elle se cognait à la paroi. Mais ses poignets et ses chevilles étaient trop étroitement attachés et ses efforts eurent pour seul résultat de lui paralyser les mains. Un morceau du ruban adhésif s'était décollé de sa joue. Elle frotta son visage contre le gravier pour détacher le sparadrap, s'écorchant la peau.

Vite, vite.

Elle toussait, s'étouffait dans un nuage de poussière. Le ruban se décolla, libérant ses lèvres. Elle cria à pleins poumons.

Une silhouette se dressa en haut de l'excavation. « Personne ne peut vous entendre, dit Monica. Le trou est très profond. Demain il n'existera plus, il aura été comblé. Demain ils déverseront des tonnes de gravier, puis couleront le béton. » Elle se retourna au moment où les hommes réapparaissaient, portant l'un des corps. Ils le jetèrent à l'intérieur. Il atterrit à côté de Toby, la tête heurta son épaule avec un bruit sourd. Toby se tassa dans la partie la plus reculée du trou, cherchant à se protéger de la pluie de terre qui lui frappait à nouveau le visage.

*C'est donc ainsi que tout va finir. Trois squelettes dans un trou. Emmurés sous une dalle de béton.*

Les hommes repartirent chercher le deuxième corps.

Toby appela au secours, mais seul un filet de voix sortit du trou.

Monica s'accroupit au bord de la fosse. « Il fait froid cette nuit.

Toutes les fenêtres sont fermées. Personne ne peut vous entendre. »

Toby hurla à nouveau.

Monica lui jeta une poignée de terre à la figure. Toussant, Toby se retourna et se trouva face au cadavre. Monica avait raison. Personne ne l'entendrait.

Les hommes revinrent, essoufflés par l'effort. Ils lancèrent le dernier corps dans la fosse.

Il atterrit sur Toby, le linceul de plastique se plaqua sur son visage. Paralysée par le poids du corps, aveuglée, elle entendait les voix au-dessus d'elle, le bruit d'une pelle qui remuait de la terre.

La première pelletée tomba dans la fosse. Elle recouvrit les jambes de Toby. Elle tenta de se dégager, mais une deuxième suivit, puis une autre.

« Attendez Gideon, ordonna Monica. Lui aussi doit participer.

— Il donnera les derniers coups de pelle. Finissons-en », dit Richard. Une autre pelletée de terre tomba. Toby tenta de remuer, de se dégager du poids du corps qui la recouvrait. Le linceul glissa un peu, lui découvrant les yeux. Elle aperçut alors les trois silhouettes debout au bord de l'excavation. Ils semblèrent deviner qu'elle les observait et se turent pendant un instant.

Puis Monica ordonna : « Bon, allez-y. Remplissez-le complètement. »

Toby hurla : « Non ! » mais sa voix était étouffée par le drap. Par le poids du cadavre.

La terre se mit à tomber en pluie. Toby ferma les yeux pour se protéger des gravillons. La terre tombait régulièrement maintenant, se mêlant à ses cheveux, davantage de terre, s'amoncelant autour de son corps, recouvrant ses membres. Elle essaya de bouger, mais le poids du corps, de la terre, la clouait au sol. Elle entendait le flot de son sang gronder dans ses oreilles, l'air entrer avec un râle dans ses poumons. Elle jeta un dernier regard aux étoiles au-dessus d'elle avant d'enfouir son visage à l'abri du linceul.

Il n'y eut plus aucune lumière.



C'était son tour de manier la pelle.

Les mains tremblantes, Carl Wallenberg saisit le manche et ramassa sa première pelletée de terre. Il s'immobilisa au bord de l'excavation, jeta un regard dans le trou noir, songeant à la femme qui se trouvait au fond, en vie, le cœur encore battant, le sang circulant dans ses veines. Elle allait mourir sous ce linceul de terre.

Il lança sa charge dans le trou, en ramassa une autre. Il entendit le murmure d'approbation de Monica et la maudit en son for intérieur de le forcer à accomplir cet acte atroce. C'était la dernière preuve à éliminer, les trois derniers témoins d'une expérience qui avait mal tourné.

*Nous aurions dû être plus vigilants avec les donneurs. Nous aurions dû vérifier plus largement le matériel fœtal. Ne pas nous limiter à la recherche des bactéries et des virus. Nous n'avons jamais envisagé l'existence de prions.*

Mais Yarborough était pressé d'implanter les cellules. Les tissus devaient être fraîchement prélevés, il l'avait spécifié. Il fallait implanter les suspensions cellulaires sept jours après le prélèvement pour qu'elles survivent dans les cerveaux de leurs nouveaux hôtes. Qu'elles se développent en colonies. Et les listes d'attente étaient longues, plus d'une trentaine d'hommes et de femmes qui avaient payé un acompte, qui revendiquaient le droit à une deuxième jeunesse. Garantie sans risque. Une intervention banale : une anesthésie locale, l'injection contrôlée aux rayons X de cellules pituitaires dans le cerveau, et quelques semaines après, le lent rajeunissement de la glande maîtresse. Gideon et lui l'avaient pratiquée des douzaines de fois, sans complications, jusqu'à ce que Rosslyn ait décidé d'interrompre le programme pour des raisons d'éthique. Sans la nécessité d'utiliser des fœtus humains, cette nouvelle procédure aurait été saluée comme une découverte capitale. Une fontaine de jouvence, distillée par les cerveaux d'êtres à venir et non désirés.

Une découverte capitale, assurément. Mais qui serait éternellement occultée à cause de ses implications politiques.

Il s'arrêta, souffla, trempé d'une sueur glacée. Le trou était presque comblé. En ce moment même, les poumons de la femme s'emplissaient de terre, ses cellules cérébrales mouraient, privées d'oxygène. Son cœur pompait désespérément, pour la dernière fois. Il n'aimait pas Toby Harper, il était conscient qu'il fallait la réduire au silence, mais il

eût préféré lui réserver une mort plus paisible, qui ne reviendrait pas le hanter pendant les années à venir.

Il n'avait jamais eu l'intention de tuer personne.

Sans doute quelques fœtus avaient-ils été sacrifiés, mais seulement au début. Aujourd'hui, ils utilisaient du tissu cloné, à peine humain, implanté et élevé dans des utérus. Il ne ressentait aucune culpabilité quant à l'origine des fœtus. Pas plus que ses patients n'éprouvaient le moindre remords ; ils désiraient bénéficier du traitement et étaient disposés à payer pour l'obtenir. Tant que Brant Hill resterait dans l'ignorance, il poursuivrait son travail et le flot d'argent continuerait de couler.

Mais il y avait eu la mort de Mackie, suivie des autres. Maintenant, ce n'était plus seulement l'argent qui était en jeu ; il risquait de perdre sa situation, sa réputation. Son avenir.

*Cela valait-il un meurtre ?*

Tout en continuant à déverser les pelletées de terre dans le trou qui se remplissait rapidement, il était douloureusement conscient de l'agonie de la femme au fond du trou. Mais nous mourons tous. Certains de façon plus horrible que d'autres.

Il reposa la pelle. Il avait la nausée.

« Égalisez la surface, lui ordonna Monica. Il ne faut pas que les ouvriers remarquent la moindre dénivellation.

— Faites le vous-même. » Il jeta la pelle dans sa direction. « J'en ai assez fait. »

Elle s'empara de la pelle et le regarda avec insistance. « C'est vrai, dit-elle enfin. Dorénavant, vous êtes aussi mouillé dans cette histoire que Richard et moi. » Elle se tut, un pied sur la pelle, se préparant à achever sa tâche.

« Voilà Yarborough », dit Richard.

Wallenberg se retourna et vit les phares d'une voiture se rapprocher. La Lincoln noire de Yarborough avançait lentement sur le chemin de terre. Elle s'arrêta devant la clôture du chantier. La portière du conducteur s'ouvrit et se referma brutalement.

Une lumière aveuglante jaillit soudain, éclairant le site de la fosse. Wallenberg fit un pas en arrière, se protégeant les yeux. Il entendit d'autres crissements de pneus, d'autres claquements de portières, un bruit de course précipitée.

Wallenberg cligna des yeux en direction des silhouettes qui se découpaient dans le halo des phares. Ce n'était pas Yarborough. Alors, qui ?

Deux hommes s'avancèrent.

De l'air frais emplissait ses poumons, si froid qu'il lui brûlait la gorge. Elle aspira difficilement une bouffée, puis une autre, toussa. On

lui pressait quelque chose sur le visage. Elle chercha à se dégager, cramponnée aux mains qui lui immobilisaient la tête. Elle entendait des voix, trop nombreuses, parlant toutes en même temps.

« Remettez-lui le masque à oxygène !

— Elle ne reste pas en place...

— Hé, j'ai besoin d'une paire de mains pour m'aider ! Je n'arrive pas à poser la perf. »

Elle se débattait, griffait. Une lumière brillait au loin et elle essayait de se frayer un chemin dans l'obscurité, d'atteindre cette lumière avant qu'elle ne disparaisse. Mais ses bras étaient paralysés, attachés. L'air qu'elle respirait sentait le caoutchouc.

« Toby, cessez de vous débattre ! » Elle sentit une main saisir les siennes comme pour l'arracher à la nuit.

Un rideau noir se déchira soudain devant ses yeux et elle émergea dans un flot de lumière. Elle vit des visages penchés sur elle. Elle vit d'autres lumières, bleues et rouges, qui dansaient en rond. Comme c'est beau, se dit-elle. Toutes ces couleurs. Elle entendit un curieux grésillement. La radio de la police.

« Docteur, venez voir », dit l'un des policiers.

Dvorak ne répondit pas. Son regard était rivé sur les feux arrière de l'ambulance qui emmenait Toby à l'hôpital, tressautant sur le chemin de terre. Il ne faut pas qu'elle soit seule cette nuit, pensa-t-il. Je dois rester auprès d'elle ; c'est là que je veux être. Toujours.

Il se tourna vers le flic et se rendit compte qu'il tremblait encore de tous ses membres. La nuit avait pris un aspect étrangement fluorescent. Il y avait toutes ces voitures de police, toutes ces lumières, et les spectateurs rassemblés de l'autre côté du chantier – comme toujours sur les lieux d'un crime, mais ces badauds-là étaient plus vieux. Les résidents de Brant Hill avaient entendu les sirènes et, poussés par la curiosité, étaient sortis dans la nuit vêtus de leurs robes de chambre. Ils se tenaient gravement alignés derrière la barrière, contemplant la fosse d'où l'on avait retiré les deux corps qui reposaient maintenant sur le sol. Ils se taisaient ; pour eux, sans doute, la mort était trop proche pour qu'ils s'en moquent.

« L'inspecteur Sheehan vous attend là-bas, dit le flic. Il est le seul à l'avoir touché.

— Touché quoi ?

— Le corps.

— Un autre ?

— Je le crains. »

Dvorak suivit le policier hors du chantier, trébuchant sur les inégalités du terrain.

« Il était dans la malle de la voiture, dit le flic essoufflé.

— Quelle voiture ?

— La Lincoln du docteur Yarborough. Celle que nous avons suivie depuis Howarth. On dirait qu'il apportait un complément de dernière minute à l'enterrement. Sûr qu'on ne s'attendait pas à ça quand on a ouvert la malle. »

Ils dépassèrent le groupe de curieux et se dirigèrent vers la voiture de Yarborough, garée près de la clôture. L'inspecteur Sheehan se tenait près du coffre ouvert. « Et de trois », fit-il.

Dvorak secoua la tête. « Je ne suis pas certain de pouvoir en supporter davantage.

— Ça ne va pas, doc ? »

Dvorak ne répondit pas, songeant à la nuit qui s'annonçait. Aux heures qu'il lui faudrait attendre avant de se retrouver aux côtés de Toby. Il n'y pouvait rien ; c'était son job.

Il prit une paire de gants de caoutchouc dans sa poche. « Allons-y », dit-il, plongeant son regard à l'intérieur du coffre.

Sheehan dirigea sa torche sur le visage du cadavre.

Dvorak resta figé, incapable de dire un mot, contemplant le visage de la jeune fille, l'ecchymose qui marquait sa peau fragile, les yeux gris, ouverts et inanimés. Hier encore une âme habitait ce regard. Hier encore il l'avait vue briller dans ses yeux. *Où es-tu maintenant ?* se demanda-t-il. *Quelque part où tu as trouvé refuge, j'espère. Dans un endroit chaud, doux et sûr.*

Il étendit la main et ferma doucement les yeux de Molly Picker.

Les rires des infirmières dans le couloir tirèrent Dvorak d'un sommeil troublé. Il ouvrit les yeux et vit la lumière du jour briller à la fenêtre. Il était assis dans un fauteuil près du lit d'hôpital de Toby. Elle dormait encore, respirant lentement et régulièrement, les joues enflammées. La terre qui maculait son visage avait été nettoyée, il restait seulement quelques grains de sable dans ses cheveux.

Il se leva et s'étira, cherchant à faire disparaître la raideur de son cou. Enfin une journée ensoleillée, pensa-t-il en regardant par la fenêtre. Un dernier nuage traînait dans le ciel.

Derrière lui, une voix murmura : « J'ai fait un affreux cauchemar. »

Se retournant, il croisa le regard de Toby. Elle lui tendit la main. Il la prit dans la sienne et s'assit près d'elle.

« Mais ce n'était pas un rêve, n'est-ce pas ?

— Non. C'était malheureusement la réalité. »

Elle garda le silence, les sourcils froncés, comme si elle cherchait à rassembler des fragments de souvenirs en un tout intelligible.

« Nous avons trouvé leurs dossiers médicaux, dit Dvorak. Ils conservaient des informations sur tous les implants cérébraux. Soixante-dix-neuf dossiers, stockés dans le sous-sol de Howarth. Les

noms des patients, les comptes rendus opératoires, les examens de contrôle.

— Ils conservaient toutes les données ? »

Il hocha la tête. « Pour étayer leur réussite. À première vue, ces implants avaient des résultats positifs.

— Et comportaient des risques.

— Oui. Un groupe de patients en a fait les frais, au début de l'an dernier. À cette époque, Wallenberg utilisait encore des fœtus avortés. Cinq hommes ont reçu des implants de mêmes cellules fœtales groupées. Toutes infectées au même moment. Un an s'est écoulé avant que les symptômes n'apparaissent chez le premier patient.

— Le docteur Mackie ? »

Il acquiesça.

« Vous dites qu'il y a soixante-dix-neuf dossiers. Quid des autres patients ?

— En vie. Et en pleine forme. Ce qui pose un dilemme sur le plan moral. Que faire si ce traitement marchait vraiment ? »

L'expression troublée de Toby lui prouva qu'elle partageait son interrogation. *Jusqu'où peut-on aller pour prolonger la vie ? Quelle part de notre humanité sacrifions-nous ?*

Elle dit soudain : « Je sais où trouver Harry Slotkin. » Son regard avait retrouvé toute sa clarté. « Brant Hill – la nouvelle aile de la maison de retraite. Il y a quelques semaines, ils ont coulé les fondations.

— Oui. Wallenberg nous l'a avoué.

— Wallenberg ?

— Ils s'entre-déchirent à présent. Wallenberg et Gideon contre les Trammell. Chacun essaye de rejeter la faute sur la partie adverse. Pour l'instant, les Trammell semblent mal partis. »

Toby rassembla son courage pour poser la question suivante. « Et Robbie ?

— C'est Richard Trammell qui s'en est chargé. Le pistolet était enregistré à son nom. Le rapport balistique le confirmera. »

Elle accueillit l'information en silence. Dan vit des larmes briller dans ses yeux et préféra attendre un peu pour lui annoncer le sort de Molly. Ce n'était pas le moment de l'accabler avec une tragédie supplémentaire.

On frappa à la porte et Vickie entra. Elle paraissait plus pâle que la veille, étrangement plus effrayée que lorsque Dan l'avait vue accourir à l'hôpital pour voir sa sœur. Elle s'immobilisa à quelques pas du lit, comme si elle hésitait à s'approcher.

Dvorak se leva. « Je vais vous laisser seules, toutes les deux.

Vickie le retint. « Non. Je vous en prie, ne partez pas.

— Je ne pars pas. » Il se pencha pour embrasser Toby. « Je vais

seulement attendre dehors. » Il alla à la porte.

Il s'arrêta une seconde, se retourna, vit Vickie se libérer d'un poids invisible et d'un seul élan se précipiter vers Toby et la prendre dans ses bras.

Dvorak sortit de la pièce.

### *Deux jours plus tard.*

Le respirateur ventilait vingt respirations par minute, chacune suivie d'un soupir tandis que se dégonflaient les côtes et la poitrine. C'était un rythme apaisant, pensa Toby tout en coiffant et lavant sa mère, passant le gant de toilette sur ce corps qu'elle connaissait si bien. La tache en étoile sur le bras gauche. La cicatrice de la biopsie sur le sein. Le doigt raidi par l'arthrose. Mais cette marque au genou – d'où venait-elle ? On eût dit une très ancienne coupure, à peine visible, son origine perdue dans les confins oubliés de l'enfance d'Ellen. L'examinant sous la lumière crue du box, Toby songea : maman a cette cicatrice depuis toujours et je ne l'ai jamais remarquée.

« Toby ? »

Elle se retourna et vit Dvorak à l'entrée du box. Depuis combien de temps se tenait-il là ? Elle ne s'était pas aperçue de sa présence. C'était du Dvorak tout craché. Pendant les trente-six heures de son hospitalisation, Toby s'était réveillée à plusieurs reprises, croyant être seule, et à chaque fois elle l'avait trouvé là, assis à son chevet, silencieux et discret, veillant sur elle. Comme en ce moment.

« Votre sœur vient d'arriver, dit-il. Le docteur Steinglass va vous rejoindre. »

Toby regarda sa mère. Les cheveux d'Ellen étaient étalés sur l'oreiller, comme une crinière de jeune fille, brillants comme un flot argenté soulevé par le vent. Toby se pencha et effleura des lèvres le front d'Ellen.

« Bonne nuit, maman », murmura-t-elle, et elle sortit du box. De l'autre côté de la vitre de séparation, elle s'assit à côté de Vickie. Dan se tenait derrière elles, présent et invisible. À travers la vitre, tous les trois regardèrent le docteur Steinglass pénétrer dans le box et se diriger vers le respirateur. Il se tourna vers Toby, une question muette dans les yeux.

Elle hocha la tête.

Il arrêta le respirateur.

La poitrine d'Ellen retomba, sans mouvement. Dix secondes s'écoulèrent en silence.

Vickie s'empara de la main de Toby, la serra fortement.

La poitrine d'Ellen ne bougeait plus.

Son cœur ralentissait, s'arrêtait. Un dernier battement hésitant. Puis l'immobilité finale.

*Dès le jour de la naissance, la mort est notre destination finale, pensa Toby. Seuls sont inconnus la date et le moment de notre arrivée.*

Pour Ellen, le voyage se termina à 14h 15, dans cet après-midi d'une fin d'automne.

Pour Daniel Dvorak, la mort pourrait survenir deux ans ou quarante ans plus tard. Elle pourrait s'annoncer par un tremblement de la main, ou arriver une nuit sans prévenir, pendant que ses petits-enfants dormiraient dans la chambre voisine. Il lui faudrait apprendre à vivre avec cette incertitude, comme on s'accoutume à toutes les incertitudes de la vie.

*Et pour le reste d'entre nous ?*

Toby appuya sa main sur la vitre et sentit battre son propre poulx, chaud et vigoureux, au bout de ses doigts. *Je suis déjà morte une fois,* pensa-t-elle.

Un nouveau voyage commençait.